

1984

GEORGE
ORWELL

Cette traduction du texte *1984* de George Orwell est publiée sous licence
*CREATIVE COMMONS ATTRIBUTION — PAS D'UTILISATION COMMERCIALE —
PARTAGE DANS LES MÊMES CONDITIONS 4.0 INTERNATIONAL.*

Traduit de l'anglais par Romain Vigier.

Première édition du 1^{er} janvier 2021.

Retrouvez nos autres livres sur notre site internet :

[HTTPS://WWW.RENARDREBELLE.FR.](https://www.renardrebelle.fr)

1984

George Orwell

PARTIE 1

CHAPITRE I

C'était une belle et froide journée d'avril, les horloges affichaient treize heures. Winston Smith, le cou dans les épaules pour essayer d'échapper à un vent rétif, se faufila entre les portes vitrées de la Résidence de la Victoire ; pas assez rapidement cependant pour empêcher un tourbillon de poussière d'entrer à sa suite.

Le hall sentait le chou bouilli et le vieux chiffon. À une extrémité, une affiche colorée, trop grande pour être en intérieur, avait été punaisée au mur. Elle représentait simplement un visage immense, large de plus d'un mètre : le visage d'un homme dans sa quarantaine, portant une épaisse moustache noire, aux traits d'une beauté rugueuse. Winston se dirigea vers les escaliers. Ce n'était pas la peine d'essayer de prendre l'ascenseur. Même dans le meilleur des cas il fonctionnait rarement, et en ce moment l'électricité était coupée en journée. Ça faisait partie des économies en prévision de la Semaine de Haine. L'appartement était au septième étage, et Winston, qui avait trente-neuf ans et un ulcère variqueux au mollet droit, montait doucement, s'arrêtant plusieurs fois en chemin. À chaque étage, en face de la cage d'ascenseur, l'affiche au visage immense vous examinait depuis le mur. C'était une de ces images conçues pour vous suivre du regard où que vous alliez. TONTON TE SURVEILLE, indiquait l'inscription.

Dans l'appartement, une voix mielleuse lisait une liste de chiffres en rapport avec la production de fonte. La voix provenait d'une plaque de métal oblongue, semblable à un miroir usé, qui occupait une grande partie du mur de droite. Winston tourna un bouton et la voix s'atténua ; les mots restèrent toutefois compréhensibles. Le

son de l'instrument (qui s'appelait un télécran) pouvait être diminué, mais il était impossible de l'éteindre complètement. Il se dirigea à la fenêtre : il était une petite et frêle personne ; sa combinaison bleue, l'uniforme du Parti, exacerbait la maigreur de son corps. Ses cheveux étaient clairs, son visage naturellement rubicond, et sa peau endurcie par le savon râpeux, les lames de rasoir mal taillées, et la rigueur de l'hiver qui se terminait.

À l'extérieur, même à travers la fenêtre fermée, le monde paraissait froid. Dans la rue, de petites bourrasques faisaient tourbillonner de la poussière et des vieux papiers, et, bien que le soleil resplendît et que le ciel fût d'un bleu vif, les couleurs semblaient absentes, sauf sur les affiches placardées partout. Le visage moustachu surveillait chaque coin de rue. Il y en avait une sur l'immeuble d'en face. TONTON TE SURVEILLE, indiquait l'inscription, et les yeux ténébreux plongèrent dans ceux de Winston. Au niveau de la rue, une autre affiche, déchirée à un coin, claquait au vent, couvrant et découvrant le simple mot ANGSOC. Au loin, un hélicoptère passa entre les toits, plana un instant comme une libellule, et s'en alla dans une longue courbe. C'était la patrouille de police, épant à travers les fenêtres des gens. Mais les patrouilles importaient peu, à vrai dire. Seule la Police des Pensées importait.

Derrière Winston, la voix du télécran continuait à disserter sur la fonte et la réussite du Neuvième Plan Triennal. Le télécran recevait et transmettait simultanément. Le moindre son qu'émettait Winston, au-delà du niveau d'un très léger murmure, serait capté ; de plus, tant qu'il restait visible de la plaque de métal, il pouvait être vu aussi bien qu'entendu. Il n'y avait bien sûr aucun moyen de savoir si vous étiez surveillé à un instant donné. À quelle fréquence ou selon quels critères la Police des Pensées se branchait sur un système en particulier, mystère. Il était même possible qu'ils vous surveillassent en permanence. En tout cas, ils pouvaient se brancher sur vous quand bon leur semblait. Vous deviez vivre — et viviez, d'une habitude devenue innée — en présument que le moindre de vos bruits était entendu, que le moindre de vos mouvements, sauf dans le noir, était scruté.

Winston tournait le dos au télécran. C'était plus sûr ; bien qu'il sût pertinemment que même un dos pouvait révéler beaucoup. À un kilomètre d'ici, le ministère de la Vérité, son lieu de travail, un bâtiment immense et immaculé, surplombait l'environnement poussiéreux. Ceci, pensa-t-il avec un vague dégoût, c'était Londres, la capitale d'Aérozone Prime, elle-même troisième province la plus peuplée d'Océania. Il essaya d'exhumer de son enfance quelques souvenirs qui lui auraient dit si Londres avait toujours été ainsi. Y avait-il toujours eu ces horizons de maisons du dix-neuvième siècle en décomposition, leurs murs soutenus par des planches vermoulues, leurs fenêtres colmatées par des cartons et leurs toits de tôles, leurs clôtures délabrées ? Et ces lieux bombardés, où la poussière du plâtre tourbillonnait dans l'air et où les mauvaises herbes s'épanouissaient sur les piles de gravats ; et là où les bombes avaient libéré plus de place, ces sordides colonies d'abris en bois, comme des clapiers ? C'était peine perdue, il ne se rappelait pas : rien ne restait de son enfance, à part quelques vives images sans contexte et pour la plupart confuses.

Le ministère de la Vérité — Minivrai en nouvelangue¹ — était absolument différent de tous les autres bâtiments alentour. C'était une énorme structure pyramidale d'un béton blanc scintillant, s'élevant, étage après étage, trois-cents mètres dans les airs. D'où était Winston, il était possible de lire, gravées d'un élégant lettrage dans la façade blanche, les trois devises du Parti :

LA GUERRE C'EST LA PAIX
LA LIBERTÉ C'EST L'ESCLAVAGE
L'IGNORANCE C'EST LA FORCE.

Le ministère de la Vérité contenait, selon les rumeurs, trois-mille pièces au-dessus du sol, et autant de ramifications en-dessous. Il n'y avait, dispersés dans Londres, que trois autres bâtiments d'apparence et de taille similaires. Ils étaient si imposants que, depuis le toit de la Résidence de la Victoire, vous pouviez les voir tous les quatre en même temps. Ils étaient le siège des quatre ministères au sein desquels

1. La nouvelangue était la langue officielle d'Océania. Pour un exposé de sa structure et de son étymologie, voir l'APPENDICE.

l'ensemble de l'appareil gouvernemental était réparti. Le ministère de la Vérité, qui s'occupait de l'information, du divertissement, de l'éducation et de l'art. Le ministère de la Paix, chargé de la guerre. Le ministère de l'Amour, qui maintenait la loi et l'ordre. Le ministère de l'Abondance, responsable des affaires économiques. Leurs noms, en nouvelangue : Minivrai, Minipaix, Minicœur, Miniplein.

Le ministère de l'Amour était le plus effrayant. Il n'avait aucunes fenêtres. Winston n'était jamais entré dans le ministère de l'Amour, et ne s'en était jamais approché à moins de cinq-cents mètres. Il était impossible d'y pénétrer sauf pour des obligations officielles, et encore uniquement en parcourant un labyrinthe de barbelés, de portes blindées et de meurtrières équipées de mitrailleuses. Même les rues menant à son périmètre le plus éloigné grouillaient de gorilles en uniformes noirs, armés de matraques télescopiques.

Winston se tourna brusquement. Son visage affichait le calme optimisme qu'il était recommandé d'arburer face au télécran. Il traversa la pièce jusqu'à la petite cuisine. En quittant le Ministère à cette heure-ci, il avait sacrifié son déjeuner à la cantine, et il savait qu'il n'y avait dans la cuisine d'autre nourriture que le morceau de pain noir du petit-déjeuner du lendemain. Il prit sur une étagère une bouteille remplie d'un liquide incolore dont l'étiquette blanche indiquait **GIN DE LA VICTOIRE**. Il s'en échappait une odeur écœurante et adipeuse, comme de l'alcool de riz chinois. Winston s'en servit quasiment une tasse entière, se prépara au choc, et la vida d'un trait, comme un médicament.

Immédiatement, son visage vira à l'écarlate et les larmes lui montèrent aux yeux. C'était comme de l'acide nitrique, et en lavalant, vous aviez en plus la sensation de vous prendre un coup de gourdin dans la nuque. Malgré tout, peu après, la brûlure dans son estomac s'estompa et le monde commença à sembler plus réjouissant. Il prit une cigarette d'un vieux paquet sur lequel était inscrit **CIGARETTES DE LA VICTOIRE** et la tint malencontreusement à la verticale, laissant s'échapper le tabac au sol. Il eut plus de succès avec la suivante. Il retourna dans la pièce principale et s'assit à une petite table à gauche du télécran. Il sortit du tiroir de la table un porte-

plume, une bouteille d'encre et un épais carnet au dos rouge et à la couverture marbrée.

Pour une raison inconnue, le télécran de cette pièce était à un endroit incongru. Au lieu d'être placé, comme c'était la règle, sur le mur du fond, pour surveiller tout l'espace, celui-ci occupait le mur le plus long, face à la fenêtre. À l'une de ses extrémités se trouvait une sorte de petite alcôve, où Winston se tenait, et qui avait probablement été prévue à l'origine pour y placer des étagères. En se serrant dans l'alcôve, Winston échappait à la surveillance du télécran. Il pouvait toujours être écouté, bien sûr, mais tant qu'il restait dans cette position, il ne pouvait pas être vu. C'était en partie l'agencement inhabituel de la pièce qui lui avait suggéré ce qu'il s'apprêtait à faire.

Le carnet qu'il venait de sortir du tiroir y avait également contribué. Il était remarquablement beau. Ce type de papier, doux et crémeux, un peu jauni par le temps, n'avait plus été fabriqué depuis au moins quarante ans. Il se doutait cependant que le carnet était beaucoup plus ancien que ça. Il l'avait repéré dans la vitrine usée d'un vieux brocanteur dans un quartier sordide de la ville (mais quel quartier exactement, il ne se souvenait plus), et un besoin irrépressible de le posséder l'avait soudain habité. Les membres du Parti n'étaient pas censés se rendre dans les boutiques ordinaires (on appelait ça « faire marcher la concurrence »), mais la règle n'était pas strictement observée ; d'autant moins qu'un certain nombre de nécessités, comme les lacets ou les lames de rasoir, étaient impossibles à se procurer autrement. Il avait jeté un rapide regard autour de lui, s'était engouffré dans la boutique, et avait acheté le carnet pour deux dollars cinquante. À l'époque, il ne pensait pas lui trouver une quelconque utilité. Il l'avait ramené fébrilement, caché dans sa sacoche. Même sans rien d'écrit dedans, c'était une possession embarrassante.

Il s'apprêtait à tenir un journal. Ce n'était pas illégal en soi (plus rien n'était illégal, puisqu'il n'y avait plus de lois), mais s'il était découvert, il risquait raisonnablement la peine de mort, ou au moins vingt-cinq ans en camp de travaux forcés. Winston glissa une pointe dans le porte-plume et la lécha pour en retirer la graisse. Le porte-plume était un outil archaïque, rarement utilisé, même pour les

signatures, et il s'en était procuré un, discrètement et avec beaucoup de difficultés, uniquement parce qu'il pensait que le magnifique papier crémeux méritait une vraie plume et pas la pointe râche d'un stylo. En fait, il n'avait pas l'habitude d'écrire à la main. À part pour de très brèves notes, il dictait d'ordinaire ses textes au parlécrit, ce qui était évidemment impossible dans le cas présent. Il trempa la plume dans l'encre et hésita un instant. Ses entrailles tremblaient. Marquer le papier était l'acte décisif. En petites lettres maladroites, il écrivit :

4 avril 1984.

Il recula sur son siège. Une vertigineuse impuissance l'avait envahi. Pour commencer, il ne savait même pas s'il était *vraiment* en 1984. L'année était approximativement bonne, puisqu'il était assez certain d'avoir trente-neuf ans, et il pensait être né en 1944 ou 1945 ; mais il était impossible aujourd'hui de situer précisément une date à un ou deux ans près.

Pour qui, se surprit-il soudain à penser, écrivait-il ? Pour le futur, pour ceux à venir. Son esprit vagabonda sur la date douteuse sur la page, et le mot de nouvelangue *doublepense* lui vint. Pour la première fois, il prit conscience de l'ampleur de ce qu'il entreprenait. Comment communiquer avec le futur ? C'était par nature impossible. Ou le futur ressemblerait au présent, et dans ce cas il ne serait pas écouté ; ou il serait différent, et ses tourments seraient sans objet.

Longuement, son regard se perdit sur le papier. Une musique militaire stridente s'échappait maintenant du télécran. Curieusement, il semblait avoir non seulement perdu le pouvoir de s'exprimer, mais également oublié ce qu'il avait voulu dire à l'origine. Des semaines durant, il s'était préparé à cet instant, mais jamais il n'aurait pensé qu'il aurait eu besoin d'autre chose que de courage. Écrire serait facile. Il n'aurait qu'à mettre sur papier l'interminable monologue qui défilait sans cesse dans sa tête depuis des années. Mais maintenant, même le monologue s'était éteint. En plus, son ulcère recommençait à le démanger. Il n'osait pas le gratter de peur de déclencher une inflammation. Les secondes passèrent. Il n'avait plus conscience que de la page devant lui, de la démangeaison de son mollet, du hurlement

de la musique, et d'une légère ivresse causée par le gin.

Pris de panique, il commença soudain à écrire, à moitié lucide de ce qu'il inscrivait. Son écriture enfantine griffonna la page, perdant d'abord les majuscules, puis la ponctuation :

4 avril 1984. Au cinéma la nuit dernière. Que des films de guerre. Un très bon sur un bateau de réfugiés bombardé au-dessus de la Méditerranée. Le public très amusé par les tirs sur un gros bonhomme qui nage avec un hélicoptère derrière lui. au début on le voit dériver dans l'eau comme une baleine, après on le voit dans le viseur de l'hélicoptère, après il est plein de trous et la mer autour de lui devient rose et il coule comme si les trous avaient laissé passer l'eau. le public éclate de rire quand il coule. après on voit un radeau plein d'enfants avec un hélicoptère au-dessus. il y a une femme probablement une juive assise à l'avant avec un garçon de trois ans dans les bras. le petit garçon pleure de peur et cache sa tête dans les seins de la femme comme s'il voulait y rentrer et la femme passe ses bras autour de lui et le réconforte même si elle est effrayée aussi, elle essaye de le recouvrir le plus possible comme si elle pense que ses bras peuvent le protéger des balles. après l'hélicoptère largue une bombe de 20 kilos sur eux vif éclair et le radeau éclate en morceaux. après il y a un plan magnifique du bras d'un enfant qui vole haut haut haut haut son bras dans les airs un hélicoptère avec une caméra a dû filmer ça et il y a eu beaucoup d'applaudissements du côté du parti mais une femme du côté des prolos fait un scandale et crie qu'il ne faut pas qu'on ne doit pas montrer ça aux enfants ils ne peuvent pas ce n'est pas bon pour les enfants elle ne s'arrête que quand la police l'attrape l'attrape la jette dehors je ne pense pas qu'il lui arrive quelque chose personne n'écoute les prolos réaction typique de prolos jamais ils —

Winston s'arrêta d'écrire, surtout parce qu'il souffrait d'une

crampe. Il ne savait pas ce qui lui avait fait exulter ce torrent d'immondices. Mais curieusement, dans le même temps, un souvenir différent s'était clarifié dans son esprit, au point qu'il préférait presque écrire ce dernier. Il réalisa que c'était à cause de cet incident qu'il avait décider de rentrer précipitamment chez lui et de commencer son journal aujourd'hui.

C'était arrivé ce matin au Ministère, si on pouvait dire d'une chose aussi nébuleuse qu'elle pouvait arriver.

Il était presque onze heures, et, au département des Archives où travaillait Winston, ils sortaient les chaises des cabines de travail et les disposaient dans le hall, en face de l'immense télécran, pour les Deux Minutes de Haine. Winston venait de prendre place dans une des rangées du milieu quand deux personnes qu'il connaissait de vue, mais auxquelles il n'avait jamais parlé, entrèrent dans la pièce. L'une était une fille qu'il croisait souvent dans les couloirs. Il ne connaissait pas son nom, mais il savait qu'elle travaillait au département des Fictions. Comme il l'avait vue plusieurs fois avec les mains couvertes de cambouis et un tournevis, il supposait qu'elle était technicienne sur les machines à romans. C'était une fille d'apparence fière, d'environ vingt-sept ans, aux épais cheveux noirs, au visage tacheté et aux mouvements vifs et athlétiques. Une fine ceinture en tissu écarlate, emblème des Jeunesse Anti-Sexe, faisait plusieurs tours à la taille de sa combinaison, juste assez serrée pour souligner la forme de ses hanches. Winston l'avait détestée dès qu'il l'avait vue. Il savait pourquoi. C'était à cause de l'atmosphère de terrains de hockey, de bains froids, de randonnées collectives et de moralisme généralisé qu'elle dégageait. Il détestait pratiquement toutes les femmes, et particulièrement celles jeunes et jolies, qui étaient les fanatiques les plus acharnées du Parti, les avaleuses de propagande, les espionnes amateurs, les renifleuses de l'hétérodoxie. Mais cette fille en particulier lui donnait l'impression d'être encore plus dangereuse que les autres. Ils s'étaient croisés une fois dans un couloir, elle lui avait jeté un regard si perçant qu'il fut rempli d'une terreur noire. Il supposait même que c'était une agente de la Police des Pensées. C'était, il est vrai, assez peu probable. Malgré tout, il continuait à ressentir

un mal-être teinté de peur et d'hostilité dès qu'elle était dans les environs.

L'autre personne était O'Brien, un membre du Parti Intérieur qui occupait un poste si important et lointain que Winston n'avait qu'une vague idée de sa nature. Un silence passa sur les personnes autour des chaises dès qu'elles virent approcher la combinaison noire d'un membre du Parti Intérieur. O'Brien était un homme bien bâti, au cou épais, et au visage grossier et brutal malgré une lueur d'humour. Contrastant avec cette apparence impressionnante, ses manières avaient un certain charme. Sa façon de réajuster ses lunettes sur son nez était curieusement désarmante — curieusement civilisée, pourrait-on dire. Ce geste rappelait celui d'un noble du dix-huitième siècle offrant sa tabatière, si quiconque pensait encore en ces termes. Winston avait vu O'Brien une dizaine de fois en presque autant d'années. Il se sentait attiré par lui, et pas uniquement pour le contraste entre ses manières mondaines et son physique de lutteur. C'était plutôt parce qu'il croyait (ou plutôt, espérait) secrètement que l'orthodoxie politique d'O'Brien n'était pas parfaite. Quelque chose dans son visage le suggérait irrésistiblement. Mais c'était peut-être moins de l'hétérodoxie que de l'intelligence qui transparaissait de son visage. Dans tous les cas, il avait l'apparence de celui à qui vous pouviez parler, si vous arriviez à échapper au télécran et vous retrouver seul avec lui. Winston n'avait jamais fait le moindre effort pour vérifier ce pronostic, c'était impossible. O'Brien regarda sa montre, vit qu'il était presque onze heures, et décida manifestement de rester au département des Archives jusqu'à la fin des Deux Minutes de Haine. Il prit place dans la même rangée que Winston, à quelques chaises de lui. Une petite femme aux cheveux blonds, qui travaillait dans la cabine à côté de celle de Winston, était entre eux. La fille aux cheveux noirs était assise juste derrière.

Soudain, comme venant d'une machinerie infernale, un grincement effroyable retentit depuis le grand télécran au bout de la pièce. C'était un son à vous faire serrer les dents et hérirer les poils du dos. La Haine avait commencé.

Comme d'habitude, le visage d'Emmanuel Goldstein, l'Ennemi

du Peuple, était apparu sur l'écran. Des sifflements s'élèverent ici et là. La petite femme blonde couina de peur et de dégoût. Goldstein était le traître qui, il y a bien longtemps (personne ne se souvenait quand exactement), avait été un des dirigeants du Parti, quasiment au niveau de Tonton lui-même, mais qui, après s'être engagé dans une contre-révolution, avait été condamné à mort avant de s'échapper mystérieusement et de disparaître. Même si le programme des Deux Minutes de Haine changeait tous les jours, Goldstein en était toujours le principal protagoniste. Il était le judas originel, le premier infidèle du Parti. Tous les crimes ultérieurs contre le Parti, toutes les trahisons, tous les actes de sabotage, toutes les hérésies, toutes les déviances, tout découlait directement de ses enseignements. Quelque part, il était encore vivant, et mûrissait ses conspirations : peut-être de l'autre côté de la mer, sous la protection de ses mécènes, ou même, comme le disait quelquefois la rumeur, caché ici, en Océanie.

Winston avait la gorge nouée. Il ne pouvait pas voir le visage de Goldstein sans un dououreux mélange de sensations. Ce maigre visage de Juif, auréolé d'un touffe de cheveux blanc et d'un petit bouc — un visage intelligent, et pourtant parfaitement détestable, avec cet air de folie sénile, et ce long nez au bout duquel se perchaient des binocles. Il ressemblait à un mouton ; et sa voix aussi ressemblait à un bêlement. Goldstein crachait son habituel venin contre les doctrines du Parti — des attaques si grotesques et malveillantes qu'un enfant aurait pu les contredire, et pourtant juste assez crédibles pour suggérer que, possiblement, des esprits moins éclairés que le vôtre pussent tomber dans le piège. Il insultait Tonton, il dénonçait la dictature du Parti, il demandait la paix immédiate avec Eurasia, il défendait la liberté de parole, la liberté de la presse, la liberté de rassemblement, la liberté de pensée, il sanglotait que la révolution avait été trahie — tout ça dans ce rapide dialecte ampoulé qui était une parodie du style habituel des orateurs du Parti et qui contenait même quelques mots de nouvelangue : plus, en réalité, qu'aucun membre du Parti n'en utilisait dans la vie de tous les jours. Et pendant tout ce temps, si quelqu'un nourrissait encore des doutes sur la véracité du boniment de Goldstein, derrière lui défilaient des colonnes sans fin de soldats

eurasiens — ligne après ligne, des hommes robustes, aux visages mutiques d'asiatiques, remplissaient l'écran avant de disparaître et d'être remplacés par d'autres identiques. Le rythme lourd de leurs bottes était la toile de fond des bâlements de Goldstein.

La Haine n'avait même pas atteint les trente secondes que déjà la moitié des personnes présentes poussaient des hurlements de rage incontrôlés. Le visage de mouton satisfait à l'écran et le terrifiant pouvoir de l'armée eurasienne derrière lui étaient trop à endurer, d'autant que la vue ou la simple pensée de Goldstein produisait automatiquement de la peur et de la haine. Il était un objet de détestation plus constant qu'Eurasia ou Estasia, puisque quand Océania était en guerre contre l'un de ces pouvoirs, elle était généralement en paix avec l'autre. Mais il était toujours aussi étrange qu'alors que Goldstein était détesté par tout le monde, alors que tous les jours, une centaine de fois par jour, aux pupitres, au télécran, dans les journaux, dans les livres, ses théories étaient contredites, détruites, ridiculisées, sa pitoyable bêtise mise au grand jour, malgré tout ça, son influence semblait ne jamais s'éteindre. Il y avait toujours de nouveaux crédules qu'il amadouait. Jamais une journée ne passait sans que des espions et des saboteurs à ses ordres ne fussent démasqués par la Police des Pensées. Il était à la tête d'une vaste armée invisible, un réseau souterrain de conspirateurs complotant au renversement de l'État. Son nom aurait été la Fraternité. Des rumeurs circulaient aussi sur un livre abject, une anthologie de toutes les hérésies, écrit par Goldstein, et qui circulait clandestinement ici et là. C'était un livre sans titre. Quand on y faisait allusion, on l'appelait simplement *le livre*. On ne savait tout ceci qu'au travers de vagues rumeurs. Ni la Fraternité, ni *le livre* n'étaient mentionnés par les membres du Parti s'ils pouvaient l'éviter.

Dans sa deuxième minute, la Haine devint frénétique. Les participants trépignaient sur leur chaise et hurlaient avec rage pour couvrir la voix qui s'échappait de l'écran. La petite femme blonde avait viré au rouge, et sa bouche s'ouvrait et se fermait comme celle d'un poisson échoué. Même le visage d'O'Brien s'était empourpré. Il se tenait très droit sur sa chaise, sa poitrine imposante se gonflant et

palpitant, comme s'il affrontait une lame de fond. La fille aux cheveux noirs derrière Winston avait commencé à crier « Sale porc ! Sale porc ! » quand elle se saisit soudain d'un dictionnaire de nouvelangue qu'elle projeta sur l'écran. Il rebondit sur le nez de Goldstein : la voix continua, inexorablement. Dans un moment de lucidité, Winston se rendit compte qu'il hurlait autant que les autres et frappait violemment ses talons contre les barreaux de sa chaise. Le plus terrifiant dans les Deux Minutes de Haine n'était pas l'obligation d'y assister, mais qu'il était impossible de ne pas participer. En moins de trente secondes, plus besoin de faire semblant. Un immonde orgasme de peur et de rancune, un désir de tuer, de torturer, de défoncer des têtes au marteau, semblaient se propager dans le groupe comme une étincelle électrique, transformant chacun, même contre son gré, en un dément hurlant et grimaçant. Et pourtant, la rage ressentie était une émotion abstraite et déconnectée, qui pouvait être redirigée d'un sujet à un autre, comme la flamme d'un chalumeau. Ainsi, à un moment, la haine de Winston ne fut plus dirigée contre Goldstein mais, au contraire, contre Tonton, contre le Parti, contre la Police des Pensées, et son cœur se tourna alors vers l'hérétique solitaire moqué sur l'écran, dernier gardien de la vérité et de la probité dans un monde de mensonges. Et pourtant, l'instant d'après, il ne faisait plus qu'un avec les personnes l'entourant, et tout ce qui était dit au sujet de Goldstein lui semblait vrai. Dans ces moments-là, sa haine secrète de Tonton se transformait en adoration, et Tonton semblait s'élever tel un protecteur invincible et intrépide, droit comme un roc face aux hordes d'Asie, et Goldstein, malgré sa solitude, son impuissance, et le doute qui subsistait sur son existence même, ressemblait à un sinistre sorcier, capable par le simple pouvoir de sa voix d'ébranler les fondements de la civilisation.

Il était même parfois possible de volontairement diriger sa haine. Avec le violent effort de celui qui arrache sa tête de l'oreiller pendant un cauchemar, Winston réussit à transférer sa haine depuis le visage sur l'écran vers la fille aux cheveux noirs derrière lui. De vives et magnifiques hallucinations lui éclatèrent dans l'esprit. Il la rouait de coups jusqu'à la mort avec une matraque. Il l'attachait nue à un

pieu et la perçait de flèches comme Saint-Sébastien. Il la violait et lui tranchait la gorge au moment de l'extase. En outre, mieux que jamais, il comprit *pourquoi* il la détestait. Il la détestait parce qu'elle était jeune, et jolie, et prude, parce qu'il voulait coucher avec elle et qu'il ne le pourrait jamais, parce qu'autour de cette mignonne et gracile taille, qui semblait vous supplier de l'enlacer, il n'y avait que cette ignoble ceinture écarlate, symbole agressif de chasteté.

La Haine atteignit son apogée. La voix de Goldstein s'était vraiment muée en bêlement, et l'espace d'un instant, son visage devint celui d'un mouton. Puis le visage de mouton se transforma en celui d'un soldat eurasien avançant, immense et terrifiant, sa mitraillette rugissant, et semblant traverser l'écran, à tel point que des personnes au premier rang se tassèrent dans leur chaise. Au même moment, au soulagement général, le visage hostile devint celui de Tonton, cheveux et moustache noirs, rempli de pouvoir et d'une sérénité mystérieuse, si imposant qu'il remplissait presque tout l'écran. Personne n'écoute ce que Tonton dit. C'était quelques vagues mots d'encouragement, le genre de mots prononcés dans le vacarme de la bataille, incompréhensibles individuellement mais qui redonnaient confiance par le seul acte d'être prononcés. Puis le visage de Tonton s'estompa, et les trois devises du Parti apparurent en grandes lettres majuscules :

LA GUERRE C'EST LA PAIX
LA LIBERTÉ C'EST L'ESCLAVAGE
L'IGNORANCE C'EST LA FORCE.

Le visage de Tonton sembla persister plusieurs secondes sur l'écran, comme si l'impact qu'il avait eu sur la rétine de chacun avait été trop vif pour disparaître immédiatement. La petite femme blonde se jeta sur le dossier de la chaise devant elle. Dans un murmure tremblant qui sonnait comme « Mon Sauveur ! », elle tendit ses bras en direction de l'écran. Puis elle prit son visage dans ses mains. Il devint apparent qu'elle déclamait une prière.

À ce moment, tout le groupe entra dans une psalmodie profonde, lente, rythmée : « Tonton ! ... Tonton ! ... Tonton ! », répétée encore et encore, très lentement, avec une longue pause entre chaque mot

— un murmure lourd, étrangement sauvage, duquel s'échappaient presque le son des pieds nus tapant le sol et le battement des tam-tams. Ils continuèrent pendant au moins trente secondes. C'était un refrain qu'on entendait souvent dans ces moments d'intense émotion. En partie une sorte d'hymne à la sagesse et à la majesté de Tonton, mais surtout un acte d'hypnose volontaire, un refoulement délibéré de la conscience par le martèlement des mots. Winston sentit ses entrailles se nouer. Si pendant les Deux Minutes de Haine il ne pouvait s'empêcher de partager le délire général, cette scansion primitive de « Tonton ! ... Tonton ! » l'emplissait toujours d'horreur. Bien sûr, il chantait avec les autres : il était impossible de faire autrement. Dissimuler ses sentiments, contrôler ses expressions, faire comme tous les autres, c'était un réflexe inné. Mais pendant quelques secondes, il avait été possible que l'expression dans ses yeux l'eût trahi. Et c'était exactement à cet instant que s'était produit l'événement remarquable — si, toutefois, il s'était vraiment produit.

Ses yeux se tournèrent brièvement vers O'Brien. Ce dernier s'était levé. Il avait enlevé ses lunettes et était en train de les remettre avec son geste caractéristique. Le temps d'une fraction de secondes, leurs regards se croisèrent, et Winston sut — oui, il sut ! — qu'O'Brien pensait la même chose que lui. Un message indiscutable était passé. Comme si leurs deux esprits s'étaient ouverts, et leurs pensées s'échangeaient à travers leurs yeux. « Je suis avec toi », semblait lui dire O'Brien. « Je sais exactement ce que tu ressens. Je sais tout de ton mépris, de ta haine, de ton dégoût. Mais ne t'inquiète pas, je suis de ton côté ! » Puis l'éclair d'intelligence s'éteignit, et le visage d'O'Brien redevint aussi insondable que celui des autres.

C'était tout, et déjà il doutait que cela se fût vraiment passé. De tels incidents n'avaient jamais de suites. Ils ne faisaient qu'entretenir en lui la croyance, ou l'espoir, que d'autres que lui étaient aussi les ennemis du Parti. Les rumeurs de grandes conspirations clandestines étaient peut-être vraies après tout — peut-être que la Fraternité existait réellement ! Il était impossible, malgré toutes les arrestations, les confessions et les exécutions, d'être sûr que la Fraternité n'était pas simplement un mythe. Certains jours il y croyait, d'autres non. Il

n'y avait aucune preuve, juste des traces fugaces qui pouvaient tout et rien dire : des fragments de conversations entendues par hasard, de vagues graffitis sur les murs des toilettes, et même, un jour, quand deux étrangers s'étaient rencontrés, un léger mouvement de la main qui aurait pu ressembler à un signe de reconnaissance. Ce n'était que des hypothèses : il avait très certainement imaginé tout ceci. Il avait regagné sa cabine sans un autre regard pour O'Brien. L'idée de poursuivre leur contact momentané lui effleura à peine l'esprit. Cela aurait été incroyablement dangereux, même s'il avait su comment s'y prendre. Pendant une ou deux secondes, ils avaient échangé un regard équivoque, fin de l'histoire. Mais c'était déjà un événement extraordinaire qui brisait la solitude forcée dans laquelle chacun devait vivre.

Winston se redressa sur sa chaise. Il laissa s'échapper un rot. Le gin remontait de son estomac.

Ses yeux se concentrèrent sur la page. Il découvrit que pendant sa réflexion, il avait également écrit, de manière complètement automatique. Et ce n'était plus la maladroite et laborieuse écriture d'avant. La plume avait voluptueusement glissé sur le papier, marquant de larges lettres :

MORT À TONTON
MORT À TONTON
MORT À TONTON
MORT À TONTON
MORT À TONTON

Encore et encore, remplissant la moitié de la page.

Il ne put s'empêcher de ressentir un frisson de panique. C'était absurde, puisque écrire ces mots n'était pas plus dangereux que le fait de tenir un journal ; mais pendant un instant il contempla l'idée de déchirer la page et d'abandonner tout le projet.

Cependant, il ne le fit pas. Il savait que c'était inutile. Qu'il écrivît « MORT À TONTON » ou qu'il s'abstînt ne changeait rien. Qu'il continuât le journal ou qu'il l'arrêtât ne changeait rien. La Police des Pensées l'attraperait dans tous les cas. Il avait commis — et aurait

commis, même sans rien avoir écrit — le crime essentiel, celui qui contenait tous les autres. Ils l'appelaient le crimepense. Le crimepense ne pouvait pas être dissimulé pour toujours. Vous pouviez le cacher pour quelque temps, plusieurs années même, mais tôt ou tard, ils vous attraperaient.

C'était toujours la nuit — les arrestations avaient toujours lieu pendant la nuit. Le réveil en sursaut, la main brutale qui vous secouait l'épaule, les lumières qui vous aveuglaient, la sinistre ronde de visages autour du lit. Dans la plupart des cas, il n'y avait ni procès, ni mention de l'arrestation. Les personnes disparaissaient tout simplement, toujours la nuit. Votre nom était retiré des registres, chaque trace de chacune de vos actions était effacée, votre existence était reniée puis oubliée. Vous étiez aboli, annihilé : *vaporisé*, disait-on.

Pendant un instant, il fut pris d'une sorte d'hystérie. Il commença à griffonner nerveusement :

*ils me tueront je m'en fous ils me tireront dans le dos
je m'en fous mort à Tonton ils vous tirent toujours dans
le dos je m'en fous mort à Tonton —*

Il recula sur sa chaise, légèrement honteux, et posa le porte-plume. Il sursauta violemment : on frappait à la porte.

Déjà ! Il s'immobilisa sur sa chaise, dans l'espoir vain que qui que ce fût, ils s'en iraient après un seul essai. Mais non, on frappa à nouveau. Le pire serait de repousser le moment fatidique. Son cœur battait la chamade, mais son visage, par habitude, était probablement de marbre. Il se leva et marcha lourdement vers la porte.

CHAPITRE II

En posant sa main sur la poignée de la porte, Winston remarqua qu'il avait laissé le carnet ouvert sur la table. « MORT À TONTON » recouvrait les pages, en lettres assez grandes pour être lisibles à travers la pièce. C'était incroyablement stupide de sa part. Cependant, réalisa-t-il, même dans sa panique, il n'avait pas voulu tacher le papier crèmeux en fermant le carnet alors que l'encre n'était pas encore sèche.

Il inspira profondément et ouvrit la porte. Une vague d'un intense soulagement l'envahit. Une femme grisâtre et décrépie, aux cheveux épars et au visage buriné, se tenait dehors.

« Oh, camarade, commença-t-elle dans un gémississement lugubre, je savais que je t'avais entendu rentrer. Tu penses que tu pourrais passer et jeter un œil à notre évier ? Il est bouché et... »

C'était Mme Parsons, la femme d'un voisin au même étage. (« Madame » était un mot réprouvé par le Parti — vous étiez censé appeler tout le monde « camarade » — mais avec certaines femmes, vous l'utilisiez instinctivement.) C'était une femme d'une trentaine d'années, mais elle en paraissait bien plus. On avait l'impression qu'il y avait de la poussière incrustée dans les rides de son visage. Winston la suivit dans le couloir. Ces bricolages amateurs étaient une irritation quasi-quotidienne. Les appartements de la Résidence de la Victoire, construite dans les années 1930, étaient vétustes et tombaient en morceaux. Le plâtre des plafonds et des murs s'effritait, les tuyaux éclataient à la moindre gelée, le toit fuyait dès qu'il neigeait, le chauffage ne tournait qu'à mi-régime, quand il n'était tout simplement pas coupé pour faire des économies. Les réparations, sauf celles que vous

pouviez faire vous-même, devaient être approuvées par des comités qui pouvaient statuer sur le remplacement d'une fenêtre pendant deux ans.

« Bien sûr c'est juste parce que Tom est pas là », se justifia vaguement Mme Parsons.

L'appartement des Parsons était plus grand que celui de Winston, et miteux d'une autre façon. Tout avait l'air cabossé et piétiné, comme si l'endroit venait d'être visité par des animaux sauvages. Des restes de jeux — des crosses de hockey, des gants de boxe, un ballon éclaté, un short retourné — jonchaient le sol, et des piles de vaisselle sale et des cahiers écornés recouvraient la table. Aux murs pendaient des bannières écarlates de la Ligue de la Jeunesse et des Infiltrés et une affiche grandeur nature de Tonton. À l'odeur habituelle de chou bouilli, commune à tout l'immeuble, s'ajoutaient de vifs relents de sueur qui — vous les reconnaissiez à la première inspiration, sans vraiment savoir pourquoi — provenaient d'une personne qui n'était pas là. Dans la pièce d'à-côté, quelqu'un essayait de suivre le rythme de la musique militaire qui s'échappait toujours du télécran avec un peigne et un rouleau de papier toilette.

« C'est les enfants, dit Mme Parsons, jetant un regard craintif vers la porte. Ils sont pas sortis aujourd'hui. Du coup... »

Elle ne finissait jamais ses phrases. L'évier débordait presque d'un liquide verdâtre qui empestait plus que jamais le chou. Winston s'agenouilla et inspecta le siphon. Il détestait se servir de ses mains, et il détestait s'agenouiller, ce qui pouvait réveiller sa toux. Mme Parsons le regardait, inerte.

« Oh, si Tom avait été à la maison, il aurait tout réparé vite fait, dit-elle. Il adore tout ça, il est si doué de ses mains. »

Parsons était un collègue de Winston au ministère de la Vérité. Obèse mais vif, c'était un homme d'une stupidité déconcertante, un amas d'enthousiasmes imbéciles — une de ces bêtes de somme aveuglées dont dépendait, plus encore que de la Police des Pensées, la stabilité du Parti. À trente-cinq ans, il avait été expulsé contre son gré de la Ligue de la Jeunesse, et, avant de l'intégrer, il avait réussi à rester aux Infiltrés un an après l'âge autorisé. Au Ministère, il occupait un

quelconque poste subalterne, où l'intelligence n'était pas requise, mais à l'extérieur, c'était un membre important du Comité des Sports et de tous les autres comités engagés dans l'organisation de randonnées collectives, manifestations spontanées, collectes pour la campagne d'économies et autres activités volontaires. Il vous informait avec une certaine fierté, entre deux bouffées de sa pipe, qu'il s'était rendu à la Maison Commune tous les soirs de ces quatre dernières années. Une puissante odeur de sueur, sorte de témoin de son énergie dépensée, le suivait où qu'il allât, et persistait longtemps après son départ.

« Vous avez une clé à molette ? demanda Winston, la main sur l'écrout du syphon.

— Une clé à molette... répéta Mme Parsons, soudain devenue comme une larve. Je sais pas, je crois. Peut-être que les enfants... »

Il y eut un piétinement de bottes et un autre éclat de peigne quand les enfants chargèrent dans le salon. Mme Parsons ramena la clé à molette. Winston laissa s'échapper l'eau et enleva avec dégoût l'amas de cheveux qui avait bloqué le tuyau. Il nettoya ses doigts du mieux qu'il put avec l'eau froide du robinet et retourna dans l'autre pièce.

« Les mains en l'air ! » hurla une voix sauvage.

Un beau garçon de neuf ans, bien bâti, était apparu de derrière la table et pointait sur lui son faux pistolet automatique, tandis que sa petite sœur, d'environ deux ans de moins que lui, tenait la même posture avec un bout de bois. Les deux étaient habillés des shorts bleu, des chemises grises et des foulards rouges qui formaient l'uniforme des Infiltrés. Winston leva les mains au-dessus de sa tête, mais avec un sentiment d'inquiétude : le comportement du garçon était si vicieux que ce n'était peut-être pas complètement un jeu.

« Traître ! rugit le garçon. Tu es un crimepenseur ! Espion eurasien ! Je te tuerai, je te vaporiserai, je t'enverrai aux mines de sel ! »

Ils bondirent soudain autour de lui, criant « Traître ! » et « Crimepenseur ! », la petite fille imitant tous les gestes de son grand frère. C'était quelque peu effrayant, comme les galipettes de petits tigrons qui deviendront vite de dangereux mangeurs d'humains. Il y avait une sorte de férocité calculée dans le regard du garçon, un désir

évident de frapper ou taper Winston, et la conscience d'être presque assez costaud pour y arriver. Une bonne chose que son pistolet ne fût pas un vrai, pensa Winston.

Les yeux de Mme Parsons passèrent nerveusement de Winston à ses enfants, et inversement. Dans la lumière du salon, il constata avec intérêt qu'il y avait vraiment de la poussière dans les crevasses de son visage.

« Les garnements ! s'exclama-t-elle. Ils sont déçus parce qu'ils pourront pas aller à la pendaison. J'ai trop de boulot pour les emmener, et Tom va pas rentrer du travail à temps.

— Pourquoi on peut pas aller à la pendaison ? gronda le garçon de sa grosse voix.

— Veux voir la pendaison ! Veux voir la pendaison ! » reprit la petite fille, toujours en gambadant.

Winston se souvint que plusieurs prisonniers eurasiens, coupables de crimes de guerre, devaient être pendus dans le parc ce soir. Ce spectacle, toujours populaire, avait lieu à peu près tous les mois. Les enfants réclamaient toujours d'y aller. Il prit congé de Mme Parsons et passa la porte. Il n'avait pas fait six pas dans le couloir que quelque chose lui heurta le cou, la douleur fut fulgurante. C'était comme si on lui avait enfoncé un bout de métal chauffé à blanc. Il se retourna juste à temps pour voir Mme Parsons traîner son fils à l'intérieur tandis que ce dernier rangeait un lance-pierre dans sa poche.

« Goldstein ! » beugla le garçon alors que la porte se refermait sur lui. Mais ce qui frappa le plus Winston fut le regard de peur désespérée sur le visage grisâtre de la femme.

De retour dans son appartement, il passa rapidement devant le télécran et se rassit à sa table, toujours en se frottant le cou. La musique dans le télécran avait cessé. À la place, une voix martiale lisait, avec un appétit brutal, une description des armements de la nouvelle Forteresse Flottante qui venait de jeter l'ancre entre l'Islande et les Îles Féroé.

Avec ces enfants, pensa-t-il, cette pauvre femme devait vivre dans la terreur. Encore un an ou deux, et ils l'épieraient jour et nuit, guettant le moindre signe d'hétérodoxie. Quasiment tous les enfants,

maintenant, étaient horribles. Le pire était qu'à cause d'organisations comme les Infiltrés, ils étaient systématiquement transformés en petits sauvages ingouvernables, et pourtant cela ne leur donnait aucune envie de se rebeller contre la discipline du Parti. Au contraire, ils adoraient le Parti et tout ce qui lui était lié. Les chants, les processions, les banderoles, les randonnées, les entraînements avec des fusils factices, les slogans scandés, la vénération de Tonton — c'était une sorte de jeu grandiose pour eux. Toute leur férocité était canalisée vers l'extérieur, contre les ennemis de l'État, contre les étrangers, les traîtres, les saboteurs, les crimepenseurs. Il était presque normal pour les personnes de plus de trente ans d'être effrayées par leurs propres enfants. Et à raison : il ne se passait pas une semaine sans que le *Times* ne publiait un paragraphe racontant comment un morveux sournois — un « enfant-héros » — avait surpris des paroles compromettantes et dénoncé ses parents à la Police des Pensées.

La douleur du lance-pierre était passée. Il reprit son porte-plume sans entrain, se demandant s'il pourrait trouver autre chose à écrire dans son journal. Il repensa soudain de nouveau à O'Brien.

Il y avait quelques années — sept ans, peut-être ? —, il avait rêvé qu'il traversait une pièce plongée dans l'obscurité. Et en passant, quelqu'un assis à côté de lui lui avait dit : « Nous devrions nous rencontrer là où l'obscurité n'existe pas. » C'était dit tranquillement, presque négligemment — une proposition, pas un ordre. Il avait continué sans s'arrêter. Le plus curieux était qu'à ce moment-là, dans le rêve, les mots ne l'avaient pas vraiment marqué. Ce ne fut que plus tard, et petit à petit, qu'ils commencèrent à prendre sens. Il ne se souvenait pas si c'était avant ou après ce rêve qu'il avait vu O'Brien pour la première fois, il ne se souvenait pas non plus quand il avait associé la voix à O'Brien. Mais dans tous les cas, il l'avait reconnu. C'était O'Brien qui lui avait parlé dans l'obscurité.

Winston n'avait jamais pu déterminer — même après que leurs regards se fussent croisés ce matin — si O'Brien était un allié ou un ennemi. Cela n'avait au fond qu'assez peu d'importance. Il y avait entre eux un lien de compréhension, plus important que de l'affection ou de la camaraderie. « Nous devrions nous rencontrer là

où l'obscurité n'existe pas », avait-il dit. Winston ne savait pas ce que cela signifiait, mais d'une façon ou d'une autre, cela se réaliseraient.

La voix dans le télécran marqua une pause. Un coup de trompette, cristallin et harmonieux, résonna dans l'air stagnant. La voix se fit stridente :

« Votre attention ! Votre attention s'il vous plaît ! Une dépêche vient d'arriver depuis le front du Malabar. Nos forces en Inde du Sud ont arraché une victoire triomphante. Nous pouvons officiellement considérer que les exploits que nous rapportons pourraient vraisemblablement amener la guerre un peu plus près de son terme. Dans le détail... »

Les mauvaises nouvelles ne tarderaient pas, songea Winston. Et effectivement, après une description sanglante du massacre de l'armée d'Eurasia, et des chiffres impressionnantes de morts et de prisonniers, vint l'annonce que les rations de chocolat seraient réduites, à partir de la semaine prochaine, de trente à vingt grammes.

Winston rota à nouveau. Les effets du gin s'effaçaient, laissant place à un sentiment de vide. Le télécran — peut-être pour célébrer la victoire, peut-être pour faire oublier la diminution du chocolat — joua l'hymne *Océania, tout pour toi*. Vous étiez supposé vous lever en réponse. Mais là où il était, personne ne le voyait.

Océania, tout pour toi fit place à une musique plus légère. Winston marcha jusqu'à la fenêtre. Le temps était toujours clair et froid. Quelque part au loin, un missile explosa dans un grondement sourd. Une vingtaine ou une trentaine tombaient sur Londres chaque semaine en ce moment.

Dans la rue, le vent battait toujours l'affiche, et le mot ANGSOC apparut et disparut opportunément. Angsoc. Les principes sacrés de l'Angsoc. La nouvelangue, le doublepense, la malléabilité du passé. Il se sentit comme errant dans la flore des profondeurs sous-marines, perdu dans un monde monstrueux, où lui-même était le monstre. Il était seul. Le passé était mort, le futur inconcevable. Quelle certitude pouvait-il avoir que ne serait-ce qu'un seul être humain était de son côté ? Et comment savoir si la domination du Parti ne durerait pas *pour toujours* ? Comme une réponse, les trois devises sur la façade

blanche du ministère de la Vérité lui revinrent :

LA GUERRE C'EST LA PAIX
LA LIBERTÉ C'EST L'ESCLAVAGE
L'IGNORANCE C'EST LA FORCE.

Il sortit une pièce de vingt-cinq centimes de sa poche. Là aussi, en tout petit, les mêmes devises étaient inscrites, et l'autre face portait le visage de Tonton. Même sur la pièce, les yeux vous suivaient. Sur les pièces, sur les timbres, sur la couverture des livres, sur les banderoles, sur les affiches, sur les paquets de cigarettes — partout. Toujours les yeux vous suivaient, toujours la voix vous enveloppait. Endormi ou éveillé, travaillant ou mangeant, dedans ou dehors, au bain ou au lit : aucune échappatoire. Rien ne vous appartenait, sinon les quelques centimètres cube dans votre crâne.

Le soleil avait tourné, et la myriade de fenêtres du ministère de la Vérité, qui ne réfléchissaient plus la lumière, étaient aussi sinistres que les meurtrières d'une forteresse. Son cœur vacilla face à l'imposante pyramide. Elle était trop solide, elle ne pouvait pas être détruite. Un millier de missiles ne l'abattrait pas. Il se demanda à nouveau pour qui il écrivait le journal. Pour le futur, pour le passé — pour un temps peut-être imaginaire. Et devant lui se trouvait non pas la mort, mais l'annihilation. Le journal serait réduit en cendre, et lui-même, vaporisé. Seule la Police des Pensées lirait ses écrits, avant de les supprimer du monde et des mémoires. Comment pourriez-vous en appeler au futur quand aucune trace de vous, pas même un mot anonyme griffonné sur un bout de papier, ne survivra ?

Le télécran sonna quatorze heures. Il devait partir dans dix minutes pour être de retour au travail à quatorze heures trente.

Étrangement, la sonnerie sembla lui redonner de la vigueur. Il était un fantôme solitaire proférant une vérité que jamais personne n'entendrait. Mais tant qu'il la proférerait, d'une façon assez obscure, la continuité ne serait pas rompue. Ce n'était pas en se faisant entendre, mais en restant lucide que vous transmettiez l'héritage humain. Il retourna à sa table, encra son porte-plume, et écrivit :

Au futur ou au passé, à un temps où la pensée est

libre, où les humains sont différents les uns des autres et ne vivent pas seuls. À un temps où la vérité existe, et où ce qui est fait ne peut pas être défaire :

*Du temps de l'uniformité, du temps de la solitude, du temps de Tonton, du temps du doublepense :
Salutations !*

Il était déjà mort, songea-t-il. Il lui sembla que ce n'était que maintenant, depuis qu'il avait réussi à formuler ses pensées, qu'il avait franchi une étape décisive. Les conséquences de chaque acte sont contenues dans l'acte lui-même. Il écrivit :

*Le crimepense ne menace pas de mort : le crimepense
EST la mort.*

Maintenant qu'il se considérait comme un homme mort, il était important de rester vivant le plus longtemps possible. Deux doigts de sa main droite étaient tachés d'encre. C'était exactement ce genre de détail qui pouvait vous trahir. Quelque curieux zélé au ministère (probablement une femme, du genre de la blonde ou de la brune du département des Fictions) commencerait à se demander pourquoi il avait écrit pendant la pause déjeuner, pourquoi il avait utilisé un porte-plume, qu'est-ce qu'il avait bien pu écrire — et faire un rapport au service approprié. Il alla dans la salle de bain et gratta consciencieusement l'encre avec le savon marron, si rêche qu'il vous irritait la peau comme du papier de verre, et était donc parfait dans cette situation.

Il rangea le journal dans le tiroir. Il était inutile de penser à le dissimuler, mais au moins pouvait-il faire en sorte de savoir si son existence avait été ou non découverte. Un cheveux posé sur la tranche était trop évident. Du bout du doigt, il prit un grain de poussière blanc et le déposa sur un coin de la couverture, d'où il était sûr qu'il serait éjecté si le carnet était déplacé.

CHAPITRE III

Winston rêvait de sa mère.

Il devait avoir dix ou onze ans, pensa-t-il, quand sa mère avait disparu. Imposante et majestueuse, cette femme plutôt silencieuse se mouvait lentement et avait de magnifiques cheveux blonds. Ses souvenirs de son père étaient plus flous : sombre et fin, toujours impeccablement vêtu de noir (Winston se remémorait particulièrement les très fines semelles de ses chaussures), portant des lunettes. Les deux avaient sûrement été happés par les premières grandes purges des années cinquante.

À présent, sa mère était assise quelque part en contrebas, avec sa petite sœur dans les bras. Il ne se souvenait pas du tout de sa petite sœur, si ce n'est comme d'un frêle bébé, toujours silencieux, aux larges yeux attentifs. Toutes les deux le regardaient. Elles étaient dans une sorte d'endroit souterrain, comme le fond d'un puits ou une tombe très profonde, qui, bien que déjà bien en-dessous de lui, s'enfonçait encore. Elles étaient dans le salon d'un bateau qui coulait, le regardant à travers les eaux s'assombrissant. Il y avait toujours de l'air dans le salon, elles pouvaient toujours le voir, il pouvait toujours les voir, mais elles continuaient à couler dans les eaux verdâtres qui pouvaient à tout moment les faire disparaître à jamais. Il était là, dans l'air et la lumière, pendant qu'elles étaient aspirées vers la mort, et elles étaient là-bas *parce que* lui était là-haut. Il le savait, et elles le savaient, et il pouvait voir sur leur visage qu'elles le savaient. Il n'y avait nul reproche sur leur visage ou dans leur cœur, seulement la conscience qu'elles devaient mourir pour que lui pût survivre, et que c'était l'inévitable ordre des choses.

Il ne pouvait pas se souvenir de ce qu'il s'était passé, mais il savait que dans son rêve, les vies de sa mère et de sa sœur avaient été sacrifiées pour la sienne. C'était un de ces rêves qui, bien qu'ayant les caractéristiques du songe, étaient la continuation d'une démarche intellectuelle, où l'on prenait conscience de faits et d'idées qui semblaient toujours nouvelles et valables au réveil. Ce qui frappait maintenant Winston, c'était que la mort de sa mère, quelques trente ans plus tôt, avait été tragique et douloureuse, ce qui n'était plus possible aujourd'hui. La tragédie, réalisa-t-il, appartenait aux anciens temps, quand il y avait encore de l'intimité, de l'amour et de l'amitié, et quand les membres d'une famille se soutenaient par pur instinct. Les souvenirs de sa mère lui torturaient le cœur, car elle était morte en l'aimant, quand lui était trop jeune et trop égoïste pour l'aimer en retour, et parce que, même s'il ne se rappelait plus comment, elle s'était sacrifiée pour une conception de la loyauté qui était intime et inaltérable. Cela, constata-t-il, n'était plus possible aujourd'hui. Aujourd'hui, il y avait la peur, la haine, la souffrance, mais plus la noblesse des émotions, plus les peines profondes et complexes. Il lui semblait voir tout ça dans les grands yeux de sa mère et de sa sœur, le regardant à travers des centaines de mètres d'eau verdâtre, et s'enfonçant toujours.

Il se trouva soudain sur un court gazon, un soir d'été, quand les rayons obliques du soleil dorent le sol. Le paysage qui l'entourait apparaissait si souvent dans ses rêves qu'il ne savait plus s'il l'avait vu en vrai ou pas. Au réveil, il l'appelait la Contrée Dorée. C'était un ancien pâturage, rongé par les lapins, dans lequel simrait un sentier et où poussaient quelques taupinières. De l'autre côté du champ, par-dessus la haie dégarnie, les branches d'ormes se balançaient lentement dans la brise, leurs feuilles frémissant en ensembles denses comme les cheveux d'une femme. Tout près, mais hors de vue, il y avait un petit ruisseau où de fins poissons argentés nageaient sous les saules.

La fille aux cheveux noirs se dirigeait vers lui. Dans ce qui sembla un seul mouvement, elle arracha ses vêtements et les jeta négligemment sur le côté. Son corps était pâle et doux, mais il ne lui procurait aucune envie, il le regarda à peine. Ce qui l'obnubilait à cet instant, c'était

l'admiration pour le geste avec lequel elle s'était débarrassée de ses vêtements. Avec sa grâce et son insouciance, elle semblait anéantir une civilisation entière, tout un système de pensée, comme si Tonton, le Parti et la Police des Pensées pouvaient être dissous dans la splendeur d'un simple mouvement de bras. Ce geste aussi appartenait aux anciens temps. Winston se réveilla avec le mot « Shakespeare » aux lèvres.

Le télécran émit un sifflement strident qui continua sur la même note pendant trente secondes. Il était sept heures quinze, l'heure du lever pour les travailleurs des bureaux. Winston arracha son corps du lit — nu : un membre du Parti Extérieur ne recevait que trois-mille coupons d'habillement par an, et un pyjama en coûtait déjà six-cents — et attrapa un débardeur et un caleçon sur une chaise. Les Chocs Corporels allaient commencer dans trois minutes. L'instant d'après, il fut pris d'une toux violente, comme quasiment tous les matins au réveil. Elle lui vida tellement les poumons qu'il ne put reprendre sa respiration qu'après s'être allongé et avoir pris de longues inspirations. Ses veines avaient gonflé sous l'effort de la toux, et l'ulcère commençait à le gratter.

« Groupes trente à quarante ! jappa une perçante voix féminine. Groupes trente à quarante ! À vos places, s'il vous plaît. Trente à quarante ! »

Winston se releva devant le télécran, sur lequel l'image d'une jeune femme, maigre mais musclée, habillée d'une tunique et de chaussons de gymnastique, était apparue.

« Bras pliés, bras tendus ! scanda-t-elle. En rythme. Et *un*, deux, trois, quatre ! Et *un*, deux, trois, quatre ! Allez, camarades, mettez-y du cœur ! Et *un*, deux, trois, quatre ! Et *un*, deux, trois, quatre !... »

La douleur de la toux n'avait pas complètement effacé le souvenir du rêve dans l'esprit de Winston, et les mouvements rythmés de l'exercice semblaient le raviver. Alors qu'il projetait mécaniquement ses bras d'avant en arrière, son visage portant l'expression de plaisir sinistre considérée comme convenable pendant les Chocs Corporels, son esprit avait du mal à remonter dans la période trouble de sa petite enfance. C'était extraordinairement difficile. Au-delà de la fin

des années cinquante, tout s'effaçait. Quand il n'y avait pas d'archives extérieures auxquelles vous pouviez vous référer, même les contours de votre propre vie s'émoissaient. Vous vous souveniez d'événements majeurs qui n'avaient probablement jamais existé, vous vous souveniez de détails d'incidents sans pouvoir ressaisir leur atmosphère, et il y avait de longues périodes auxquelles vous ne pouviez rien associer. Tout était différent à l'époque. Même le nom des pays, et leurs contours sur les cartes, étaient différents. Aérozone Prime, par exemple, ne s'appelait pas ainsi en ce temps-là : ça avait été Angleterre ou Grande-Bretagne ; mais Londres, il en était presque certain, avait toujours été appelée Londres.

Winston ne pouvait pas se remémorer précisément une période pendant laquelle son pays n'avait pas été en guerre, mais il était évident qu'il y avait eu une assez longue période de paix pendant son enfance, puisqu'un de ses plus anciens souvenirs était celui d'un raid aérien qui avait pris tout le monde par surprise. C'était peut-être à cette époque que la bombe atomique s'était abattue sur Colchester. Il ne se souvenait pas du raid en lui-même, mais il se souvenait de la main de son père serrant la sienne tandis que précipitamment ils descendaient, descendaient, descendaient, dans un endroit enfoui sous terre, tournant et tournant le long d'un escalier en spirale qui résonnait sous ses pieds, et qui exténua tellement ses jambes qu'il commença à pleurnicher, et ils durent s'arrêter et se reposer. Sa mère, de sa lente façon rêveuse, suivait loin derrière eux. Elle portait sa petite sœur — ou peut-être était-ce une pile de couvertures : il ne se souvenait pas si sa petite sœur était déjà née à ce moment-là. Finalement, ils émergèrent dans un endroit bruyant et bondé, et il comprit que c'était une station du métro.

Il y avait partout des personnes assises sur le sol en pierre, et d'autres personnes, serrées toutes ensemble, assises sur des lits en métal superposés. Winston, sa mère et son père trouvèrent de la place au sol, et près d'eux, un vieil homme et une vieille femme étaient assis côte-à-côte sur un lit. Le vieil homme portait un chic costume sombre et une casquette en tissu noir recouvrait ses cheveux très blancs. Son visage était écarlate et ses yeux bleus étaient emplis de

larmes. Il empestait le gin. Il semblait en transpirer par la peau, et on aurait juré que les larmes qui coulaient de ses yeux étaient du gin pur. Mais bien que soûl, il souffrait également d'une peine réelle et insupportable. De sa manière enfantine, Winston comprit qu'une chose terrible, qui ne pourrait jamais être ni oubliée ni pardonnée, s'était produite. Il lui semblait également savoir de quoi il s'agissait. Quelqu'un que le vieil homme aimait, peut-être une petite-fille, avait été tuée. Toutes les deux minutes, le vieil homme répétait :

« On aurait pas dû leur faire confiance. J'l'ai dit, Mamie, hein ? V'là c'qu'on gagne d'leur confiance. J'l'ai toujours dit. On aurait pas dû faire confiance à ces enculés. »

Mais à quels enculés ils n'auraient pas dû faire confiance, Winston ne parvenait pas à s'en souvenir.

À peu près à partir de ce moment-là, la guerre avait été littéralement permanente, même si ça n'avait pas été strictement la même guerre. Pendant plusieurs mois, il y avait eu une guérilla urbaine confuse dans les rues de Londres, dont il se souvenait vivement en partie. Mais retracer l'histoire de toute la période, dire qui avait affronté qui tout du long, aurait été impossible, puisque aucune archive écrite, aucun témoignage oral, ne faisait mention d'aucune autre situation que la présente. En ce moment, par exemple, en 1984 (si on était en 1984), Océania était en guerre contre Eurasia, et alliée avec Estasia. Dans aucun discours public ou privé il n'était admis que les trois puissances eussent pu former des combinaisons différentes de l'actuelle. En réalité, comme Winston le savait très bien, cela ne faisait que quatre ans qu'Océania était en guerre contre Eurasia et alliée à Estasia. Mais ce n'était qu'une furtive brique de connaissance qu'il avait en sa possession parce sa mémoire n'était pas totalement sous contrôle. Officiellement, le changement d'alliance n'avait jamais eu lieu. Océania était en guerre contre Eurasia, donc Océania avait toujours été en guerre contre Eurasia. L'ennemi du moment représentait toujours le mal absolu, et par conséquent, tout accord futur ou passé avec lui était impossible.

Le plus effrayant, se dit-il pour la dix-millième fois en tirant douloureusement ses épaules en arrière (les mains sur les hanches, ils

faisaient tourner leur bassin, un exercice supposé bon pour les muscles du dos) — le plus effrayant, c'était que tout ça pouvait être vrai. Si le Parti pouvait plonger sa main dans le passé et dire que tel ou tel événement *n'avait jamais existé*, n'était-ce pas plus terrifiant encore que la torture ou la mort ?

Le Parti disait qu'Océania n'avait jamais été alliée à Eurasia. Lui, Winston Smith, savait qu'Océania avait été alliée à Eurasia à peine quatre ans plus tôt. Mais où cette connaissance existait-elle ? Uniquement dans sa propre conscience, qui dans tous les cas serait bientôt annihilée. Et si tous les autres acceptaient le mensonge que le Parti leur imposait — puisque toutes les archives racontaient la même fable — alors le mensonge passait dans l'histoire et devenait la réalité. « Qui contrôle le passé, disait le slogan du Parti, contrôle le futur : qui contrôle le présent, contrôle le passé ». Et pourtant le passé, malgré sa nature malléable, n'avait jamais été altéré. Ce qui était vrai maintenant avait été et serait éternellement vrai. C'était vraiment très simple. Tout ce qui était nécessaire, c'était une série infinie de victoires sur votre propre mémoire. « Contrôle de la réalité », l'appelaient-ils : en nouvelangue, *doublepense*.

« On se repose ! » aboya l'entraîneuse, un peu plus chaleureusement.

Winston relâcha ses bras et rempli doucement ses poumons d'air. Son esprit glissa dans le monde labyrinthique du doublepense. Savoir et ne pas savoir, être conscient de toute la réalité tout en racontant des mensonges savamment construits, tenir simultanément deux opinions qui se contredisaient, savoir qu'elles étaient contradictoires et les croire toutes les deux ; utiliser la logique contre la logique, répudier la moralité tout en s'en réclamant, croire que la démocratie était impossible et que le Parti était le gardien de la démocratie ; oublier ce qu'il était nécessaire d'oublier, s'en rappeler au besoin, et l'oublier promptement à nouveau : et par-dessus tout, appliquer le même processus au processus lui-même. C'était l'ultime subtilité : consciemment persuader l'inconscient, et, encore une fois, devenir inconscient de l'acte d'hypnose que vous veniez d'accomplir. Même la compréhension du mot « doublepense » impliquait l'usage du dou-

blepense.

L'entraîneuse demanda leur attention à nouveau. « Et maintenant, voyons qui de nous peut toucher ses pieds ! lança-t-elle, enthousiaste. Bien droits jusqu'aux hanches, s'il vous plaît, camarades. *Une*, deux ! *Une*, deux !... »

Winston détestait cet exercice, qui lui envoyait de la douleur des talons au fessier, et lui déclenchaient souvent une nouvelle quinte de toux. Ses méditations se firent moins plaisantes. Le passé, se dit-il, n'avait pas seulement été altéré, il avait en fait été détruit. Comment pourriez-vous vérifier le moindre fait s'il n'en existait aucune trace en dehors de votre mémoire ? Il essaya de se rappeler en quelle année il avait pour la première fois entendu parler de Tonton. Ça devait être quelque part dans les années soixante, mais il était impossible d'en être certain. Dans l'historiographie du Parti, évidemment, Tonton était le meneur et le gardien de la Révolution depuis ses tous premiers jours. Ses exploits étaient repoussés de plus en plus loin dans le temps, et désormais ils s'étendaient dans le monde fabuleux des années trente et quarante, quand les capitalistes et leurs drôles de chapeaux cylindriques parcouraient encore les rues de Londres dans leurs automobiles rutilantes ou dans leurs cabriolets aux vitres de verre. Impossible de distinguer dans cette légende le vrai et l'invention. Winston ne pouvait même pas se rappeler à quelle date le Parti avait été créé. Il ne pensait pas avoir entendu le mot Angsoc avant 1960, mais il était possible que dans sa forme vieulangue — « Socialisme Anglais » — il ait circulé plus tôt. Tout devenait brumeux. Pourtant, parfois, vous pouviez mettre le doigt sur un mensonge avéré. Il n'était pas vrai, par exemple, que, comme le clamaient les livres d'histoire du Parti, ce dernier avait inventé les avions. Il se souvenait d'avions depuis sa plus tendre enfance. Mais vous ne pouviez pas le prouver. Il n'y avait jamais aucune preuve. Une seule fois dans toute sa vie, il avait eu entre les mains une preuve indiscutable de la falsification d'un fait historique. Et alors...

« Smith ! » cria la voix hargneuse dans le télécran. « 6079 Smith W ! Oui, *toi* ! Plus bas, s'il te plaît ! Tu peux faire mieux que ça. Tu ne forces pas. Plus bas, s'il te plaît ! *Voilà*, c'est mieux, camarade.

Maintenant, l'équipe, reposez-vous, et regardez-moi. »

Une soudaine fièvre parcourut tout le corps de Winston. Son visage demeura absolument insondable. Ne jamais montrer de consternation ! Ne jamais montrer de rancœur ! Un simple battement de cil pouvait vous trahir. Il regarda l'entraîneuse lever ses bras au-dessus de sa tête — on ne pouvait pas dire gracieusement, mais avec une précision et une efficacité remarquable) — se pencher et glisser la première phalange de ses doigts sous ses pieds.

« *Voilà*, camarades ! C'est *comme ça* que je veux vous voir faire. Regardez-moi encore. J'ai trente-neuf ans et j'ai eu quatre enfants. Regardez. » Elle se pencha à nouveau. « Vous voyez, *mes genoux* ne sont pas pliés. Vous pouvez tous y arriver si vous le voulez, ajouta-t-elle en se relevant. N'importe qui en-dessous de quarante-cinq ans est parfaitement capable de toucher ses pieds. Nous n'avons pas tous le privilège de combattre au front, mais au moins nous pouvons tous rester en forme. Souvenez-vous de nos gars au front du Malabar ! Et les marins dans la Forteresse Flottante ! Pensez à ce qu'*eux* ont à endurer. Maintenant, réessayez. C'est mieux, camarade, c'est *bien* mieux » ajouta-t-elle, encourageante, alors que Winston, dans un plongeon brutal, réussit à toucher ses pieds sans plier ses genoux pour la première fois depuis plusieurs années.

CHAPITRE IV

Dans un profond soupir inconscient que même la proximité du télécran ne pouvait l'empêcher de pousser quand sa journée de travail commençait, Winston tira le parlécrit vers lui, souffla sur la poussière de l'embouchure et chaussa ses lunettes. Puis il déroula et attacha ensemble les quatre petits cylindres de papier qui étaient déjà sortis du tube pneumatique à la droite de son bureau.

Dans les murs de la cabine, il y avait trois orifices. À la droite du parlécrit, un petit tube pneumatique pour les messages écrits ; à gauche, un tube plus grand pour les journaux ; et dans le mur à côté, à portée de bras de Winston, une large fente protégée par une grille métallique. C'est là qu'on se débarrassait du papier usagé. Des milliers ou des dizaines de milliers de fentes similaires existaient dans le bâtiment, non seulement dans toutes les pièces mais aussi à intervalles réguliers dans chaque couloir. Pour une raison ou pour une autre, elles étaient surnommées « trous de mémoire ». Quand on savait qu'un document devait être détruit, ou quand on voyait un vieux bout de papier à terre, on soulevait automatiquement la grille du trou de mémoire le plus proche et on le glissait dedans, où il était emporté dans un tourbillon d'air chaud jusqu'aux énormes fourneaux cachés quelque part dans les tréfonds du bâtiment.

Winston examina les quatre bouts de papier qu'il avait déroulés. Chacun contenait un message d'une ou deux lignes, dans le jargon abrégé — technique pas de la nouvelangue, mais consistant principalement en mots de nouvelangue — qui était utilisé en interne au Ministère. Ils disaient :

times 17.3.84 discours tt afrique malrapporté rectifier

*times 19.12.83 prévisions 9e pt 4e trimestre 83 mal-
crites verifier numéro jour*

times 14.2.84 miniplein malcité chocolat rectifier

*times 3.12.83 rapportant ordrejour tt doubleplusnon-
bon ref nonpersonnes récrire totalment supcontrolé préar-
chivant*

Avec un léger sentiment de satisfaction, Winston mit le quatrième message de côté. C'était un travail délicat et minutieux, mieux valait s'en occuper en dernier. Les trois autres constituaient la routine, même si le deuxième impliquerait sûrement une plongée laborieuse dans des listes de chiffres.

Winston composa « anciens numéros » sur le télécran et demanda les numéros appropriés du *Times*, qui arrivèrent du tube pneumatique à peine quelques minutes après. Les messages qu'il avait reçus pointaient vers des articles ou des brèves que pour une raison ou une autre il était nécessaire d'altérer, ou, comme on disait officiellement, de rectifier. Par exemple, dans le *Times* du 17 mars, Tonton, dans son discours de la veille, avait prédit que le front sud-indien resterait calme mais qu'une offensive eurasienne aurait prochainement lieu en Afrique du Nord. En réalité, le Haut Commandement d'Eurasia avait lancé son offensive en Inde du Sud et avait laissé l'Afrique du Nord tranquille. Il était donc nécessaire de réécrire un paragraphe du discours de Tonton, pour lui faire prédire ce qu'il s'était réellement produit. Ou encore, le *Times* du 19 décembre avait publié des prévisions officielles de la production de diverses catégories de biens de consommation pour le quatrième trimestre de 1983, qui était aussi le sixième trimestre du Neuvième Plan Triennal. Le numéro du jour contenait un relevé de la production réelle, et il apparaissait que les prévisions étaient dans chaque cas grossièrement erronées. Le travail de Winston était de rectifier les chiffres d'origine pour les mettre en accord avec les nouveaux. Quant au troisième message, il faisait référence à une simple erreur qui serait corrigée en quelques minutes. En février, le ministère de l'Abondance avait publié la promesse (les mots officiels étaient « engagement catégorique ») qu'il n'y aurait

pas de réduction des rations de chocolat en 1984. En réalité, comme Winston le savait, les rations de chocolat seraient réduites de trente à vingt grammes à la fin de cette semaine. Il suffisait de remplacer la promesse d'origine par une mise en garde qu'il serait probablement nécessaire de réduire les rations en avril.

Dès que Winston terminait le traitement d'un message, il attachait ses corrections parlécrrites à la copie du *Times* correspondante et les plaçaient dans le tube pneumatique. Puis, d'un mouvement quasi-inconscient, il froissait le message d'origine et toutes les notes qu'il avait pu faire, et les jetaient dans le trou de mémoire, pour être dévorés par les flammes.

Il ne savait pas précisément ce qui se produisait dans le labyrinthe invisible des tubes pneumatiques, mais il en connaissait les grands principes. Dès que toutes les corrections jugées nécessaires à un numéro du *Times* avaient été rassemblées et compilées, ce numéro était réimprimé, son original détruit, et la version corrigée archivée à sa place. Ce processus d'altération continue était non seulement appliqué aux journaux, mais aussi aux livres, magazines, brochures, affiches, dépliants, films, enregistrements sonores, dessins, photographies — à tout type de littérature ou de documentation susceptible d'avoir une importance politique ou idéologique. Chaque jour, et presque chaque minute, le passé était mis à jour. De cette manière, chaque prédiction du Parti pouvait être validée par des preuves documentées ; et aucun article, aucune opinion exprimée qui entrait en contradiction avec les besoins du moment n'était autorisé à rester dans les archives. L'histoire était un palimpseste, soigneusement effacée et réécrite aussi souvent que nécessaire. Il n'était en aucun cas possible, une fois l'acte effectué, de prouver qu'une falsification avait eu lieu. Le plus grand service du département des Archives, bien plus grand que celui où travaillait Winston, était simplement composé de personnes dont la tâche était de rechercher et collecter toutes les copies de livres, de journaux et d'autres documents ayant été supplantés qui devaient être détruites. Un numéro du *Times* qui pouvait, à cause d'un changement d'alliances politiques ou de prophéties erronées de Tonton, avoir été réécrit des dizaines de fois se trouvait

toujours dans les archives, portant sa date de parution d'origine, et aucune autre copie n'existant pour le contredire. De même, les livres étaient sans cesse rappelés et réécrits, et étaient invariablement republiés sans jamais admettre qu'ils avaient été altérés. Mêmes les instructions écrites que Winston recevait, et dont il se débarrassait systématiquement dès qu'il les avait traitées, n'évoquaient ou ne sous-entendaient jamais un acte de falsification : elles ne mentionnaient que des erreurs, des coquilles ou des mauvaises citations qui devaient être corrigées au nom de l'exactitude.

Mais en réalité, se dit-il en réajustant les chiffres du ministère de l'Abondance, ce n'était même pas de la falsification. Ce n'était que la substitution d'un non-sens par un autre. La plupart des documents que vous aviez à traiter n'avaient aucun lien avec le monde réel, pas même le genre de lien contenu dans un vrai mensonge. Les statistiques étaient aussi fantaisistes dans leur version originale qu'une fois rectifiées. La plupart du temps, vous étiez censé les inventer vous-mêmes. Par exemple, les prévisions du ministère de l'Abondance avaient estimé la production de bottes pour le trimestre à cent-quarante-cinq-millions de paires. La production réelle était de soixante-deux-millions. Winston, néanmoins, en réécrivant les prévisions, abaissa la prévision à cinquante-sept-millions, pour permettre de prétendre, comme d'habitude, que les prévisions avaient été dépassées. Mais dans tous les cas, soixante-deux-millions n'était pas plus proche de la vérité que cinquante-sept-millions ou cent-quarante-cinq-millions. Très vraisemblablement, aucune botte n'avait été produite. Encore plus vraisemblablement, personne ne savait combien de bottes avaient été produites, et encore moins s'en souciait. Tout ce qu'on savait, c'était que chaque trimestre, un nombre astronomique de bottes était produit sur le papier, tandis que peut-être la moitié de la population d'Océania allait pieds-nus. Et il en allait de même pour toutes les catégories d'informations archivées, futiles ou importantes. Tout s'estompaient dans un monde irréel où, en fin de compte, même la date devenait incertaine.

Winston jeta un regard dans le couloir. Dans la cabine en face de la sienne, un petit homme à l'allure pointilleuse et au menton

sombre nommé Tillotson travaillait obstinément, un journal plié sur ses genoux et ses lèvres très près de l'embouchure du parlécrit. Il donnait l'impression de vouloir garder ce qu'il disait comme un secret entre lui et le télécran. Il releva la tête, et ses lunettes lancèrent un regard hostile dans la direction de Winston.

Winston connaissait à peine Tillotson, et n'avait aucune idée de ce à quoi il était employé. Au département des Archives, on ne parlait pas ouvertement de son travail. Dans la longue salle sans fenêtres, avec sa double rangée de cabines et son incessant bruissement de papier et de voix murmurant dans un parlécrit, il y avait une dizaine de personne dont Winston ne connaissait même pas le nom, bien qu'il les vît tous les jours aller et venir hâtivement dans les couloirs ou gesticuler pendant les Deux Minutes de Haine. Il savait que dans la cabine voisine, la petite femme aux cheveux blonds besognait du matin au soir, à simplement traquer et effacer dans les articles de presse les noms des personnes qui avaient été vaporisées et donc considérées comme n'ayant jamais existé. Il y avait une certaine cohérence à cela, puisque son propre mari avait été vaporisé quelques années plus tôt. Et quelques cabines plus loin, une créature affable, incapable et rêveuse nommée Ampleforth, aux oreilles très poilues, et étonnamment talentueuse pour jongler avec les rimes et les vers, s'affairait à produire des versions illisibles — nommées textes définitifs — de poèmes qui étaient devenus idéologiquement nocifs mais qui pour une raison ou une autre devaient demeurer dans les anthologies. Et cette salle, avec ses presque cinquante travailleurs, était seulement une sous-section, une simple cellule, pourrait-on dire, dans l'immense complexité du département des Archives. Plus loin, au-dessus, en-dessous, d'autres essaims de travailleurs s'affairaient à une multitude de tâches inimaginables. Il y avait les grandes imprimeries avec leurs sous-éditeurs, leurs experts-typographes et leurs studios spécialement équipés pour le trucage de photographies. Il y avait le service des téléprogrammes avec ses ingénieurs, ses producteurs et ses équipes d'acteurs choisis spécialement pour leurs talents d'imitation de voix. Il y avait les armées de clercs dont le seul travail était de dresser des listes de livres et de magazines devant être rappelés. Il y avait les vastes

entrepôts où les documents corrigés étaient stockés, et les fourneaux cachés où étaient détruites les versions originales. Et quelque part, anonymes, il y avait les cerveaux dirigeants qui coordonnaient toute l'entreprise et décidaient des politiques qui rendaient nécessaire que tel fragment du passé dût être préservé, tel autre falsifié, et tel autre effacé de toute existence.

Et le département des Archives, après tout, n'était lui-même qu'une simple branche du ministère de la Vérité, dont la principale mission n'était pas de reconstruire le passé mais de fournir aux citoyens d'Océania des journaux, des films, des manuels, des programmes de télécran, des pièces de théâtre, des romans — contenant tous les types d'informations, d'enseignements ou de divertissements imaginables, de la statue au slogan, du poème lyrique au traité de biologie, et du manuel d'orthographe pour enfant à un dictionnaire de nouvelangue. Et le Ministère devait non seulement répondre aux divers besoins du Parti, mais aussi répéter la même opération au niveau inférieur pour le prolétariat. Il y avait toute une chaîne parallèle de départements s'occupant de la littérature, de la musique, du théâtre et du divertissement prolétarien. Là étaient produits tous les journaux de caniveau qui ne contenaient rien d'autre que du sport, du fait-divers et de l'astrologie, les nouvelles sensationnalistes à cinq cents, les films suintant de sexe, et les chansons sentimentalistes qui étaient entièrement composées mécaniquement sur un kaléidoscope spécial appelé un versificateur. Il y avait même une sous-section entière — la *Pornosec* en nouvelangue — dédiée à la production de la pornographie la plus abjecte, qui était expédiée dans des paquets scellés et qu'aucun membre du Parti, autre que ceux ayant travaillé dessus, n'avait le droit de regarder.

Trois messages avaient jailli du tube pneumatique pendant que Winston travaillait ; mais il s'agissait de simple tâches, et il les eut accomplies avant que les Deux Minutes de Haine ne l'interrompissent. La Haine finie, il regagna sa cabine, prit le dictionnaire de nouvelangue sur l'étagère, poussa le parlécrit sur le côté, nettoya ses lunettes et s'attela à sa principale mission de la matinée.

Le plus grand plaisir de Winston était son travail. La plupart du

temps ce n'était qu'une routine fastidieuse, mais il y avait quelquefois des tâches si difficiles et complexes que vous pouviez vous y perdre comme dans les profondeurs d'un problème mathématique — de délicats actes de falsification où vous n'aviez d'autre repère que votre connaissance des principes de l'Angsoc et votre appréciation de ce que le Parti attendait de vous. Winston était doué à ça. On lui confiait même de temps en temps la rectification des articles principaux du *Times*, qui étaient intégralement écrits en nouvelangue. Il déroula le message qu'il avait mis de côté plus tôt. Il disait :

*times 3.12.83 rapportant ordrejour tt doubleplusnon-
bon ref nonpersonnes récrire totalment supcontrolle préar-
chivant*

En vieulangue (ou langue standard), cela donnerait :

*Le reportage sur l'Ordre du Jour de Tonton dans le
Times du 3 décembre 1983 est extrêmement insatisfaisant
et fait référence à des personnes inexistantes. Réécrivez-
le entièrement et faites contrôler votre brouillon à vos
supérieurs avant de l'archiver.*

Winston parcourut l'article incriminé. Apparemment, l'Ordre du Jour de Tonton avait été principalement dédié à l'éloge d'une organisation nommée CCFF, qui fournissait en cigarettes et autres commodités les marins des Forteresses Flottantes. Un certain camarade Withers, membre éminent du Parti Intérieur, avait été sélectionné pour une mention spéciale et gratifié d'une décoration, l'Ordre du Mérite Apparent, seconde classe.

Trois mois plus tard, les CCFF avaient soudainement été dissoutes, sans raison. On pouvait supposer que Withers et ses associés étaient maintenant en disgrâce, mais il n'y en avait eu aucune mention dans la presse ou au télécran. Ce n'était pas une surprise, puisqu'il était rare qu'un criminel politique soit jugé ou même publiquement récusé. Les grandes purges impliquant des milliers de personnes, avec les procès publics des traîtres et des crimepenseurs faisant l'abjecte confession de leurs crimes et étant ensuite exécutés, étaient de grands

moments de spectacle qui avaient à peine lieu une fois par an. La plupart du temps, les personnes qui s'étaient attiré les foudres du Parti disparaissaient simplement et on n'en entendait plus jamais parler. Personne n'avait la moindre idée de ce qu'il advenait d'elles. Dans certains cas elles n'étaient peut-être même pas morte. Winston avait personnellement connu une trentaine de personnes qui avaient disparu à un moment ou à un autre.

Winston se frotta lentement le nez avec un trombone. Dans la cabine d'en face, le camarade Tillotson était toujours soupçonneusement recroqueillé sur son parlécrit. Il releva la tête un moment : à nouveau, un coup d'œil hostile. Winston se demanda si le camarade Tillotson travaillait sur le même message que lui. C'était tout à fait possible. Une tâche si complexe ne pouvait pas être confiée à une seule personne : et au contraire, la confier à un comité serait admettre ouvertement qu'un acte de falsification avait lieu. Très probablement, une dizaine de personnes travaillaient en même temps sur des versions concurrentes de ce que Tonton avait réellement dit. Et un des cerveaux du Parti Intérieur choisirait telle ou telle version, la corrigerait et lancerait le complexe processus de référencement croisé qui serait nécessaire, et le mensonge choisi passerait dans les archives permanentes et deviendrait réalité.

Winston ne savait pas pourquoi Withers était tombé en disgrâce. Peut-être pour corruption ou incompétence. Peut-être que Tonton s'était tout simplement débarrassé d'un subalterne un peu trop populaire. Peut-être que Withers ou un de ses proches avaient été suspectés de tendances hérétiques. Ou peut-être — c'était le plus probable — était-ce arrivé parce que les purges et les vaporisations étaient un élément nécessaire de la mécanique de gouvernement. Le seul indice résidait dans les mots « ref nonpersonnes », qui indiquait que Withers était déjà mort. Vous ne pouviez pas nécessairement le supposer quand une personne était arrêtée. Quelquefois elle était relâchée et autorisée à rester en liberté pour une année ou deux avant d'être exécutée. Très rarement, une personne que vous pensiez morte depuis bien longtemps faisait une apparition fantomatique à un procès public où elle incriminait des centaines d'autres par son

témoignage avant de disparaître, cette fois pour toujours. Withers, toutefois, était déjà une *nonpersonne*. Il n'existant pas : il n'avait jamais existé. Winston décida qu'il ne serait pas suffisant de simplement inverser la tendance du discours de Tonton. Il serait mieux de le faire parler d'une chose absolument déconnectée du sujet d'origine.

Il pouvait transformer le discours en dénonciation habituelle des traîtres et des crimepenseurs, mais c'était un peu trop évident ; tandis qu'inventer une victoire sur le front, ou un triomphe de surproduction du Neuvième Plan Triennal, compliquerait inutilement les archives. Il fallait une pure invention. Soudain surgit dans son esprit, comme déjà prête, l'image d'un certain camarade Ogilvy, qui était récemment mort au combat, dans des circonstances héroïques. En certaines occasions, Tonton dédiait son Ordre du Jour à la commémoration d'un humble sous-fifre du Parti dont la vie et la mort devaient être tenues en exemple digne d'être suivi. Aujourd'hui, il commémorerait le camarade Ogilvy. Il n'y avait en réalité aucun camarade Ogilvy, mais quelques lignes imprimées et des montages photographiques le feraient bientôt exister.

Winston réfléchit un instant, puis tira le parlécrit vers lui et commença à dicter, dans le style de Tonton : un style à la fois militaire et pédant, et, à cause d'une manie de poser des questions pour y répondre tout de suite après (« Quelle leçon pouvons-nous tirer de ces faits, camarades ? La leçon — qui est aussi un des principes fondamentaux de l'Angsoc — est que... » etc. etc.), facile à imiter.

À l'âge de trois ans, le camarade Ogilvy avait refusé tous les jouets sauf un tambour, une mitrailleuse et une maquette d'hélicoptère. À six ans (un an plus tôt qu'autorisé, grâce à un assouplissement exceptionnel des règles) il avait rejoint les Infiltrés ; à neuf ans il avait été chef de troupe. À onze ans, il avait dénoncé son oncle à la Police des Pensées après avoir surpris une conversation qui lui avait semblé avoir des tendances criminelles. À dix-sept ans, il était devenu organisateur de quartier des Jeunesse Anti-Sexe. À dix-neuf ans, il avait dessiné une grenade à main qui avait été adoptée par le ministère de la Paix et qui, au premier essai, avait tué trente-et-un prisonniers eurasiens en une seule explosion. À vingt-trois ans, il avait

péri au combat. Poursuivi par des chasseurs ennemis en survolant l'océan Indien avec d'importantes informations, il avait lesté son corps avec sa mitrailleuse et s'était jeté de son hélicoptère dans les flots, emportant les informations avec lui — une fin, souligna Tonton, qu'il était impossible de contempler sans un sentiment d'envie. Tonton ajouta quelques remarques sur la pureté et le dévouement de la vie du camarade Ogilvy. C'était un abstinent complet et un non-fumeur, il n'avait d'autre divertissement qu'une heure quotidienne au gymnase, et avait fait vœux de célibat, considérant le mariage et la vie de famille incompatibles avec sa dévotion vingt-quatre heures sur vingt-quatre au devoir. Il n'avait d'autres sujets de conversation que les principes de l'Angsoc, et d'autres buts dans la vie que la défaite de l'ennemi eurasien et la traque des espions, saboteurs, crimepenseurs et autres traîtres.

Winston hésita à donner au camarade Ogilvy l'Ordre du Mérite Apparent : finalement, il trancha que non, à cause de l'inutile travail de référencement croisé que cela induirait.

Une fois de plus, il jeta un regard à son rival dans la cabine opposée. Quelque chose lui disait avec certitude que Tillotson était occupé au même travail que lui. Il n'y avait aucun moyen de savoir quelle version serait choisie au final, mais il avait la profonde conviction que ce serait la sienne. Le camarade Ogilvy, inexistant une heure plus tôt, était maintenant un fait. Il lui sembla curieux de pouvoir créer des hommes morts mais pas des vivants. Le camarade Ogilvy, qui n'avait jamais existé dans le présent, existait maintenant dans le passé, et quand l'acte de falsification serait oublié, il existerait aussi authentiquement, et avec les mêmes preuves, que Charlemagne ou Jules César.

CHAPITRE V

Sous le plafond bas de la cantine, profondément enterrée, la file d'attente pour le déjeuner avançait lentement. La salle était déjà bondée et désagréablement bruyante. Des grilles du comptoir s'échappaient la vapeur d'un ragoût dont l'âcre odeur métallique ne parvenait pas à masquer les effluves de Gin de la Victoire. De l'autre côté de la pièce se trouvait un bar, un simple trou dans le mur, où l'on pouvait acheter du gin pour dix cents le grand verre.

« L'homme que je cherchais », dit une voix derrière Winston.

Il se retourna. C'était son ami Syme, qui travaillait au département de la Recherche. Le mot « ami » n'était peut-être pas tout à fait exact. Vous n'aviez plus d'amis, seulement des camarades : mais il y avait des camarades dont la compagnie était plus plaisante que d'autres. Syme était un philologue, un spécialiste de la nouvelangue. En effet, il faisait partie de l'énorme équipe d'experts dédiée à la compilation de la onzième édition du Dictionnaire de Nouvelangue. C'était une petite créature, plus petite que Winston, aux cheveux sombres et aux grands yeux protubérants, à la fois mélancoliques et moqueurs, qui semblaient scruter intensément votre visage quand il vous parlait.

« Je voulais te demander si tu avais des lames de rasoir, dit-il.

– Pas une ! répondit Winston dans une hâte coupable. J'ai essayé partout. On n'en trouve plus. »

Tout le monde vous demandait sans cesse des lames de rasoir. En réalité, il en avait deux toutes neuves qu'il conservait précieusement. La pénurie durait depuis plusieurs mois. Il y avait toujours un bien de première nécessité que les magasins du Parti ne parvenaient pas

à fournir. Parfois c'était des boutons, parfois de la laine à reparer, parfois des lacets ; en ce moment c'était les lames de rasoir. Vous ne pouviez vous en procurer, s'il y en avait, qu'en furetant plus ou moins furtivement chez la « concurrence ».

« Ça fait six semaines que j'utilise la même lame », ajouta-t-il, hypocrite.

La queue avança un peu. Une fois arrêté, il se retourna pour faire de nouveau face à Syme. Ils prirent tous les deux un plateau métallique graisseux depuis une pile au bord du comptoir.

« Tu es allé voir la pendaison de prisonniers hier ? demanda Syme.

— Je travaillais, répondit Winston, impassible. Je la verrai au ciné, je suppose.

— Un substitut plus qu'inadéquat, répliqua Syme. »

Ses yeux moqueurs parcoururent le visage de Winston. « Je te connais », semblait dire son regard, « Je vois à travers toi. Je sais très bien pourquoi tu n'es pas allé voir les prisonniers se faire pendre. » Intellectuellement, Syme était furieusement orthodoxe. Il jubilait avec une désagréable satisfaction lors des assauts d'hélicoptères sur les villages ennemis, des procès et des confessions des crimepenseurs, des exécutions dans les cellules du ministère de l'Amour. Lui parler consistait principalement à le tenir éloigné de ces sujets pour le circonscrire, si possible, aux subtilités de la nouvelangue, à propos desquelles il était intéressant et faisait autorité. Winston tourna légèrement sa tête sur le côté pour éviter l'inquisition des grands yeux sombres.

« C'était une bonne pendaison, se remémora pensivement Syme. Je trouve ça dommage qu'ils leur attachent les pieds ensemble. J'aime les voir se débattre. Et par-dessus tout, à la fin, la langue qui sort, bleue — un bleu bien vif. C'est le détail qui me frappe.

— Suivant ! » hurla la prolo au tablier blanc avec la louche.

Winston et Syme poussèrent leurs plateaux sous la grille. On leur déversa à chacun le déjeuner réglementaire — une écuelle en métal d'un ragoût gris-rose, un morceau de pain, un cube de fromage, une tasse de Café de la Victoire sans lait, et une pastille de saccharine.

« Il y a une table là-bas, sous ce télécran, dit Syme. On va prendre du gin au passage. »

On leur servit le gin dans des godets en céramique. Ils se faufilèrent à travers la salle bondée et posèrent leurs plateaux sur la table en métal, au coin de laquelle quelqu'un avait laissé une flaue de ragoût, un liquide sale qui avait l'apparence du vomé. Winston saisit sa tasse de gin, s'arrêta un instant pour se préparer, et avala d'une traite le liquide huileux. Quand les larmes lui furent passées, il se rendit soudain compte qu'il avait faim. Il commença à avaler de larges cuillères du ragoût, qui, au milieu de son inconsistance, contenait de petits cubes rosâtre qui étaient probablement une préparation de viande. Aucun des deux ne parla avant d'avoir vidé sa gamelle. À la table à gauche de Winston, un peu derrière lui, quelqu'un parlait d'un flot ininterrompu, un cacardement rugueux, presque comme une oie, qui perçait le brouhaha général de la salle.

« Ça avance le Dictionnaire ? demanda Winston, haussant le ton pour se faire entendre au-dessus du bruit.

— Doucement, répondit Syme. Je suis sur les adjectifs. C'est fascinant. »

Son visage s'était immédiatement illuminé à la mention de la nouvelangue. Il poussa sa gamelle sur le côté, prit délicatement son morceau de pain d'une main et son fromage de l'autre, et se pencha au-dessus de la table pour parler sans avoir à crier.

« La onzième édition sera l'édition définitive, dit-il. On met le langage dans sa forme finale — la forme qu'il aura quand personne ne parlera autre chose. Quand on aura fini, les gens comme toi devront l'apprendre encore et encore. Tu penses, je dirais, que notre boulot, c'est d'inventer de nouveaux mots. Pas du tout ! On détruit des mots — des dizaines, des centaines, tous les jours. On coupe dans le langage jusqu'à l'os. La onzième édition ne contiendra pas un seul mot qui sera obsolète avant 2050. »

Il croqua goulûment dans son pain et avala quelques bouchées, et continua à parler, avec une sorte de passion pédante. Son fin visage sombre s'était animé, ses yeux avaient perdu leur expression moqueuse et étaient presque devenus rêveurs.

« C'est quelque chose de magnifique, la destruction des mots. Bien sûr, le plus gros de la coupe se fait dans les verbes et les adjectifs, mais il y a aussi des centaines de noms dont on peut se débarrasser. Il n'y a pas que les synonymes, il y a aussi les antonymes. Après tout, quelle légitimité a un mot qui est simplement le contraire d'un autre ? Un mot contient déjà en lui-même son opposé. Prends "bon", par exemple. Si tu as un mot comme "bon", à quoi sert un mot comme "mal" ? "Nonbon" fera tout aussi bien l'affaire — mieux même, puisque c'est un opposé exact, ce que l'autre n'est pas. Et si tu veux une version plus forte de "bon", à quoi bon avoir toute une flopée de mots vagues et inutiles comme "excellent" ou "splendide" ? "Plusbon" les remplace, ou même "doubleplusbon" si tu veux quelque chose d'encore plus fort. Bien sûr, on utilise déjà ces formes, mais dans la version finale de la nouvelangue, il n'y aura plus que ça. Au final, toute la notion de bien et de mal sera contenue en seulement six mots — mais en réalité, un seul. N'est-ce pas magnifique, Winston ? C'était l'idée de Tonton, bien sûr », ajouta-t-il après coup.

Un vague enthousiasme traversa le visage de Winston à la mention de Tonton. Néanmoins, Syme détecta immédiatement un manque de ferveur.

« Tu n'apprécies pas la nouvelangue à sa juste valeur, Winston, dit-il presque tristement. Même quand tu l'écris, tu penses toujours en vieulangue. Je lis de temps en temps les articles que tu écris dans le *Times*. Ils sont pas mal, mais ce sont des traductions. Au fond de toi tu préfères la vieulangue, avec tout son flou et ses nuances inutiles. Tu ne comprends pas la beauté de la destruction des mots. Tu sais que la nouvelangue est le seul langage au monde dont le vocabulaire diminue tous les ans ? »

Winston le savait, bien sûr. Il sourit, l'air bienveillant espéra-t-il, n'ayant pas le courage de parler. Syme mordit à nouveau dans son pain noir, le mâcha brièvement, et poursuivit :

« Tu ne vois pas que le seul but de la nouvelangue est de restreindre le champ de la pensée ? À la fin, on aura rendu le crimepense littéralement impossible, parce qu'il n'y aura pas de mots pour l'exprimer. Chaque concept dont on aura besoin sera exprimé par un

seul et *unique* mot, au sens rigoureusement défini et aux significations secondaires effacées et oubliées. Déjà, dans la onzième édition, on n'en est pas loin. Mais le processus continuera longtemps après que toi et moi sommes morts. Chaque année, de moins en moins de mots, et un champ de la conscience de plus en plus petit. Même maintenant, bien sûr, il n'y a pas de raison ou d'excuse au crimepense. C'est juste une question de discipline, de contrôle de la réalité. Mais au final il n'y en aura même plus besoin. La Révolution sera complète quand le langage sera parfait. La nouvelangue est l'Angsoc et l'Angsoc est la nouvelangue, ajouta-t-il dans une satisfaction mystique. Tu ne te dis jamais, Winston, qu'en 2050, au plus tard, il n'y aura plus aucun être humain vivant qui pourra comprendre une conversation comme celle qu'on a ?

— Sauf... » hasarda Winston, avant de se taire.

Il avait failli dire « Sauf les prolos », mais s'était ravisé, incertain de la totale orthodoxie de sa remarque. Syme, toutefois, avait deviné ce qu'il allait dire.

« Les prolos ne sont pas des humains, dit-il dédaigneusement. En 2050 — même avant, probablement — tout le savoir de la vieulangue aura disparu. Toute la littérature du passé aura été détruite. Chaucer, Shakespeare, Milton, Byron — ils n'existeront qu'en version nouvelangue, pas simplement changés en quelque chose de différent, mais en réalité changés en quelque chose de contradictoire avec ce qu'ils étaient. Même la littérature du Parti aura changé. Même les devises auront changé. Comment peux-tu avoir pour devise "La liberté c'est l'esclavage" quand le concept de liberté est aboli ? Tout le cadre de pensée sera différent. Il n'y aura de fait *plus* de pensée, comme on l'entend maintenant. L'orthodoxie veut dire ne pas penser — ne pas avoir besoin de penser. L'orthodoxie c'est l'inconscient. »

Un de ces jours, songea Winston avec une soudaine conviction, Syme serait vaporisé. Il était trop intelligent. Il voyait trop clairement et parlait trop honnêtement. Le Parti n'aimait pas ce genre de personne. Un jour il disparaîtrait. C'était écrit sur son visage.

Winston avait terminé son pain et son fromage. Il se tourna légèrement sur sa chaise pour boire son café. À la table sur sa gauche,

l'homme à la voix stridente braillait toujours. Une jeune femme, peut-être sa secrétaire, assise dos à Winston, l'écoutait attentivement et semblait ardemment acquiescer à la moindre de ses paroles. De temps en temps, Winston l'entendait lancer « Je pense que vous avez *tellement* raison. Je suis *tellement* d'accord avec vous. » d'une jeune et plutôt stupide voix féminine. Mais l'autre voix ne s'arrêtait pas un instant, même quand la fille parlait. Winston connaissait l'homme de vue, mais il ne savait guère plus qu'il occupait un poste important au département des Fictions. C'était un homme dans la trentaine, au cou noueux et avec une large bouche mobile. Sa tête était légèrement penchée en arrière, et à cause de l'angle dans lequel il était assis, ses lunettes renvoyaient la lumière et paraissaient à Winston remplacer ses yeux par deux disques blancs. Le plus pénible dans ce flot de sons qui se déversait de sa bouche était qu'il était presque impossible de distinguer un simple mot. Une seul fois Winston saisit une bribe de phrase — « totale et définitive destruction du goldsteinisme » — éructée très rapidement et, semblait-il, d'une seule traite, comme si elle ne contenait pas d'espaces. Le reste n'était que bruit, un cancanement continu. Et pourtant, même si vous ne pouviez pas comprendre les mots que l'homme prononçait, vous en saisissiez sans le moindre doute le sens général. Il pouvait dénoncer Goldstein et demander des mesures plus dures contre les crimepenseurs et les saboteurs, il pouvait fulminer contre les atrocités commises par l'armée eurasienne, il pouvait faire l'éloge de Tonton ou des héros du front du Malabar — peu importe. Quoi qu'il dît, vous pouviez être certain que chaque mot était une pure orthodoxie, du pur Angsoc. Alors qu'il regardait le visage sans yeux et la mâchoire rapidement s'ouvrir et se fermer, Winston eut le sentiment étrange qu'il ne s'agissait pas d'un être humain, mais d'un pantin. Ce n'était pas le cerveau de l'homme qui parlait, mais son larynx. Ce qui sortait de sa bouche consistait de mots, mais ce n'était pas une parole au sens strict : c'était un borborygme inconscient, comme le cacardement d'une oie.

Syme s'était tu depuis un moment, et traçait avec le manche de sa cuillère des formes dans la flaue de ragoût. La voix de l'autre

table cacarda de plus belle, aisément audible malgré le brouhaha ambiant.

« Je ne sais pas si tu connais ce mot de nouvelangue, dit Syme : *oiparle*, cacarder comme une oie. C'est un de ces mots intéressants qui ont deux sens contradictoires. Appliqué à un opposant, c'est une insulte ; appliqué à quelqu'un avec qui tu es d'accord, c'est un compliment. »

C'était sûr, Syme serait vaporisé, pensa à nouveau Winston. Il y songea avec une pointe de tristesse, tout en sachant que Syme le méprisait et avait même une légère aversion pour lui, et était tout à fait capable de le dénoncer comme crimepenseur s'il voyait une seule raison de le faire. Il y avait quelque chose de subtilement inapproprié chez Syme. Il lui manquait quelque chose : de la discrétion, de la réserve, une sorte de stupidité protectrice. Vous ne pouviez pas dire qu'il n'était pas orthodoxe. Il croyait fermement aux principes de l'Angsoc, il vénérait Tonton, il se réjouissait de ses victoires, il haïssait les hérétiques, pas seulement sincèrement mais d'un zèle frénétique, d'une connaissance pointue des faits que l'ordinaire membre du Parti n'atteignait pas. Et pourtant, un relent de mauvaise réputation le poursuivait. Il disait des choses qu'il aurait mieux valu taire, il avait lu trop de livres, il fréquentait le Café du Châtaignier, refuge des peintres et des musiciens. Il n'y avait pas de loi, pas même implicite, contre le fait de fréquenter le Café du Châtaignier, pourtant l'endroit était maudit. Les anciens dirigeants du Parti, dans leur discrédit, s'y rassemblaient avant d'être finalement purgés. Goldstein lui-même, se disait-il, y était quelquefois allé, des années et des décennies plus tôt. Le destin de Syme était facile à prédire. Et c'était pourtant un fait que si Syme décelait, ne serait-ce que pour trois secondes, la nature de ses opinions secrètes, il le dénoncerait immédiatement à la Police des Pensées. N'importe qui le ferait, cela dit : mais Syme plus que quiconque. Le zèle n'était pas assez. L'orthodoxie c'était l'inconscience.

Syme releva la tête. « Tiens, voilà Parsons », dit-il.

Quelque chose dans le ton de sa voix semblait ajouter « ce gros débile ». Parsons, le voisin de Winston à la Résidence de la Victoire,

était effectivement en train de cheminer dans la salle. C'était un homme rondelet, de taille moyenne, aux cheveux épars et au faciès de grenouille. À trente-cinq ans il avait déjà des bourrelets au cou et à la taille, mais ses mouvements étaient vifs et juvéniles. Il donnait l'impression d'être un petit garçon ayant grandi trop vite, si bien que même vêtu de la combinaison réglementaire, il était impossible de ne pas l'imaginer habillé du bermuda bleu, de la chemise grise et du foulard rouge des Infiltrés. En pensant à lui, on visualisait immédiatement des genoux croûtés et des manches relevées sur des avant-bras dodus. Il faut dire que Parsons enfilait son bermuda dès qu'une randonnée collective ou une autre activité physique lui en donnait le prétexte. Il les salua tous les deux d'un joyeux « Salut salut ! » et s'assit à la table, diffusant une intense odeur de transpiration. Des gouttes de sueur perlaiient sur son visage rosé. Ses pouvoirs de sudation étaient exceptionnels. À la Maison Commune, vous saviez s'il avait joué au tennis de table à la moiteur du manche de la raquette. Syme avait sorti un morceau de papier sur lequel se trouvait une longue liste de mots, et les étudiait, un stylo entre les doigts.

« Regarde-le faire des heures sup' pendant le repas ! dit Parsons en donnant un coup de coude à Winston. Quel enthousiasme ! Qu'est-ce que c'est, mon vieux ? Un truc trop intello pour moi, j'ai l'impression. Smith, mon vieux, si je te cherche, c'est pour la cotise que t'as oubliée de me donner.

— Quelle cotise ? » demanda Winston, cherchant instinctivement de la monnaie. À peu près un quart du salaire devait être réservé pour des cotisations volontaires, qui étaient si nombreuses qu'il était difficile de toutes s'en souvenir.

— Pour la Semaine de Haine. Tu sais, la caisse par bâtiment. Je suis le trésorier du quartier. On ménage pas nos efforts, ça va être du grand spectacle. J'te l'dis, ça sera pas ma faute si la Résidence de la Victoire n'a pas les plus gros drapeaux de toute la rue. Tu m'avais promis deux dollars. »

Winston trouva deux vieux billets sales et les tendit à Parsons, qui les nota dans un petit carnet, dans la belle calligraphie des illettrés.

« Au fait, mon vieux, dit-il, j'ai appris que ma petite canaille t'avait touché avec son lance-pierre hier. Je lui ai donné une bonne correction. Je lui ai même dit que je lui confisquerai son lance-pierre s'il recommence.

— Je crois qu'il était un peu en colère de ne pas avoir pu aller à l'exécution, dit Winston.

— Ah oui ? Je veux dire, c'est la bonne mentalité, hein ? Des petites canailles, tous les deux, mais tellement enthousiastes ! Ils ne pensent qu'aux Infiltrés, et à la guerre, bien sûr. Tu sais ce que ma fistonne a fait samedi dernier, quand sa troupe est partie en rando vers Berkhamsted ? Elle a pris deux autres filles avec elle et a quitté discrètement le groupe pour passer l'après-midi à suivre un type bizarre. Elles sont restées derrière lui pendant deux heures, à travers les bois, et, à Amersham, l'ont livré aux patrouilles.

— Pourquoi elles ont fait ça ? » demanda Winston, un peu stupéfait. Parsons continua triomphalement :

— Ma fille s'est assuré que c'était un agent ennemi ou un truc du genre — il a pu être largué en parachute, par exemple. Mais attends, mon vieux. Tu sais ce qui l'a mise sur la piste ? Elle a vu qu'il portait des chaussures bizarres — elle a dit qu'elle avait jamais vu des chaussures comme ça avant. Donc y avait de fortes chances pour que ce soit un étranger. Pas mal pour une gosse de sept ans, hein ?

— Qu'est-ce qui est arrivé à l'homme ? demanda Winston.

— Ah ça j'en sais rien. Mais je serais pas surpris si... » Parsons fit semblant de mettre en joue avec ses bras, et claqua sa langue en appuyant sur la détente.

— Bien, dit Syme distrairement, sans lever les yeux de son papier.

— C'est sûr, on peut pas se permettre de prendre des risques, opinla consciencieusement Winston.

— Je veux dire, on est en guerre », dit Parsons.

Comme une confirmation, un coup de trompette résonna du télécran au-dessus d'eux. Toutefois, ce n'était pas une proclamation militaire cette fois, mais une simple déclaration du ministère de l'Abondance.

« Camarades ! cria une enthousiaste voix juvénile. Votre attention, camarades ! Nous avons de glorieuses nouvelles pour vous. Nous avons gagné la bataille de la production ! Les bilans complets de production de toutes les catégories de biens de consommation montrent que le niveau de vie a augmenté de pas moins de vingt pourcents l'année passée. Ce matin, partout en Océania, il y a eu d'irrépressibles manifestations spontanées quand les travailleurs sont sortis de leurs usines et de leurs bureaux et ont paradé dans les rues, portant des banderoles proclamant leur reconnaissance envers Tonton pour l'heureuse et nouvelle vie dont sa sage direction nous gratifie. Voici quelques-uns des derniers chiffres. Nourriture... »

L'expression « heureuse et nouvelle vie » revint plusieurs fois. Elle était à la mode en ce moment au ministère de l'Abondance. Parsons, captivé par le coup de trompette, écoutait avec une sorte de solennité béante, un ennui éclairé. Il ne pouvait pas comprendre les chiffres, mais il avait conscience qu'ils devaient être source de satisfaction. Il avait sorti une énorme pipe sale qui était déjà à moitié remplie de tabac carbonisé. Avec le rationnement du tabac à cent grammes par semaine, il était rarement possible de remplir une pipe complète. Winston fumait une Cigarette de la Victoire, qu'il tenait avec précaution à l'horizontale. Les nouvelles rations n'arrivaient que demain et il ne lui restait plus que quatre cigarettes. Pour l'instant, il faisait abstraction du bruit environnant pour se concentrer sur le flot s'échappant du télécran. Apparemment, il y avait même eu des manifestations pour remercier Tonton d'avoir augmenté les rations de chocolat à vingt grammes par semaine. Mais hier seulement, songeait-il, il avait été annoncé que les rations seraient *réduites* à vingt grammes par semaine. Était-il possible qu'ils avalassent ça, après seulement vingt-quatre heures ? Oui, ils l'avalèrent. Parsons l'avalà facilement, avec la stupidité d'un animal. La créature sans yeux à l'autre table l'avalà fanatiquement, passionnément, avec le désir furieux de traquer, dénoncer et vaporiser quiconque suggérerait que les rations de la semaine passée étaient de trente grammes. Syme, également — d'une façon plus complexe, impliquant le doublepense — Syme l'avalà. Était-il, alors, le *seul* en possession d'un souvenir ?

Les fabuleuses statistiques continuèrent à se déverser du télécran. Comparé à l'année précédente, il y avait plus de nourriture, plus de vêtements, plus de logements, plus de meubles, plus de casseroles, plus de carburant, plus de bateaux, plus d'hélicoptères, plus de livres, plus de bébés — plus de tout, sauf de maladies, de crimes et de fous. Année après année, minute après minute, tout et tout le monde progressait à toute vitesse. Comme Syme l'avait fait plus tôt, Winston avait pris sa cuillère et jouait avec la pâle mixture qui dégoulinait sur la table, dessinant des formes avec la longue coulée. Il médita, amer, sur la texture de la vie. En avait-il toujours été ainsi ? La nourriture avait-elle toujours eu ce goût ? Il parcourut la cantine du regard. Une pièce au plafond bas, bondée, aux murs salis par le contact d'innombrables corps ; des tables et des chaises en métal cabossé, disposées si proches qu'assis, les épaules se touchaient ; des cuillères tordues, des plateaux défoncés, des tasses blanches grossières ; toutes les surfaces poisseuses, de la crasse dans tous les interstices ; et un aigre mélange d'odeurs de mauvais gin, de mauvais café, de ragoût métallique et de vêtements sales. Il y avait toujours dans votre estomac et dans votre chair une sorte de révolte, le sentiment que vous aviez été spolié. Il fallait admettre qu'il n'avait pas de souvenirs d'une situation sensiblement différente. D'autant loin que remontait sa mémoire, il n'y avait jamais eu assez à manger, il n'y avait jamais eu de chaussettes ou de sous-vêtements sans trous, les meubles avaient toujours été cabossés et branlants, les pièces toujours sous-chauffées, les rames de métro toujours bondées, les maisons tombant toujours en ruine, le pain toujours noir, le thé toujours introuvable, le café toujours immonde, les cigarettes toujours rares — jamais rien d'abordable et d'abondant, à part le gin de synthèse. Et même si, bien sûr, ça empirait à mesure que le corps vieillissait, n'était-ce pas le signe que ce n'était *pas* l'ordre naturel des choses si votre cœur se retournait devant l'inconfort, la crasse et le dénuement, les hivers interminables, les chaussettes collantes, les ascenseurs toujours en panne, l'eau froide, le savon irritant, les cigarettes fragiles, et la nourriture au goût du diable ? Pourquoi quelqu'un trouverait-il cela intolérable s'il n'avait pas une sorte de mémoire ancestrale qu'un jour les choses avaient

été différentes ?

Il contempla à nouveau la cantine. Presque tout le monde était laid, et, même habillé autrement que de l'uniforme bleu, serait toujours laid. De l'autre côté de la pièce, assis seul à une table, un petit homme, ressemblant étrangement à un cloporte, buvait du café, ses petits yeux lanc  tant des regards suspicieux de part et d'autre. Comme il était facile de croire, songea Winston, si vous ne regardiez pas autour de vous, que le standard physique établi comme idéal par le Parti — des jeunes hommes musculeux et des jeunes filles à la poitrine généreuse, blonds, vigoureux, bronz  s, insouciants — existait et même prédominait. En réalité, à sa connaissance, la majorité des personnes à Aérozone Prime étaient petites, terreneuses et maladives. C'était curieux comme les cloportes proliféraient dans les ministères : des petits hommes stupides, précocement corpulents, aux jambes courtes, aux mouvements saccadés, au visage boursouflé et insondable et aux yeux minuscules. C'est le type qui semblait le plus prospérer sous la domination du Parti.

L'annonce du ministère de l'Abondance se termina sur un autre coup de trompette et fit place à une musique métallique. Parsons, parcouru d'un vague enthousiasme suite au bombardement de chiffres, sortit sa pipe de sa bouche.

« Le ministère de l'Abondance a fait du bon boulot cette année, hein, dit-il en hochant la tête d'un air entendu. Au fait, Smith, mon vieux, t'aurais pas des lames de rasoirs que tu pourrais me filer ?

— Pas une, répondit Winston. Ça fait six semaines que j'utilise la même.

— Ah... C'était juste au cas où, mon vieux.

— Désolé, dit Winston. »

Le cancanement de la table voisine, temporairement silencieux pendant la déclaration du Ministère, avait recommencé, plus fort que jamais. Pour une raison ou pour une autre, Winston pensa soudain à Mme Parsons, avec ses cheveux épars et la crasse dans les rides de son visage. D'ici deux ans, ses enfants l'auraient dénoncée à la Police des Pensées. Mme Parsons serait vaporisée. Syme serait vaporisé. Winston serait vaporisé. O'Brien serait vaporisé. Parsons, quant à

lui, ne serait jamais vaporisé. La créature sans yeux à la voix d’oie ne serait jamais vaporisée. Les petits cloportes qui arpentaient les couloirs labyrinthiques des ministères — eux non plus ne seraient jamais vaporisés. Et la fille aux cheveux noirs, la fille du département des Fictions — elle non plus ne sera jamais vaporisée. Il lui semblait pouvoir instinctivement savoir qui survivrait et qui périrait : mais il ne pouvait pas dire ce qui faisait que vous survivriez.

À cet instant, il fut tiré de sa rêverie dans un sursaut violent. La fille à la table d’à côté s’était en partie retournée et le regardait. C’était la fille aux cheveux noirs. Elle le regardait en coin, mais avec une étrange intensité. Quand leurs yeux se croisèrent, elle détourna le regard.

De la sueur coula dans le dos de Winston. Un horrible pincement de terreur le parcourut. Il le quitta rapidement, mais il laissa derrière lui un malaise persistant. Pourquoi le regardait-elle ? Pourquoi le suivait-elle ? Il ne pouvait malheureusement pas se souvenir si elle avait déjà été attablée quand il était arrivé ou si elle était venue après. Mais hier, pendant les Deux Minutes de Haine, elle s’était immédiatement assise derrière lui, sans raison apparente. Son réel objectif avait sûrement été de l’écouter pour s’assurer qu’il criait assez fort.

Ses réflexions précédentes lui revinrent : elle n’était probablement pas une agente officielle de la Police des Pensées, mais c’était justement les espions amateurs les plus dangereux. Il ne savait pas combien de temps elle l’avait regardé, mais peut-être au moins cinq minutes, et il était possible que ses expressions n’eussent pas été parfaitement sous contrôle. Il était terriblement dangereux de laisser ses pensées divaguer quand vous étiez dans un espace public ou à portée d’un télécran. Le moindre détail pouvait vous trahir. Un tic nerveux, une expression inconsciente d’anxiété, se marmonner à soi-même — tout ce qui suggérait une anormalité, ou d’avoir quelque chose à cacher. Dans tous les cas, avoir une expression impropre sur son visage (avoir l’air perplexe lors de l’annonce d’une victoire, par exemple) était en soi répréhensible. Il y avait même un mot en nouvelangue pour ça : *crimevisage*.

La fille lui tournait à nouveau le dos. Peut-être qu'après tout elle ne suivait pas vraiment ; c'était peut-être une simple coïncidence si elle s'était assise si près de lui deux jours de suite. Sa cigarette s'était éteinte, et il la posa avec précaution sur le bord de la table. Il finirait de la fumer après le travail, s'il parvenait à conserver le tabac à l'intérieur. La personne à la table d'à-côté était probablement une espionne de la Police des Pensées, il serait probablement dans les geôles du ministère de l'Amour d'ici trois jours, mais un mégot ne devait jamais être gaspillé. Syme avait replié son papier et l'avait glissé dans sa poche. Parsons avait recommencé à parler.

« Est-ce que je t'ai déjà parlé, mon vieux, dit-il, rigolant derrière sa pipe, de quand mes deux petites canailles ont foutu le feu à la jupe de la vieille du marché parce qu'ils l'ont vue emballer des saucisses avec un poster de Tonton ? Ils se sont faufilés derrière elle et y ont mis le feu avec une boîte d'allumettes. Elle est bien brûlée, je crois. Des petits fripons, hein ? Mais enthousiastes ! Ils leur donnent un entraînement de première classe aux Infiltrés maintenant — encore mieux que de mon temps. Tu sais pas ce qu'ils leur ont donné la dernière fois ? Des cornets pour écouter à travers les serrures ! Ma petite fille en a ramené un à la maison l'autre soir, et elle l'a essayé sur la porte du salon, et elle a dit qu'elle pouvait écouter deux fois mieux qu'avec son oreille collée à la serrure ! Bien sûr c'est juste un jouet, hein. N'empêche, ça leur donne de bonnes idées, hein ? »

À cet instant, le télécran émit un sifflement perçant. C'était le signal qu'il fallait retourner au travail. Les trois hommes se levèrent pour rejoindre la cohue autour des ascenseurs, et le tabac tomba de la cigarette de Winston.

CHAPITRE VI

Winston écrivait dans son journal :

C'était il y a trois ans. C'était un soir, dans une petite ruelle sombre près d'une des grandes gares. Elle se tenait dans l'encadrement d'une porte, sous un lampadaire qui éclairait à peine. Elle avait un visage jeune, très maquillé. C'est le maquillage qui m'a attiré, sa blancheur, comme un masque, et les lèvres rouge vif. Les femmes du Parti ne se maquillent jamais. Il n'y avait personne d'autre dans la rue, et pas de télécran. Elle a dit : deux dollars. Je...

Pour l'instant, il était trop difficile de continuer. Il ferma les yeux et les pressa de ses doigts, comme pour en expulser la vision qui lui revenait sans cesse. Il eut une envie presque irrépressible de hurler une flopée de jurons. Ou de frapper sa tête contre le mur, de retourner la table et de projeter l'encrier à travers la fenêtre — de faire n'importe quoi de violent ou de bruyant pour annihiler la mémoire qui le tourmentait.

Votre pire ennemi, songea-t-il, était votre propre système nerveux. À tout moment, votre tension interne pouvait se traduire en symptômes visibles. Il repensa à un homme qu'il avait croisé dans la rue quelques semaines plus tôt : un homme d'apparence banale, un membre du Parti, de trente ou quarante ans, grand et fin, avec une sacoche. Ils n'étaient qu'à quelques mètres l'un de l'autre quand la partie gauche du visage de l'homme se tordit soudain dans une sorte de spasme. Cela se produisit à nouveau quand ils se croisèrent : ce n'était qu'un frisson, une palpitation, rapide comme l'obturateur d'un appareil photo, mais visiblement habituel. Il se remémora avoir

pensé : le pauvre homme, c'est fini pour lui. Et le plus terrifiant, c'était que ce mouvement était probablement inconscient. Le danger le plus mortel était de parler pendant votre sommeil. Il n'y avait aucun moyen de s'en prémunir, à ce qu'il sût.

Il inspira profondément et reprit son récit :

Je l'ai suivie à travers la porte et dans une cour jusqu'à une cuisine au rez-de-chaussée. Il y avait un lit contre le mur, et une lampe sur la table, éclairant le moins possible. Elle... .

Il serrait des dents. Il aurait aimé cracher. Il pensa simultanément à la femme dans la cuisine et à Katharine, son épouse. Winston était marié — avait été marié, en tout cas : il l'était probablement toujours, sa femme n'étant, à sa connaissance, pas morte. Il lui sembla respirer à nouveau l'odeur renfermée de la cuisine, un mélange de punaises, de vêtements sales et de parfum bon marché, mais néanmoins attrayant, les femmes du Parti ne se parfumant pas, pas même dans l'imagination. Seuls les prolos se parfumaient. Dans son esprit, cette odeur était inextricablement liée à la fornication.

Quand il avait suivi cette femme, c'était son premier écart en à peu près deux ans. Fréquenter des prostituées était bien sûr interdit, mais c'était une de ces règles que vous pouviez occasionnellement vous permettre d'enfreindre. C'était dangereux, mais vous ne risquiez pas votre vie. Être surpris avec une prostituée vous garantissait probablement cinq ans en camp de travaux forcés : pas plus, si vous n'aviez pas commis d'autres crimes. Et c'était plutôt facile, si vous pouviez éviter d'être pris sur le fait. Les quartiers pauvres grouillaient de femmes prêtes à se vendre. Certaines pouvaient même être achetées avec une bouteille de gin, que les prolos n'étaient pas supposés boire. Tacitement, le Parti tendait même à encourager le recours à la prostitution, comme un exutoire aux pulsions qui ne pouvaient pas être supprimées autrement. La débauche importait peu, tant qu'elle était furtive et sans joie, et impliquait uniquement des femmes d'une classe inférieure et méprisée. Le crime impardonnable était la promiscuité entre membres du Parti. Cependant — bien que ce fût un des

crimes que les accusés des grandes purges confessaient invariablement — il était difficile d'imaginer que cela se produisît vraiment.

Le but du Parti n'était pas simplement d'empêcher les hommes et les femmes de former des fidélités potentiellement incontrôlables. Son objectif réel et inavoué était de supprimer tout plaisir de l'acte sexuel. L'amour n'était pas tant l'ennemi que l'érotisme, aussi bien pendant qu'en-dehors du mariage. Tous les mariages entre membres du Parti devaient être approuvés par un comité spécial, et — bien que la règle ne fût jamais clairement énoncée — l'autorisation n'était jamais donnée si le couple en question donnait l'impression d'avoir une attirance physique l'un pour l'autre. Le seul objectif reconnu du mariage était d'engendrer des enfants pour le Parti. Les rapports sexuels devaient être considérés comme une action insignifiante, légèrement répugnante, comme un lavement. Ce n'était bien sûr jamais exprimé clairement non plus, mais, d'une façon indirecte, c'était inculqué à chaque membre du Parti depuis sa plus tendre enfance. Il y avait même des organisations comme les Jeunesses Anti-Sexe qui prônaient l'abstinence complète pour les deux sexes. Tous les enfants devaient être obtenus par insémination artificielle (*artsem*, en nouvelangue) et élevés dans des institutions publiques. Cela, Winston en était conscient, n'était pas envisagé sérieusement, mais d'une certaine façon cela correspondait à l'idéologie générale du Parti. Le Parti essayait de tuer l'instinct sexuel, ou, s'il ne pouvait pas le tuer, le tordre et le salir. Il ne savait pas pourquoi, mais il lui semblait naturel qu'il en fût ainsi. Et en ce qui concernait les femmes, les efforts du Parti étaient largement couronnés de succès.

Il repensa à Katharine. Ça devait faire neuf, dix, voire onze ans qu'ils s'étaient séparés. C'était curieux comme il ne pensait que rarement à elle. Pendant des jours, il pouvait oublier qu'il avait été marié. Ils n'avaient été ensemble qu'une quinzaine de mois. Le Parti n'autorisait pas le divorce, mais il encourageait la séparation dans les cas où il n'y avait pas d'enfants.

Katharine était une grande femme blonde, élancée, aux mouvements splendides. Elle avait un visage fier, aquilin, qu'on aurait pu qualifier de noble avant de découvrir qu'il n'y avait absolument rien

derrière. Très tôt après leur mariage, il avait décidé — peut-être était-ce parce qu'il la connaissait un peu plus intimement que la plupart des personnes — qu'elle avait l'esprit le plus stupide, le plus vulgaire, le plus vide qu'il ait jamais rencontré. Il ne lui venait aucune idée en tête qui n'était pas un slogan, et il n'y avait aucune imbécilité, absolument aucune, qu'elle n'était pas capable d'avaler si elle venait du Parti. « Le magnétophone humain », l'avait-il surnommée en lui-même. Pourtant, il aurait pu supporter de vivre avec elle s'il n'y avait pas eu une chose — le sexe.

Dès qu'il la touchait, elle semblait grimacer et se crisper. L'embrasser, c'était comme embrasser une peinture articulée. Et le plus étrange, c'est que même quand elle le serrait contre elle, il avait la sensation qu'elle le repoussait en même temps de toutes ses forces. La rigidité de ses muscles réussissait à donner cette impression. Elle restait allongée les yeux fermés, non pas résistant ou coopérant, mais *se soumettant*. C'était extraordinairement embarrassant, et, au bout d'un moment, horrible. Malgré tout il aurait pu supporter de vivre avec elle s'ils s'étaient mis d'accord pour rester abstinents. Mais curieusement, c'était Katharine qui refusait. Ils devaient, disait-elle, produire un enfant pour le Parti s'ils le pouvaient. Alors la comédie se répétait, avec régularité, une fois par semaine, dès que ce n'était pas impossible. Il arrivait même qu'elle le lui rappelât le matin, comme une chose qui devait être faite le soir-même sans faute. Elle avait deux noms pour ça. L'un était « faire un bébé », l'autre « notre devoir pour le Parti » : oui, elle avait vraiment utilisé cette expression. Bien vite naquit chez lui un profond sentiment d'angoisse quand approchait le jour fatidique. Heureusement, aucun enfant n'apparut, et à la fin elle accepta d'arrêter d'essayer, et peu après ils se séparèrent.

Winston soupira silencieusement. Il reprit son porte-plume et écrivit :

Elle s'est jetée sur le lit, et d'un coup, sans préliminaires, de la manière la plus vulgaire, la plus horrible qu'on puisse imaginer, elle a remonté sa jupe. J'ai...

Il se revit debout à la lumière blafarde de la lampe, avec l'odeur

de punaises et de mauvais parfum dans les narines, et dans son cœur, un sentiment de défaite et de ressentiment qui même à ce moment se mêlait au souvenir du corps blanc de Katharine, glacé pour toujours par le pouvoir hypnotique du Parti. Pourquoi devait-il en être toujours ainsi ? Pourquoi ne pouvait-il pas avoir une femme à lui au lieu de ces ébats sordides à des années d'intervalle ? Mais une vraie histoire d'amour était un événement impensable. Les femmes du Parti étaient toutes les mêmes. La chasteté leur était inculquée comme une loyauté envers le Parti. Par un conditionnement précoce, par des jeux et de l'eau froide, par les foutaises qu'on leur servait à l'école, aux Infiltrés et à la Ligue de la Jeunesse, par les conférences, les parades, les chansons, les slogans et la musique martiale, tout sentiment naturel avait été chassé. Sa raison lui dictait qu'il devait y avoir des exceptions, mais son cœur n'y croyait pas. Elles étaient toutes impénétrables, comme le voulait le Parti. Et ce que lui voulait, plus encore qu'être aimé, c'était briser ce mur de vertu, même une seule fois dans sa vie. L'acte sexuel, mené à bien, c'était la rébellion. Le désir était un crimepense. Même avoir éveillé Katharine, s'il avait pu, aurait été de la séduction, bien qu'elle fût sa femme.

Mais le reste de l'histoire devait être raconté. Il écrivit :

J'ai mis plus de lumière. Et quand je l'ai vue...

Après l'obscurité, la faible lumière de la lampe à paraffine semblait intense. Pour la première fois, il pouvait voir la femme distinctement. Il fit un pas vers elle et s'arrêta, pris d'envie et de terreur. Il était douloureusement conscient du risque qu'il avait pris en venant ici. Il était tout à fait possible que des patrouilles l'interceptassent à la sortie : en réalité, elles l'attendaient peut-être déjà de l'autre côté de la porte. S'il repartait sans même avoir fait ce pour quoi il était venu... !

Il devait l'écrire, il devait le confesser. Ce qu'il avait soudain vu à la lumière de la lampe, c'est que la femme était *vieille*. La couche de maquillage était si épaisse qu'elle menaçait de craquer comme un masque en papier-mâché. Elle avait des mèches blanches dans ses cheveux ; mais le détail le plus effrayant, c'est que sa bouche s'était

un peu ouverte, ne révélant rien d'autre qu'un vide caverneux. Elle n'avait pas de dents.

Il griffonna hâtivement :

*Et quand je l'ai vue dans la lumière, c'était une assez
vieille femme, au moins cinquante ans. Mais j'ai continué
et je l'ai fait quand même.*

Il pressa à nouveau ses doigts sur ses paupières. Il avait fini par l'écrire, mais ça ne changeait rien. La thérapie n'avait pas fonctionné. L'envie de hurler des jurons était plus forte que jamais.

CHAPITRE VII

« S'il y a de l'espoir, écrivit Winston, c'est chez les prolos. »

S'il y avait de l'espoir, ça *devait* être chez les prolos, car seulement là, dans cette grouillante masse de méprisés composant quatre-vingt-cinq pourcents de la population d'Océania, pourrait se générer la puissance nécessaire pour détruire le Parti. Le Parti ne pouvait pas être détruit de l'intérieur. Ses ennemis, s'il en avait, n'avaient aucun moyen de se coordonner ou même de se reconnaître entre eux. Même si la légendaire Fraternité existait, si c'était seulement possible, il était inconcevable que ses membres pussent se réunir à plus de deux ou trois. La rébellion, c'était un éclat dans les yeux, une inflexion dans la voix ; au maximum, occasionnellement, un mot chuchoté. Mais les prolos, s'ils pouvaient seulement devenir conscients de leur propre force, n'auraient pas besoin de conspirer. Ils n'avaient qu'à se soulever et se secouer, comme un cheval se secoue pour chasser les mouches. S'ils le voulaient, ils pouvaient mettre le Parti en pièce le lendemain matin. L'idée leur viendrait probablement tôt ou tard ? Et pourtant... !

Il se souvint d'un jour où il descendait une rue bondée, quand une clamour impressionnante de centaines de voix — de voix de femmes — éclata dans une rue parallèle un peu plus loin. C'était un formidable cri de colère et de désespoir, un profond « Oh-o-o-o-oh ! » qui bourdonnait comme l'écho d'une cloche. Son cœur bondit. Ça y est, ça commence ! pensa-t-il. Une émeute ! Les prolos se révoltent enfin ! Quand il atteignit le lieu, ce fut pour voir une foule de deux à trois-cents femmes se pressant autour des étals d'un marché, le visage aussi tragique que si elles étaient les passagères d'un bateau

condamné à couler. Mais le désespoir général se transforma en une multitude de querelles individuelles. Il apparut qu'un des étals vendait des casseroles en étain. Elles étaient de très mauvaise qualité, mais il était toujours difficile de se procurer des ustensiles de cuisine. Mais la vente s'était subitement arrêtée. Les femmes chanceuses, bousculées par la foule, essayaient de s'enfuir tandis que les autres criaient autour de l'étal, accusant le marchand de favoritisme et d'avoir d'autres casseroles en réserve quelque part. Les cris repartirent de plus belle. Deux femmes boursouflées, l'une aux cheveux ébouriffés, empoignaient la même casserole et tentaient de l'arracher des mains de l'autre. Elles tirèrent tellement que la poignée lâcha. Winston les regarda avec dégoût. Et pourtant, pendant un instant, quel pouvoir presque effrayant avait résonné dans cette clamour de quelques centaines de voix ! Qu'est-ce qui faisait qu'elles ne pouvaient jamais crier pour des choses qui comptaient ?

Il écrivit :

Tant qu'ils ne seront pas conscients, ils ne se rebelleront pas ; tant qu'ils ne se rebelleront pas, ils ne seront pas conscients.

Cela, se dit-il, aurait presque pu être extrait d'un des livres du Parti. Le Parti prétendait, évidemment, avoir libéré les prolos de la servitude. Avant la Révolution, ils avaient été atrocement opprimés par les capitalistes, ils avaient été affamés et fouettés, les femmes avaient été forcées de travailler dans les mines de charbon (cela dit, les femmes travaillaient toujours dans les mines de charbon), les enfants avaient été vendus aux usines dès six ans. Mais simultanément, suivant le principe du doublepense, le Parti enseignait que les prolos étaient naturellement inférieurs et devaient être l'objet de soumission, comme des animaux, en application de quelques règles simples. En réalité, on en savait très peu sur les prolos. Ce n'était pas nécessaire. Tant qu'ils continuaient à travailler et à se reproduire, leurs autres activités étaient sans importance. Laissés à eux-mêmes, comme du bétail égaré dans les plaines d'Argentine, ils étaient retournés à un mode de vie qui leur semblait naturel, une forme de coutume ancestrale. Ils naissaient,

ils grandissaient sur le trottoir, ils travaillaient dès douze ans, ils traversaient une brève période d'explosion de beauté et de sexualité, ils se mariaient à vingt ans, ils atteignaient le milieu de leur vie à trente ans, et ils mouraient, pour la plupart, à soixante ans. Le dur labeur physique, la garde du foyer et des enfants, les querelles de voisinage, les films, le football, la bière, et, par-dessus tout, les paris, étaient leurs seuls horizons. Il n'était pas difficile de les contrôler. Quelques agents de la Police des Pensées évoluaient parmi eux, propageant de fausses rumeurs, repérant et éliminant les quelques individus qui étaient jugés capables de devenir dangereux ; mais il n'y avait aucune tentative de les endoctriner avec l'idéologie du Parti. Il n'était pas désirable que les prolos eussent une forte conscience politique. Tout ce qu'on leur demandait, c'était un patriotisme primaire qui pouvait être convoqué dès qu'il était nécessaire de leur faire accepter des heures de travail plus longues ou des rations plus petites. Et même s'ils devenaient mécontents, comme cela se produisait parfois, ce mécontentement n'allait pas bien loin, puisque, sans vision globale, ils ne pouvaient se concentrer que sur des griefs sans importance. Les maux plus généraux échappaient à leur compréhension. La plupart des prolos n'avaient même pas de télécran chez eux. La criminalité était élevée à Londres, tout un monde dans un monde de voleurs, de bandits, de prostituées, de trafiquants et de racketteurs en tous genres ; mais comme tout se passait entre prolos, ça n'avait aucune importance. Sur toutes les questions morales, ils étaient autorisés à suivre leurs coutumes ancestrales. Ils n'étaient pas soumis au puritanisme sexuel du Parti. La promiscuité était impunie, le divorce autorisé. Même la religion aurait pu être autorisée si les prolos avaient donné le moindre signe d'en avoir besoin ou d'en vouloir. Ils étaient au-dessus de tout soupçon. Comme le slogan du Parti le disait : « Les prolos et les animaux sont libres. »

Winston se pencha et gratta prudemment son ulcère. Il avait recommencé à le démanger. Ce qui s'imposait toujours à vous, c'était l'impossibilité de vraiment savoir comment avait été la vie avant la Révolution. Il sortit du tiroir un manuel d'histoire qu'il avait emprunté à Mme Parsons, et commença à recopier un passage dans

son journal :

En ce temps-là, avant la glorieuse Révolution, Londres n'était pas la magnifique ville que nous connaissons aujourd'hui. C'était un lieu misérable, sale, sombre, où personne n'avait assez à manger et où des centaines et des milliers de pauvres personnes n'avaient ni bottes à leurs pieds, ni toit au-dessus de leur tête. Des enfants pas plus âgés que toi devaient travailler douze heures par jour pour des maîtres cruels, qui les battaient avec des fouets s'ils ne travaillaient pas assez vite, et ne les nourrissaient que de croûtes de pain rassis et d'eau. Mais au milieu de ce terrible dénuement, il y avait un petit groupe de grandes maisons magnifiques, où vivaient des hommes riches, ayant pas moins de trente serviteurs pour s'occuper d'eux. Ces hommes riches s'appelaient les capitalistes. C'était des hommes gros, laids, aux visages difformes, comme celui sur l'image de la page ci-contre. Tu peux voir qu'il est habillé d'un long manteau qui s'appelait un frac, et d'un étrange chapeau brillant ressemblant à une cheminée qui s'appelait un haut-de-forme. C'était l'uniforme des capitalistes, et personne d'autre n'était autorisé à s'habiller comme ça. Les capitalistes possédaient tout sur terre, et tout le monde était leur esclave. Ils possédaient tous les terrains, toutes les maisons, toutes les usines, et tout l'argent. Si quelqu'un leur désobéissait, ils pouvaient le jeter en prison, ou il pouvait le priver de travail et le faire mourir de faim. Quand une personne ordinaire s'adressait à un capitaliste, il devait reculer et s'incliner devant lui, retirer sa casquette et l'appeler « Monsieur ». Le chef de tous les capitalistes s'appelait le Roi, et... .

Il connaissait le refrain. On parlerait ensuite des évêques avec leurs manches en batiste, des juges avec leurs robes en hermine, du gibet, du pilori, de la roue, du chat à neuf queues, du Banquet du Lord Maire et du baiser de l'orteil du Pape. Il y avait aussi quelque

chose appelé « droit de cuissage », qui ne serait probablement jamais mentionné dans un livre pour enfants. C’était la loi selon laquelle chaque capitaliste avait le droit de coucher avec n’importe quelle femme travaillant dans ses usines.

Comment distinguer la part de vérité et de mensonge ? Ça *pouvait* être vrai que l’être humain moyen vivait mieux maintenant qu’avant la Révolution. La seule preuve du contraire, c’était la sourde révolte dans votre chair, ce sentiment instinctif que vos conditions de vie étaient intolérables et qu’elles avaient sûrement été différentes. Cela le frappa que la vraie caractéristique de la vie moderne n’était ni sa cruauté ni sa fragilité, mais simplement son dénuement, son atonie, son vide. La vie, si vous vous regardiez, ne ressemblait non seulement pas aux mensonges se déversant des télécrans, mais pas non plus aux idéaux que le Parti tentait d’atteindre. Pour une bonne part, même pour un membre du Parti, elle était neutre et sans politique, consistant à trimer pour un boulot sans intérêt, se battre pour une place dans le métro, reprise des chaussettes trouées, mendier des pastilles de saccharine, mettre des mégots de côté. L’idéal du Parti était grandiloquent, effrayant et étincelant — un monde d’acier et de béton, de machines monstrueuses et d’armes terrifiantes — une nation de guerriers et de fanatiques, marchant en parfait unisson, tous pensant les mêmes idées et criant les mêmes slogans, travaillant, se battant, triomphant, persécutant perpétuellement — trois millions de personnes avec la même tête. La réalité, c’était des villes délabrées où des personnes mal nourries allaient et venaient dans des chausures percées, entre des maisons rapiécées du dix-neuvième siècle qui sentaient le choux et les égouts. Il lui vint une vision de Londres, vaste et en ruines, cité d’un million de poubelles, mélangée à une image de Mme Parsons, une femme au visage ridé et aux cheveux épars, triturant désespérément un tuyau bouché.

Il se pencha et gratta à nouveau sa cheville. Jour et nuit, les télécrans abreuvaien vos oreilles de statistiques prouvant que les personnes aujourd’hui avaient plus de nourriture, plus de vêtements, de meilleures maisons, de meilleurs loisirs — qu’elles vivaient plus longtemps, travaillaient moins, étaient plus grandes, en meilleure

santé, plus fortes, plus heureuses, plus intelligentes, plus éduquées que les personnes cinquante ans plus tôt. Pas un de ces mots ne pouvait être prouvé ou infirmé. Le Parti prétendait, par exemple, qu'aujourd'hui, quarante pourcents des adultes prolos étaient instruits : avant la Révolution, se disait-il, ce nombre n'avait été que de quinze pourcents. Le Parti prétendait que le taux de mortalité infantile était maintenant de seulement cent-soixante pour mille, alors qu'avant la Révolution il avait été de trois-cents. Et ainsi de suite. C'était comme une seule équation à deux inconnues. Il était tout à fait possible que littéralement tous les mots dans les manuels d'histoire, même ceux décrivant des choses communément admises, fussent de la pure invention. À vrai dire, il n'y avait peut-être jamais eu de droit de cuissage, de capitalistes ou de hauts-de-forme.

Tout s'estompait dans la brume. Le passé était détruit, la destruction était oubliée, le mensonge devenait réalité. Une seule fois dans sa vie il avait possédé — *après* l'événement, c'était ce qui comptait — une preuve tangible, irréfutable d'un acte de falsification. Il l'avait eue entre les mains pendant au moins trente secondes. Ça devait être en 1973 — en tout cas, c'était la période où Katharine et lui s'étaient séparés. Mais la date vraiment importante remontait à sept ou huit ans plus tôt.

L'histoire commençait réellement au milieu des années soixante, pendant les grandes purges qui virent les meneurs originels de la Révolution se faire annihiler une bonne fois pour toutes. En 1970, il n'en restait aucun, sauf Tonton. Les autres avaient été répudiés en tant que traîtres et contre-révolutionnaires. Goldstein avait fui et s'était caché on ne savait où, et des autres, certains avaient simplement disparu, tandis que la majorité avait été exécutée après de spectaculaires procès publics où ils avaient confessé leurs crimes. Parmi les derniers survivants se trouvaient trois hommes nommés Jones, Aaronson et Rutherford. Ils s'étaient fait arrêter aux alentours de 1965. Comme ça arrivait souvent, ils avaient disparu pendant quelques années, personne ne sachant s'ils étaient encore en vie ou pas, et avaient soudainement été ramenés pour, inévitablement, s'incrimer. Ils avaient confessé leur collusion avec l'ennemi (à cette époque,

l'ennemi était déjà Eurasia), des détournements de fonds publics, les meurtres de divers membres éminents du Parti, des conspirations contre Tonton remontant à bien avant la Révolution, des actes de sabotage ayant causé la mort de centaines de milliers de personnes. Après leurs confessions, ils avaient été pardonnés et réintégrés dans le Parti à des postes ronflants mais inutiles. Les trois avaient écrits de longs articles abjects dans le *Times*, analysant les raisons de leur défection et promettant de faire amende honorable.

Peu après leur libération, Winston les avait vus tous les trois au Café du Châtaignier. Il se souvint de la fascination morbide qu'il avait eue à les regarder du coin de l'œil. C'était des hommes bien plus âgés que lui, des reliques d'un ancien monde, les quelques dernières grandes figures ayant survécu aux premiers jours héroïques du Parti. Ils dégageaient toujours un léger parfum attrayant de luttes clandestines et de guerre civile. Il avait eu le sentiment, bien que déjà à l'époque les faits et les dates commençaient à devenir flous, d'avoir connu leurs noms des années avant celui de Tonton. Mais ils étaient aussi des hors-la-loi, des ennemis, des intouchables, absolument condamnés à l'extinction d'ici un an ou deux. Personne étant tombé une fois entre les griffes de la Police des Pensées ne pouvait s'en échapper. Ils étaient des cadavres attendant d'être renvoyés dans la fosse.

Les tables autour d'eux étaient vides. Il n'était pas raisonnable d'être vu en compagnie de ce genre de personnes. Ils attendaient silencieusement devant leurs verres de gin au clou de girofle, la spécialité du café. Des trois, c'était l'apparence de Rutherford qui impressionnait le plus Winston. Rutherford avait été un caricaturiste renommé, dont les dessins mordants avaient aidé à enflammer l'opinion publique avant et pendant la Révolution. Encore aujourd'hui, bien que sporadiquement, ses dessins apparaissaient dans le *Times*. Ils n'étaient qu'une pâle imitation de son style d'autan, et étrangement sans vie et sans conviction. Ils ressassaient sans cesse les mêmes antiennes — les taudis, les enfants affamés, les guérillas urbaines, les capitalistes en haut-de-forme — même sur les barricades, les capitalistes semblaient s'accrocher à leurs hauts-de-forme — une tentative effrénée mais

illusoire de retourner dans le passé. C'était un homme monstrueux, à la chevelure grise et poisseuse, au visage gonflé et balafré, aux épaisse lèvres négroïdes. Il devait y avoir eu un temps où il avait été extrêmement fort ; mais désormais son corps entier s'affaissait, se tassait, gondolait, débordait de tous côtés. Il semblait se désagréger sous vos yeux, comme une montagne qui s'écroule.

Il était quinze heures, le moment creux. Winston ne parvenait plus à se souvenir comment il s'était retrouvé dans ce café à cette heure-là. L'endroit était presque désert. Une musique métallique s'échappait des télécrans. Les trois hommes étaient assis dans leur coin, presque immobiles, sans jamais dire un mot. Spontanément, le garçon leur apportait de nouveaux verres de gin. Il y avait un échiquier à la table derrière eux, les pièces prêtes à jouer, mais aucune partie n'avait commencé. Soudain, pendant à peine une trentaine de secondes en tout, quelque chose se produisit dans les télécrans. L'air qui jouait changea, ainsi que sa tonalité. Il s'y entremêla une chose difficile à décrire — une note étrange, désaccordée, moqueuse : dans son esprit, Winston l'appela une note jaune. Et une voix dans le télécran chanta :

*À l'ombre du grand châtaignier
Je t'ai trahi, et tu m'as trahi ;
Ils gisent là, nous gisons ici
À l'ombre du grand châtaignier.*

Les trois hommes ne bronchèrent pas. Mais quand Winston regarda à nouveau le visage ravagé de Rutherford, il vit que ses yeux étaient gonflés de larmes. Et pour la première fois il remarqua, en frémissant intérieurement, sans pourtant réaliser *pourquoi*, qu'Aaronson et Rutherford avaient tous les deux le nez brisé.

Peu de temps après, ils avaient de nouveau été arrêtés. Ils avaient apparemment replongé dans de nouvelles conspirations dès leur libération. À leur second procès, ils confessèrent à nouveau tous leurs anciens crimes, assortis d'un chapelet de nouveaux. Ils furent exécutés, et leur destin fut inscrit dans la mémoire du Parti, comme un avertissement pour la postérité. Environ cinq ans plus tard, en

1973, Winston déroulait une liasse de documents qui venait d'arriver du tube pneumatique sur son bureau quand il tomba sur un bout de papier qui avait dû se glisser parmi les autres et être oublié. En le dépliant, il comprit son importance. C'était une demie-page arrachée d'un numéro du *Times* datant de dix ans plus tôt — la date était indiquée en haut de la page — et elle contenait une photographie de délégués à un quelconque congrès du Parti à New York. Au milieu du groupe, se détachaient Jones, Aaronson et Rutherford. Il était impossible de les confondre ; de toute façon la légende les mentionnait.

Le fait était qu'à leurs deux procès, les trois hommes avaient confessé être sur le sol eurasien à cette date-là. Ils s'étaient envoyés d'une piste secrète au Canada pour une rencontre quelque part en Sibérie, et s'étaient entretenus avec des membres du Haut Commandement d'Eurasia, à qui ils avaient livré d'importants secrets militaires. La date avait marqué Winston parce que c'était le jour du solstice d'été ; mais toute l'histoire devait également être archivée à de multiples endroits. Il n'y avait qu'une seule conclusion possible : les confessions étaient un mensonge.

Bien sûr, ce n'était pas une découverte. Déjà à cette période, Winston ne pensait pas que les personnes annihilées pendant les purges eussent réellement commis les crimes qu'on leur imputait. Mais là, c'était une preuve tangible ; un fragment d'un passé aboli, un fossile retrouvé dans la mauvaise strate détruisant toute une théorie géologique. C'était suffisant pour réduire le Parti à l'état de particule, si elle avait pu être publiée et son importance expliquée.

Il s'était immédiatement mis au travail. Dès qu'il avait vu la photographie et ce qu'elle impliquait, il l'avait recouverte d'une autre feuille de papier. Heureusement, quand il l'avait déroulée, elle n'avait pas fait face au télécran.

Il posa son bloc-notes sur ses genoux et éloigna sa chaise le plus possible du télécran. Garder votre visage neutre n'était pas difficile, et même votre respiration pouvait être contrôlée en se concentrant : mais vous ne pouviez pas maîtriser les battements de votre cœur, et le télécran était suffisamment sensible pour les capter. Il laissa passer

ce qui lui sembla dix minutes, angoissé qu'un accident — comme un courant d'air sur son bureau, par exemple — pût le trahir. Puis, sans la retourner à nouveau, il glissa la photographie dans le trou de mémoire, avec d'autres papiers. Dans quelques minutes, elle serait certainement réduite en cendres.

Cela avait eu lieu il y a dix ou onze ans. Aujourd'hui, il aurait probablement gardé la photographie. Il était curieux que le fait de l'avoir tenue entre ses doigts lui semblait faire une différence encore maintenant, alors que la photographie en elle-même, ainsi que les événements qu'elle rapportait, n'étaient plus que des souvenirs. Le joug du Parti sur le passé était-il moins fort, se demanda-t-il, parce qu'une preuve qui n'existaient plus avait *un jour* existé ?

Mais aujourd'hui, à supposer qu'elle eût pu renaître de ses cendres, la photographie ne serait même pas une preuve. Déjà, quand il l'avait découverte, Océanie n'était plus en guerre contre Eurasia, et ça avait sûrement été auprès d'agents eurasiens que les trois défunt avaient trahi leur pays. Depuis, il y avait eu d'autres changements — deux, trois, il ne se souvenait plus combien. Il était très probable que les confessions eussent été réécrites à de nombreuses reprises, si bien que les dates et les faits originaux n'avaient plus aucune importance. Le passé n'était pas seulement modifié, il changeait continuellement. Ce qui l'affectait le plus dans ce cauchemar, c'était qu'il n'avait jamais vraiment compris *pourquoi* toute cette imposture avait lieu. Les avantages immédiats de la falsification du passé étaient évidents, mais le but ultime restait mystérieux. Il reprit sa plume et écrivit :

*Je comprends COMMENT : je ne comprends pas
POURQUOI.*

Il se demanda, comme souvent, s'il n'était pas lui-même fou. Peut-être que la folie n'était qu'être une minorité de un. Dans le passé, croire que la Terre tournait autour du Soleil avait été un signe de folie : aujourd'hui, c'était croire que le passé était inaltérable. Il pouvait être *le seul* à y croire, et s'il était le seul, alors il était fou. Mais penser qu'il était fou ne l'inquiétait pas particulièrement : le plus terrifiant était qu'il pouvait aussi avoir tort.

Il prit le manuel d'histoire et contempla le portrait de Tonton qui en ornait la couverture. Les yeux hypnotiques plongèrent dans les siens. C'était comme si une force impressionnante s'appliquait sur vous — quelque chose qui pénétrait votre crâne, maltraitait votre cerveau, effrayait vos croyances, vous persuadait presque de nier l'évidence de vos sens. Si un jour le Parti annonçait que deux plus deux faisaient cinq, vous devriez le croire. Il était inévitable qu'il le fit tôt ou tard : sa logique le demandait. Sa philosophie niait non seulement le bien-fondé de l'expérience, mais également l'existence même d'une réalité externe. La pire des hérésies, c'était le bon sens. Et ce qui était terrifiant, ce n'était pas qu'ils pouvaient vous tuer parce que vous pensiez autrement, mais qu'ils pouvaient avoir raison. Après tout, comment savons-nous que deux plus deux font quatre ? Ou comment fonctionne la force gravitationnelle ? Ou que le passé est immuable ? Si à la fois le passé et la réalité externe n'existent que dans l'esprit, et que l'esprit lui-même est manipulable... Alors ?

Non ! Il reprit soudain courage. Le visage d'O'Brien, sans raison évidente, avait flotté dans son esprit. Il savait, plus sûrement que jamais, qu'O'Brien était de son côté. Il écrivait ce journal pour O'Brien — à O'Brien : c'était comme une longue lettre interminable que personne ne lirait jamais, mais qui s'adressait à une personne en particulier, influençant sa tonalité.

Le Parti vous demandait de nier l'évidence de vos yeux et de vos oreilles. C'était leur ultime et leur plus essentiel commandement. Il désespéra en songeant à l'énorme pouvoir déployé contre lui, l'aisance avec laquelle n'importe quel intellectuel du Parti l'écraserait dans un débat, les arguments subtils qu'il ne pourrait pas comprendre, et encore moins contrer. Et pourtant, il avait raison ! Ils avaient tort et il avait raison. La réalité, l'évidence et la vérité devaient être défendues. Les vérités sont vraies, point final ! Le monde existe, ses lois ne changent pas. Les pierres sont dures, l'eau mouille, les objets tombent vers le centre de la Terre. Avec le sentiment de s'adresser à O'Brien, et aussi d'énoncer un important axiome, il écrivit :

La liberté, c'est de pouvoir dire que deux plus deux

font quatre. Tout le reste en découle.

CHAPITRE VIII

De quelque part au fond d'un passage, une odeur de café torréfié — de vrai café, pas de Café de la Victoire — montait dans la rue. Winston s'arrêta inconsciemment. Pendant peut-être deux secondes, il fut de retour dans le monde à moitié oublié de son enfance. Puis une porte claqua, semblant couper l'odeur aussi abruptement que si ça avait été un son.

Il avait parcouru plusieurs kilomètres sur des pavés, et son ulcère le démangeait. C'était la seconde fois en trois semaines qu'il avait manqué une soirée à la Maison Commune : un acte inconsidéré, puisque vous pouviez être certain que votre présence à la Maison était scrupuleusement vérifiée. En principe, un membre du Parti n'avait pas de temps libre, et n'était jamais seul, sauf au lit. Il était attendu qu'en dehors du travail, des repas ou du sommeil, il participât à toutes sortes d'activités collectives : faire quelque chose qui suggérait un attrait pour la solitude, même se promener seul, était toujours légèrement dangereux. Il y avait un mot pour ça en nouvelangue : *étrintime*, désignant l'individualisme et l'excentricité. Mais ce soir-là, en sortant du Ministère, la douceur de l'air d'avril l'avait tenté. Le ciel était d'un bleu plus profond qu'il ne l'avait jamais vu cette année, et soudain les longues et bruyantes soirées à la Maison, les jeux ennuyants et épuisants, les discours moralistes, la camaraderie grinçante lubrifiée au gin lui avaient paru insoutenables. D'un coup de tête, il s'était détourné de l'arrêt de bus et errait dans le labyrinthe londonien, d'abord vers le sud, puis vers l'est, et de nouveau vers le nord, se perdant dans des rues inconnues et ne se souciant guère de la direction qu'il empruntait.

« S'il y a de l'espoir, avait-il écrit dans son journal, c'est chez les prolos. » Les mots ne cessaient de lui revenir, assertion d'une vérité mystique et d'une absurdité palpable. Il était quelque part dans les vagues bidonvilles marron au nord et à l'est de ce qui avait été un jour la gare de Saint-Pancras. Il arpétait une rue pavée bordée de petites maisons à deux étages dont les portes défoncées donnaient directement sur le trottoir et ressemblaient curieusement à des trous de rats. Il y avait des flaques d'eau sale ici et là entre les pavés. À travers des portes sombres et des étroites ruelles adjacentes allaient et venaient des nuées impressionnantes de passants — des filles en fleur au rouge à lèvres criards, des jeunes hommes les poursuivant, des femmes bouffies se dandinant pour vous montrer ce que deviendraient ces filles dans une dizaine d'années, et de vieilles créature courbées traînant leurs jambes arquées, et des enfants en haillons, pieds-nus, jouant dans les flaques et s'enfuyant aux cris furieux de leurs mères. Un bon quart des fenêtres de la rue étaient brisées et recouvertes de planches. La plupart des personnes ne prêtèrent aucune attention à Winston ; seuls quelques-unes le regardèrent avec une sorte de curiosité prudente. Deux femmes monstrueuses, les bras rougeauds croisés par-dessus leurs tabliers, parlaient sur un perron. Winston surprit quelques bribes de conversation alors qu'il s'approchait.

« “Oui”, que j'lui dis à la bonne femme, “c'est ben gentil”, que j'lui dis. “Mais si z'auriez été à ma place, z'auriez fait la même chose que moi. C'est facile d'critiquer”, que j'lui dis, “mais z'avez pas mes problèmes.”

— Ah ça, répondit l'autre, c'est ben vrai, z'avez ben eu raison. »

Les voix stridentes s'interrompirent brusquement. Les femmes l'examinèrent dans un silence hostile quand il les dépassa. Ce n'était cependant pas exactement de l'hostilité ; plutôt une sorte de prudence, un raidissement momentané, comme au passage d'un animal inconnu. La combinaison bleue du Parti ne devait pas être une vision habituelle dans une rue comme ça. Il était en effet imprudent d'être vu en un tel endroit, à moins d'avoir une tâche précise à y effectuer. Les patrouilles pouvaient vous arrêter si vous les croisiez. « Je peux voir tes papiers, camarade ? Qu'est-ce que tu fais là ? À quelle heure tu as quitté le

travail ? C'est ton chemin pour rentrer chez toi ? » et ainsi de suite. Non pas qu'il y ait une règle contre le fait de rentrer chez soi par un chemin inhabituel : mais c'était assez pour attirer l'attention sur vous si la Police des Pensées l'apprenait.

Soudain, un tumulte gagna toute la rue. Il y eut des cris d'avertissement de tous côtés. Les passants se précipitèrent à travers les portes comme des lapins. Une jeune femme surgit d'une porte devant Winston, saisit un petit enfant jouant dans une flaue, l'enroba dans son tablier et regagna l'intérieur, dans un seul mouvement. Au même instant, un homme au costume noir frippé, qui avait émergé d'une ruelle, se rua vers Winston, pointant frénétiquement le ciel du doigt.

« Bouilloire ! hurla-t-il. Faîtes gaffe, chef ! Ça va péter ! Vite, au sol ! »

« Bouilloire » était le surnom que, pour une raison ou une autre, les prolos avaient donné aux missiles. Winston se jeta à terre. Les prolos avaient quasiment toujours raison quand ils vous donnaient ce genre d'avertissement. Ils semblaient posséder une sorte d'instinct qui les prévenait quelques secondes en avance qu'un missile approchait, alors même que les missiles étaient supposés voyager plus vite que le son. Winston recouvrit sa tête de ses avant-bras. Il y eut un rugissement qui sembla déchausser les pavés ; une pluie de petits objets s'abattit sur son dos. Quand il se releva, il vit qu'il était recouvert des fragments de verre d'une fenêtre proche.

Il reprit sa marche. La bombe avait démolí un groupe de maisons deux-cents mètres plus loin dans la rue. Un panache de fumée noire s'élevait dans le ciel, et, en-dessous, dans un nuage de poussières de plâtre, une foule se formait déjà autour des ruines. Il y avait un petit tas de plâtre sur la chaussée devant lui, et au milieu, il pouvait distinguer une traînée rouge-vif. Quand il s'en approcha, il s'aperçut que c'était une main humaine, coupée au poignet. À part le moignon ensanglanté, la main était complètement blanche et ressemblait à un moulage en plâtre.

D'un coup de pied, il l'envoya dans le caniveau, et, pour éviter la foule, emprunta une ruelle sur la droite. En trois ou quatre minutes, il fut hors de la zone touchée par la bombe, et les rues bourdonnaient

d'une vie sordide, comme si rien ne s'était produit. Il était presque vingt heures, et les débits de boisson que les prolos fréquentaient (ils les appelaient les « pubs ») étaient bondés de clients. Leurs sales portes battantes, qui s'ouvraient et se fermaient continuellement, laissaient échapper des effluves d'urine, de sciure et de bière aigre. Dans l'angle de la façade d'une maison proéminente, trois hommes se serreraient les uns contre les autres, celui du milieu tenant un journal plié que les deux autres examinaient par-dessus ses épaules. Avant même d'être assez près pour distinguer leurs expressions, Winston pouvait lire toute la concentration dans leur posture. Ils devaient certainement lire une nouvelle très importante. Il était à quelques pas d'eux quand le groupe se sépara soudainement, et deux des hommes entrèrent dans une violente altercation. Ils semblerent même un instant prêts à en venir aux mains.

« Tu peux pas putain d'écouter c'que j'te dis ? Y a pas un numéro qui finit par sept qu'a gagné en quatorze mois !

— J'te dis que si !

— Moi j'te dis que non ! Chez moi j'ai tout d'noté sur un papier d'puis deux ans. Toutes les s'maines d'puis deux ans ! Alors j'te l'dis, y a pas un numéro qui finit par sept...

— Mais si, y a un sept qu'a gagné ! J'pourrais presque t'dire c'putain d'numéro. Y s'finissait par quatre - zéro - sept. C'était en février — deuxième semaine de février.

— Février d'ta grand-mère ! J'ai tout noté noir sur blanc. Et j'te l'dis, y a pas un numéro...

— Oh, fermez-là ! » les coupa le troisième homme.

Ils parlaient de la loterie. Winston regarda en arrière quand il les eut dépassés de trente mètres. Ils se disputaient toujours, les mines empourprées et passionnées. La loterie, avec ses prix hebdomadaires mirobolants, était le seul événement public auquel les prolos accordaient une attention sérieuse. Pour des millions de prolos, la loterie était probablement leur principale, sinon leur seule, raison d'exister. C'était leur joie, leur folie, leur calmant, leur stimulation intellectuelle. Dès que cela concernait la loterie, même ceux pouvant à peine lire et écrire semblaient capables de calculs complexes et

d'impressionnantes efforts de mémoire. Il y avait toute une clique d'hommes gagnant leur vie uniquement en vendant des systèmes, des prévisions et des amulettes porte-bonheur. Winston n'avait rien à voir avec le fonctionnement de la loterie, qui était gérée par le ministère de l'Abondance, mais il savait (comme tout le monde dans le Parti) que les prix étaient largement imaginaires. Seules quelques petites sommes étaient effectivement payées, les gagnants des gros lots étant des personnes inexistantes. En l'absence de toute communication entre les différentes régions d'Océanie, ce n'était pas difficile à organiser.

Mais s'il y avait de l'espoir, c'était chez les prolos. Vous deviez vous y accrocher. En mots, cela semblait raisonnable : mais dès que vous regardiez les êtres humains vous croisant sur le trottoir, ça devenait un acte de foi. La rue dans laquelle il s'était engagé était en pente. Il eut l'impression de s'être déjà rendu dans ce quartier, et qu'un grand boulevard se trouvait non loin. Des éclats de voix lui parvinrent. La rue tourna brusquement et se termina sur un escalier descendant vers une allée enterrée où quelques étals vendaient des légumes fatigués. C'est alors que Winston se souvint d'où il était. L'allée menait à la rue principale, et au prochain tournant, même pas cinq minutes plus loin, se trouvait le brocanteur où il avait acheté le carnet qui lui servait maintenant de journal. Et à une petite papeterie non loin il avait acheté son porte-plume et sa bouteille d'encre.

Il s'arrêta quelques instants en haut de l'escalier. De l'autre côté de l'allée se trouvait un petit pub miteux dont les fenêtres, qui paraissaient gelées, étaient en réalité couvertes de poussière. Un très vieil homme, voûté mais vif, dont la moustache blanche partait en avant comme les antennes d'une crevette, poussa la porte battante et entra. Alors qu'il l'observait, Winston eut une révélation : le vieillard, qui devait avoir au moins quatre-vingts ans, avait été adulte quand la Révolution avait eu lieu. Lui et quelques autres formaient le dernier lien avec le monde disparu du capitalisme. Même au sein du Parti ne subsistaient que peu de personnes dont les idées s'étaient construites avant la Révolution. Les anciennes générations avaient été quasiment toutes annihilées pendant les grandes purges des années cinquante

et soixante, et les rares survivants avaient depuis longtemps sombré, terrifiés, dans une totale reddition intellectuelle. Si quelqu'un d'encore vivant pouvait vous raconter honnêtement les conditions de vie du début du siècle, ça ne pouvait être qu'un prolo. Le passage qu'il avait recopié du manuel d'histoire revint à Winston, et il fut pris d'une pulsion soudaine. Il allait entrer dans le pub, il ferait connaissance avec le vieil homme et il le questionnerait. Il lui dirait : « Parle-moi de ton enfance. Comment c'était à l'époque ? Est-ce que c'était mieux ou pire que maintenant ? »

Hâtivement, avant de se laisser le temps de s'effrayer, il descendit les marches et traversa la petite rue. C'était pure folie, bien sûr. Comme d'habitude, il n'y avait aucune règle empêchant de parler aux prolos et de fréquenter leurs pubs, mais c'était une action beaucoup trop inhabituelle pour passer inaperçue. Si les patrouilles se présentaient, il pourrait toujours prétendre à un malaise soudain, mais il n'était pas certain qu'ils le croiraient. Il poussa la porte, et une horrible odeur pourrie de bière aigre lui prit le nez. Quand il entra, le tumulte des voix baissa de moitié. Il pouvait sentir que dans son dos, tout le monde scrutait sa combinaison bleue. Une partie de fléchette à l'autre bout de la pièce s'interrompit pendant trente bonnes secondes. Le vieillard qu'il avait suivi se trouvait au comptoir, et se disputait avec le serveur, un jeune homme imposant, au nez crochu et aux énormes avant-bras. Un groupe se tenait autour, verre en main, regardant la scène.

« J't'ai d'mandé poliment, non ? demanda le vieillard, vindicatif, redressant ses épaules. Tu m'dis qu't'as pas une pinte dans ton putain d'rade ?

– Et c'est *quoi* une putain d'*pinte* ? répondit le serveur, se penchant en avant, la pointe des doigts sur le comptoir.

– R'gardez-le ! Y s'dit serveur et y sait même pas c'qu'est une pinte ! Bah une pinte c'est la moitié d'un quart, et y a quatre quarts dans un gallon ! J'dois aussi t'apprendre l'alphabet ?

– Jamais entendu parler d'*ça*, dit brièvement le serveur. On sert qu'des litres ou des d'mi-litres. Y a les verres sur l'étagère en face de toi.

— J'veux une pinte, persista le vieillard. T'aurais pu facilement m'sortir une pinte. On avait pas ces putains d'litres quand j'étais jeune.

— Quand t'étais jeune on vivait tous dans les arbres », répliqua le serveur, en regardant les autres clients.

Il y eut un éclat de rire, et le malaise provoqué par l'apparition de Winston sembla se dissiper. Le visage crayeux du vieillard avait viré au rouge. Il tourna les talons en marmonnant, et percuta Winston. Winston le prit délicatement par le bras.

« Je peux t'offrir un verre ? demanda-t-il.

— T'es un brave toi », répondit-il, redressant à nouveau ses épaules. Il semblait n'avoir pas remarqué la combinaison bleue de Winston. « Une pinte ! » ajouta-t-il agressivement à l'attention du serveur. « Une pinte de mousse. »

Le serveur remplit deux demi-litres d'une bière brunâtre dans deux verres épais rincés dans un seau sous le comptoir. La bière était la seule boisson que vous pouviez obtenir dans un pub. Les prolos n'étaient pas supposés boire de gin, mais, en pratique, il leur était assez facile de s'en procurer. La partie de fléchette battait à nouveau son plein, et le groupe d'hommes au comptoir avait commencé à parler de tickets de loterie. La présence de Winston était pour l'instant oubliée. Il y avait une table en pin sous la fenêtre, où lui et le vieillard pourraient discuter sans risque d'être écoutés. C'était terriblement dangereux, mais au moins n'y avait-il pas de télécran dans la pièce : il s'en était assuré dès qu'il était entré.

« L'aurait pu m'servir une pinte, grommela le vieil homme en s'asseyant derrière son verre. Un d'mi-litre c'est pas assez. Ça remplit pas. Et tout un litre ça fait trop. Ça m'fait pisser. Sans parler du prix.

— Tu as dû être témoin de grands bouleversements depuis ton enfance », tenta Winston.

Les yeux bleu pâle du vieillard allèrent de la cible de fléchettes au comptoir, et du comptoir à la porte des toilettes, comme si c'était dans le pub qu'il y avait eu des bouleversements.

« La bière était meilleure, dit-il finalement. Et moins chère ! Quand

j'étais jeune, la bière — on app'lait ça la mousse — coûtait quat' pence la pinte. Mais ça c'tait avant la guerre, hein.

— C'était quelle guerre ? demanda Winston.

— Toutes les guerres », répondit vaguement le vieillard. Il leva son verre, et ses épaules se redressèrent à nouveau. « À ta bonne santé ! »

Dans sa maigre gorge, sa pomme d'Adam acérée fit des allers-retours étonnamment rapides, et la bière disparut. Winston alla au comptoir et revint avec deux autres demi-litres. Le vieillard semblait avoir oublié ses convictions contre boire un litre entier.

« Tu es beaucoup plus âgé que moi, dit Winston. Tu as dû être adulte bien avant que je naisse. Tu dois te souvenir de comment c'était à l'époque, avant la Révolution. Les gens de mon âge ne savent pas grand-chose de cette époque. On peut en apprendre plus dans les livres, mais ce qu'ils disent n'est peut-être pas vrai. J'aimerais savoir ce que tu en penses. Les livres d'histoire disent que la vie avant la Révolution était totalement différente de maintenant. Il y avait de terribles oppresseions, l'injustice, la pauvreté — pire que tout ce qu'on pourrait imaginer. Ici à Londres, la plupart des gens n'avaient jamais assez à manger, de leur naissance à leur mort. La moitié d'entre eux n'avaient même pas de bottes à leurs pieds. Ils travaillaient douze heures par jour, ils quittaient l'école à neuf ans, ils dormaient à dix dans une chambre. Et en même temps, il y avait un petit groupe de personnes, à peine quelques centaines — appelés les capitalistes — qui étaient riches et puissants. Ils possédaient tout ce qu'il était possible de posséder. Ils vivaient dans de somptueuses maisons avec trente serviteurs, ils se déplaçaient dans des automobiles ou des cabriolets tirés par quatre chevaux, ils buvaient du champagne, ils portaient des hauts-de-forme... »

Le visage du vieillard s'illumina.

« Hauts-d'forme ! dit-il. C'est marrant qu'tu parles d'ça. J'y ai pensé pas plus tard qu'hier, j'sais pas pourquoi. J'me disais, j'ai pas vu un haut-d'forme d'puis des années. Z'ont complètement disparu. La dernière fois qu'j'en ai porté un, c'était aux funérailles d'ma belle-sœur. Et c'était — bon, j'pourrais pas t'dire exactement la date, mais ça d'veit être y a cinquante ans. J'l'avais just' loué pour l'occasion,

tu penses ben.

– Il y a plus important que les hauts-de-forme, dit patiemment Winston. Ces capitalistes — eux et quelques magistrats, prêtres et autres qui dépendaient d'eux — étaient les seigneurs de la Terre. Tout n'existait que pour leur bénéfice. Toi — avec le peuple ordinaire, les travailleurs — tu étais leur esclave. Ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient de toi. Ils pouvaient t'envoyer au Canada comme du bétail. Ils pouvaient coucher avec tes filles s'ils le voulaient. Ils pouvaient ordonner que tu sois fouetté avec ce qu'on appelait un chat à neuf queues. Tu devais enlever ta casquette quand tu en croisais un. Chaque capitaliste se déplaçait avec toute une clique de laquais qui... »

Le visage du vieillard s'illumina à nouveau.

« Laquais ! s'exclama-t-il. V'là un mot qu'j'ai pas entendu d'puis longtemps. Laquais ! Ça m'racheunit pas, tout ça. J'me souviens, y a des années d'ça, des fois j'allais à Hyde Park les dimanches après-midi pour écouter des types faire des discours. L'Armée du Salut, l'Église Catholique, les Juifs, les Indiens, y avait d'tout. Et y avait un type, j'pourrais plus t'dire son nom, mais l'était vraiment impressionnant. Y mâchait pas ses mots ! "Laquais", qu'y disait, "laquais d-la bourgeoisie ! Larbins d-la classe dirigeante !" Parasites, y disait aussi. Et "hyènes", ouais, y les app'lait aussi "hyènes". Y parlait du Parti Travailleur, tu t'doutes bien. »

Winston avait l'impression d'être dans un dialogue de sourds.

« Ce que je veux vraiment savoir, dit Winston, c'est si tu as l'impression d'être plus libre qu'à cette époque ? Est-ce que tu es plus considéré comme un être humain ? À l'époque, les gens riches, les gens d'en-haut... »

– La Chamb' des Lords, se remémora le vieillard.

– La Chambre des Lords si tu veux. Ce que je demande, c'est si ces gens-là pouvaient te traiter comme inférieur, juste parce qu'ils étaient riches et toi pauvre ? Est-ce que c'est vrai, par exemple, que tu devais les appeler "Monsieur" et enlever ta casquette en les croisant ? »

Le vieil homme sembla réfléchir intensément. Il avala un quart de sa bière avant de répondre.

« Oui, dit-il. Ils aimaien qu'tu t'touches la casquette d'vent eux. C'était un genre d'respect. J'étais pas d'accord, mais j'l'ai fait j'sais pas combien d'fois. J'devais, comme tu dirais.

— Et est-ce que c'était courant — je cite juste ce que j'ai lu dans les livres d'histoire — que ces personnes et leurs serviteurs te poussent du trottoir dans le caniveau ?

— L'un d'eux m'a poussé une fois, dit le vieillard. J'm'en souviens comme si c'était hier. C'était la nuit d'*la Boat Race*, la course d'aviron — y s'mettent misère cette nuit-là — et j'suis rentré dans un jeune type sur Shaftesbury Avenue. L'était bien prop' — ch'mise, haut-d'forme, manteau noir. Y zigzaguant sur l'trottoir, et j'lui ai rentré d'dans sans faire exprès. Y dit, "T'peux pas faire attention où tu marches?", j'dis, "Tu crois qu'ce putain d'trottoir y t'appartient?", y dit, "J'veais t'démonter la tête si tu m'cherches", j'dis, "T'es bourré, j'veais pas mettre une minute à t'maîtriser." Et tu l'croiras pas, mais l'a mis ses mains sur moi et m'a poussé presque sous les roues d'un bus. J'étais jeune à l'époque, et j'lui en aurais r'tourné une, mais... »

Un sentiment de désespoir envahit Winston. La mémoire du vieil homme n'était plus qu'un amas de détails sans intérêt. Vous pourriez le questionner toute une journée sans obtenir une seule information. Les histoires du Parti pouvaient être vraies, après tout : elles pouvaient même être complètement vraies. Il tenta une dernière fois.

« Je n'ai peut-être pas été assez clair, dit-il. Ce que j'essaye de dire, c'est que tu as eu une très longue vie, tu en as vécu la moitié avant la Révolution. En 1925, par exemple, tu étais déjà adulte. Est-ce que tu dirais, d'après tes souvenirs, que la vie en 1925 était mieux que maintenant, ou pire ? Si tu pouvais choisir, tu préférerais vivre maintenant ou à l'époque ? »

Le vieil homme regarda pensivement la cible de fléchettes. Il termina sa bière, plus lentement qu'avant. Quand il prit la parole, ce fut sur un ton conciliant et philosophe, comme si la bière l'avait adouci.

« J'sais c'que t'attends d'moi, dit-il. Tu veux que j'dise que j'préfér'rais êt' jeune à nouveau. La plupart des gens disent qu'y veulent êt' jeunes à nouveau, si tu leur demandes. T'as la santé et la force

quand t'es jeune. Quand t'atteins mon âge, t'es jamais bien. J'souffre des pieds et j'pisse tout l'temps. J'dois m'vever la nuit six ou sept fois. Après y a aussi des avantages à êt' vieux. T'as plus les mêmes soucis. J'm'en fous des filles, et c'est pas plus mal. J'me suis pas fait une fille d'puis trente ans, t'sais. Et j'veux même pas, en plus. »

Winston s'adossa au rebord de la fenêtre. Ça ne servait à rien de continuer. Il allait commander plus de bière quand le vieillard se leva et se hâta vers les urinoirs nauséabonds au fond de la salle. Le demi-litre supplémentaire faisait déjà son effet. Winston regarda son verre vide pendant une ou deux minutes, et remarqua à peine ses pieds le mener à nouveau dans la rue. Dans vingt ans tout au plus, songea-t-il, la simple mais importante question « La vie était-elle meilleure avant la Révolution que maintenant ? » n'aurait une fois pour toute plus de réponse. Mais en fait, elle n'avait déjà maintenant plus de réponse, puisque les rares survivants de l'ancien monde étaient incapables de comparer les deux époques. Ils se souvenaient d'un million de choses inutiles, une bagarre avec un coéquipier, la recherche d'une pompe à vélo perdue, l'expression sur le visage d'une sœur morte depuis bien longtemps, les tourbillons de poussière dans le vent d'un matin soixante-dix ans plus tôt : mais tous les faits importants étaient hors de leur champ de vision. Ils étaient comme des fourmis, qui pouvaient voir les petits objets, mais pas les grands. Et quand la mémoire défaillait, quand les archives étaient falsifiées, alors les allégations du Parti sur l'amélioration des conditions de vie humaine devaient être acceptées, puisqu'il n'existant pas, et n'existerait plus jamais, de point de comparaison.

Sa réflexion stoppa brusquement. Il s'arrêta et leva la tête. Il était dans une ruelle étroite, aux habitations parsemées de rares petites échoppes sombres. Juste au-dessus de sa tête se trouvaient suspendues trois boules en métal qui semblaient avoir été autrefois dorées. Il lui sembla reconnaître l'endroit. Mais oui ! Il se tenait devant la brocante où il avait acheté le carnet.

Un frisson de peur le parcourut. Cela avait été déjà assez imprudent d'acheter le carnet, et il avait juré de ne jamais s'approcher de cet endroit à nouveau. Et pourtant, dès qu'il avait laissé libre cours à

ses pensées, ses pieds l'avaient ramené ici de leur propre chef. C'était justement à ce genre de pulsion suicidaire qu'il pensait échapper en commençant son journal. En même temps, il remarqua que bien qu'il fût presque vingt-et une heure, la boutique était toujours ouverte. Ayant l'intuition qu'il serait moins suspect à l'intérieur qu'immobile sur le trottoir, il s'engouffra à travers la porte. Si on l'interrogeait, il pourrait raisonnablement prétendre qu'il cherchait à acheter des lames de rasoir.

Le propriétaire venait d'allumer une lampe à huile suspendue qui diffusait une odeur tenace mais amicale. C'était un homme d'environ soixante ans, frêle et voûté, au long nez bienveillant, aux doux yeux déformés par les épais verres de son lorgnon. Ses cheveux étaient presque blancs, mais ses sourcils étaient fournis et encore noirs. Son lorgnon, ses mouvements réfléchis et méticuleux, et le fait qu'il portait une veste usée de velours noir, lui donnaient un air vaguement intellectuel, comme s'il avait été une sorte de lettré, ou peut-être un musicien. Sa voix était douce, comme usée, et son accent moins rustre que la majorité des prolos.

« Je vous ai reconnu sur le trottoir, dit-il immédiatement. Vous êtes le monsieur qui a acheté le journal intime pour jeunes filles. Le papier était magnifique, n'est-ce pas. Du papier crème, comme on disait. On n'a plus fait de papier comme ça depuis — oh, je dirais cinquante ans. » Il regarda Winston par-dessus son lorgnon. « Je peux faire quelque chose en particulier pour vous ? Ou vous voulez juste jeter un coup d'œil ?

— Je passais par là, dit vaguement Winston. Je regarde juste, je n'ai besoin de rien de spécial.

— C'est tout aussi bien, répondit l'autre, car je pense que je n'aurais pas pu vous satisfaire. » Il fit un geste d'excuse de sa main douce. « Voyez comme c'est ; la boutique est vide, vous pourriez dire. Entre vous et moi, le marché de la brocante, c'est fini. Il n'y a plus de demande, et plus de stocks non plus. Les meubles, la porcelaine, le verre — tout a été détruit petit à petit. Et bien sûr, quasiment tout ce qui était en métal a été fondu. Je n'ai plus vu un chandelier en laiton depuis des années. »

L'étroit intérieur de la boutique était en réalité bien encombré, mais il n'y avait rien qui ait la moindre valeur. L'espace praticable était considérablement réduit, d'innombrables cadres poussiéreux se trouvant entassés contre les murs. À la fenêtre se trouvaient des tiroirs remplis de boulons et d'écrous, de ciseaux émoussés, de canifs aux lames brisées, de montres ternes qui ne prétendaient même pas fonctionner, et d'autres pacotilles diverses. Toutefois, sur une petite table dans un coin, se trouvait un bric-à-brac d'objets — comme des tabatières laquées ou des broches en agate — qui semblait pouvoir contenir quelque chose d'intéressant. Alors que Winston s'en approchait, son regard fut capté par un objet arrondi et lisse qui brillait doucement à la lueur de la lampe, et il le saisit.

C'était un épais morceau de verre, incurvé d'un côté, et plat de l'autre, faisant presque une demi-sphère. Il y avait une douceur particulière, comme de l'eau de pluie, à la fois dans la couleur et la texture du verre. En son cœur, agrandi par la surface arrondie, se trouvait un objet étrange, rosâtre et sinueux, faisant penser à une rose ou une anémone de mer.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Winston, fasciné.

— Oh, c'est du corail, répondit le vieil homme. Ça doit venir de l'océan Indien. Ils avaient l'habitude de l'incruster dans le verre. Ça a dû être fabriqué il y a au moins cent ans. Voire plus, d'après son apparence.

— C'est magnifique, dit Winston.

— En effet, c'est magnifique, approuva l'autre. Mais bien peu le diraient de nos jours. » Il toussa. « Maintenant, si jamais vous vouliez l'acheter, ça vous ferait quatre dollars. Je me souviens du temps où un objet comme ça pouvait atteindre huit livres, et huit livres faisaient... Oh, je ne me souviens plus exactement, mais ça faisait beaucoup d'argent. Mais qui se soucie de véritables antiquités de nos jours — même du peu qu'il reste ? »

Winston régla immédiatement les quatre dollars et glissa l'objet convoité dans sa poche. Ce qui l'attrait n'était pas tant sa beauté que l'impression qu'il donnait d'appartenir à un âge très différent du présent. Le verre poli ne ressemblait à aucun autre qu'il eût pu voir.

L'objet était doublement attirant à cause de son apparence inutilité, même s'il supposait qu'il avait dû un jour être utilisé comme presse-papier. Il pesait dans sa poche, mais heureusement il ne faisait pas de bosse. C'était un objet trop étrange, voire compromettant, pour être en possession d'un membre du Parti. Tout ce qui était ancien, et en l'occurrence tout ce qui était beau, était toujours vaguement suspect. Le vieil homme était devenu bien plus joyeux après avoir reçu les quatre dollars. Winston réalisa qu'il en aurait accepté trois ou même deux.

« Il y a une autre pièce à l'étage où vous pourriez jeter un coup d'œil, dit-il. Il n'y a pas grand-chose, juste quelques objets. On aura besoin de lumière si on monte. »

Il alluma une autre lampe, et, en courbant le dos, ouvrit la voie dans le vieil escalier escarpé et à travers un couloir étroit, jusqu'à une pièce qui ne donnait pas sur la rue mais sur une cour pavée et une forêt de conduits de cheminée. Winston remarqua que la pièce était encore arrangée comme si quelqu'un pouvait y vivre. Il y avait un tapis au sol, une ou deux peintures au mur, et un grand fauteuil souillé près de la cheminée. Une ancienne horloge en verre, au cadran à douze heures, toquait sur cette dernière. Sous la fenêtre, occupant presque un quart de la pièce, se trouvait un énorme lit, toujours recouvert d'un matelas.

« Nous vivions là avant que ma femme ne meure, s'excusa à moitié le vieil homme. Je vends les meubles petit à petit. C'est un magnifique lit en acajou, du moins il pourrait l'être si vous pouviez enlever les insectes. Mais je pense que vous le trouveriez un peu encombrant. »

Il tenait sa lampe en hauteur, pour éclairer toute la pièce, et à sa faible lueur, la pièce paraissait curieusement chaleureuse. Il passa dans l'esprit de Winston qu'il serait probablement aisément louer le lieu pour quelques dollars par semaine, s'il osait prendre ce risque. C'était bien sûr absolument impossible, et il abandonna immédiatement l'idée ; la pièce avait cependant éveillé en lui une sorte de nostalgie, une sorte de mémoire ancestrale. Il lui semblait savoir exactement ce que cela faisait de vivre dans une telle pièce, installé dans un

fauteuil près d'un bon feu, les pieds sur la grille et une bouilloire sur la plaque : parfaitement seul, parfaitement protégé, personne ne vous espionnant, aucune voix ne vous poursuivant, le silence seulement brisé par le chant de la bouilloire et le tic-tac amical de l'horloge.

« Il n'y a pas de télécran ! ne put-il s'empêcher de murmurer.

— Ah, dit le vieil homme, je n'en ai jamais eu. Trop cher. Et je n'en ai jamais ressenti le besoin non plus. Tenez, il y a une table à rabat dans le coin là. Bon, évidemment, vous aurez à remplacer les charnières si vous voulez l'utiliser. »

Il y avait une petite bibliothèque dans l'autre coin, et Winston s'en était déjà approché. Elle ne contenait rien d'intéressant. La traque et les destructions des livres avaient été aussi assidues chez les prolos que partout ailleurs. Il était très peu probable qu'il existât quelque part en Océania un livre imprimé avant 1960. Le vieil homme, portant toujours la lampe, se tenait devant un cadre en palissandre accroché de l'autre côté de la cheminée, en face du lit.

« Alors là, si vous êtes intéressé par les vieilles impressions... » commença-t-il délicatement.

Winston s'approcha pour examiner le tableau. C'était une gravure en métal d'un bâtiment ovale, aux fenêtres rectangulaires, avec une petite tour en façade. Il était ceint de barrières, et à l'arrière, il semblait y avoir une statue. Winston l'examina pendant quelques instants. Il lui semblait vaguement familier, même s'il ne reconnaissait pas la statue.

« Le cadre est fixé au mur, dit le vieil homme, mais je peux vous le dévisser, si je puis dire.

— Je connais ce bâtiment, finit par dire Winston. C'est une ruine maintenant. C'est au milieu de la rue devant le Palais de Justice.

— C'est ça, juste devant la Cour. Il a été bombardé en... oh, il y a des années. Ça a été une église à un moment. Elle s'appelait Saint-Clément. » Il sourit d'un air désolé, comme conscient qu'il allait dire quelque chose de ridicule, et ajouta : « “Oranges, citrons pour Mère-Grand”, disent les cloches de Saint-Clément !

— Pardon ? réagit Winston.

— Oh... “*Oranges, citrons pour Mère-Grand*”, disent les cloches

de Saint-Clément. C'est une comptine de quand j'étais petit. Je ne me souviens plus de la suite, mais je me souviens de la fin : "Voici une bougie pour éclairer ton lit, voici une machette pour te couper la tête." C'était une sorte de danse. On se tenait les mains et vous passiez en-dessous, et quand on arrivait à "Voici une machette pour te couper la tête", on baissait les bras et on vous attrapait. C'était juste des noms d'églises. Il y avait toutes les églises de Londres — enfin, les principales. »

Winston se demanda vaguement à quel siècle appartenait l'église. Il était difficile d'estimer l'âge d'un bâtiment londonien. Pour tout ce qui était grand et imposant, et paraissant raisonnablement récent, la construction était automatiquement datée à la Révolution, tandis que tout ce qui d'évidence paraissait plus ancien était relégué à une sombre période appelée le Moyen Âge. Les siècles du capitalisme étaient considérés comme n'ayant rien produit de valeur. On ne pouvait pas plus apprendre l'histoire de l'architecture que des livres. Les statues, les inscriptions, les plaques mémoriales, les noms de rues — tout ce qui aurait pu éclairer le passé avait été systématiquement altéré.

« Je ne savais pas que ça avait été une église, dit-il.

— Il en reste plein, en réalité, répondit le vieil homme, même si elles servent à d'autres choses aujourd'hui. Comment faisait cette comptine ? Ah, voilà ! »

« *Oranges, citrons pour Mère-Grand », disent les cloches de Saint-Clément.*

« *Tu me dois trois florins », disent les cloches de Saint-Martin.*

« C'est tout ce dont je me souviens. Un florin, c'était une petite pièce d'or, ça ressemblait à un cent.

— Où était Saint-Martin ? demanda Winston.

— Saint-Martin ? Elle est toujours debout. Elle est au parc de la Victoire, à côté de la galerie de peintures. C'est le bâtiment avec une sorte de porche triangulaire en façade, et un grand escalier. »

Winston connaissait très bien l'endroit. C'était un musée dédié à la propagande de toute sorte — modèles réduits de missiles et de Forteresses Flottantes, dioramas représentant les atrocités ennemis, et ainsi de suite.

« On l'appelait Saint-Martin-des-Champs, ajouta le vieil homme, même si je ne me souviens pas avoir jamais vu de champs autour. »

Winston n'acheta pas le tableau. Cela aurait été une possession encore plus incongrue que le presse-papier en verre, et impossible à ramener chez lui, sauf à le retirer de son cadre. Mais il s'attarda quelques minutes de plus, discutant avec le vieil homme, dont le nom était, découvrit-il, non pas Weeks — comme on aurait pu le soupçonner en lisant l'inscription sur la devanture — mais Charrington. M. Charrington, sembla-t-il, était un veuf de soixante-trois ans et occupait cette boutique depuis trente ans. Tout ce temps, il avait envisagé de changer le nom sur la devanture, mais ne s'y était jamais résolu. Pendant toute leur discussion, le fragment de la comptine revint sans cesse à l'esprit de Winston. Oranges, citrons pour Mère-Grand, disent les cloches de Saint-Clément, tu me dois trois florins, disent les cloches de Saint-Martin ! C'était curieux comme, en vous le disant en vous-même, il vous semblait entendre réellement sonner les cloches, les cloches d'un Londres qui existait encore ici ou là, maquillé et oublié. Il lui sembla entendre tous ces clochers fantomatiques carillonner les uns après les autres. Pourtant, d'autant loin qu'il s'en souvint, il n'avait jamais entendu les cloches d'une église sonner.

Il prit congé de M. Charrington et redescendit les escaliers seul, pour ne pas que le vieil homme ne le vit vérifier la rue avant de passer la porte. Il avait décidé qu'après un délai raisonnable — un mois, disons — il prendrait le risque de se rendre à nouveau à la boutique. Ce n'était certainement pas plus dangereux que de sécher une soirée à la Maison. Le plus aventureux avait été de revenir ici une première fois, après avoir acheté le carnet et sans savoir si le propriétaire de l'échoppe était digne de confiance. Néanmoins...

Oui, pensa-t-il à nouveau, il reviendrait ! Il achèterait à nouveau des piles d'objets magnifiques et inutiles. Il achèterait la gravure de Saint-Clément, la retirerait de son cadre et la ramènerait chez lui,

camouflée sous la veste de sa combinaison. Il extrairait la suite de la comptine de la mémoire de M. Charrington. Même le fantasque projet de louer la pièce à l'étage réapparut brièvement dans son esprit. Pendant cinq secondes, l'exaltation le rendit négligent, et il s'engagea sur le trottoir sans plus qu'un regard à travers la vitrine. Il commença même à murmurer une mélodie improvisée :

« *Oranges, citrons pour Mère-Grand* », disent les cloches
de Saint-Clément.

« *Tu me dois trois florins* », disent les...

Son cœur se glaça et ses entrailles se liquéfièrent. Une silhouette en combinaison bleue s'approchait sur le trottoir, à même pas dix mètres. C'était la fille du département des Fictions, la fille aux cheveux noirs. La lumière était faible, mais il n'était pas difficile de la reconnaître. Elle le regarda droit dans les yeux, et poursuivit rapidement son chemin, comme si elle ne l'avait pas vu.

Pendant quelques secondes, Winston fut trop pétrifié pour bouger. Puis il tourna sur sa droite et s'éloigna lourdement, sans se rendre compte qu'il se dirigeait dans la mauvaise direction. En tout cas, il était maintenant fixé. Il n'y avait plus aucun doute, la fille l'espionnait. Elle avait dû le suivre jusqu'ici, il était impossible que, par pur hasard, elle marchât le même soir dans la même ruelle obscure, à des kilomètres des quartiers des membres du Parti. La coïncidence était trop grande. Qu'elle fût réellement une agente de la Police des Pensées ou une simple amateur zélée ne faisait aucune différence. C'était suffisant de savoir qu'elle le surveillait. Elle l'avait aussi probablement vu entrer dans le pub.

Il lui était difficile de marcher. Le morceau de verre dans sa poche frappait contre sa cuisse à chaque pas, et il était à moitié prêt à le sortir et le jeter. Le pire était cependant la douleur dans son ventre. Pendant plusieurs minutes, il eut l'impression qu'il mourrait s'il ne trouvait pas rapidement des toilettes. Mais il n'y avait pas de toilettes publiques dans un quartier comme ça. Puis le spasme passa, laissant place à une légère douleur.

La rue était sans issue. Winston s'arrêta et se tint là quelques

secondes, se demandant vaguement quoi faire, puis fit demi-tour et revint sur ses pas. En se retournant, il lui vint à l'esprit que la fille ne l'avait croisé qu'à peine trois minutes plus tôt, en courant il la rattraperait peut-être. Il pourrait la suivre jusqu'à un endroit calme, et lui défoncer le crâne avec un pavé. Le morceau de verre dans sa poche serait assez lourd pour ça. Mais il abandonna l'idée immédiatement, la seule pensée d'un effort physique était insupportable. Il ne pouvait pas courir, il ne pouvait pas donner un coup. De plus, elle était jeune et vigoureuse, et saurait se défendre. Il songea aussi à se rendre hâtivement à la Maison Commune et y rester jusqu'à la fermeture, afin d'avoir un alibi partiel pour la soirée. Mais cela aussi était impossible. Une lassitude lugubre s'était emparée de lui. Tout ce qu'il voulait, c'était rentrer rapidement chez lui, s'asseoir et être tranquille.

Il était vingt-deux heures passées quand il rentra dans son appartement. La lumière serait coupée à vingt-deux heures trente. Il se rendit à la cuisine et avala presque une tasse entière de Gin de la Victoire. Puis il s'installa à la table dans l'alcôve et prit son journal du tiroir. Mais il ne l'ouvrit pas tout de suite. Dans le télécran, une voix féminine cuivrée braillait un chant patriotique. Il regarda longuement la couverture marbrée du carnet, essayant, sans succès, de chasser la voix de sa conscience.

C'était la nuit qu'ils venaient vous chercher, toujours la nuit. Ce qu'il fallait faire, c'était se suicider avant qu'ils ne vous attrapassent. Certains l'avaient probablement fait. Beaucoup de disparitions étaient en réalité des suicides. Mais il fallait un courage désespéré pour se tuer dans un monde où il était absolument impossible de se procurer des armes à feu ou tout poison rapide et efficace. Il songea avec une certaine stupeur à l'inutilité biologique de la douleur et de la peur, à la trahison du corps humain qui se pétrifiait toujours quand un effort particulier était nécessaire. Il aurait pu réduire au silence la fille aux cheveux noirs s'il avait agi suffisamment rapidement : mais précisément à cause de l'extrême danger, il avait perdu tout pouvoir d'agir. Il réalisa que dans les moments de crise, on ne se battait pas contre un ennemi extérieur, mais toujours contre son

propre corps. Même maintenant, malgré le gin, la douleur dans son ventre l'empêchait de suivre un raisonnement logique. Et c'était la même chose, lui sembla-t-il, dans toutes les situations apparemment tragiques ou héroïques. Sur un champ de bataille, dans une chambre de torture, sur un bateau en naufrage, ce pour quoi vous vous battiez importait peu, votre corps gonflant jusqu'à emplir tout l'univers, et même en n'étant pas paralysé par la terreur ou en ne hurlant pas de douleur, la vie n'était qu'une succession de luttes contre la faim, le froid ou l'insomnie, contre des aigreurs gastriques ou une rage de dents.

Il ouvrit son journal. Il était important d'écrire quelque chose. La femme dans le télécran avait commencé une nouvelle chanson. Sa voix semblait s'accrocher à son cerveau comme des bris de verre acérés. Il essaya de penser à O'Brien, pour qui, ou à qui, le journal était écrit, mais à la place il commença à réfléchir à tout ce qui lui arriverait après que la Police des Pensées l'aura capturé. Cela importait peu s'ils vous tuaient sur-le-champ. Vous vous attendiez à être tué. Mais avant la mort (personne n'en parlait, mais tout le monde le savait), il fallait endurer toute la routine de la confession : être traîné au sol et supplier la pitié, le craquement des os brisés, les dents arrachées et les cheveux ensanglantés. Pourquoi deviez-vous endurer cela, alors que la fin était toujours la même ? Pourquoi n'était-il pas possible d'abréger votre vie de quelques jours ou quelques semaines ? Personne n'échappait à la surveillance, et personne n'échappait à la confession. Si une seule fois vous succombiez au crimepense, vous étiez certain de votre mort prochaine. Pourquoi alors ces horreurs, qui ne changeaient rien, vous étaient-elles promises ?

Il convoqua à nouveau, avec plus de succès, l'image d'O'Brien. « Nous devrions nous rencontrer là où l'obscurité n'existe pas », lui avait-il dit. Il comprenait ce qu'il voulait dire, ou pensait comprendre. Là où l'obscurité n'existant pas, c'était le futur espéré, que personne ne verrait, mais que, par prescience, tous pouvaient partager. Mais la voix entêtante du télécran l'empêcha de poursuivre sa réflexion. Il prit une cigarette. La moitié du tabac tomba sur sa langue, une poussière amère qu'il était difficile de recracher. Le visage de Tonton

s'invita dans son esprit, remplaçant celui d'O'Brien. Comme il l'avait fait quelques jours plus tôt, il sortit une pièce de sa poche et la regarda. Le visage le scruta, puissant, calme, protecteur : mais quel sourire se cachait derrière cette sombre moustache ? Comme un glas, ces mots lui revinrent :

LA GUERRE C'EST LA PAIX
LA LIBERTÉ C'EST L'ESCLAVAGE
L'IGNORANCE C'EST LA FORCE.

PARTIE 2

CHAPITRE I

C'était le milieu de la matinée, et Winston avait quitté sa cabine pour se rendre aux toilettes.

Une silhouette solitaire s'avancait vers lui depuis l'autre côté du long couloir, vivement éclairé. C'était la fille aux cheveux noirs. Il s'était écoulé quatre jours depuis le soir où il l'avait croisée devant la brocante. Alors qu'elle approchait, il remarqua que son bras droit était en écharpe, quasiment invisible de loin puisque de la même couleur que sa combinaison. Elle s'était probablement broyé la main en manipulant un des grands kaléidoscopes sur lesquels l'intrigue des romans était « ébauchée ». C'était un accident commun au département des Fictions.

Ils étaient peut-être à quatre mètres l'un de l'autre quand la fille trébucha et tomba face contre terre. Elle échappa un cri tordu de douleur. Elle avait dû tomber sur son bras blessé. Winston s'arrêta. La fille s'était redressée sur ses genoux. Son visage était devenu d'un blanc laiteux, faisant plus que jamais ressortir le rouge de ses lèvres. Ses yeux suppliants, plus remplis de peur que de douleur, étaient fixés aux siens.

Une étrange émotion parcourut le cœur de Winston. Devant lui se trouvait un ennemi qui tentait de le tuer. Devant lui se trouvait également un être humain souffrant, avec peut-être un os brisé. Instinctivement, il s'était approché pour l'aider. À l'instant où il l'avait vue tomber sur son bras blessé, c'était comme s'il avait ressenti la douleur dans son propre corps.

« Tu es blessée ? demanda-t-il.

– C'est rien. C'est mon bras. Ça va vite passer. »

Elle parlait comme si son cœur palpait. Elle était devenue vraiment très pâle.

« Tu ne t'es rien cassé ?

– Non, je vais bien. Ça va me faire mal pendant un moment, c'est tout. »

Elle lui tendit son autre main, et il l'aida à se relever. Elle avait retrouvé des couleurs, et semblait aller déjà bien mieux.

« C'est rien, répéta-t-elle. Ça m'a juste un peu secoué le poignet. Merci, camarade ! »

Sur ce, elle reprit son chemin, aussi rapidement que s'il ne s'était rien passé. Tout l'incident avait à peine duré plus de trente secondes. L'habitude de ne pas laisser transparaître ses émotions était devenue instinctive, d'autant plus qu'ils se trouvaient devant un télécran quand cela s'était produit. Il avait néanmoins été très difficile de ne pas traduire une certaine surprise quand, pendant les deux ou trois secondes durant lesquelles il l'avait aidée à se relever, la fille avait glissé quelque chose dans sa main. Elle l'avait fait intentionnellement. C'était petit et plat. En passant la porte des toilettes, il le transféra dans sa poche et le toucha du bout des doigts. C'était un morceau de papier plié en carré.

En se tenant face à l'urinoir, il parvint, avec quelques manipulations supplémentaires, à le déplier. Il devait certainement y avoir un message écrit dessus. Il fut un instant tenté de se rendre dans un des cabinets et de le lire tout de suite. Mais ce serait de la pure folie, comme il le savait. Vous pouviez être certain qu'il n'y avait pas un endroit où les télécrans étaient plus continuellement surveillés.

Il retourna à sa cabine, s'assit, posa négligemment le bout de papier parmi les autres feuilles sur le bureau, chaussa ses lunettes, et approcha le parlécrit. « Cinq minutes, se dit-il, au moins cinq minutes ! » Dans sa poitrine, son cœur battait une chamade terriblement assourdissante. Heureusement, il ne travaillait que sur une tâche de routine, la rectification d'une longue liste de chiffres, qui ne demandait pas une attention particulière.

Quoi qu'il fût marqué sur le papier, ça ne pouvait être qu'un message politique. Selon lui, il n'y avait que deux possibilités. La

première, la plus probable : la fille était une agente de la Police des Pensées, comme il le craignait. Il ne savait pas pourquoi la Police des Pensées avait choisi de délivrer son message de cette manière, mais elle devait avoir ses raisons. Le papier devait contenir une menace, une sommation, l'ordre de se suicider, ou un quelconque piège. Mais une autre possibilité, plus folle, lui revenait sans cesse en tête, malgré ses efforts pour l'écartier. Le message ne venait peut-être pas du tout de la Police des Pensées, mais d'une organisation souterraine. La Fraternité existait peut-être, après tout ! La fille en faisait peut-être partie ! L'idée était certainement absurde, mais elle avait surgi dans son esprit au moment où il avait senti le morceau de papier dans sa main. Ce n'était que quelques minutes plus tard que l'autre explication, plus rationnelle, lui était apparue. Et même maintenant, bien que sa raison lui indiquât que le message signifiait probablement sa mort, malgré tout, il n'y croyait pas, et l'espoir déraisonnable persistait, et son cœur tambourinait, et il lui était difficile de maîtriser les tremblements de sa voix en murmurant les chiffres dans le parlécrit.

Il roula le résultat de son travail et le glissa dans le tube pneumatique. Huit minutes s'étaient écoulées. Il réajusta ses lunettes sur son nez, soupira, et approcha sa prochaine tâche de lui, avec le morceau de papier au sommet de la pile. Il l'aplatit. Dessus était écrit, en larges lettres manuscrites informes :

Je t'aime.

Pendant plusieurs secondes, il fut trop sonné pour jeter cette preuve dangereuse dans le trou de mémoire. Quand il le fit, même en sachant le danger d'y accorder trop d'attention, il ne put s'empêcher de le lire à nouveau, juste pour s'assurer que les mots étaient réellement là.

Il fut difficile de travailler le reste de la matinée. Plus difficile encore que de se concentrer sur une série de tâches exigeantes, il fallait camoufler son agitation au télécran. Il lui semblait qu'un feu lui consumait les entrailles. Le déjeuner dans la cantine étouffante, bondée et bruyante fut un cauchemar. Il avait espéré être un peu seul

pendant le repas, mais, la malchance étant son destin, cet imbécile de Parsons s'affala à côté de lui, son entêtante odeur de sueur masquant presque celle métallique du ragoût, et déversa un flot de paroles sur les préparations de la Semaine de Haine. Il était particulièrement enthousiaste pour une tête géante de Tonton en papier-mâché, large de deux mètres, qui était construite pour l'occasion par la troupe des Infiltrés de sa fille. Le plus irritant était que dans le vacarme de voix ambiant, Winston entendait à peine ce que disait Parsons, et devait constamment lui demander de répéter ses inepties. Une seule fois aperçut-il la fille, attablée avec deux autres de l'autre côté de la salle. Elle semblait ne pas l'avoir vu, et il ne regarda pas dans sa direction à nouveau.

L'après-midi fut plus supportable. Immédiatement après le déjeuner arriva une tâche particulièrement difficile et délicate, qui lui prendrait plusieurs heures et nécessiterait de mettre tout le reste de côté. Il s'agissait de falsifier une série de rapports de production écrits deux ans plus tôt de façon à jeter le discrédit sur un membre éminent du Parti Intérieur désormais suspect. Winston était doué pour ça, et pendant plus de deux heures, il parvint à ne plus penser à la fille. Puis le souvenir de son visage lui revint, accompagné de l'insoutenable et violent désir d'être seul. Il ne pourrait pas réfléchir à ces nouvelles péripéties avant d'être seul. Ce soir, il devait se rendre à la Maison Commune. Il avala un autre repas insipide à la cantine, se pressa à la Maison, prit part à la blague solennelle d'une « discussion de groupe », fit deux parties de tennis de table, ingurgita plusieurs verres de gin, et assista pendant une demie-heure à un exposé intitulé « Angsoc et jeu d'échecs ». Son esprit se tordait d'ennui, mais pour une fois il n'avait pas eu envie de sécher sa soirée à la Maison. La vue des mots « Je t'aime » avait ravivé en lui le désir de rester vivant, et prendre des risques inutiles lui semblait désormais stupide. Ce ne fut que vers vingt-trois heures, une fois chez lui et au lit — dans le noir, où vous pouviez enfin échapper au télécran, à condition de rester silencieux — qu'il put réfléchir.

Il y avait un problème physique à résoudre : comment aborder la fille et organiser un rendez-vous. Il n'envisageait plus qu'elle pût lui

tendre un piège. Il savait que ce n'était pas le cas, vu sa nervosité manifeste quand elle lui avait donné le message. Elle avait d'évidence dû être terrorisée au plus profond d'elle. L'idée de refuser ses avances ne lui traversa pas non plus l'esprit. Seulement cinq nuits plus tôt, il avait envisagé de lui éclater le crâne avec un pavé ; maintenant ça n'avait plus d'importance. Il pensa à son jeune corps nu, comme dans son rêve. Il l'avait imaginée aussi bête que les autres, la tête bourrée de mensonges et de haine, les entrailles glacées. Une fièvre s'empara de lui à la pensée qu'il pût la perdre, que le jeune corps lui échapperait ! Ce qui l'effrayait plus que tout était qu'elle pût tout simplement changer d'avis s'il ne la contactait pas rapidement. Mais les obstacles physiques à une rencontre étaient énormes. C'était comme réfléchir à un coup aux échecs alors que vous étiez déjà mat. Qu'importe où vous vous tournassiez, vous trouviez toujours un télécran. En réalité, tous les moyens possibles de communiquer avec elle lui étaient apparus dans les cinq minutes après avoir lu le message ; mais maintenant, avec du temps pour réfléchir, il les examina un à un, comme s'il alignait des outils sur une table.

Il était clair que le type d'approche de ce matin ne pourrait pas être reproduit. Si elle avait travaillé au département des Archives, cela aurait été relativement plus simple, mais il n'avait qu'une vague idée de l'emplacement du département des Fictions dans le bâtiment, et n'avait aucun prétexte pour s'y rendre. S'il avait su où elle habitait, et à quelle heure elle finissait de travailler, il aurait pu s'arranger pour la rencontrer sur le chemin de son logement ; mais essayer de la suivre jusqu'à chez elle n'était pas prudent, parce que cela impliquait de flâner devant le Ministère, ce qui serait certainement remarqué. Quant à envoyer une lettre par courrier, c'était hors de question. Par une routine qui n'était même pas secrète, toutes les lettres étaient ouvertes pendant le transport. Très peu de personnes écrivaient encore des lettres. Pour les courriers qu'il était occasionnellement nécessaires d'envoyer, il y avait des cartes pré-écrites avec de longues listes de phrases, et vous barriez celles qui ne s'appliquaient pas à votre cas. De toute façon, il ne connaissait pas le nom de la fille, encore moins son adresse. Finalement, il décida que le lieu le plus sûr serait la

cantine. S'il pouvait être seul avec elle à une table, quelque part au milieu de la salle, pas trop près des télécrans, et avec un tumulte de voix suffisant tout autour — si ces conditions se réunissaient pour, disons, trente secondes, il serait possible d'échanger quelques mots.

La semaine suivante fut comme un rêve épuisant. Le lendemain, elle ne se rendit pas à la cantine avant qu'il ne la quittât, le sifflet ayant déjà retenti. Elle avait dû être planifiée sur des horaires plus tardifs. Ils se croisèrent sans un regard. Le jour d'après, elle était dans la cantine à l'heure habituelle, mais avec trois autres filles et juste sous un télécran. Puis, pendant trois terribles jours, elle n'apparut pas du tout. Tout son corps et son esprit semblaient affectés d'une sensibilité insupportable, comme à vif, qui rendait chaque mouvement, chaque son, chaque contact, chaque mot qu'il devait prononcer ou écouter, une agonie. Même dans son sommeil, il ne pouvait échapper à son image. Tous ces jours, il ne toucha pas au journal. S'il trouvait du réconfort, c'était dans son travail, dans lequel il pouvait se perdre pendant parfois au moins une dizaine de minutes. Il n'avait absolument aucune idée de ce qui lui était arrivé. Il ne pouvait pas se renseigner. Elle avait pu être vaporisée, elle avait pu se suicider, elle avait pu être transférée à l'autre bout d'Océania : pire, et plus probable, elle avait peut-être changé d'avis et décidé de l'éviter.

Le lendemain, elle réapparut. Son bras n'était plus en écharpe et elle avait un plâtre autour du poignet. Il fut si soulagé de la revoir qu'il ne put s'empêcher de la regarder pendant plusieurs secondes. Le jour suivant, il parvint presque à lui parler. Quand il entra dans la cantine, elle se trouvait à une table éloignée des murs, et était seule. Il était tôt, la salle n'était pas très pleine. La file d'attente avança jusqu'à ce que Winston atteignit presque le comptoir, avant de s'arrêter pendant deux minutes, quelqu'un devant se plaignant de ne pas avoir reçu sa pastille de saccharine. Mais la fille était toujours seule quand Winston récupéra son plateau et commença à s'approcher de sa table. Il marcha comme si de rien n'était vers elle, ses yeux cherchant une place aux tables derrière elle. Elle n'était plus qu'à trois mètres de lui. Plus que deux secondes, et c'était bon. Une voix derrière lui l'appela. « Smith ! » Il fit semblant de ne pas

entendre. « Smith ! » répéta la voix, plus fort. C'était inutile. Il se retourna. Un jeune homme blond au visage ahuri nommé Wilsher, qu'il connaissait à peine, l'invitait d'un sourire à la place libre à sa table. Il était imprudent de refuser. Après avoir été appelé, il ne pouvait pas se rendre et s'asseoir à une table avec une fille inconnue. C'était trop flagrant. Il s'assit avec un sourire amical. Celui de l'ahuri blond rayonna. Winston s'imagina lui planter une pioche dans la face. La table de la fille se remplit quelques minutes après.

Mais elle l'avait sans doute vu s'approcher d'elle, peut-être comprendrait-elle. Le jour suivant, il s'assura d'arriver tôt. Comme prévu, elle était à peu près à la même table, toujours seule. La personne juste devant lui dans la queue était un petit cloporte nerveux, au visage aplati et aux petits yeux suspicieux. Alors que Winston s'éloignait du comptoir avec son plateau, il vit que le petit homme se dirigeait droit vers la table de la fille. Ses espoirs furent à nouveau douchés. Il y avait une place libre quelques tables plus loin, mais quelque chose dans l'apparence du petit homme suggérait qu'il serait particulièrement attentif à son propre confort et choisirait la table la moins occupée. Le cœur meurtri, Winston le suivit. C'était inutile s'il ne pouvait pas être seul avec la fille. Il y eut un fracas terrible. Le petit homme était à quatre-pattes, son plateau avait été projeté au loin, deux éclaboussures de soupe et de café coulaient au sol. Il se releva avec un regard mauvais vers Winston, qu'il suspectait évidemment de l'avoir fait tomber. Mais peu importait. Cinq secondes plus tard, le cœur trépidant, Winston était assis à la table de la fille.

Il ne la regarda pas. Il défit son plateau et commença rapidement à manger. Il était par-dessus tout important de parler avant que quelqu'un d'autre n'arrivât, mais une peur terrible s'était emparé de lui. Une semaine s'était écoulée depuis qu'elle l'avait approché. Elle aurait pu changer d'avis, elle avait sûrement changé d'avis ! Il était impossible que cette histoire se terminât bien ; ça n'arrivait jamais en vrai. Il aurait complètement renoncé à parler s'il n'avait pas vu Ampleforth, le poète aux oreilles poilues, déambuler dans la salle, un plateau à la main, cherchant une place pour s'asseoir. À sa manière, Ampleforth était vaguement attaché à Winston, et

s'assiérait probablement à sa table s'il l'apercevait. Il avait peut-être une minute pour agir. Winston et la fille mangeaient rapidement. Ils ingurgitaient un ragoût liquide, en réalité une soupe, aux haricots blancs. Dans un souffle, Winston commença à parler. Aucun ne leva les yeux ; ils avalaient rapidement le liquide, et, entre chaque cuillerée, échangeaient les quelques mots nécessaires, d'une voix basse et monocorde.

« À quelle heure tu finis de travailler ?

– Dix-huit trente.

– On se retrouve où ?

– Parc de la Victoire, près du monument.

– C'est rempli de télécrans.

– C'est pas grave s'il y a du monde.

– Un signal ?

– Non. M'approche pas tant que je suis pas entourée d'une foule.

Et me regarde pas. Reste juste près de moi.

– Quelle heure ?

– Dix-neuf heures.

– D'accord. »

Ampleforth n'avait pas vu Winston et s'était assis à une autre table. Ils ne repartirent pas, et, autant qu'il fut possible pour deux personnes assises face à face à la même table, ne se regardèrent pas. La fille finit rapidement de manger et partit, Winston resta pour fumer une cigarette.

Winston se trouva au parc de la Victoire avant l'heure convenue. Il déambula autour de lénorme colonne cannelée au sommet de laquelle la statue de Tonton contemplait l'horizon sud, dans le ciel duquel il avait terrassé les aéronefs eurasiens (qui avait été estasiens quelques années plus tôt) à la bataille d'Aérozone Prime. Dans la rue en face, il y avait la statue d'un cavalier supposée représenter Olivier Cromwell. Cinq minutes après l'heure prévue, la fille n'était toujours pas visible. La peur terrible saisit à nouveau Winston. Elle ne venait pas, elle avait changé d'avis ! Il marcha lentement vers le nord du parc, et ressentit un vague plaisir en identifiant l'église Saint-Martin, dont les cloches, quand elle avait eu des cloches, avaient sonné « Tu me

dois trois florins. » Puis il vit la fille au pied du monument, lisant ou feignant de lire une affiche enroulée en spirale autour de la colonne. Il n'était pas prudent de s'approcher avant que plus de personnes ne s'accumulassent. Il y avait des télécrans sur tout le frontispice. Mais il y eut soudain une vive clamour et le vrombissement de lourds véhicules quelque part depuis la gauche. Tout le monde sembla courir à travers le parc. La fille bondit prestement autour des lions au pied du monument et se joignit à la ruée. Winston suivit. En courant, il comprit de quelques remarques criées qu'un convoi de prisonniers eurasiens passait.

Une masse compacte de personnes bloquait déjà la partie sud du parc. Winston, qui en temps normal gravitait plutôt à l'extérieur de ce genre de mêlée, en jouant des coudes et en se contorsionnant, parvint à atteindre le cœur de la foule. Il fut bientôt à portée de bras de la fille, mais le passage était bloqué par un énorme prolo et une femme presque aussi énorme, probablement son épouse, qui formaient une impénétrable barrière de chair. Winston se tortilla sur le côté, et, d'un coup violent, parvint à glisser son épaule entre eux. Il lui sembla que ses entrailles étaient réduites en pulpe entre les deux hanches musculeuses, avant de s'extraire, suant légèrement. Il était à côté de la fille. Épaule contre épaule, chacun regardant fixement devant lui.

Une longue procession de camions, aux coins desquels se tenaient droits des gardes impassibles armés de mitrailleuses, descendait lentement la rue. Dans les camions, des petits hommes jaunes en uniforme vert miteux étaient accroupis, serrés les uns contre les autres. Leurs tristes visages mongols regardaient au loin, complètement détachés. Occasionnellement, quand un camion cahotait, il y avait un tintement métallique : tous les prisonniers portaient des fers aux chevilles. Camion après camion, les visages tristes défilaient. Winston savait qu'ils étaient là, mais ne les voyait que par intermittence. L'épaule de la fille, et son bras droit jusqu'au coude, collaient les siens. Ses joues étaient presque assez près de lui pour qu'il pût sentir sa chaleur. Elle prit immédiatement les choses en main, comme elle l'avait fait à la cantine. Elle commença à parler de la même intonation monocorde,

ses lèvres bougeant à peine, émettant un faible murmure aisément noyé dans le tumulte des voix et le vacarme des camions.

« Tu m'entends ?

— Oui.

— Tu peux te libérer dimanche après-midi ?

— Oui.

— Alors écoute bien. Tu vas devoir t'en souvenir. Va à la gare de Paddington... »

Avec une précision toute militaire qui l'impressionna, elle lui décrivit le trajet qu'il devrait effectuer. Un voyage en train d'une demi-heure ; prendre à gauche à la sortie de la gare ; suivre la route sur deux kilomètres ; un portail dont le barreau supérieur manquait ; un chemin à travers un champ ; un sentier recouvert par les herbes ; une piste à travers des buissons ; un arbre mort couvert de mousse. C'était comme si elle avait une carte dans la tête. « Tu vas te souvenir de tout ? » murmura-t-elle finalement.

« Oui.

— Tu prends à gauche, puis à droite, et de nouveau à gauche. Et le portail où il manque un barreau.

— Oui. Quelle heure ?

— Vers quinze heures. Tu vas peut-être devoir attendre. Je viens par un autre chemin. Tu es sûr que tu vas te souvenir de tout ?

— Oui.

— Alors éloigne-toi de moi aussi vite que possible. »

Elle n'avait pas besoin de le lui dire. Mais pour le moment, ils ne pouvaient pas s'extraire de la foule. Les camions défilaient toujours, et la foule était insatiablement fascinée. Il y avait eu au début quelques huées et des sifflements, mais ils étaient venus principalement des membres du Parti parmi la foule, et s'étaient vite arrêtés. L'émotion prédominante était simplement la curiosité. Les étrangers, qu'ils fussent d'Eurasia ou d'Estasia, étaient des sortes d'animaux étranges. On n'en voyait littéralement jamais, sauf en tenue de prisonniers, et même dans ces cas-là vous n'en aviez qu'une vision furtive. Personne ne savait ce qu'il advenait d'eux, sauf des quelques qui étaient pendus comme criminels de guerre : les autres disparaissaient simplement,

probablement envoyés en camp de travaux forcés. Les faces rondes de Mongols avaient laissé place à des visages plus européens, sales, pas rasés, fatigués. Au-dessus des pommettes broussailleuses, les yeux se plantaient dans ceux de Winston, parfois avec une étrange intensité, avant de se détourner à nouveau. Mais au dernier moment, alors que la foule les retenait toujours, la main de la fille chercha la sienne et la pressa fugacement.

Ça ne dura pas dix secondes, et pourtant leurs mains lui semblaient jointes pour une éternité. Il eut le temps d'apprendre chaque détail de sa main. Il explora les longs doigts, les ongles galbés, la paume durcie par le labeur et sa rangée de cors, la peau douce sous le poignet. Rien qu'en la touchant, il pouvait en imaginer l'apparence. Au même instant, il se rendit compte qu'il ne connaissait pas la couleur des yeux de la fille. Ils étaient probablement marron, mais les personnes aux cheveux noirs avaient parfois les yeux bleus. Ce serait pure folie que de tourner la tête pour la regarder. Les mains liées, invisibles au milieu des corps pressés, ils regardaient droit devant eux, et au lieu des yeux de la fille, ceux d'un vieux prisonnier, entourés de poils, regardèrent tristement Winston.

CHAPITRE II

Winston s'engagea sur le sentier tacheté d'ombre et de lumière, traversant des éclats dorés là où le feuillage s'écartait. Au pied des arbres à sa gauche, le sol disparaissait sous les bleuets. L'air semblait embrasser la peau. C'était le deuxième jour de mai. Des profondeurs du bois s'élevait le chant de colombes.

Il était un peu en avance. Il n'avait eu aucun problème pour venir, et la fille était d'évidence si expérimentée qu'il était moins terrifié qu'il ne l'eût été en temps normal. Il pouvait probablement lui faire confiance pour trouver un endroit sûr. En général, vous ne pouviez pas espérer être plus en sécurité à la campagne que dans Londres. Il n'y avait pas de télecrans, bien sûr, mais il y avait toujours le risque de microphones camouflés, votre voix pouvait être enregistrée et reconnue ; de plus, il n'était pas facile de s'y rendre sans attirer l'attention. Pour des distances inférieures à cent kilomètres, il n'était pas nécessaire de faire viser son passeport, mais parfois des patrouilles se trouvaient dans les gares, examinant les papiers de tous les membres du Parti qu'elles croisaient, et posant des questions indiscrettes. Néanmoins, aucune patrouille n'était apparue, et depuis qu'il avait quitté la gare, il avait jeté de prudents regards en arrière pour s'assurer qu'il n'était pas suivi. Le train était rempli de prolos, d'humeur festive à cause du climat estival. Le compartiment aux sièges en bois débordait d'une seule énorme famille, de l'arrière-grand-mère édentée au nourrisson d'un mois, allant passer un après-midi avec « la belle-famille » à la campagne, et, comme ils l'expliquèrent sans réserve à Winston, pour se procurer un peu de beurre sous le manteau.

Le sentier s'élargit, et une minute plus tard, il arriva à la piste qu'elle lui avait décrite, une simple trace du passage d'un troupeau, qui plongeait entre les buissons. Il n'avait pas de montre, mais il ne devait pas encore être quinze. Les bleuets étaient si denses qu'il était impossible de ne pas les écraser. Il s'agenouilla et commença à en ramasser, en partie pour passer le temps, mais également avec la vague idée qu'il aimeraït en avoir un bouquet à offrir à la fille quand ils se retrouveraient. Il en avait rassemblé un certain nombre et sentait leur odeur mièvre quand un bruit dans son dos l'immobilisa : le craquement inimitable de brindilles sous un pied. Il continua à ramasser des bleuets. C'était la meilleure chose à faire. Ça pouvait être la fille, ou il avait peut-être été suivi après tout. Regarder autour de lui serait se montrer coupable. Il en cueillit un autre, puis un autre. Une main se posa légèrement sur son épaule.

Il leva les yeux. C'était la fille. Elle secoua la tête, comme pour lui faire signe de rester silencieux, puis écarta les buissons et ouvrit le chemin sur la piste étroite dans le bois. Elle était visiblement déjà venue ici auparavant, elle esquivait les flaques boueuses comme par habitude. Winston suivait, toujours agrippé à son bouquet de fleurs. Son premier sentiment avait été un soulagement, mais en voyant le vaillant corps élancé se mouvoir devant lui, avec la ceinture écarlate juste assez serrée pour révéler la courbe de ses hanches, la sensation de sa propre infériorité le pesait. Même maintenant, il semblait possible que quand elle se retournerait et le regarderait, elle fit demi-tour après tout. La douceur de l'air et le vert du feuillage le décourageaient. Déjà sur le chemin depuis la gare, le soleil de mai l'avait fait se sentir sale et étiolé, comme une créature d'intérieur, la poussière crasseuse de Londres incrustée dans sa peau. Il songea que jusqu'à présent, elle ne l'avait sans doute jamais vu à la lumière du jour. Ils arrivèrent à l'arbre mort dont elle avait parlé. La fille l'enjamba et écarta de force les buissons, dans lesquels il ne semblait pas se trouver d'ouverture. Quand Winston l'eut suivie, il remarqua qu'ils se trouvaient dans une clairière, une petite colline verdoyante complètement ceinte de hauts arbustes. La fille s'arrêta et se retourna.

« On y est », dit-elle.

Il lui faisait face à quelques pas de distance. Il n'osait pas s'approcher plus d'elle.

« Je voulais rien dire sur le sentier, continua-t-elle, au cas où il y ait un micro caché. Je pense pas que ce soit le cas, mais c'est possible. Il y a toujours un risque qu'un de ces porcs reconnaîsse ta voix. Mais ici, on craint rien. »

Il n'avait toujours pas le courage de l'approcher. « On craint rien ici ? » répéta-t-il bêtement.

« Oui. Regarde les arbres. » C'était de petits frênes, qui à un moment avaient été coupés et avaient repoussé en une forêt d'arbrisseaux, aucun plus épais qu'un poignet. « Il n'y a rien d'assez gros pour cacher un micro. Et puis je suis déjà venue ici. »

Ils ne faisaient que bavarder. Il avait réussi à s'approcher un peu plus près d'elle. Elle se tenait très droite devant lui, son visage barré d'un sourire teinté d'ironie, comme si elle se demandait pourquoi il était si lent à agir. Les bleuets étaient tombés au sol. Ils semblaient s'être échappés de leur propre volonté. Il prit sa main.

« Est-ce que tu sais, dit-il, que jusqu'à maintenant, je ne connaissais pas la couleur de tes yeux ? » Ils étaient marron, nota-t-il, plutôt clairs, avec des cils noirs. « Maintenant que tu me vois comme je suis vraiment, tu peux toujours me regarder ?

– Oui, sans problème.

– J'ai trente-neuf ans. J'ai une femme dont je ne peux pas me débarrasser. J'ai des varices. J'ai cinq fausses dents.

– Je m'en fous complètement, répondit la fille. »

L'instant d'après, sans vraiment savoir comment, elle était dans ses bras. Au début, il ne ressentit rien d'autre qu'une pure incrédulité. Le corps juvénile était collé au sien, la chevelure noire était contre son visage, et, oui ! elle avait tourné la tête et il embrassait la large bouche rouge. Elle avait passé ses bras autour de son cou, elle l'appelait cheri, trésor, amour. Il l'avait étendue au sol, elle n'opposait absolument aucune résistance, il pouvait faire ce qu'il voulait d'elle. Mais en vérité, il n'avait aucune sensation physique, à part le simple contact. Tout ce qu'il ressentait, c'était de l'incrédulité et de la fierté. Il était content que ça se produisît, mais il n'avait aucun désir physique.

C'était trop tôt, sa jeunesse et son charme l'avait effrayé, il avait trop l'habitude de vivre sans femmes — il ne savait pas pourquoi. La fille se redressa et retira un bleuet de ses cheveux. Elle s'assit contre lui, passant son bras autour de sa taille.

« C'est pas grave, trésor. On est pas pressés. On a toute l'après-midi. C'est pas une cachette merveilleuse ? Je l'ai trouvée en me perdant un jour à une randonnée collective. Si quelqu'un approche, tu peux l'entendre à cent mètres.

— Quel est ton prénom ? demanda Winston.

— Julia. Je connais le tien. C'est Winston — Winston Smith.

— Comment tu le sais ?

— J'imagine que je suis plus douée que toi pour savoir des choses, trésor. Dis-moi, tu pensais quoi de moi avant que je te donne le message ? »

Il ne fut en aucun cas tenté de lui mentir. C'était même une sorte de gage d'amour que de commencer en avouant le pire.

« Je détestais ta vue, dit-il. Je voulais te violer puis te tuer. Il y a deux semaines, j'ai sérieusement envisagé de t'éclater le crâne avec un pavé. Si tu veux vraiment le savoir, j'imaginais que tu avais quelque chose à voir avec la Police des Pensées. »

La fille éclata de rire, ravie, prenant visiblement cela comme un compliment sur l'habileté de son camouflage.

« Pas la Police des Pensée ! Tu pensais vraiment ça ?

— Bon, peut-être pas exactement. Mais ta façon d'être générale — seulement parce que tu es jeune, et jolie, et vive, tu comprends — j'ai pensé que probablement...

— Tu pensais que j'étais une bonne membre du Parti. Pure en paroles et en actes. Les banderoles, les processions, les jeux, les randonnées collectives, tout ce bordel. Et tu pensais que si j'avais eu ne serait-ce qu'un quart de l'occasion, je t'aurais dénoncé comme crimepenseur et je t'aurais fait fusillé ?

— Oui, quelque chose dans le genre. Beaucoup de jeunes filles sont comme ça, tu sais.

— C'est ce putain de truc qui fait ça », dit-elle, arrachant la ceinture écarlate des Jeunesses Anti-Sexe et l'envoyant sur un buisson. Puis,

comme si toucher ses hanches lui avaient rappelé quelque chose, elle fouilla dans la poche de sa combinaison et en sortit un petit morceau de chocolat. Elle le brisa en deux et en donna une moitié à Winston. Avant même de l'avoir pris, il sut à l'odeur que c'était un chocolat inhabituel. Il était sombre et brillant, enveloppé dans du papier argenté. Le chocolat était normalement marron clair, friable, au goût s'approchant de la fumée d'un feu de poubelle. Mais à un moment où à un autre, il avait goûté du chocolat comme celui qu'elle lui avait donné. La première bouffée de son odeur avait réveillé un souvenir qu'il ne parvenait pas à saisir, mais qui était puissant et troublant.

— Où tu as eu ça ? demanda-t-il.

— Au marché noir, répondit-elle, indifférente. Apparemment, je suis ce genre de fille. Je suis douée pour les combines. J'étais chef de troupe chez les Infiltrés. Je fais du travail bénévole trois soirs par semaine pour les Jeunesses Anti-Sexe. J'ai passé des heures et des heures à recouvrir Londres de leur putain de merde. Je tiens toujours un bout de la banderole dans les processions. J'ai toujours l'air contente et je ne rechigne jamais à rien. Crie avec la foule, je dis. C'est le seul moyen d'échapper au danger. »

Le premier fragment de chocolat avait fondu sur la langue de Winston. Le goût était délicieux. Mais il y avait toujours ce souvenir qui se baladait aux frontières de sa conscience, comme une intense émotion imparfaitement traduisible physiquement, comme un objet vu du coin de l'œil. Il l'écarta, seulement conscient que c'était le souvenir d'une action qu'il aurait aimé annuler, mais ne le pouvait pas.

« Tu es très jeune, dit-il. Tu as dix ou quinze ans de moins que moi. Qu'est-ce qui peut bien t'attirer chez un homme comme moi ?

— C'est quelque chose sur ton visage. Je me suis dit qu'il fallait que je tente. Je suis douée pour repérer les personnes qui ne s'intègrent pas. Dès que je t'ai vu, j'ai su que tu étais contre *eux*. »

Eux désignait le Parti, et par-dessus tout, le Parti Intérieur, duquel elle parlait avec une franche haine sarcastique qui mettait Winston mal à l'aise, même s'il savait qu'ils étaient ici en sécurité plus

qu'ailleurs. Il était surpris de la grossièreté de son langage. Les membres du Parti n'étaient pas censés jurer, Winston lui-même ne jurait que très peu, encore moins à voix haute. Julia, elle, semblait incapable de mentionner le Parti, particulièrement le Parti Intérieur, sans utiliser le genre de mots inscrits sur les murs des ruelles mal famées. Ça ne lui déplaisait pas. C'était simplement un symptôme de sa révolte contre le Parti et son monde, et d'une certaine façon cela semblait naturel et sain, comme l'éternuement d'un cheval sentant du mauvais foin. Ils avaient quitté la clairière et erraient à nouveau dans la pénombre tachetée, leur bras enlacé à la taille de l'autre dès que le passage était assez large pour marcher côté-à-côte. Il remarqua combien sa taille semblait plus douce maintenant qu'elle ne portait plus la ceinture. Ils ne parlaient pas plus fort qu'un murmure. En-dehors de la clairière, avait dit Julia, mieux valait être silencieux. Ils avaient à présent atteint l'orée du petit bois. Elle l'arrêta.

« Sors pas. Quelqu'un surveille peut-être. On est en sécurité tant qu'on reste derrière les buissons. »

Ils se tenaient dans l'ombre d'un noisetier. Le soleil, même à travers d'innombrables feuilles, réchauffait toujours leurs visages. Winston regarda plus loin dans le champ, et ressentit un lent et étrange sentiment de déjà-vu. Il le reconnaissait. Un ancien pâturage, rongé par les lapins, dans lequel sinuait un chemin et où poussaient quelques taupinières. De l'autre côté du champ, par-dessus la haie dégarnie, les branches d'ormes se balançaient lentement dans la brise, leurs feuilles frémissant en ensembles denses comme les cheveux d'une femme. Il y avait sûrement tout près, mais hors de vue, un petit ruisseau où de fins poissons argentés nageaient sous les saules ?

« Il y a un ruisseau dans les environs ? souffla-t-il.

— Oui, il y a ruisseau. Il est au bord du champ d'à-côté. Il y a des poissons dedans, des gros. Tu peux les voir se reposer sous les saules, secouant leurs nageoires.

— C'est la Contrée Dorée — ou presque, murmura-t-il.

— La Contrée Dorée ?

— C'est rien. Un paysage que j'ai vu parfois dans un rêve.

— Regarde ! chuchota Julia. »

Une grive s'était posée sur un buisson à même pas cinq mètres d'eux, presque au niveau de leurs visages. Peut-être ne les avait-elle pas vus. Elle était dans la lumière, et eux dans l'ombre. Elle déploya ses ailes, les remit précautionneusement en place, baissa sa tête pour un instant, comme pour signifier son obéissance au soleil, puis commença à déverser un torrent de sifflements. Dans la torpeur de l'après-midi, le volume du chant était saisissant. Winston et Julia se collèrent l'un à l'autre, fascinés. La musique continua encore et encore, minute après minute, dans d'étonnantes variations, sans jamais se répéter, comme si l'oiseau faisait volontairement la démonstration de sa virtuosité. Parfois il s'arrêtait pour quelques secondes, écartait et réajustait ses ailes, gonflait sa poitrine tachetée, et reprenait son chant. Winston le contemplait avec une sorte de vague révérence. Pour qui, pour quoi, chantait cet oiseau ? Aucun partenaire, aucun rival ne le regardait. Qu'est-ce qui l'avait fait se poser à l'orée d'un bois solitaire, et donner son chant au vide ? Il se demanda si, après tout, il y avait un microphone caché dans les environs. Lui et Julia avaient seulement doucement murmuré, et il n'aurait pas pu capter leurs paroles, mais il capterait la grive. Peut-être qu'à l'autre bout de l'appareil, un petit homme cloporte écoutait avec attention — écoutait *ça*. Mais petit à petit, le flot de musique chassa toute spéculation de son esprit. C'était comme une sorte de liquide qui l'enrobait et se mélangeait avec les rayons du soleil filtrés par le feuillage. Il s'arrêta de penser pour simplement ressentir. La taille de la fille au creux de son bras était douce et chaude. Il la rapprocha pour être poitrine contre poitrine ; son corps sembla se fondre dans le sien. Partout où allaient ses mains, il était docile comme de l'eau. Leurs bouches s'unirent ; c'était très différent des rudes baisers échangés plus tôt. Quand ils écartèrent leurs visages à nouveau, tous deux soupirèrent profondément. L'oiseau prit peur et s'enfuit dans un battement d'aile.

Winston plaça ses lèvres contre son oreille. « *Maintenant* », murmura-t-il.

« Pas ici, chuchota-t-elle en retour. Retournons à la cachette. C'est plus sûr. »

Hâtivement, avec un occasionnel craquement de brindille, ils cheminèrent jusqu'à la clairière. Quand ils furent de retour dans le cercle d'arbustes, elle se retourna et lui fit face. Ils respiraient tous les deux rapidement, mais le sourire était réapparu aux coins de ses lèvres. Elle le regarda pendant un moment, puis attrapa la glissière de la fermeture éclair de sa combinaison. Et oui ! c'était presque comme dans son rêve. Presque aussi prestement qu'il l'avait imaginé, elle avait retiré ses vêtements, et quand elle les jeta sur le côté, c'était dans le même geste éblouissant qui pouvait annihiler une civilisation entière. Son corps laiteux luisait dans le soleil. Mais pendant un instant il ne regarda pas son corps ; ses yeux étaient rivés au visage couvert de taches de rousseurs, et à son petit sourire fier. Il s'agenouilla devant elle et prit ses mains dans les siennes.

« Tu l'as déjà fait ?

- Bien sûr. Des centaines de fois — pas mal de fois, en tout cas.
- Avec des membres du Parti ?
- Oui, toujours avec des membres du Parti.
- Avec des membres du Parti Intérieur ?
- Pas avec ces porcs, non. Mais beaucoup *aimeraient* s'ils en avaient l'occasion. Ils sont pas aussi saints qu'ils le prétendent. »

Son cœur bondit. Elle l'avait fait de nombreuses fois : il espéra que ce fût des centaines — des milliers. Tout ce qui supposait une corruption le remplissait toujours d'un furieux espoir. Qui savait, peut-être que le Parti était pourri sous la surface, son culte du zèle et de l'abnégation n'était qu'une imposture dissimulant sa licence. S'il avait pu tous les contaminer avec la lèpre ou la syphilis, comme il aurait adoré le faire ! Vive le pourrissement, l'affaiblissement, la destruction ! Il la tira vers lui pour qu'ils fussent agenouillés face-à-face.

« Écoute. Plus tu as eu d'hommes, plus je t'aime. Tu comprends ?

- Oui, parfaitement.
- Je hais la pureté, je hais la bonté ! Je veux que la morale disparaîsse. Je veux que tout le monde soit corrompu jusqu'aux os.
- Alors je suis faite pour toi, trésor. Je suis corrompue jusqu'aux os.

– Tu aimes le faire ? Je veux dire, pas juste avec moi : la chose en elle-même ?

– J'adore ça. »

C'était bien plus que ce qu'il voulait entendre. Pas seulement l'amour d'une personne, mais l'instinct animal, le simple désir aveugle : c'était la seule force qui réduirait le Parti en pièces. Il la pressa contre l'herbe, au milieu des bleuets. Il n'y eut aucune difficulté cette fois. Maintenant, les mouvements de leurs poitrines ralentirent jusqu'à un rythme normal, et dans une sorte de plaisant abandon, ils se séparèrent. Le soleil semblait être devenu plus chaud. Ils étaient tous les deux somnolents. Il chercha les combinaisons sur le côté et les ramena en partie sur elle. Presque immédiatement, ils s'assoupirent et dormirent pendant environ une demi-heure.

Winston se réveilla en premier. Il s'assit et contempla le visage aux taches de rousseurs, toujours calmement endormi sur la paume de sa main. À part sa bouche, vous ne pouviez pas dire qu'elle était jolie. Elle avait une ou deux rides autour des yeux, si vous regardiez attentivement. Les courts cheveux noirs étaient extraordinairement épais et doux. Il réalisa qu'il ne connaissait toujours pas son nom de famille, ni là où elle habitait.

Le jeune corps vigoureux, abandonné dans son sommeil, éveilla en lui un sentiment de pitié protecteur. Mais la tendresse candide qu'il avait ressentie sous le noisetier, quand la grive avait chanté, n'était pas vraiment revenue. Il poussa la combinaison sur le côté et étudia son bassin laiteux. À l'époque, songea-t-il, un homme regardait le corps d'une femme et le trouvait désirable, fin de l'histoire. Mais vous ne pouviez plus avoir d'amour ou de désirs purs désormais. Aucune émotion n'était pure, puisque tout se mêlait de peur et de haine. Leur étreinte avait été une lutte, son apogée une victoire. C'était un coup porté contre le Parti. C'était un acte politique.

CHAPITRE III

« On pourra revenir ici une fois, dit Julia. En général on peut utiliser la même cachette deux fois en sécurité. Mais pas avant un mois ou deux, bien sûr. »

Dès qu'elle se fut réveillée, son comportement avait changé. Elle était devenue alerte et efficace, s'était rhabillée, avait noué la ceinture écarlate à sa taille et avait commencé à organiser le trajet du retour. Il semblait naturel de la laisser faire. Elle avait visiblement une habileté pragmatique qui manquait à Winston, et elle semblait posséder une connaissance étendue de la campagne autour de Londres, accumulée pendant d'innombrables randonnées collectives. Le trajet qu'elle lui donna était très différent de celui par lequel il était venu, et l'amena à une gare différente. « Ne rentre jamais par où tu es arrivé » dit-elle, comme énonçant un axiome important. Elle partirait la première, et Winston attendrait une demi-heure avant de la suivre.

Elle avait évoqué un endroit où ils pourraient se retrouver après le travail, d'ici quatre soirs. C'était une rue dans un des quartiers pauvres, où il y avait un marché en plein air généralement bondé et bruyant. Elle déambulerait parmi les étals, prétendant être à la recherche de lacets ou de fil à reparer. Si elle jugeait que les environs étaient sûrs, elle se moucherait à son approche ; sinon, il devrait la dépasser sans la reconnaître. Mais avec de la chance, au milieu de la foule, ils pourraient parler en toute sécurité pendant un quart d'heure et organiser une autre rencontre.

« Je dois y aller maintenant, dit-elle dès qu'il eut assimilé ses instructions. On m'attend à dix-neuf heures trente. Je dois donner deux heures pour les Jeunesses Anti-Sexe, à distribuer des tracts ou

un truc dans le genre. C'est vraiment chiant, hein ? Passe-moi un coup dans le dos, s'il te plaît. Est-ce que j'ai des brindilles dans les cheveux ? T'es sûr ? Alors au revoir, mon amour ! Au revoir ! »

Elle se jeta dans ses bras, l'embrassa presque violemment, puis emprunta le chemin à travers les arbustes et disparut silencieusement dans les bois. Il ne connaissait toujours pas son nom de famille ou son adresse. Ça n'avait toutefois aucune importance, puisqu'il était inconcevable qu'ils pussent se retrouver en intérieur ou échanger quoi que ce fût par écrit.

Ils ne retournèrent jamais à la clairière dans le bois. Durant le mois de mai, ils ne parvinrent qu'une seule fois à faire à nouveau l'amour. C'était dans une autre cachette connue de Julia, le beffroi d'une église en ruine dans un coin de campagne presque complètement déserté, où une bombe atomique s'était abattue trente ans plus tôt. C'était une bonne cachette quand vous y étiez, mais il était extrêmement dangereux de s'y rendre. Le reste du temps, ils ne pouvaient se retrouver que dans les rues, à un endroit différent chaque soir, et jamais plus d'une demi-heure. Il était généralement facile de parler dans la rue, d'une certaine façon. Alors qu'ils erraient sur les trottoirs peuplés, pas vraiment côte-à-côte et sans jamais regarder, ils entretenaient une curieuse discussion, comme la lumière intermittente d'un phare, se murant dans le silence à l'approche d'un uniforme du Parti ou à proximité d'un télécran, puis reprenant quelques minutes plus tard au milieu d'une phrase, s'arrêtant brutalement alors qu'ils se séparaient à l'endroit convenu, et reprenant presque sans introduction le jour suivant. Julia semblait habituée à ce genre de conversation, qu'elle appelait « parler en épisodes ». Elle était aussi étrangement douée pour parler sans bouger ses lèvres. Une seule fois en un mois de rencontres nocturnes réussirent-ils à échanger un baiser. Ils descendaient en silence une ruelle (Julia ne parlait jamais quand ils étaient loin des rues principales) quand il y eut un vacarme assourdissant, la terre se souleva et l'air s'assombrit, et Winston se retrouva projeté au sol sur le côté, écorché et terrifié. Un missile avait dû tomber tout près. Il remarqua soudain le visage de Julia à quelques centimètres du sien, d'un blanc morbide, comme de la craie.

Même ses lèvres étaient blanches. Elle était morte ! Il la serra contre lui et réalisa qu'il embrassait un visage chaud, bien vivant. Mais il y avait une substance poudreuse qui se pressait contre ses lèvres. Leurs deux visages étaient couverts de plâtre.

Certains soirs, après avoir atteint leur lieu de rendez-vous, ils devaient se croiser sans un signe, une patrouille étant apparue au coin de la rue ou un hélicoptère les survolant. Même si ça avait été moins dangereux, il aurait été de toute façon difficile de trouver plus de temps pour se rencontrer. Winston travaillait soixante heures par semaine, et Julia encore plus, et leurs jours de repos changeaient selon la charge de travail et ne coïncidaient pas souvent. Julia, dans tous les cas, avait rarement une soirée complètement libre. Elle passait un temps incroyable à des discours et des manifestations, distribuant des fascicules pour les Jeunesses Anti-Sexe, préparant des banderoles pour la Semaine de Haine, collectant des fonds pour la campagne d'économies, et ainsi de suite. Ça payait, disait-elle ; c'était un camouflage. Si vous suiviez les petites règles, vous pouviez enfreindre les grandes. Elle convainquit même Winston d'hypothéquer une autre de ses soirées en l'enrôlant à temps partiel dans la fabrication de munitions, menée bénévolement par de zélés membres du Parti. Donc, un soir par semaine, Winston passait quatre heures d'un ennui paralysant à assembler des petits bouts de métal, probablement d'anciens morceaux de bombes, dans un atelier mal éclairé où les coups de marteaux s'accordaient lugubrement à la musique des télécrans.

Quand ils se retrouvérent dans la tour de l'église, les trous de leur conversation fragmentaire furent comblés. C'était un après-midi brûlant. L'air dans la petit pièce carrée au-dessus des cloches était chaud et stagnant, et empestait la fiente de pigeon. Ils restèrent assis à parler pendant des heures sur le sol recouvert de brindilles, l'un ou l'autre se levant de temps en temps pour jeter un regard par les meurtrières et s'assurer que personne ne venait.

Julia avait vingt-six ans. Elle vivait dans un foyer avec trente autres filles (« Toujours dans des relents de femme ! Je hais les femmes ! » dit-elle en passant) et elle travaillait, comme il l'avait deviné, sur les machines à écrire les romans au département des

Fictions. Elle aimait son travail, qui consistait principalement à faire fonctionner et réparer un puissant mais capricieux moteur électrique. Elle n'était « pas brillante », mais adorait se servir de ses mains et se sentait à l'aise avec la machinerie. Elle pouvait décrire tout le processus de création d'un roman, depuis les directives générales émises par le Comité de Programmation jusqu'aux retouches finales de la Brigade de Réécriture. Mais le produit fini ne l'intéressait pas. Elle « s'en foutait un peu de la lecture », dit-elle. Les livres étaient juste une marchandise qui devait être produite, comme la confiture ou les lacets.

Elle n'avait aucun souvenir de quoi que ce fût avant le début des années soixante, et la seule personne qu'elle ait connue qui parlait fréquemment de l'époque avant la Révolution était un grand-père qui avait disparu quand elle avait huit ans. À l'école, elle avait été capitaine de l'équipe de hockey et avait gagné le trophée de gymnastique deux années d'affilée. Elle avait été chef de troupe aux Infiltrés et secrétaire de section à la Ligue de la Jeunesse avant de rejoindre les Jeunesses Anti-Sexe. Elle avait même été choisie (une marque infaillible de sa bonne réputation) pour travailler à la Pornosec, la sous-section du département des Fictions qui produisait de la pornographie bas-de-gamme distribuée aux prolos. Cette sous-section était surnommée « la porcherie » par ceux qui y travaillaient, observa-t-elle. Elle y était restée un an, aidant à produire des brochures scellées aux titres comme *Punis-moi* ou *Une nuit à l'école des filles*, données furtivement à des jeunes prolos qui avaient l'impression d'acheter quelque chose d'illégal.

« Ils sont comment ces livres ? demanda Winston, curieux.

– Oh, c'est vraiment de la merde. Ils sont réellement ennuyants. Ils ont que six intrigues, mais ils les mélangent un peu. Bien sûr je suis que sur les kaléidoscopes. J'ai jamais été dans la Brigade de Réécriture. Je suis pas littéraire, trésor — même pas assez pour ça. »

Il apprit avec stupéfaction que tous les travailleurs de la Pornosec, à part la direction du département, étaient des femmes. La théorie était que les hommes, dont les instincts sexuels étaient moins contrôlables que ceux des femmes, risquaient plus d'être corrompus par les

obscénités manipulées.

« Ils aiment même pas avoir des femmes mariées là-dedans, ajoute-t-elle. Les filles sont supposées être si pures. J'en connais une qui l'est pas, en tout cas. »

Elle avait eu sa première liaison amoureuse à seize ans, avec un membre du Parti de soixante ans qui s'était suicidé un peu plus tard pour échapper à l'arrestation. « Et il a bien fait, dit Julia, sinon ils auraient eu mon nom quand il aurait confessé. » Depuis, il y en avait eu un certain nombre d'autres. Elle voyait la vie d'une façon simple. Vous vouliez vous amuser ; « ils », c'est-à-dire le Parti, voulaient vous en empêcher ; vous enfreigniez les règles du mieux possible. Elle semblait penser que c'était aussi naturel qu'« ils » essayassent de vous priver de vos plaisirs que vous voulussiez éviter d'être arrêté. Elle détestait le Parti, et l'exprimait dans les mots les plus crus, mais elle n'en faisait aucune critique générale. À part quand ça impactait sa propre vie, elle ne s'intéressait pas à la doctrine du Parti. Il remarqua qu'elle n'utilisait jamais des mots de nouvelangue, sauf ceux qui étaient passés dans le langage courant. Elle n'avait jamais entendu parler de la Fraternité, et refusait de croire en son existence. Toute tentative de révolte organisée contre le Parti, qui était vouée à l'échec, lui paraissait stupide. Ce qui était intelligent, c'était d'enfreindre les règles tout en restant vivant. Il se demanda vaguement combien d'autres pensaient comme elle parmi la jeune génération — des personnes ayant grandi dans le monde de la Révolution, n'ayant rien connu d'autre, considérant le Parti comme inaltérable, comme le ciel, ne se rebellant pas contre l'autorité mais simplement lui échappant, comme un lièvre esquivant un chien.

Ils ne discutèrent pas de la possibilité de se marier. C'était trop lointain pour valoir la peine d'y réfléchir. Aucun comité ne permettrait un tel mariage, même si Katharine, la femme de Winston, avait pu être écartée. C'était sans espoir, même en rêve.

« Elle était comment, ta femme ? demanda Julia.

— Elle était... Tu connais le mot de nouvelangue *bonpensant* ? Qui veut dire naturellement orthodoxe, incapable d'avoir une mauvaise pensée ?

– Non, je connaissais pas ce mot, mais je vois très bien le genre de personne. »

Il commença à lui raconter le détail de sa vie maritale, mais étrangement, elle semblait en connaître déjà les grandes lignes. Elle lui décrivit, comme si elle l'avait vu ou ressenti, le raidissement du corps de Katharine dès qu'il la touchait, la façon dont elle semblait le repousser de toutes ses forces, même quand ses bras s'accrochaient fermement à lui. Il ne ressentait aucune difficulté à parler de ce genre de choses avec Julia : le souvenir de Katharine n'était plus douloureux depuis longtemps, et était devenu simplement déplaisant.

« J'aurais pu le supporter s'il n'y avait pas eu une chose », dit-il. Il lui décrivit le petit rituel morbide que Katharine l'avait forcé à endurer une nuit par semaine. « Elle détestait ça, mais rien n'aurait pu la faire arrêter. Tu ne devineras jamais comment elle appelait ça.

– Notre devoir pour le Parti, répondit immédiatement Julia.

– Comment tu le sais ?

– Je suis allée à l'école aussi, trésor. Éducation sexuelle une fois par mois pour les plus de seize ans. Et au Mouvement pour la Jeunesse. Ils vous bourrent le crâne pendant des années. Et je le dis, ça marche dans beaucoup de cas. Après tu n'es jamais sûr ; les gens sont si hypocrites. »

Elle commença à développer sur le sujet. Avec Julia, tout se rameait à sa propre sexualité. D'une manière ou d'une autre, dès que ça y touchait, elle était capable d'une grande clairvoyance. Contrairement à Winston, elle avait compris la signification intime du puritanisme sexuel du Parti. Ce n'était pas seulement que l'instinct sexuel créait un monde à part sur lequel le Parti n'avait aucun contrôle et qui devait donc être détruit si possible. Ce qui était plus important était que la privation sexuelle provoquait de l'hystérie, qui était désirable car elle pouvait être transformée en fièvre guerrière et en culte des dirigeants. Elle le décrivait ainsi :

« Quand tu fais l'amour, tu utilises de l'énergie ; et après tu te sens heureux et tu te fous de tout. Ils ne supportent pas que tu te sentes comme ça. Ils veulent que tu débordes d'énergie tout le temps. Toutes ces marches, dans un sens, et dans l'autre, ces exultations, ces

drapeaux brandis, c'est juste du jus de sexe. Si tu es heureux en toi-même, pourquoi serais-tu excité par Tonton, les Plans Triennaux, les Deux Minutes de Haine, et tout le reste de leur putain de merde ? »

C'était très vrai, pensa-t-il. Il y avait un lien direct et intime entre la chasteté et l'orthodoxie politique. Comment la peur, la haine et la crédulité imbécile requises par le Parti chez ses membres pouvaient-elles être maintenues au bon niveau, sinon en canalisant un puissant instinct et en l'utilisant comme moteur ? La pulsion sexuelle était dangereuse pour le Parti, et le Parti l'avait tournée à son avantage. Ils avaient joué le même tour à l'instinct parental. La famille ne pouvait pas vraiment être abolie, et, en effet, les gens étaient encouragés à aimer leurs enfants presque comme avant. Les enfants, de leur côté, étaient systématiquement retournés contre leurs parents, on leur apprenait à les espionner et dénoncer leurs déviances. La famille était en réalité devenue une extension de la Police des Pensées. C'était un instrument par lequel chacun pouvait être entouré nuit et jour par des informateurs qui vous connaissaient intimement.

Ses pensées revinrent brusquement vers Katharine. Katharine l'aurait sûrement dénoncé à la Police des Pensées si elle n'avait pas été trop stupide pour détecter l'hétérodoxie de ses opinions. Mais ce qui la lui rappela à cet instant était la chaleur étouffante de l'après-midi, qui faisait perler son front. Il commença à raconter à Julia quelque chose qui s'était produit, ou plutôt n'avait pas réussi à se produire, une autre après-midi suffocante, onze ans plus tôt.

C'était trois ou quatre mois après leur mariage. Ils s'étaient perdus lors d'une randonnée collective quelque part dans le Kent. Ils n'avaient que quelques minutes de retard sur les autres, mais ils avaient pris une mauvaise direction, et s'étaient retrouvés sur le rebord d'une ancienne carrière de craie. C'était un précipice de dix ou vingt mètres, avec des rochers en contrebas. Il n'y avait personne à qui demander leur chemin. Dès qu'elle eut réalisé qu'ils étaient perdus, Katharine s'agita. Être à l'écart pour quelques instants de la foule bruyante des randonneurs lui donna un sentiment de culpabilité. Elle voulait se dépêcher de rebrousser chemin et commencer à chercher dans une autre direction. Mais Winston avait remarqué

plusieurs touffes de salicaire poussant dans les fissures de la falaise sous leurs pieds. Une touffe avait deux couleurs, magenta et rouge brique, poussant apparemment de la même racine. Il n'avait jamais rien vu de tel auparavant, et il appela Katharine pour la faire venir et regarder.

« Regarde, Katharine ! Regarde ces fleurs. Cette touffe près du pied de la falaise. Tu vois qu'elles sont de deux couleurs différentes ? »

Elle était déjà en train de repartir, mais elle revint plutôt frénétiquement pour un instant. Elle se pencha même au-dessus du vide pour voir ce qu'il pointait. Il se tenait un peu derrière elle et mit sa main à sa taille pour la stabiliser. Il réalisa soudain qu'ils étaient complètement seuls. Il n'y avait pas une âme aux alentours, pas un bruissement de feuille, pas même un oiseau éveillé. Dans un endroit comme ça, il y avait peu de chance qu'il y eût un microphone caché, et même s'il y en avait eu un, il ne capterait que des sons. C'était l'heure la plus chaude et la plus torpide de l'après-midi. Le soleil les écrasait, la sueur piquait son visage. Et l'idée lui vint...

« Pourquoi tu l'as pas poussée une bonne fois pour toute ? demanda Julia. C'est ce que j'aurais fait.

— Je sais que tu l'aurais fait, chérie. Je l'aurais fait aussi, si j'avais été celui que je suis maintenant. Ou peut-être que j'aurais... je sais pas.

— Tu regrettas de pas l'avoir fait ?

— Globalement, oui, je regrette. »

Ils étaient assis l'un à côté de l'autre sur le sol poussiéreux. Il la rapprocha contre lui. Sa tête se posa sur ses épaules, l'odeur plaisante de ses cheveux masquant celle de la fiiente. Elle était très jeune, songea-t-il, elle espérait encore quelque chose de la vie, elle ne comprenait pas que pousser une personne gênante dans un précipice ne résolvait rien.

« En fait, ça n'aurait rien changé, dit-il.

— Alors pourquoi tu regrettas de pas l'avoir fait ?

— Juste parce que je préfère le positif au négatif. À ce petit jeu qu'est notre vie, on ne peut pas gagner. Certains échecs sont mieux que d'autres, c'est tout. »

Il sentit ses épaules tressaillir de désaccord. Elle s'opposait toujours à lui quand il tenait ce genre de propos. Elle ne voulait pas accepter comme une loi de la nature que l'individu était toujours vaincu. D'une certaine façon elle réalisait qu'elle-même était condamnée, que tôt ou tard la Police des Pensées l'attraperait et la tuerait, mais d'une autre partie de son esprit elle croyait qu'il était possible de construire un monde secret où vous pouviez vivre comme vous le souhaitiez. Tout ce qu'il vous fallait, c'était de la chance, de la ruse et du courage. Elle ne comprenait pas que le bonheur n'existant pas, que la seule victoire serait dans un futur lointain, bien après votre mort, et que du moment où vous déclariez la guerre au Parti, il valait mieux se considérer comme un cadavre.

« Nous sommes les morts, dit-il.

– On est pas encore morts, répliqua-t-elle prosaïquement.

– Physiquement, non. Pas pour six mois, un an — cinq ans, peut-être. J'ai peur de la mort. Tu es jeune, tu dois en avoir encore plus peur que moi. Bien sûr qu'on doit tenir le plus longtemps possible. Mais ça ne fait pas une grande différence. Tant que les humains restent humains, la vie et la mort sont la même chose.

– Tu dis de la merde ! Tu préfères coucher avec qui, moi ou un squelette ? T'aimes pas être en vie ? T'aimes pas te dire : c'est moi, c'est ma main, c'est ma jambe, je suis réel, j'existe, je suis vivant ! T'aimes pas *ça* ? »

Elle se contorsionna pour presser sa poitrine contre lui. Il pouvait sentir ses seins, charnus mais fermes, à travers sa combinaison. Son corps sembla déverser un peu de sa jeunesse et de sa vigueur sur lui.

« Si, j'aime ça, répondit-il.

– Alors arrête de parler de mourir. Et maintenant écoute, trésor, il faut qu'on fixe notre prochaine rencontre. On pourrait retourner dans le bois. Ça fait assez longtemps. Mais tu vas devoir y aller par un autre chemin cette fois. J'ai tout prévu. Tu prends le train... Regarde, je vais te le dessiner. »

Et avec son efficacité habituelle, elle forma un petit carré de poussière, et avec une brindille d'un nid de pigeon, commença à dessiner une carte au sol.

CHAPITRE IV

Winston examina la petite pièce miteuse au-dessus de la boutique de M. Charrington. À côté de la fenêtre, le lit était fait, avec des lambeaux de couvertures et un traversin sans housse. L'antique horloge au cadran à douze heures ticataquait au-dessus de la cheminée. Dans un coin, sur la table à rabat, le presse-papier en verre qu'il avait acheté lors de sa dernière visite luisait dans la pénombre.

Dans l'âtre de la cheminée se trouvaient un poêle à pétrole cabossé, une casserole et deux tasses, fournis par M. Charrington. Winston alluma le brûleur et mit de l'eau à bouillir. Il avait apporté une enveloppe remplie de Café de la Victoire et des pastilles de saccharine. Les aiguilles de l'horloge indiquaient sept heures vingt : il était en réalité dix-neuf heures vingt. Elle arriverait à dix-neuf heures trente.

C'était de la folie, de la folie, lui répétait son cœur : une folie consciente, absurde, suicidaire. De tous les crimes qu'un membre du Parti put commettre, celui-ci était le plus difficile à dissimuler. En réalité, l'idée lui était tout d'abord venue à l'esprit sous la forme d'une vision du presse-papier en verre reflété par le plateau de la table à rabat. Comme il l'avait supposé, M. Charrington n'avait fait aucune manière pour louer la pièce. Il était visiblement heureux des quelques dollars que cela lui rapporterait. Il ne sembla pas plus choqué ni excessivement complice quand il comprit que Winston voulait la pièce pour une liaison amoureuse. Au contraire, il conserva toute sa mesure et discuta de généralités, avec un air si délicat qu'il donnait l'impression d'être devenu presque invisible. L'intimité, dit-il, était une chose précieuse. Tout le monde voulait un endroit où être seul de temps en temps. Et quand vous trouviez cet endroit, ce n'était

qu'une courtoisie ordinaire que tous ceux au courant le gardassent pour eux. Il ajouta même, semblant presque s'évaporer, qu'il y avait deux entrées à la maison : l'autre était à travers la cour, qui donnait sur une allée.

Sous la fenêtre, quelqu'un chantait. Winston jeta un coup d'œil, protégé par le rideau en mousseline. Le soleil de juin était toujours haut dans le ciel, et, dans la cour ensoleillée, une femme monstrueuse, solide comme un pilier normand, aux vigoureux avant-bras rougeauds et un tablier lâchement noué autour de la taille, allait et venait lourdement entre une bassine et un fil à linge, étendant une collection de carrés blancs, que Winston reconnut être des couches pour bébés. Dès que sa bouche était libérée des pinces à linge, elle chantait dans un puissant contralto :

*C'était un amourrr impossibleuh,
Courrrt comme un jourrr d'avril-euh,
Juste un mot, juste un regarrd-euh, et le rrrêve s'évanouit
Avec mon cœurrr il s'est enfui !*

Ce chant hantait Londres depuis des semaines. C'était une des nombreuses chansons similaires produites au bénéfice des prolos par une sous-section du département des Musiques. Les paroles de ces chansons étaient composées sans aucune intervention humaine sur un instrument appelé un versificateur. Mais la femme le chantait si harmonieusement qu'elle transformait l'horrible immondice en un chant presque plaisant. Il entendait la femme chanter, ses chaussures frotter sur les pavés, des enfants crier dans la rue, et quelque part au loin, la rumeur du trafic ; et pourtant la pièce semblait curieusement silencieuse : il n'y avait pas de télécran.

C'était de la folie, de la folie, de la pure folie ! songea-t-il à nouveau. Il était inconcevable qu'ils pussent fréquenter cet endroit plus de quelques semaines avant d'être arrêtés. Mais la tentation d'avoir une cachette qui leur appartînt vraiment, en intérieur et à la fois proche, avait été trop grande pour eux deux. Plusieurs fois après leur visite au beffroi de l'église, il leur avait été impossible de planifier des rencontres. Les heures de travail avaient été drastiquement

augmentées en prévision de la Semaine de Haine. Elle était dans plus d'un mois, mais les énormes et complexes préparatifs qu'elle engendrait donnaient du travail supplémentaire à tout le monde. Ils étaient finalement parvenus tous les deux à obtenir une après-midi de libre le même jour. La veille au soir, ils s'étaient brièvement rencontrés dans la rue. Comme d'habitude, Winston regarda à peine Julia tandis qu'ils déambulaient l'un vers l'autre dans la foule, mais du regard furtif qu'il lui lança, il lui sembla qu'elle était plus pâle que d'habitude.

« C'est cuit, murmura-t-elle quand elle jugea sûr de parler. Pour demain, je veux dire.

- Quoi ?
- Demain après-midi. Je peux pas venir.
- Pourquoi pas ?
- Oh, la raison habituelle. Ça a commencé plus tôt cette fois. »

Pour un instant, il fut violemment en colère. Pendant le mois passé depuis qu'il l'avait rencontrée, son désir pour elle avait changé. Au début, il n'avait contenu que très peu de sensualité. Leur premier rapport charnel avait simplement été un acte de volonté. Mais après la deuxième fois, ça avait été différent. L'odeur de ses cheveux, le goût de sa bouche, le toucher de sa peau semblaient l'avoir pénétré, ou imprégné l'air autour de lui. Elle était devenue un besoin physique, quelque chose que non seulement il voulait, mais qu'il pensait également lui être dû. Quand elle avait dit qu'elle ne pourrait pas venir, il avait eu l'impression qu'elle le trompait. À cet instant, la foule les rapprocha et leurs mains se touchèrent accidentellement. Elle pressa furtivement le bout de ses doigts, semblant inviter non au désir, mais à l'affection. Il lui apparut qu'en vivant avec une femme, ce genre de déception devait être normal et récurrent ; et il ressentit soudain pour elle une profonde tendresse, comme il n'en avait jamais ressentie avant. Il aurait voulu qu'ils fussent mariés depuis dix ans. Il aurait voulu pouvoir marcher avec elle dans la rue, comme ils le faisaient maintenant, mais sans se cacher et sans peur, échangeant des banalités et achetant des babioles pour la maison. Il aurait par-dessus tout voulu qu'ils eussent un endroit où ils auraient pu être seuls ensemble

sans se sentir obligés de faire l'amour à chaque rencontre. Ce n'était pas exactement à ce moment, mais le jour suivant, que lui était venue l'idée de louer la pièce de M. Charrington. Quand il le suggéra à Julia, elle approuva avec un entrain inattendu. Les deux savaient que c'était pure folie. C'était comme s'ils creusaient volontairement leurs tombes. Assis sur le bord du lit, il songea à nouveau aux sous-sols du ministère de l'Amour. Il était curieux comme l'inévitable horreur entrait et sortait de votre conscience. Elle était là, gravée dans le futur, précédant la mort aussi sûrement que 99 précédait 100. Vous ne pouviez pas y échapper, mais vous pouviez peut-être la retarder : et pourtant, de temps à autre, par un acte conscient et volontaire, vous choisissiez de réduire votre sursis.

Il y eut un bruit de pas rapides dans l'escalier. Julia se précipita dans la pièce. Elle transportait un sac à outils en grossière toile de jute, comme il l'avait vue en porter au Ministère. Il s'approcha pour la prendre dans ses bras, mais elle s'écarta plutôt vivement, en partie parce qu'elle portait toujours le sac à outils.

« Une seconde, dit-elle. Il faut que je te montre ce que j'ai apporté. Tu as amené ce sale Café de la Victoire ? Je m'en doutais. Tu peux le balancer, on en aura pas besoin. Regarde. »

Elle s'agenouilla, ouvrit le sac et jeta quelques clés et tournevis qui remplissaient le dessus. En-dessous se trouvaient plusieurs paquets en papier. Le premier paquet qu'elle passa à Winston semblait étrangement mais vaguement familier. Il était rempli d'une sorte de poudre épaisse, comme du sable, qui collait aux doigts.

« On dirait du sucre, non ? demanda-t-il.

— Du vrai sucre. Pas de la saccharine, du sucre. Et voilà une miche de pain — du vrai pain blanc, pas notre putain de merde — et un petit pot de confiture. Et voilà une brique de lait. Mais regarde ! Ça j'en suis vraiment fière. J'ai dû l'emballer dans du linge parce que... »

Elle n'eut pas besoin de lui expliquer pourquoi elle l'avait emballé. L'odeur envahissait déjà la pièce, une odeur riche et chaude qui semblait provenir de son enfance, mais que vous rencontriez encore quelquefois maintenant, s'échappant d'une allée avant qu'une porte

ne claquât, ou se diffusant mystérieusement dans une rue bondée, humée quelques secondes avant de disparaître à nouveau.

« C'est du café, murmura-t-il, du vrai café.

– C'est du café du Parti Intérieur. Il y en a tout un kilo, dit-elle.

– Comment tu as pu avoir tout ça ?

– C'est que des trucs du Parti Intérieur. Il n'y a rien que ces porcs n'ont pas, rien. Mais les garçons, les serviteurs, les gens en piquent, et... Regarde, j'ai aussi un petit paquet de thé. »

Winston s'était penché à côté d'elle. Il déchira un coin du paquet.

« C'est du vrai thé. Pas des feuilles de ronces.

– Il y a beaucoup de thé en ce moment. Ils ont capturé l'Inde ou un truc dans le genre, dit-elle vaguement. Mais écoute, trésor. Je veux que tu te retournes pour deux ou trois minutes. Va t'asseoir de l'autre côté du lit. Va pas trop près de la fenêtre. Et te retourne pas avant que je te le dise. »

Winston laissa divaguer son regard à travers le rideau en mouseline. Dans la cour, la femme aux bras rougeauds allait et venait toujours entre la bassine et le fil. Elle prit deux pinces dans sa bouche et chanta profondément :

Ils disent-euh qu'avec le temps tout guérrrit,

Ils disent-euh qu'avec le temps on oublie ;

Mais les joies et les larrimes du passé

Me torrrdent le cœur-euh pour des années !

Elle semblait connaître toute cette niaiserie par cœur. Sa voix s'élevait dans la douceur de l'été, harmonieuse, chargée d'une sorte de mélancolie heureuse. Elle donnait l'impression de pouvoir être parfaitement comblée, si les soirées de juin et le stock de linge étaient infinis, à rester là pour des milliers d'années, à étendre des couches et chanter des fadaises. Il réalisa que bizarrement, il n'avait jamais entendu un membre du Parti chanter seul spontanément. Cela semblerait même légèrement hétérodoxe, une excentricité dangereuse, comme se parler à soi-même. Peut-être était-ce quand quelqu'un était presque affamé qu'il avait quelque chose à chanter.

« Tu peux te retourner », dit Julia.

Il se retourna, et pendant un instant ne parvint presque pas à la reconnaître. Il s'était attendu à la retrouver nue. Mais elle n'était pas nue. La transformation était bien plus surprenante que ça. Elle s'était maquillée.

Elle avait dû se glisser dans une boutique de prolos et s'acheter un ensemble complet de maquillage. Ses lèvres étaient d'un rouge profond, ses joues avaient rosé, son nez était poudré ; il y avait même une touche sous ses yeux qui les faisait ressortir. Ce n'était pas parfait, mais les standards de Winston en la matière n'étaient pas très élevés. Il n'avait jamais vu ou imaginé une femme du Parti avec des cosmétiques sur le visage. Son apparence s'était incroyablement améliorée. Juste avec quelques touches de couleurs aux bons endroits, non seulement elle était devenue plus jolie, mais aussi, par-dessus tout, beaucoup plus féminine. Les cheveux courts et la combinaison, par contraste, ne faisaient que renforcer l'effet. En la prenant dans ses bras, une effluve de violettes de synthèse envahit ses narines. Il se souvint de la pénombre d'une cuisine de rez-de-chaussée, et de la bouche caverneuse d'une femme. C'était le même parfum qu'elle avait porté ; mais pour l'heure ça ne semblait pas compter.

« Du parfum aussi ! s'exclama-t-il.

— Oui trésor, du parfum aussi. Et tu sais ce que je ferai après ? Je vais me procurer une vraie robe de femme quelque part, et la porter à la place de ces putains de pantalons. Je vais porter des bas en soie et des chaussures à talon ! Dans cette pièce je serai une femme, pas une camarade du Parti. »

Ils jetèrent leurs vêtements et grimpèrent dans l'immense lit en acajou. C'était la première fois qu'il s'était déshabillé lui-même en sa présence. Jusqu'à présent, il avait été trop honteux de son corps pâle et maigre, avec les varices sur ses mollets et la peau décolorée au-dessus de sa cheville. Il n'y avait pas de draps, mais les couvertures sur lesquelles ils étaient étendus étaient usées et douces, et la taille et la souplesse du lit les stupéfièrent tous les deux. « C'est sûrement plein de bêtes, mais on s'en fout, non ? » dit Julia. On ne voyait plus de lits doubles en ce temps-là, sauf chez les prolos. Winston avait occasionnellement dormi dans l'un d'eux durant son enfance ; Julia

ne s'était jamais trouvée dedans auparavant, d'aussi loin qu'elle s'en souvînt.

Ils s'endormirent pendant un moment. Quand Winston se réveilla, les aiguilles de l'horloge avaient avancé jusqu'à presque neuf heures. Il ne bougea pas, Julia dormait la tête au creux de son bras. Son maquillage s'était éparpillé sur son propre visage ou sur le traversin, mais une légère trace de rose rehaussait toujours la beauté de ses pommettes. Un rayon orangé du soleil couchant partait du pied du lit et éclairait la cheminée, où l'eau dans la casserole bouillait férolement. Dans la cour, la femme ne chantait plus, mais les cris lointains d'enfants flottaient depuis la rue. Il se demanda vaguement si, dans le passé aboli, il avait été courant de rester au lit comme ça, dans la fraîcheur d'un soir d'été, un homme et une femme dénudés, faisant l'amour quand ils le désiraient, discutant de ce qu'ils voulaient, ne ressentant aucune obligation de se lever, simplement étendus et écoutant les bruits paisibles du dehors. Une époque où cela aurait semblé ordinaire n'avait sans doute jamais existé. Julia se réveilla, frotta ses yeux et se redressa sur ses coudes pour regarder le poêle.

« La moitié de l'eau s'est évaporée, dit-elle. Je vais me lever et faire du café dans un moment. On a une heure. À quelle heure ils coupent la lumière chez toi ?

– Vingt-trois heures trente.

– C'est à vingt-trois heures au foyer. Mais tu dois y être avant, parce que... Eh ! Casse-toi, saleté ! »

Elle se contorsionna soudain à travers le lit, saisit une chaussure au sol et la projeta dans le coin de la pièce dans un geste masculin du bras, exactement comme il l'avait vue envoyer le dictionnaire sur Goldstein, le matin pendant les Deux Minutes de Haine.

« Qu'est-ce que c'était ? demanda-t-il, surpris.

– Un rat. Je l'ai vu passer son sale museau à travers le lambris. Il y a un trou là-bas. Je lui ai bien fait peur, en tout cas.

– Des rats ! murmura Winston. Dans cette pièce !

– Il y en a partout », dit Julia, indifférente, en se recouchant. « On en a même dans la cuisine au foyer. Certains quartiers de Londres sont infestés. Tu sais qu'ils attaquent les enfants ? Eh oui ! Dans

certaines rues, les mères osent pas laisser leur bébé seul plus de deux minutes. Ce sont les gros marron qui font ça. Et le pire avec ces saletés, c'est qu'ils vont toujours...

— *Arrête !* dit Winston, les yeux solidement clos.

— Trésor ! Tu es devenu tout pâle. Qu'est-ce qu'il y a ? Ils te mettent mal ?

— De toutes les horreurs du monde — un rat ! »

Elle le serra contre lui et l'entoura de ses bras, comme pour le rassurer avec la chaleur de son corps. Il ne rouvrit pas tout de suite ses yeux. Pendant un moment, il eut l'impression d'être de retour dans un cauchemar qui s'était répété tout au long de sa vie. C'était toujours à peu près le même. Il se tenait face à un mur de ténèbres, et, de l'autre côté, se trouvait quelque chose d'insoutenable, quelque chose de trop effrayant pour y faire face. Dans son rêve, son plus grand sentiment était toujours celui d'une grande déception de lui-même, car il savait très bien ce qui se trouvait de l'autre côté du mur de ténèbres. Avec un effort funeste, comme arracher une partie de son cerveau, il aurait même pu tirer la chose dans la lumière. Il se réveillait toujours sans savoir ce que c'était : mais d'une façon ou d'une autre, c'était relié à ce que Julia allait dire avant qu'il ne la coupât.

« Je suis désolé, dit-il. C'est rien. J'aime pas les rats, c'est tout.

— T'inquiète, trésor, on va pas laisser ces saletés s'installer ici. Je vais boucher le trou avec des linges avant qu'on parte. Et la prochaine fois qu'on vient, j'apporterai du plâtre pour le colmater comme il faut. »

Le noir instant de panique était déjà à moitié oublié. Se sentant légèrement honteux, il s'assit contre la tête de lit. Julia sortit du lit, enfila sa combinaison et prépara le café. L'odeur qui s'éleva de la casserole était si intense et excitante qu'ils fermèrent la fenêtre, de peur que quelqu'un dehors la remarquât et devînt trop curieux. Ce qui était encore mieux que le goût du café, c'était la texture soyeuse que lui donnait le sucre, quelque chose que Winston avait presque complètement oublié après des années de saccharine. Avec une main dans sa poche et l'autre tenant un morceau de pain recouvert de

confiture, Julia déambula dans la pièce, jetant un regard indifférent à la bibliothèque, soulignant la meilleure façon de réparer la table à rabat, se laissant tomber dans le fauteuil râpeux pour voir s'il était confortable, et examinant l'absurde horloge aux douze heures avec une sorte d'amusement compréhensif. Elle amena le presse-papier en verre sur le lit pour mieux le regarder dans la lumière. Il le lui prit de sa main, fasciné, comme toujours, par l'aspect doux et liquide du verre.

« Tu penses que c'est quoi ? demanda Julia.

— Je pense pas que ce soit quoi que ce soit — je veux dire, je pense pas que ça ait jamais servi. C'est ça que j'aime. C'est un petit morceau d'histoire qu'ils ont oublié d'altérer. C'est un message d'il y a une centaine d'années, si quelqu'un savait le déchiffrer.

— Et ce tableau là, dit-elle en hochant la tête vers la gravure sur le mur opposé, il aurait cent ans aussi ?

— Plus. Deux-cents, je dirais. On peut pas être sûr. C'est impossible de savoir l'âge de quoi que ce soit de nos jours. »

Elle s'approcha pour l'examiner. « Voilà d'où cette saleté a sorti son museau », dit-elle en donnant un coup dans le lambris juste sous le tableau. « C'est quoi cet endroit ? Je l'ai déjà vu quelque part. »

« C'est une église, ou plutôt c'en était une. Elle s'appelait Saint-Clément. » Le fragment de la comptine que M. Charrington lui avait apprise lui revint en tête, et il ajouta, à moitié nostalgique : « “Oranges, citrons pour Mère-Grand”, disent les cloches de Saint-Clément ! »

À sa plus grande surprise, elle poursuivit :

« *Tu me dois trois florins* », disent les cloches de Saint-Martin.

« *Quand paieras-tu ton crédit ?* », disent les cloches de l'Old Bailey.

« Je sais plus comment ça fait après. Mais en tout cas je me souviens que ça se termine par “Voici une bougie pour éclairer ton lit, voici une machette pour te couper la tête !” »

C'était comme les deux faces d'une pièce de monnaie. Mais il devait y avoir un autre vers après « les cloches de l'Old Bailey ». Il était peut-être possible de le déterrer de la mémoire de M. Charrington, avec la bonne approche.

« Qui t'a appris ça ? demanda-t-il.

— Mon grand-père. Il me le racontait quand j'étais une petite fille. Il a été vaporisé quand j'avais huit ans — en tout cas, il a disparu. Je me demande ce que c'est un citron, ajouta-t-elle en changeant de sujet. J'ai déjà vu des oranges. C'est une sorte de fruit rond avec une peau épaisse.

— Je me souviens des citrons, dit Winston. Il y en avait plein dans les années cinquante. Ils étaient si acides que ça te faisait serrer les dents rien qu'à les sentir.

— Je suis sûr qu'il y a plein de bêtes derrière ce tableau, dit Julia. Je le décrocherai pour y passer un bon coup de propre un de ces jours. Je suppose que c'est bientôt l'heure qu'on se quitte. Je dois commencer à nettoyer ce maquillage. Fait chier ! J'enlèverai le rouge à lèvres de ton visage après. »

Winston resta sur le lit encore quelques minutes. La pièce s'assombrissait. Il se tourna vers la lumière et perdit son regard dans le presse-papier en verre. Le plus infiniment intéressant n'était pas le morceau de corail mais l'intérieur du verre lui-même. Il avait une telle profondeur, et pourtant il était presque transparent comme l'air. C'était comme si la surface du verre avait été la courbure du ciel, encapsulant un monde minuscule avec son atmosphère. Il eut l'impression de pouvoir y entrer, et même qu'il y était, avec le lit en acajou et la table à rabat, et l'horloge et la gravure en métal et le presse-papier lui-même. Le presse-papier était la pièce dans laquelle il se trouvait, et le corail était la vie de Julia et la sienne, figées dans une sorte d'éternité au cœur du cristal.

CHAPITRE V

Syme avait disparu. Un matin, il ne s'était pas présenté au travail : quelques inconscients avaient commenté son absence. Le lendemain, personne ne le mentionna. Trois jours après, Winston se rendit à l'entrée du département des Archives pour examiner le panneau d'affichage. Sur une des feuilles était imprimée la liste des membres du Comité du Jeu d'Échecs, dont Syme avait été membre. Elle était presque exactement comme elle avait toujours été — rien n'avait été barré — mais elle était plus courte d'un nom. C'était suffisant. Syme avait cessé d'exister : il n'avait jamais existé.

La chaleur était étouffante. Dans le labyrinthe du Ministère, les pièces, sans fenêtres et à l'air conditionné, conservaient leur température normale, mais à l'extérieur, les trottoirs vous brûlaient les pieds et l'odeur du métro aux heures de pointe était absolument nauséabonde. Les préparatifs de la Semaine de Haine battaient leur plein, et le personnel de tous les ministères faisait des heures supplémentaires. Il fallait organiser tous les défilés, les assemblées, les parades militaires, les discours, les statues de cire, les films, les programmes de télécran ; ériger des tribunes, construire des emblèmes, imaginer des slogans, écrire des chansons, propager des rumeurs, truquer des photographies. L'unité de Julia au département des Fictions avait dû arrêter la production de romans pour produire en urgence une série de pamphlets remplis d'atrocités. Winston, en plus de son travail ordinaire, passait de longues périodes chaque jour à passer en revue les archives du *Times* pour altérer et embellir les articles qui seraient cités dans les discours. Tard la nuit, quand des foules turbulentes de prolos arpentaient les rues, l'atmosphère de la ville

devenait étrangement fébrile. Les missiles s'écrasaient plus souvent que jamais, et parfois, au loin, il y avait d'énormes explosions que personne ne pouvait expliquer et qui étaient la source des rumeurs les plus folles.

La nouvelle chanson qui serait l'hymne de la Semaine de Haine (elle s'appelait le *Chant de Haine*) avait déjà été composée et était diffusée sans relâche sur les télécrans. Elle avait un rythme sauvage et agressif, qui ne pouvait pas vraiment être considéré comme de la musique, mais ressemblait au battement d'un tambour. Hurlée par des centaines de voix au son des claquements de bottes, elle était terrifiante. Les prolos l'appréciaient particulièrement, et dans leurs sorties nocturnes, elle entraînait en concurrence avec la toujours populaire *C'était un amour impossible*. Les enfants des Parsons la jouaient inlassablement jour et nuit avec un peigne et un rouleau de papier toilette. Les soirées de Winston étaient plus remplies que jamais. Des escouades de volontaires, emmenées par Parsons, préparaient la rue pour la Semaine de Haine, assemblant des banderoles, peignant des affiches, érigeant des mâts pour les drapeaux sur les toits et tendant périlleusement des câbles en travers de la rue pour accrocher des bannières. Parsons se vantait que rien que la Résidence de la Victoire arborerait quatre-cents mètres de pavoisement. Il était dans son élément et gai comme un pinson. La chaleur et le travail manuel lui avaient même donné un prétexte pour enfiler à nouveau ses bermudas et ouvrir sa chemise le soir. Il était partout à la fois, poussant, tirant, sciant, martelant, improvisant, enhardissant tout le monde de ses exhortations camaradesques et suintant du moindre repli de sa peau ce qui semblait être un flot inépuisable de transpiration acré.

Une nouvelle affiche recouvrit soudain Londres. Elle n'avait aucun texte, et représentait simplement la monstrueuse silhouette d'un soldat eurasien, de trois ou quatre mètres de haut, s'élançant avec son insondable visage mongol et ses énormes bottes, une mitraillette sur ses hanches pointée vers l'avant. D'où que vous regardiez l'affiche, le canon du fusil, exagéré par la perspective, semblait vous tenir en joue. Elle avait été placardée sur tous les espaces libres de tous les murs, surpassant même en nombre les portraits de Tonton. Les prolos,

normalement indifférents à la guerre, étaient chauffés à blanc pour les faire entrer dans l'une de leurs périodes de frénésie patriotique. Comme pour s'accorder au sentiment général, les missiles avaient tué plus de monde que d'habitude. Un d'eux était tombé sur un cinéma bondé de Stepney, ensevelissant des centaines de victimes sous les gravats. Toute la population avoisinante s'était regroupée pour une longue marche funéraire qui avait duré des heures, en profitant pour exprimer leur indignation. Une autre bombe était tombée sur un terrain vague qui servait d'aire de jeu, et plusieurs dizaines d'enfants furent réduits en miettes. Il y eut davantage de manifestations furieuses, des effigies de Goldstein furent brûlées, des centaines d'affiches du soldat eurasien furent arrachées et jetées au feu, et plusieurs boutiques furent pillées dans l'agitation ; puis une rumeur avait circulé, prétendant que des espions dirigeaient les missiles grâce à des ondes radio, et un vieux couple suspecté d'être d'origine étrangère avait péri dans l'incendie de leur maison.

Dans la pièce au-dessus de la boutique de M. Charrington, quand ils pouvaient y aller, Julia et Winston s'étendaient côte-à-côte sur le lit défaït sous la fenêtre ouverte, nus pour rester frais. Le rat n'était pas revenu, mais les punaises s'étaient horriblement multipliées avec la chaleur. Ça ne semblait pas avoir d'importance. Sale ou propre, la pièce était le paradis. Dès qu'ils arrivaient, ils saupoudraient tout de poivre acheté au marché noir, arrachaient leurs vêtements et faisaient l'amour, leurs corps transpirant, s'endormaient puis se réveillaient pour découvrir que les punaises s'étaient regroupées et se préparaient pour la contre-attaque.

Ils se retrouverent quatre, cinq, six, sept fois même, pendant le mois de juin. Winston avait cessé de boire du gin à toute heure. Il semblait ne plus en avoir besoin. Il avait grossi, son ulcère s'était résorbé, laissant seulement une tache brune au-dessus de sa cheville, ses quintes de toux matinales étaient passées. La vie avait cessé d'être intolérable, il ne ressentait plus les pulsions de faire des grimaces au télécran ou de hurler des insanités. Maintenant qu'ils avaient une cachette sûre, presque un foyer, se voir irrégulièrement ou pour quelques heures seulement ne semblait même plus être une épreuve.

Ce qui était important était que la pièce au-dessus de la brocante existât. Savoir qu'elle était là, intacte, était presque comme y être. La pièce était un univers, une poche du passé où les animaux éteints pouvaient se rendre. M. Charrington, songea Winston, était un autre animal éteint. Il s'arrêtait souvent pour discuter quelques minutes avec M. Charrington en montant les escaliers. Le vieil homme semblait ne jamais sortir, ou très rarement, alors qu'il n'avait presque pas de clients. Il menait une existence spectrale entre la petite et sombre boutique et la cuisine encore plus petite où il préparait ses repas et qui contenait, entre autres, un gramophone incroyablement ancien avec un énorme pavillon. Il semblait heureux de pouvoir parler. Errant au milieu de ses objets sans valeur, avec son long nez, son épais lorgnon, ses épaules voutées dans sa veste en velours, il ressemblait plus à collectionneur qu'un marchand. Avec une sorte d'enthousiasme éteint, il pointait telle ou telle babiole — un bouchon de bouteille en porcelaine, le couvercle peint d'une tabatière cassée, un médaillon de pacotille contenant une mèche de cheveux d'un bébé mort depuis longtemps — sans jamais demander à Winston de l'acheter, mais au mieux de l'admirer. Discuter avec lui était comme écouter le tintement d'une boîte à musique usée. Il avait extirpé des confins de sa mémoire d'autres morceaux de comptines oubliées. Il y en avait une à propos de quatre-vingts merles, une autre à propos d'une vache à la corne tordue, et une autre à propos de la mort du pauvre Cock Robin. « Je pense que ça va vous intéresser », disait-il avec un petit rire gêné avant de présenter un nouveau morceau. Mais il ne parvenait pas à se remémorer plus de quelques vers de chaque comptine.

Ils savaient tous les deux — et d'une certaine façon, ça ne quittait jamais leur esprit — que la situation actuelle ne pourrait pas durer longtemps. Quelquefois, la mort leur semblait aussi palpable que le lit sur lequel ils se trouvaient, et ils s'enlaçaient dans une sorte de sensualité désespérée, comme une âme damnée s'accrochait à son dernier moment de plaisir alors que l'horloge s'apprétrait à sonner sa fin. Mais d'autres fois, ils avaient un sentiment non seulement de sécurité mais également de pérennité. Tant qu'ils seraient dans

cette pièce, ressentiaient-ils, aucun mal ne pourrait leur arriver. Il était difficile et dangereux de s'y rendre, mais la pièce en elle-même était un sanctuaire. C'était comme quand Winston avait plongé son regard au cœur du presse-papier, avec le sentiment qu'il serait possible de pénétrer dans le monde de verre, et qu'une fois dedans, le temps pourrait être arrêté. Ils s'abandonnaient souvent à des rêveries d'évasion. Leur chance durerait éternellement, ils continueraient ainsi leur romance, pour le restant de leurs jours. Ou Katharine décèderait, et par de subtiles manœuvres, Winston et Julia parviendraient à se marier. Ou ils se suicideraient ensemble. Ou ils disparaîtraient, se transformeraien pour ne pas être reconnus, apprendraient à parler avec l'accent prolo, trouveraient du boulot dans une usine et vivraient anonymement dans une ruelle. Ce n'était que chimères, ils le savaient tous les deux. En réalité, il n'y avait aucune évasion possible. Même le projet le plus réaliste, le suicide, ils n'avaient pas l'intention de le réaliser. S'accrocher, jour après jour, semaine après semaine, vivant un présent sans futur, semblait un instinct indépassable, comme un poumon prend le prochain souffle tant qu'il y a de l'air.

Parfois, ils discutaient aussi de s'engager dans une rébellion active contre le Parti, mais sans savoir comment faire le premier pas. Même si la légendaire Fraternité était une réalité, la difficulté de la contacter subsistait. Il lui raconta l'étrange intimité qui existait, ou semblait exister, entre lui et O'Brien, et la pulsion qu'il ressentait parfois d'aller à sa rencontre, de lui annoncer qu'il était un ennemi du Parti et de lui demander son aide. Curieusement, à Julia, cela ne sembla pas être une action inconsidérée. Elle avait l'habitude de juger les personnes à leur visage, et il lui parut naturel que Winston eût confiance en O'Brien sur la foi d'un regard échangé. Elle considérait en plus que tout le monde ou presque détestait en secret le Parti et enfreindrait les règles si c'était possible sans risques. Mais elle refusait de croire qu'une opposition organisée et de grande envergure existât ou pût exister. Les fables à propos de Goldstein et son armée souterraine, disait-elle, n'était que des conneries que le Parti avait inventées pour ses propres besoins et que vous deviez prétendre croire. D'innombrables fois, aux rassemblements du Parti ou lors de manifestations spontanées,

elle avait hurlé pour réclamer l'exécution de personnes dont elle n'avait jamais entendu le nom et dont elle ne croyait pas un mot de leurs supposés crimes. Aux procès publics, elle avait pris sa place dans les détachements de la Ligue de la Jeunesse qui entouraient la cour du matin au soir, scandant régulièrement « Mort aux traîtres ! » Pendant les Deux Minutes de Haine, elle dépassait tous les autres en criant des insultes contre Goldstein. Et pourtant elle n'avait quasiment aucune idée de qui était Goldstein et des doctrines qu'il était supposé représenter. Elle avait grandi après la Révolution et était trop jeune pour se souvenir des batailles idéologiques des années cinquante et soixante. Un mouvement politique indépendant lui était inconcevable : le Parti était dans tous les cas invincible. Il existerait toujours, et serait toujours le même. Vous pouviez seulement vous rebeller par une désobéissance secrète, ou, au mieux, par des actes de violence isolés, comme tuer quelqu'un ou faire exploser quelque chose.

D'une certaine façon, elle était bien plus lucide que Winston, et bien moins sensible à la propagande du Parti. Il mentionna une fois en passant la guerre contre Eurasia, elle l'étonna en lui disant que pour elle, la guerre n'avait pas lieu. Les missiles qui tombaient tous les jours sur Londres étaient probablement tirés par le gouvernement d'Océania lui-même, « juste pour garder les gens dans la peur ». C'était une idée qui ne lui avait littéralement jamais traversé l'esprit. Elle éveilla aussi en lui une sorte de jalousie en lui racontant que pendant les Deux Minutes de Haine, sa plus grande difficulté était de se retenir d'éclater de rire. Mais elle ne questionnait les enseignements du Parti que quand ils touchaient d'une manière ou d'une autre à sa propre vie. Elle était souvent prête à accepter la mythologie officielle, simplement parce que la différence entre la réalité et le mensonge ne lui semblait pas importante. Elle croyait, par exemple, l'ayant appris à l'école, que le Parti avait inventé les avions. (Pendant sa scolarité, se souvenait Winston, à la fin des années cinquante, c'était seulement les hélicoptères que le Parti soutenait avoir inventés ; quelques dizaines d'années plus tard, quand Julia avait été à l'école, il se réclamait déjà de l'avion ; encore une génération et il se réclamerait de la

machine à vapeur.) Et quand il lui dit que les avions avaient existé avant sa naissance, et bien avant la Révolution, le fait lui sembla complètement inintéressant. Après tout, qu'est-ce que ça changeait de savoir qui avait inventé les avions ? Ce fut un plus grand choc pour lui de découvrir au détour d'une remarque qu'elle ne se souvenait pas qu'Océania, quatre ans plus tôt, avait été en guerre contre Estasia et en paix avec Eurasia. Certes, elle considérait la guerre comme une imposture, mais elle n'avait apparemment pas remarqué que l'ennemi avait changé de nom. « Je croyais qu'on avait toujours été en guerre contre Eurasia », dit-elle vaguement. Cela l'effraya un peu. L'invention des avions datait de bien avant sa naissance, mais le changement de la guerre n'avait eu lieu que quatre ans plus tôt, bien après qu'elle fût devenue adulte. Il se disputa avec elle sur le sujet pendant peut-être un quart d'heure. À la fin, il parvint à la forcer à se remémorer jusqu'à ce qu'elle se souvînt vaguement qu'à un moment, Estasia et non Eurasia avait été l'ennemi. Mais pour elle, ça n'avait aucune importance. « Mais on s'en fout, non ? dit-elle impatiemment. C'est juste une putain de guerre après une autre, et tout le monde sait que les infos sont que des mensonges de toute façon. »

Il lui parlait parfois du département des Archives et des falsifications éhontées qu'il y commettait. Cela ne semblait pas l'horrrifier. Elle ne ressentait pas l'abîme s'ouvrir sous ses pieds à la pensée de mensonges devenant réalités. Il lui raconta l'histoire de Jones, Aaronson et Rutherford et le morceau de papier qu'il avait momentanément eu entre les mains. Cela ne la troubla pas. Au début, en effet, elle n'avait pas compris l'intérêt de l'histoire.

« C'était des amis à toi ? demanda-t-elle.

– Non, je ne les ai jamais connus. C'était des membres du Parti Intérieur. Et puis ils étaient bien plus âgés que moi. Ils appartenaient à l'ancien temps, avant la Révolution. Je les connaissais juste de vue.

– Alors pourquoi tu t'en fais pour eux ? Des gens sont tués tout le temps, non ? »

Il essaya de lui faire comprendre.

« C'était un cas exceptionnel. C'était pas juste question de quelqu'un qui se fait tuer. Est-ce que tu réalises que le passé, chaque jour,

est en réalité aboli ? S'il survit quelque part, c'est dans quelques objets concrets, qui ne sont pas attachés à des mots, comme ce morceau de verre, là. On ne sait déjà quasiment plus rien de la Révolution et des années avant la Révolution. Chaque archive a été détruite ou falsifiée, chaque livre a été réécrit, chaque tableau a été repeint, chaque statue et chaque rue a été renommée, chaque date a été altérée. Et ce processus se répète jour après jour, minute après minute. L'Histoire s'est arrêtée. Rien n'existe sauf un présent infini où le Parti a toujours raison. Je *sais*, bien sûr, que le passé a été falsifié, mais il ne sera jamais possible pour moi de le prouver, même si je fais la falsification moi-même. Une fois que c'est fait, il n'y a plus de preuves. La seule preuve est dans mon esprit, et je ne peux pas être certain que d'autres êtres humains partagent mes souvenirs. Une seule fois, dans toute ma vie, j'ai eu une preuve concrète *après* les événements — des années après.

— Et ça a servi à quoi ?

— À rien, parce que je l'ai jetée quelques instants après. Mais si ça arrivait de nouveau aujourd'hui, je la garderais.

— Eh bien, pas moi ! dit Julia. Je suis prête à prendre des risques, mais pour des choses qui en valent la peine, pas pour un vieux bout de journal. Qu'est-ce que tu en aurais fait si tu avais pu le garder ?

— Sans doute pas grand-chose. Mais c'était une preuve. Elle aurait pu semer le doute ici ou là, à supposer que j'ose la montrer à quiconque. Je ne pense pas qu'on puisse changer quoi que ce soit pendant notre vie. Mais on peut imaginer de petits noeuds de résistance se former ici ou là — des petits groupes de personnes se regroupant ensemble, et devenant de plus en plus importants, laissant même quelques traces derrière eux, pour que la génération suivante puisse poursuivre là où ils se sont arrêtés.

— La génération suivante ne m'intéresse pas, trésor. Je m'intéresse à *nous*.

— Tu n'es qu'une rebelle de sous la ceinture, lui dit-il. »

Elle trouva cette impertinence brillante, et l'enlaça de plaisir.

Elle n'avait pas le moindre intérêt pour les ramifications de la doctrine du Parti. Dès qu'il commençait à parler des principes de

l’Angsoc, du doublepense, de la transformation du passé et du déni de la réalité objective, et à utiliser des mots de nouvelangue, elle devenait ennuyée et confuse et disait qu’elle ne prêtait jamais attention à ce genre de choses. On savait que c’était des conneries, pourquoi se faire du souci pour ça ? Elle savait quand applaudir et quand huser, et c’était tout ce qui comptait. S’il persistait à parler de ces sujets, elle avait la manie déconcertante de s’endormir. Elle faisait partie de ces personnes qui pouvaient s’endormir n’importe quand, dans n’importe quelle position. En lui parlant, il réalisa comme il était facile de donner l’apparence de l’orthodoxie tout en n’ayant aucune idée de ce que l’orthodoxie impliquait. D’une certaine façon, la vision du monde du Parti imprimaît le mieux sur les personnes incapables de la comprendre. On pouvait leur faire accepter toutes les violations les plus flagrantes de la réalité, parce qu’ils ne réalisaient pas complètement lénormité de ce qu’on leur demandait, et ne s’intéressaient pas suffisamment aux événements publics pour se rendre compte de ce qu’il se passait. Par manque de compréhension, ils demeuraient sains d’esprit. Ils avalaient simplement tout, et ce qu’ils avaient ne leur faisait pas de mal, puisque ça ne laissait aucun résidu, comme un grain de maïs passerait sans être digéré dans le corps d’un oiseau.

CHAPITRE VI

C'était enfin arrivé. Le signal tant attendu s'était produit. Il lui sembla qu'il l'avait attendu toute sa vie.

Il marchait dans le long couloir du Ministère, et se trouvait presque là où Julia lui avait glissé le papier dans la main, quand il réalisa que quelqu'un de plus grand que lui marchait juste dans son dos. La personne, qui qu'elle fût, toussa légèrement, visiblement pour s'apprêter à parler. Winston s'arrêta brusquement et se retourna. C'était O'Brien.

Ils se trouvaient enfin face à face, et sa seule envie semblait être de s'enfuir. Son cœur battait violemment. Il aurait été incapable de parler. O'Brien, quant à lui, avait poursuivi son mouvement et posa un instant une main amicale sur le bras de Winston, si bien qu'ils marchaient maintenant tous les deux côté-à-côte. Il commença à parler avec cette courtoisie solennelle particulière qui le différenciait de la majorité des membres du Parti Intérieur.

« Cela fait longtemps que j'espérais avoir l'opportunité de te parler, dit-il. Je lisais un de tes articles en nouvelangue dans le *Times* l'autre jour. Tu cultives un intérêt expert pour la nouvelangue, me semble-t-il ? »

Winston avait retrouvé un peu de sa contenance.

« Pas vraiment expert, répondit-il. Je ne suis qu'un amateur. Ce n'est pas mon domaine. Je n'ai jamais rien eu à voir avec la fabrication de la langue.

— Mais tu l'écris très élégamment, dit O'Brien. Ce n'est pas que ma propre opinion. Je parlais récemment à un de tes amis qui est lui un expert. Son nom m'échappe pour le moment. »

À nouveau, le cœur de Winston tressaillit douloureusement. Il était inconcevable que cela ne fût pas autre chose qu'une référence à Syme. Mais Syme n'était pas seulement mort, il était aboli, une *nonpersonne*. Toute référence l'identifiant aurait été funestement dangereuse. La remarque d'O'Brien avait manifestement été pensée comme un signal, un nom de code. En partageant un petit acte de crimepense, il les avait transformés tous les deux en complices. Ils avaient continué à marcher lentement le long du couloir, mais O'Brien s'était maintenant arrêté. Avec la curieuse et désarmante gentillesse qu'il parvenait toujours à insuffler dans ce geste, il réajusta ses lunettes sur son nez. Puis il poursuivit :

« Ce que je voulais vraiment dire, c'est que j'ai remarqué que dans ton article, tu as utilisé deux mots qui sont devenus obsolètes. Mais cela est très récent. As-tu regardé la dixième édition du Dictionnaire de Nouvelangue ?

— Non, répondit Winston. Je ne pense pas qu'il ait déjà été distribué. On utilise toujours la neuvième au département des Archives.

— La dixième édition n'est pas prévue pour apparaître avant plusieurs mois, il me semble. Mais quelques copies préliminaires circulent déjà. J'en ai une. Peut-être cela t'intéresserait-il de la regarder ?

— Avec grand plaisir, répondit immédiatement Winston, devinant où cela menait.

— Certaines nouvelles évolutions sont délicieusement ingénieuses. La réduction du nombre de verbes devrait t'intéresser au plus haut point, je pense. Voyons voir, dois-je t'envoyer un messager avec le Dictionnaire ? Mais j'ai bien peur d'oublier ce genre de choses, comme à mon habitude. Peut-être pourrais-tu venir le chercher à mon appartement à un moment de ta convenance ? Attends. Laisse-moi te donner mon adresse. »

Ils se tenaient devant un télécran. Avec une légère nonchalance, O'Brien fouilla deux de ses poches et sortit un petit carnet en cuir et un porte-plume doré. Immédiatement sous le télécran, tourné de façon à ce que quiconque surveillant de l'autre côté pût voir ce qu'il écrivait, il griffonna une adresse, arracha la page, et la tendit à

Winston.

« Je suis chez moi le soir, d'ordinaire, dit-il. Si ce n'est pas le cas, mon domestique te donnera le Dictionnaire. »

Il partit, laissant Winston avec le morceau de papier en main, sans avoir cette fois besoin de le dissimuler. Néanmoins, il mémorisa précautionneusement ce qui était écrit, et, plusieurs heures plus tard, le jeta dans le trou de mémoire avec une masse d'autres papiers.

Ils n'avaient parlé que quelques minutes tout au plus. Cet épisode ne pouvait avoir qu'une seule signification. C'était un moyen détourné pour que Winston obtînt l'adresse d'O'Brien. C'était nécessaire, car à moins de demander directement, il était impossible de savoir où quiconque habitait. Il n'existe aucun annuaire. « Si jamais tu veux me voir, voici où tu peux me trouver », lui disait O'Brien. Peut-être même y aurait-il un message dissimulé quelque part dans le Dictionnaire. Mais en tout cas, une chose était sûre. La conspiration dont il avait rêvé existait, et il en avait atteint une périphérie.

Il savait que tôt ou tard il obéirait aux injonctions d'O'Brien. Peut-être demain, peut-être bien plus tard — il n'était pas certain. Ce qui arrivait n'était que la conclusion d'un processus qui avait démarré des années plus tôt. Le premier pas avait été une pensée secrète, involontaire, le second avait été l'ouverture du journal intime. Il était passé des pensées aux mots, et maintenant des mots aux actions. Le dernier pas le mènerait au ministère de l'Amour. Il l'avait accepté. La fin était contenue dans le commencement. Mais c'était effrayant : ou, plus précisément, c'était comme un avant-goût de la mort, comme être un peu moins vivant. Même quand il avait parlé avec O'Brien, quand le sens des mots l'avait pénétré, un frisson glacial avait envahi son corps. Il avait eu la sensation de descendre dans l'humidité d'une tombe, et ce n'était guère réconfortant car il avait toujours su que la tombe était là et l'attendait.

CHAPITRE VII

Winston s'était réveillé les larmes aux yeux. Julia, endormie, roula contre lui, murmurant quelque chose ressemblant à « Qu'est-ce qu'il y a ? »

« J'ai rêvé de... » commença-t-il, avant de s'arrêter. C'était trop complexe pour être décrit en mots. Il y avait le rêve en lui-même, et il y avait le souvenir qui y était attaché qui avait submergé son esprit juste après son réveil.

Il s'allongea, les yeux clos, toujours envahi de l'atmosphère de son rêve. C'était un rêve vaste, lumineux, dans lequel sa vie entière semblait s'étirer devant lui, comme un paysage un soir d'été après la pluie. Il avait eu lieu entièrement dans le presse-papier en verre, mais la surface du verre était la courbure du ciel, et à l'intérieur, tout était saturé d'une douce lumière où l'on pouvait distinguer des horizons infinis. Le rêve s'était aussi retrouvé dans — et, en un sens, avait consisté en — un geste du bras de sa mère, le même geste refait trente ans plus tard par la femme juive qu'il avait vue dans le film d'actualité, tentant de protéger le petit garçon des balles, avant que les hélicoptères ne les pulvérissent tous les deux.

« Est-ce que tu sais, dit-il, que jusqu'à présent, je croyais avoir tué ma mère ?

— Pourquoi tu l'as tuée ? répondit Julia, à moitié endormie.

— Je ne l'ai pas tuée. Pas physiquement. »

Il s'était remémoré dans son rêve sa dernière vision de sa mère, et peu après son réveil, l'amas de petits événements l'entourant lui revint. C'était un souvenir qu'il avait dû délibérément sortir de sa conscience pendant des années. Il n'était pas certain de la date, mais

il n'avait pas pu avoir moins de dix ans, peut-être douze, quand c'était arrivé.

Son père avait disparu quelques temps plus tôt ; il ne se souvenait pas quand. Il se souvenait mieux de l'atmosphère difficile et bruyante de l'époque : les paniques fréquentes à cause des raids aériens et les abris dans les stations de métro, les tas de gravats partout, les proclamations inintelligibles placardées aux coins des rues, les gigantesques files d'attente devant les boulangeries, les rafales intermittentes de mitrailleuses au loin — et par-dessus tout, le fait qu'il n'y avait jamais assez à manger. Il se souvenait des longs après-midis passés avec les autres garçons à fouiller les poubelles et les piles de détritus, ramassant les tiges de feuilles de chou, les pelures de pommes de terre, parfois même des morceaux de croûte de pain rassis desquels ils retiraient délicatement les cendres ; et aussi à attendre le passage de camions qui passaient par une certaine route et qui étaient connus pour transporter de la nourriture pour bétail, et desquels, quand ils soubresautaient par-dessus les nids-de-poule de la chaussée, s'échappaient parfois quelques morceaux de tourteau de graines.

Quand son père disparut, sa mère n'exprima aucune surprise ou violent chagrin, mais son attitude changea subitement. Elle sembla devenir complètement apathique. Il était évident, même à Winston, qu'elle attendait un événement qu'elle savait survenir. Elle faisait tout ce qui était nécessaire — elle cuisinait, nettoyait, rapiéçait, faisait le lit, passait la serpillière, époussetait la cheminée — toujours très lentement et avec une étrange économie de mouvements, comme le mannequin d'un artiste qui bougerait de son propre chef. Les larges formes de son corps semblaient naturellement tendre vers l'immobilité. Pendant des heures, elle restait presque immobile sur le lit, allaitant sa petit sœur, un petit enfant malade de deux ou trois ans, très silencieuse, au visage rendu simiesque par la maigreur. Très occasionnellement, elle prenait Winston dans ses bras et le pressait contre elle pendant un long moment sans rien dire. Il était conscient, malgré sa jeunesse et son égoïsme, que c'était d'une certaine manière relié à la chose jamais mentionnée qui surviendrait bientôt.

Il se souvenait de la pièce dans laquelle ils vivaient, sombre, sentant

le renfermé, qui semblait à moitié remplie par un lit à la couverture matelassée blanche. Il y avait un brûleur à gaz dans le garde-feu, une étagère sur laquelle ils gardaient la nourriture, et, sur le palier, un évier en céramique brune, commun à plusieurs pièces. Il se souvenait du corps monumental de sa mère se penchant au-dessus du gaz pour remuer quelque chose dans une casserole. Par-dessus tout, il se souvenait de cette faim permanente, et des batailles épiques et sordides aux repas. Il harcelait sa mère, lui demandant encore et encore pourquoi il n'y avait pas plus de nourriture, il lui criait et lui fulminait dessus (il se souvenait même du ton de sa voix, qui commençait à muer prématurément et tonnait parfois d'une façon particulière), ou il tentait un numéro larmoyant de pathos pour obtenir plus que sa part. Sa mère était parfaitement prête à lui donner plus que sa part. Elle trouvait normal que lui, « le garçon », ait la plus grosse portion ; mais plus elle lui en donnait, plus il en réclamait. À chaque repas, elle le suppliait de ne pas être égoïste et de se souvenir que sa petite sœur était malade et avait aussi besoin de manger, mais c'était inutile. Il criait de rage quand elle arrêtait de le servir, il essayait de lui arracher la casserole et la louche des mains, il prenait des morceaux dans le plat de sa sœur. Il savait qu'il affamait les deux autres, mais il ne pouvait pas s'en empêcher ; il lui semblait même que c'était son droit de le faire. La faim hurlant dans son ventre semblait le justifier. Entre les repas, si sa mère n'y prenait pas garde, il pillait la misérable réserve de nourriture sur l'étagère.

Un jour, une ration de chocolat fut distribuée. Il n'y en avait pas eu depuis des semaines ou des mois. Il se souvenait très précisément de ce précieux petit morceau de chocolat. C'était un morceau de deux onces² (ils parlaient encore en onces en ce temps-là) à partager entre eux trois. Il était évident qu'il dût être divisé en trois parts égales. Soudain, comme s'il écoutait quelqu'un d'autre, Winston s'entendit exiger d'une voix tonitruante qu'on lui donnât tout le morceau. Sa mère lui dit de ne pas être gourmand. Il y eut une longue dispute, épuisante, interminable, faite de cris, de gémissements, de pleurs, de

2. Cinquante-sept grammes — ndt.

remontrances, de marchandages. Sa petite sœur, agrippée à sa mère de ses deux mains, exactement comme un bébé singe, le regardait par-dessus son épaule de ses grands yeux tristes. À la fin, sa mère brisa trois-quarts du chocolat et les donna à Winston, donnant l'autre quart à sa sœur. La petite fille le prit et le regarda bêtement, ne sachant sans doute pas ce que c'était. Winston l'observa pendant un moment. Puis, d'un vif mouvement, il arracha le morceau de chocolat de la main de sa sœur et s'enfuit par la porte.

« Winston ! Winston ! cria sa mère derrière lui. Reviens ! Rends à ta sœur son chocolat ! »

Il s'arrêta, mais il ne revint pas. Les yeux anxieux de mère étaient rivés à son visage. Même si maintenant il y pensait, il ne savait pas ce qui était sur le point de survenir. Sa sœur, consciente qu'on lui avait volé quelque chose, pleurnichait faiblement. Sa mère passa son bras autour de l'enfant et pressa son visage contre sa poitrine. Quelque chose dans son geste lui dit que sa sœur mourait. Il se tourna et s'enfuit dans les escaliers, le chocolat commençant à fondre dans ses doigts.

Il ne revit plus jamais sa mère. Après avoir dévoré le chocolat, il se sentit un peu honteux et erra dans les rues pendant plusieurs heures, jusqu'à ce que la faim le ramenât chez lui. Quand il revint, sa mère avait disparu. Cela devenait déjà normal à l'époque. Rien ne manquait dans la pièce sauf sa mère et sa sœur. Ils n'avaient pas pris de vêtements, pas même le manteau de sa mère. À ce jour, il ne savait pas avec certitude si sa mère était morte. Il était tout à fait possible qu'elle eût simplement été envoyée dans un camp de travail forcé. Quant à sa sœur, elle avait dû être envoyée, comme Winston, dans une des colonies pour enfants sans abri (on les appelait Maisons de la Seconde Chance) qui s'étaient développées suite à la guerre civile ; ou elle avait pu être envoyée au camp de travail avec sa mère, ou simplement abandonnée quelque part pour mourir.

Le rêve était toujours vif dans son esprit, particulièrement le geste enveloppant et protecteur du bras dans lequel tout son sens semblait contenu. Son esprit retourna à un autre rêve, deux mois plus tôt. De la même manière que sa mère était assise sur le lit blanc miteux,

l'enfant agrippée à elle, elle était assise sur le bateau qui coulait, loin en contrebas, et coulait plus profondément à chaque instant, mais le regardant toujours à travers les eaux sombres.

Il raconta à Julia l'histoire de la disparition de sa mère. Sans ouvrir les yeux, elle se tourna pour se mettre dans une position plus confortable.

« Je me doutais que tu devais être une sale petite ordure à l'époque, murmura-t-elle. Tous les enfants sont des ordures.

– Oui. Mais le vrai sens de cette histoire, c'est que... »

À sa respiration, il était évident qu'elle allait se rendormir. Il aurait aimé continuer à parler de sa mère. Il ne supposait pas, de ce qu'il se souvenait d'elle, qu'elle avait été une femme extraordinaire, encore moins intelligente ; et pourtant elle avait possédé une certaine noblesse, une sorte de pureté, simplement parce que la ligne qu'elle observait lui était personnelle. Ses pensées étaient les siennes, et ne pouvaient pas être altérées de l'extérieur. Elle n'aurait pas envisagé qu'une action sans effets devînt donc sans intérêt. Si vous aimiez quelqu'un, vous l'aimiez, et quand vous n'aviez rien d'autre à lui donner, vous lui donniez toujours de l'amour. Quand le dernier morceau de chocolat eut disparu, sa mère avait enveloppé l'enfant dans ses bras. C'était inutile, ça ne changeait rien, ça ne produisait pas plus de chocolat, ça n'empêchait pas la mort de l'enfant ou la sienne ; mais il lui semblait naturel de le faire. La femme réfugiée sur le bateau avait aussi couvert le petit garçon de ses bras, ce qui était aussi inutile contre des balles qu'une feuille de papier. C'était terrible, mais le Parti vous persuadait que la moindre pulsion, le moindre sentiment, était sans importance, tout en vous privant de tout pouvoir sur le monde matériel. Une fois entre les griffes du Parti, ce que vous ressentiez ou ne ressentiez pas, ce que vous faisiez ou ce que vous vous absteniez de faire, ne faisait littéralement aucune différence. Quoi qu'il arrivât, vous disparaîtriez, et l'on n'entendrait plus jamais parler de vous ou de vos actions. Vous seriez proprement extrait du cours de l'histoire. Et pourtant, aux personnes de seulement deux générations plus tôt, cela ne leur aurait pas semblé si important, puisqu'elles n'essaient pas d'altérer l'histoire. Elles étaient gouvernées par des

loyautés personnelles qu'elles ne remettaient pas en question. Ce qui comptait, c'était les relations individuelles, et un geste absolument sans importance, une caresse, une larme, une parole prononcée à un mourant, pouvait avoir de la valeur en lui-même. Les prolos, réalisa-t-il soudain, étaient restés dans cette condition. Ils n'étaient pas loyaux à un parti ou à un pays ou à une idée, ils étaient loyaux les uns envers les autres. Pour la première fois de sa vie, il ne méprisa pas les prolos ou ne les considéra pas simplement comme une force inerte qui, un jour, reprendrait vie et régénérerait le monde. Les prolos étaient restés humains. Ils ne s'étaient pas durcis intérieurement. Ils avaient conservé les émotions primitives qu'il avait dû réapprendre de lui-même par un effort conscient. Et en pensant cela, il se souvint, sans raison apparente, comment, quelques semaines plus tôt, il avait vu une main arrachée sur la chaussée, et l'avait jetée dans le caniveau comme si ça avait été une tige de chou.

« Les prolos sont des êtres humains, dit-il tout haut. Nous ne sommes pas humains.

— Pourquoi pas ? demanda Julia, qui s'était à nouveau réveillée. » Il réfléchit un instant.

« Est-ce que tu t'es déjà dit, demanda-t-il, que la meilleure chose à faire pour nous serait simplement de sortir de là avant qu'il ne soit trop tard, et de ne plus jamais se revoir ?

— Oui, trésor, je me suis déjà dit ça, plusieurs fois. Mais je vais pas le faire, ça change rien.

— On a eu de la chance, dit-il, mais ça pourra pas durer longtemps. Tu es jeune. Tu as l'air normale et innocente. Si tu restes loin de gens comme moi, tu pourras rester vivante pendant encore cinquante ans.

— Non. J'y ai déjà pensé. Ce que tu fais, je le ferai. Et sois pas trop pessimiste. Je suis plutôt douée pour rester vivante.

— On sera peut-être ensemble pour encore six mois, un an, on sait pas. À la fin on est sûrs d'être séparés. Tu réalises comme on devra être seuls ? Quand ils nous attraperont, il n'y aura rien, littéralement rien, que l'on pourra faire l'un pour l'autre. Si je confesse, ils te tueront, et si je refuse de confesser, ils te tueront aussi. Rien que je

puisse faire ou dire, ou m'empêcher de dire, ne retardera ta mort de plus de cinq minutes. Aucun de nous deux ne saura même si l'autre est vivant ou mort. Nous devons être absolument sans aucun pouvoir. La seule chose qui compte, c'est que nous ne nous trahissions pas, même si ça ne fait pas la moindre différence.

— Si tu veux dire confesser, dit-elle, on le fera, t'inquiète pas. Tout le monde confesse toujours. Tu peux pas y échapper. Ils te torturent.

— Je veux pas dire confesser. La confession n'est pas une trahison. Ce que tu dis ou fais n'a pas d'importance : seuls les sentiments comptent. S'ils arrivaient à me faire arrêter de t'aimer — ça, ça serait une vraie trahison. »

Elle réfléchit à la question.

« Ils peuvent pas faire ça, dit-elle finalement. C'est la seule chose qu'ils peuvent pas faire. Ils peuvent tout te faire dire — *tout* — mais ils peuvent pas t'y faire croire. Ils peuvent pas entrer en toi.

— Oui, dit-il, un peu plus optimiste, oui ; c'est vrai. Ils peuvent pas entrer en toi. Si tu peux *ressentir* que rester humain est important, même quand ça ne peut avoir aucun résultat, tu les as battus. »

Il songea au télécran et son écoute permanente. Ils pouvaient vous espionner nuit et jour, mais si vous gardiez toute votre tête, vous pouviez toujours les ruser. Malgré toute leur ingéniosité, ils n'avaient jamais réussi à percer le secret permettant de savoir ce que pensait un autre être humain. Peut-être était-ce moins vrai quand vous étiez entre leurs mains. Personne ne savait ce qu'il se passait au ministère de l'Amour, mais il était facile de deviner : tortures, drogues, délicats instruments mesurant vos réactions nerveuses, dégradation progressive par privation de sommeil et mise à l'isolement, interrogatoires continuels. Les faits, en tout cas, ne pourraient pas être dissimulés. Ils pourraient être retrouvés par des enquêtes, ils pourraient être obtenus par la torture. Mais si le but n'était pas de rester vivant, mais de rester humain, quelle différence cela ferait-il finalement ? Ils ne pourraient pas altérer vos sentiments : vous ne pourriez de toute façon pas les altérer vous-même, même si vous le vouliez. Ils pourraient mettre à nu le moindre détail de vos actions, de vos paroles, ou de vos pensées ; mais le cœur profond, dont le fonctionnement vous

était mystérieux à vous-même, resterait imprenable.

CHAPITRE VIII

Ils l'avaient fait, ils l'avaient enfin fait !

La pièce dans laquelle ils se trouvaient était longue et doucement éclairée. Le télécran était réduit à un léger murmure ; la richesse de la moquette bleu-nuit donnait l'impression de marcher sur du velours. À son extrémité, O'Brien était assis à une table sous une lampe verte, entouré de part et d'autre de piles de papiers. Il n'avait pas daigné lever les yeux quand le domestique avait introduit Julia et Winston.

Le cœur de Winston battait si fort qu'il doutait de pouvoir parler. Ils l'avaient fait, ils l'avaient enfin fait, il ne parvenait pas à penser à autre chose. Ça avait été un acte inconsidéré simplement de venir ici, et une pure folie d'arriver ensemble ; même si en vérité ils étaient venus par des chemins différents et s'étaient seulement retrouvés devant chez O'Brien. Mais rien que se rendre dans ce genre d'endroit demandait des nerfs solides. Ce n'était qu'en de rares occasions que l'on voyait l'intérieur des habitations du Parti Intérieur, voire même que l'on pénétrait dans le quartier de la ville où ils vivaient. L'atmosphère des gigantesques immeubles d'appartements, la richesse et la grandeur de chaque élément, les odeurs inhabituelles de bonne nourriture et de bon tabac, le va-et-vient silencieux et incroyablement rapide des ascenseurs, les domestiques en veste blanche se hâtant d'un endroit à un autre — tout était intimidant. Même s'il avait un bon prétexte pour venir ici, il était hanté par la peur qu'un garde en uniforme noir ne surgît soudain d'un coin de rue, lui demandât ses papiers et lui ordonnât de décamper. Le domestique d'O'Brien, en revanche, les avait accueillis tous les deux sans difficultés. C'était un petit homme brun en veste blanche, au visage en forme de diamant et absolument

impassible, qui avait dû être celui d'un Chinois. Le couloir à travers lequel il les menait était décoré d'une moquette douce, de tapisseries blanc-crème et de lambris blanc, le tout délicieusement propre. Cela aussi était intimidant. Winston ne se souvenait pas avoir déjà vu un couloir dont les murs n'étaient pas souillés par le contact des corps humains.

O'Brien tenait une feuille dans ses mains et semblait l'étudier intensément. Son visage lourd, tellement penché en avant que l'on pouvait voir la ligne de son nez, paraissait à la fois formidable et intelligent. Pendant peut-être vingt secondes, il resta sans bouger. Puis il tira le parlécrit à lui et dicta un message dans le jargon hybride des ministères :

Éléments un virgule cinq virgule sept approuvés totalement point suggestion dans élément six doubleplus ridicule quasi crimepense annuler point noncontinuer construction préobtenant plusamples estimations surcoût machinerie point fin message.

Il se leva lentement de sa chaise et s'avança vers eux sur la moquette silencieuse. Un peu de l'atmosphère officielle semblait l'avoir quitté avec les mots de nouvelangue, mais son expression était plus sombre que d'habitude, comme s'il n'était pas ravi d'être dérangé. La terreur que ressentait déjà Winston fut soudain transpercée par un éclair d'embarras ordinaire. Il lui sembla tout à fait possible qu'il eût simplement fait une erreur stupide. Quelle preuve avait-il en réalité qu'O'Brien était vraiment un conspirateur politique ? Rien d'autre qu'un regard et une seule remarque équivoque : au-delà, seulement ses propres fantasmes secrets, bâtis sur un rêve. Il ne pouvait même pas se rabattre sur le prétexte de l'emprunt du Dictionnaire, puisqu'en ce cas la présence de Julia était impossible à justifier. Alors qu'il passait à côté du télécran, O'Brien sembla penser à quelque chose. Il s'arrêta, se tourna et pressa un interrupteur sur le mur. Il y eut un claquement sec. La voix s'était arrêtée.

Julia émit un petit son, comme un couinement de surprise. Même submergé par sa panique, Winston était trop surpris pour retenir sa

langue.

« Vous pouvez l'éteindre ! dit-il.

— Oui, dit O'Brien, nous pouvons l'éteindre. Nous avons ce privilège. »

Il leur faisait face désormais. Sa masse imposante les dominait tous les deux, et l'expression sur son visage était toujours indéchiffrable. Il attendait, un peu sévère, que Winston parlât, mais pour dire quoi ? Il était toujours tout à fait concevable qu'il fût simplement un homme occupé se demandant, agacé, pourquoi il avait été interrompu. Personne ne parlait. Après l'arrêt du télécran, la pièce semblait plongée dans un silence de mort. Les secondes défilaient, pesantes. Avec difficulté, Winston continuait à fixer ses yeux à ceux d'O'Brien. Puis le visage lugubre sembla soudain esquisser le début d'un sourire. De son geste caractéristique, O'Brien réajusta ses lunettes sur son nez.

« Vais-je le dire, ou vas-tu le dire ? demanda-t-il.

— Je vais le dire, répondit immédiatement Winston. Ce truc est vraiment éteint ?

— Oui, tout est éteint. Nous sommes seuls.

— Nous sommes venus parce... »

Il fit une pause, réalisant pour la première fois le flou de ses propres motivations. Puisqu'il ne savait pas vraiment quel genre d'aide il attendait d'O'Brien, il n'était pas facile de dire pourquoi il était venu. Il poursuivit, conscient que ce qu'il disait devait sembler à la fois inépte et prétentieux :

« Nous croyons qu'il existe une sorte de conspiration, une sorte d'organisation secrète travaillant contre le Parti, et que tu en fais partie. Nous voulons la rejoindre et y participer. Nous sommes des ennemis du Parti. Nous enfreignons les principes de l'Angsoc. Nous sommes des crimepenseurs. Nous sommes aussi des fornicateurs. Je te dis tout ça car nous voulons nous mettre à ta merci. Si tu veux que nous nous incriminions d'encore d'autres façons, nous sommes prêts. »

Il s'arrêta et regarda par-dessus son épaule, avec la sensation que la porte s'était ouverte. En effet, le petit domestique au visage jaune était entré sans frapper. Winston vit qu'il portait un plateau avec

une carafe et des verres.

« Martin est avec nous, dit O'Brien, impassible. Apporte les verres ici, Martin. Mets-les sur la table ronde. A-t-on assez de chaises ? Alors autant nous asseoir pour parler confortablement. Apporte-toi une chaise, Martin. C'est sérieux. Tu peux arrêter d'être un domestique pour les dix prochaines minutes. »

Le petit homme s'assit, plutôt à l'aise, et pourtant toujours avec un air de domestique, l'air du valet profitant d'un privilège. Winston l'examina du coin de l'œil. Il réalisa que toute la vie de cet homme était un rôle, et qu'il lui semblait dangereux d'abandonner sa personnalité supposée même pour un instant. O'Brien saisit la carafe par le goulot et remplit les verres d'un liquide rouge sombre. Cela réveilla en Winston de vagues souvenirs de quelque chose qu'il avait vu il y a bien longtemps sur un mur ou un panneau publicitaire : une grande bouteille faite d'ampoules électriques qui semblait s'incliner d'avant en arrière et déverser son contenu dans un verre. Vu du dessus, le liquide semblait presque noir, mais dans la carafe il scintillait comme du rubis. Il avait une odeur aigre-douce. Il vit Julia lever son verre et le renifler avec une franche curiosité.

« Ça s'appelle du vin, dit O'Brien dans un léger sourire. Vous avez sûrement dû en entendre parler dans les livres. J'ai bien peur qu'il n'y en ait pas beaucoup qui arrive jusqu'au Parti Extérieur. » Son visage devint à nouveau solennel, et il leva son verre. « Je crois qu'il est de circonstance que nous commençons par trinquer. À notre Guide : à Emmanuel Goldstein. »

Winston leva son verre avec une certaine ardeur. Il avait beaucoup lu à propos du vin, et en rêvait. Comme le presse-papier en verre ou les comptines à moitié oubliées de M. Charrington, elles appartenaient à un passé perdu et romantique, l'ancien temps, comme il aimait le nommer dans ses pensées secrètes. Pour une raison ou pour une autre, il avait toujours imaginé que le vin avait un goût intensément sucré, comme de la confiture de mûre, et un effet immédiatement envirant. En fait, quand il en avala enfin, il fut vraiment déçu. En réalité, après des années de gin, il pouvait à peine le sentir. Il posa le verre vide.

« Alors Goldstein existe vraiment ? demanda-t-il.

– Oui, il existe vraiment, et il est vivant. Où, je ne sais pas.

– Et la conspiration — l'organisation ? Elle est réelle ? Ce n'est pas juste une invention de la Police des Pensées ?

– Non, elle est réelle. On l'appelle la Fraternité. Tu n'en apprendras pas beaucoup plus à propos de la Fraternité sinon qu'elle existe et que tu en fais partie. Je vais y revenir. » Il regarda sa montre. « Il n'est pas sage, même pour un membre du Parti Intérieur, d'éteindre le télécran pour plus d'une demi-heure. Vous n'auriez pas dû venir ensemble, et vous devrez repartir séparément. Toi, camarade, dit-il en hochant sa tête vers Julia, tu partiras en premier. Nous avons environ vingt minutes à notre disposition. Vous comprendrez que je doive commencer par vous poser certaines questions. En termes généraux, qu'êtes-vous prêts à faire ?

– Tout ce dont nous sommes capables », répondit Winston.

O'Brien s'était légèrement tourné sur sa chaise pour faire face à Winston. Il ignorait presque Julia, semblant considérer comme admis que Winston pouvait parler pour elle. Pendant un instant, il ferma ses paupières. Il commença à poser ses questions d'une voix basse et atone, comme s'il s'agissait d'une routine, d'une sorte de catéchisme, dont il connaissait déjà la plupart des réponses.

« Êtes-vous prêts à donner vos vies ?

– Oui.

– Êtes-vous prêts à donner la mort ?

– Oui.

– À commettre des actes de sabotage qui pourraient causer la mort de centaines d'innocents ?

– Oui.

– À trahir votre pays pour des puissances étrangères ?

– Oui.

– Êtes-vous prêts à tricher, à falsifier, à menacer, à corrompre l'esprit d'enfants, à distribuer des drogues addictives, à encourager la prostitution, à disséminer des maladies vénériennes — à faire tout ce qui pourrait causer une démoralisation et affaiblir le pouvoir du Parti ?

- Oui.
- Si, par exemple, cela servait nos intérêts de jeter de l'acide sulfurique au visage d'un enfant — êtes-vous prêts à le faire ?
- Oui.
- Êtes-vous prêts à perdre votre identité et à vivre le reste de votre vie en tant que serveur ou manutentionnaire ?
- Oui.
- Êtes-vous prêts à vous suicider, si vous en recevez l'ordre ?
- Oui.
- Êtes-vous prêts, tous les deux, à être séparés et ne plus jamais vous revoir ?
- Non ! » s'exclama Julia.

Il sembla à Winston qu'un long moment passa avant qu'il ne répondît. Pendant un instant, il crut même être privé du pouvoir de parler. Sa langue s'agitait en silence, formant les premières syllabes d'un mot, puis d'un autre, encore et encore. Avant de le prononcer, il ne savait pas quel mot il dirait. « Non », dit-il finalement.

« Vous avez bien fait de me le dire, dit O'Brien. Il est nécessaire pour nous de tout savoir. »

Il se tourna vers Julia et ajouta d'une voix un peu plus expressive :
« Comprends-tu que même s'il survit, il pourrait être une personne complètement différente ? Nous pourrions être obligés de lui donner une nouvelle identité. Son visage, ses mouvements, la forme de ses mains, la couleur de ses cheveux — même sa voix pourrait être différente. Et toi-même tu pourrais devenir une personne différente. Nos chirurgiens peuvent altérer les personnes pour qu'on ne puisse pas les reconnaître. Parfois c'est nécessaire. Parfois nous amputons même un membre. »

Winston ne put s'empêcher de jeter un autre regard en biais au visage mongol de Martin. Il n'y avait aucune cicatrice visible. Julia avait pâli, ce qui faisait ressortir ses taches de rousseur, mais elle tint fièrement tête à O'Brien. Elle murmura quelque chose qui sembla être un assentiment.

« Bien. C'est réglé alors. »

Il y avait une boîte à cigarettes argentée sur la table. D'un air plutôt détaché, O'Brien la poussa vers les autres, en prit une pour lui, puis se leva et commença à faire des allers-retours, comme s'il pouvait mieux réfléchir debout. C'était de très bonnes cigarettes, très épaisses et bien emballées, au papier d'une douceur inhabituelle. O'Brien regarda à nouveau sa montre.

« Tu ferais mieux de retourner dans ta loge, Martin, dit-il. Je dois rallumer dans un quart d'heure. Regarde bien le visage de ces camarades avant de partir. Tu vas les revoir. Moi, peut-être pas. »

Exactement comme à la porte d'entrée, les yeux noirs du petit homme parcoururent leurs visages. Il n'y avait aucune trace d'amitié dans son attitude. Il mémorisait leur apparence, mais ne ressentait aucun intérêt pour eux, ou du moins n'en montrait aucun. Winston réalisa qu'un visage artificiel était peut-être incapable de changer d'expression. Sans aucun mot ou aucune salutation, Martin sortit, fermant silencieusement la porte derrière lui. O'Brien allait et venait, une main dans la poche de sa combinaison noire, l'autre tenant sa cigarette.

« Vous comprenez, dit-il, que vous lutterez dans le noir. Vous serez toujours dans le noir. Vous recevrez des ordres et vous leur obéirez, sans savoir pourquoi. Je vous enverrai plus tard un livre qui vous apprendra la vraie nature de la société dans laquelle nous vivons, et la stratégie par laquelle nous la détruirons. Quand vous aurez lu ce livre, vous serez des membres à part entière de la Fraternité. Mais entre les objectifs généraux pour lesquels nous nous battons, et les tâches immédiates du moment, vous ne saurez jamais rien. Je vous dis que la Fraternité existe, mais je ne peux pas vous dire si elle compte cent membres, ou dix millions. Vous ne pourrez jamais, par votre expérience personnelle, dire qu'elle en compte même plus d'une dizaine. Vous aurez trois ou quatre contacts, qui seront renouvelés de temps en temps, s'ils disparaissent. Comme cela était votre premier contact, il sera préservé. Quand vous recevrez des ordres, ils viendront de moi. Si nous estimons nécessaire de communiquer avec vous, ce sera à travers Martin. Quand vous serez finalement arrêtés, vous confesserez. C'est inévitable. Mais vous n'aurez que très peu

à confesser, en-dehors de vos propres actions. Vous ne pourrez pas trahir plus que quelques personnes importantes. Vous ne me trahirez probablement même pas. À ce moment je serai peut-être déjà mort, ou je serai devenu une autre personne, avec un autre visage. »

Il continuait à aller et venir sur la moquette moelleuse. Malgré sa forte stature, ses mouvements étaient d'une grâce remarquable. Cela se dégageait même du geste par lequel il mettait une main dans sa poche, ou manipulait une cigarette. Encore plus que de force, il donnait une impression de confiance et de sagesse teintée d'ironie. Aussi investi qu'il semblait l'être, il n'avait rien de l'obstination aveugle d'un fanatique. Quand il parlait de meurtre, de suicide, de maladie vénérienne, de membres amputés et de visages altérés, c'était avec un semblant de plaisanterie. « C'est inévitable », semblait dire sa voix ; « c'est ce que nous devons faire, sans trembler. Mais ce n'est pas ce que nous ferons quand la vie vaudra d'être à nouveau vécue. » Une vague d'admiration pour O'Brien, presque de vénération, envahit Winston. Pour l'instant, il avait oublié la figure brumeuse de Goldstein. Quand vous regardiez les épaules puissantes d'O'Brien et son visage grossier, si disgracieux et pourtant si civilisé, il était impossible de croire qu'il pût être défait. Il n'y avait aucun stratagème qu'il ne pût égaler, aucun danger qu'il ne pût prévoir. Même Julia semblait impressionnée. Elle avait laissé sa cigarette se consumer et écoutait attentivement. O'Brien poursuivit :

« Vous avez certainement entendu les rumeurs sur l'existence de la Fraternité. Vous vous en êtes indubitablement fait votre propre idée. Vous avez probablement imaginé un immense réseau souterrain de conspirateurs, se rencontrant secrètement dans des caves, griffonnant des messages sur les murs, se reconnaissant entre eux par des codes ou des mouvements de la main. Rien de tout cela n'existe. Les membres de la Fraternité n'ont aucun moyen de se reconnaître, et il est impossible pour n'importe quel membre de connaître l'identité de plus de quelques autres. Goldstein lui-même, s'il tombait entre les mains de la Police des Pensées, ne pourrait pas leur livrer une liste complète de tous les membres, ou une information qui les mènerait à une liste complète. Une telle liste n'existe pas. La Fraternité ne peut

pas être anéantie car ce n'est pas une organisation au sens ordinaire. Rien ne l'unit, sauf une idée, qui est immortelle. Vous ne pourrez vous accrocher à rien d'autre que cette idée. Vous n'obtiendrez aucune camaraderie, aucun encouragement. Quand finalement vous serez arrêtés, vous ne recevrez aucune aide. Nous n'aidons jamais nos membres. Au mieux, s'il est absolument nécessaire que quelqu'un soit réduit au silence, nous pouvons occasionnellement faire passer une lame de rasoir dans la cellule d'un prisonnier. Vous devrez vous habituer à vivre sans résultats et sans espoir. Vous travaillerez pour un temps, vous serez arrêtés, vous confesserez, et vous mourrez. Ce sont les seuls résultats que vous verrez. Il n'y a pas de possibilité qu'un changement perceptible ait lieu pendant votre existence. Nous sommes les morts. Notre seule vie est dans le futur. Nous y serons une poignée de poussière et des éclats d'ossements. Mais il est impossible de savoir si ce futur est proche. Peut-être dans mille ans. Aujourd'hui, rien n'est possible, sinon agrandir l'étendue de la raison, petit à petit. Nous ne pouvons pas agir collectivement. Nous ne pouvons que disséminer notre connaissance d'individu en individu, génération après génération. Face à la Police des Pensées, il n'y a pas d'autre solution. »

Il s'arrêta et regarda pour la troisième fois sa montre.

« C'est bientôt l'heure pour toi de partir, camarade, dit-il à Julia. Attends. La carafe est toujours à moitié pleine. »

Il remplit les verres et leva le sien par la jambe.

« À quoi trinquons-nous cette fois ? » demanda-t-il, toujours avec cette légère ironie. « À la confusion de la Police des Pensées ? À la mort de Tonton ? À l'humanité ? Au futur ?

– Au passé, répondit Winston.

– Le passé est plus important », acquiesça gravement O'Brien.

Ils vidèrent leurs verres, puis Julia se leva pour partir. O'Brien prit une petite boîte sur un meuble et lui tendit une pastille plate et blanche qu'il lui dit de placer sur sa langue. Il était important, dit-il, de ne pas sortir en sentant le vin : les garçons d'ascenseur étaient très observateurs. Dès que la porte se fut refermée sur elle, il sembla oublier son existence. Il fit à nouveau un ou deux allers-retours et

s'arrêta.

« Il y a des détails à régler, dit-il. J'imagine que tu as une cachette ? »

Winston lui expliqua la pièce au-dessus de la boutique de M. Charington.

« Ça fera l'affaire pour le moment. Nous arrangerons autre chose plus tard pour toi. Il est important de changer de cachette fréquemment. En attendant, je t'enverrai une copie du *livre* » — même O'Brien, remarqua Winston, semblait prononcer le mot comme s'il était en italique — « le livre de Goldstein, tu comprends, le plus vite possible. Cela pourrait me prendre quelques jours avant que je puisse m'en procurer une copie. Comme tu t'en doutes, il n'en existe pas beaucoup. La Police des Pensées les traque et les détruit presque aussi rapidement que nous les produisons. Ça ne change pas grand-chose. Le livre est immortel. Si la dernière copie disparaît, nous pourrions le reproduire presque mot pour mot. Prends-tu une sacoche pour aller au travail ? ajouta-t-il.

— En général, oui.

— À quoi ressemble-t-elle ?

— Noire, très usée. Avec deux sangles.

— Noire, deux sangles, très usée. Parfait. Un jour, très prochainement — je ne peux pas te donner une date précise — un des messages parmi ton travail du matin contiendra un mot mal imprimé, et tu devras demander à le faire répéter. Le jour suivant, tu iras travailler sans ta sacoche. À un moment durant la journée, dans la rue, un homme te touchera le bras et te dira “Je crois que tu as fait tomber ta sacoche.” Celle qu'il te donnera contiendra une copie du livre de Goldstein. Tu le rendras dans les quatorze jours. »

Ils restèrent silencieux un moment.

« Il y a encore quelques minutes avant que tu ne doives partir, dit O'Brien. Nous devrions nous rencontrer à nouveau — si nous pouvons nous rencontrer à nouveau... »

Winston leva les yeux vers lui. « Là où l'obscurité n'existe pas ? » demanda-t-il hésitant.

O'Brien hocha la tête, sans surprise apparente. « Là où l'obscurité

n'existe pas », répéta-t-il, comme s'il avait compris l'allusion. « Et en attendant, y a-t-il quelque chose que tu veuilles dire avant de partir ? Un message ? Une question ? »

Winston réfléchit. Il ne semblait pas y avoir d'autres questions qu'il voulût poser : il avait encore moins envie de déblatérer des généralités pompeuses. Au lieu de quoi que ce fût de directement relié à O'Brien ou à la Fraternité, il lui vint à l'esprit une sorte d'image hybride entre la chambre sombre où sa mère avait passé ses derniers jours et la petite pièce au-dessus de la boutique de M. Charrington, et le presse-papier en verre, et la gravure en métal dans son cadre en palissandre. Presque au hasard, il demanda :

« As-tu déjà entendu une vieille comptine qui commence par “Oranges, citrons pour Mère-grand”, disent les cloches de Saint-Clément” ? »

À nouveau, O'Brien hochâ la tête. Dans une sorte de courtoisie solennelle, il termina le couplet :

« *Oranges, citrons pour Mère-Grand* », disent les cloches
de Saint-Clément.

« *Tu me dois trois florins* », disent les cloches de Saint-Martin.

« *Quand paieras-tu ton crédit ?* », disent les cloches de l'Old Bailey.

« *Quand je serai riche* », disent les cloches de Shoreditch.

« Tu connaissais le dernier vers ! dit Winston.

– Oui, je connaissais le dernier vers. Et maintenant, j'en ai peur, il est l'heure pour toi de partir. Mais attends. Tu ferais mieux de me laisser te donner une de ces pastilles. »

Alors que Winston se levait, O'Brien lui tendit sa main. Sa poigne puissante écrasa les os de la paume de Winston. À la porte, Winston regarda derrière lui, mais O'Brien semblait déjà en train de le sortir de sa mémoire. Il attendait, la main sur l'interrupteur qui contrôlait le télécran. Derrière lui, Winston pouvait voir le bureau avec sa lampe verte, le parlécrit et les bannettes en métal débordant de papiers.

L'incident était clos. Dans trente secondes, réalisa-t-il, O'Brien serait de retour à son important travail, interrompu, pour le Parti.

CHAPITRE IX

Winston était gélatineux de fatigue. Gélatineux était bien le mot. Il lui était venu spontanément à l'esprit. Son corps semblait avoir non seulement la consistance de la gélatine, mais aussi sa transparence. Il avait l'impression que s'il levait la main, il pourrait voir la lumière au travers. L'excès de travail avait aspiré tout son sang et sa lymphe hors de lui, laissant seulement une fragile structure de nerfs, d'os et de peau. Toutes ses sensations semblaient exacerbées. Sa combinaison irritait ses épaules, les pavés dardaient ses pieds, même ouvrir et fermer sa main était un effort qui faisait craquer ses articulations.

Il avait travaillé plus de quatre-vingt dix heures en cinq jours. Comme tout le monde au Ministère. Mais c'était maintenant terminé, et il n'avait littéralement plus rien à faire, aucun travail pour le Parti à accomplir, avant demain matin. Il pouvait passer six heures dans la cachette et neuf autres dans son lit. Lentement, sous la douce lumière du soleil de l'après-midi, il emprunta une ruelle sombre en direction de la boutique de M. Charrington, gardant un œil attentif aux patrouilles, mais irrégulièrement convaincu qu'il n'y avait cette après-midi aucun risque que quelqu'un ne l'interceptât. La lourde sacoche qu'il transportait tapait contre son genou à chaque pas, irritant la peau de sa jambe. À l'intérieur se trouvait *le livre*, qu'il avait en sa possession depuis six jours maintenant, et qu'il n'avait pas encore ouvert, ni même regardé.

Au sixième jour de la Semaine de Haine, après les défilés, les discours, les cris, les chants, les banderoles, les affiches, les statues de cire, le roulement des tambours et le son des trompettes, le bruit des bottes marchant au pas, le grincement des chenilles de tank, le

rugissement des escadrons d'avions, les coups de feu — après six jours de tout ça, quand le grand orgasme avait palpité jusqu'à son apogée et que la haine générale d'Eurasia avait bouillonné jusqu'à une telle exaltation que si la foule avait pu mettre la main sur les deux-mille criminels de guerre eurasiens qui seraient publiquement pendus au dernier jour des cérémonies, elle les aurait sans aucun doute mis en pièce — juste à ce moment, il avait été annoncé qu'après tout, Océania n'était pas en guerre contre Eurasia. Océania était en guerre contre Estasia. Eurasia était un allié.

Il n'y eut, bien sûr, aucun aveu que le changement avait eu lieu. Il avait juste été appris, soudainement et partout à la fois, qu'Estasia et non Eurasia était l'ennemi. Winston prenait part à un rassemblement dans un des parcs du centre de Londres quand ce moment survint. C'était la nuit, et les visages blancs et les banderoles écarlates étaient atrocement éclairées d'une vive lumière crue. Le parc était rempli de plusieurs milliers de personnes, dont un groupe d'environ un millier d'écoliers en uniforme des Infiltrés. Sur une estrade drapée de rouge, un orateur du Parti Intérieur, un petit homme maigre, aux bras exagérément longs et au large crâne chauve sur lequel poussaient quelques mèches éparses, haranguait la foule. Comme un petit korrigan, défiguré par la haine, il agrippait le manche du micro d'une main, tandis que l'autre, énorme au bout de son bras squelettique, fendait hostilement l'air au-dessus de sa tête. Sa voix, rendue métallique par les haut-parleurs, expectorait une énumération infinie d'atrocités, de massacres, de déportations, de pillages, de viols, de tortures de prisonniers, de bombardements de civils, de propagandes mensongères, d'agressions injustes, de traités bafoués. Il était presque impossible de l'écouter sans être d'abord convaincu puis furibond. Régulièrement, la fureur de la foule débordait et la voix de l'orateur était noyée par les rugissements quasi-bestiaux qui jaillissaient impulsivement de milliers de gorges. Les cris les plus sauvages venaient des écoliers. Le discours avait commencé depuis peut-être vingt minutes quand un messager se hâta sur l'estrade et glissa un morceau de papier dans la main de l'orateur. Il le déroula et le lut sans interrompre son discours. Rien ne changea dans sa voix ou sa gestuelle, ou dans

le contenu de ses paroles, mais les noms furent soudain différents. Sans dire un mot, une vague de compréhension parcourut la foule. Océania était en guerre contre Estasia ! L'instant d'après, il y eut un immense tumulte. Les banderoles et les affiches qui décoraient le parc étaient fausses ! Une bonne moitié d'entre elles arboraient le mauvais visage. C'était du sabotage ! Les agents de Goldstein avaient été à la manœuvre ! Il y eut un moment de déchaînement quand les affiches furent arrachées des murs et les banderoles réduites en lambeaux et piétinées. Les Infiltrés firent des prodiges en grimpant sur les toits et en coupant les bannières qui flottaient entre les cheminées. Mais en deux ou trois minutes, tout fut réglé. L'orateur, toujours agrippé au manche du micro, ses épaules voûtées en avant, sa main libre fendant l'air, avait continué son discours. Une minute de plus, et les rugissements sauvages reprirent de plus belle dans la foule. La Haine continuait exactement comme avant, sauf que la cible avait changé.

Ce qui avait rétrospectivement le plus impressionné Winston, c'était que l'orateur avait changé de discours au milieu d'une phrase, non seulement sans pause, mais en plus sans briser la syntaxe. Mais à ce moment, il avait eu d'autres choses à s'occuper. Pendant le désordre quand les affiches furent arrachées, un homme dont il ne vit pas le visage lui tapa sur l'épaule et lui dit : « Excuse-moi, je crois que tu as fait tomber ta sacoche. » Il prit la sacoche distraitemment, sans dire un mot. Il savait qu'il n'aurait pas l'opportunité de regarder dedans avant des jours. Dès que le rassemblement se fut terminé, il s'était directement rendu au ministère de la Vérité, même s'il était maintenant près de vingt-trois heures. Tout le personnel du Ministère avait fait de même. Les ordres déjà diffusés dans les télécrans, les rappelant à leur poste, étaient superflus.

Océania était en guerre contre Estasia : Océania avait toujours été en guerre contre Estasia. Une bonne partie de la littérature politique des cinq dernières années était maintenant complètement obsolète. Toutes sortes de comptes-rendus et d'archives, de journaux, de livres, de tracts, de films, d'enregistrements sonores, de photographies — tout devait être rectifié à la vitesse de l'éclair. Même si aucune directive n'avait été donnée, il était admis que les chefs du Département

voulaient que d'ici une semaine, aucune référence à la guerre contre Eurasia, ou à l'alliance avec Estasia, ne subsistât nulle part. Le travail était écrasant, d'autant plus que les processus mis en œuvre ne pouvaient pas être appelés par leurs vrais noms. Tout le monde au département des Archives travailla dix-huit heures sur vingt-quatre, avec deux pauses de trois heures pour dormir. Des matelas furent montés des réserves et dispersés partout dans les couloirs : les repas consistaient en sandwichs et Café de la Victoire distribués par chariot par les préposés de la cantine. À chaque fois que Winston s'arrêtait pour un de ses moments de sommeil, il essayait de laisser son bureau vierge de tout travail, et à chaque fois qu'il revenait, les yeux collants et migraineux, il découvrait qu'une avalanche de cylindres de papier avait recouvert son bureau comme une tempête, ensevelissant à moitié le parlécrit et débordant sur le sol, si bien que sa première tâche était d'en faire des piles assez rangées pour avoir la place de travailler. Pire que tout, le travail n'était pas purement mécanique. Si souvent il était suffisant de remplacer un nom par un autre, le moindre compte-rendu détaillé d'événements demandait de l'attention et de l'imagination. Même les connaissances géographiques nécessaires pour transférer la guerre d'une partie du monde à une autre étaient considérables.

Au troisième jour, ses yeux étaient insupportablement migraineux, et il devait essuyer ses lunettes quasiment à chaque instant. C'était comme se battre avec une écrasante tâche physique, quelque chose que l'on avait le droit de refuser mais que l'on voulait malgré tout absolument terminer à tout prix. Pour autant qu'il s'en souvînt, il n'avait pas été dérangé par le fait que chaque mot murmuré dans le parlécrit, chaque lettre écrite avec son stylo, était un mensonge délibéré. Il était aussi attaché que les autres au Département que la falsification fût parfaite. Au matin du sixième jour, le flot de cylindres ralentit. Pendant une bonne demi-heure, plus rien ne sortit du tube ; puis un cylindre de plus, puis plus rien. Partout à peu près en même temps, le travail ralentit. Un profond soupir secret fut poussé partout dans le Département. Un exploit incroyable, qui ne pourrait jamais être mentionné, avait été accompli. Il était maintenant impossible pour aucun être humain de prouver par une preuve documentaire

que la guerre avec Eurasia avait jamais eu lieu. À midi, il fut annoncé avec surprise que les travailleurs du Ministère étaient libres jusqu'au lendemain matin. Winston, transportant toujours la sacoche contenant *le livre*, qui était restée entre ses pieds pendant qu'il travaillait et sous son corps quand il dormait, rentra chez lui, se rasa et s'endormit presque dans son bain, bien que l'eau fût à peine tiède.

Dans une sorte de voluptueux craquements de ses articulations, il gravit les escaliers au-dessus de la boutique de M. Charrington. Il était fatigué, mais n'avait plus envie de dormir. Il ouvrit la fenêtre, alluma le sale petit poêle à pétrole et mit une casserole d'eau pour faire du café. Julia arriverait bientôt : en attendant, il y avait *le livre*. Il s'assit sur le fauteuil défoncé et défit les sangles de la sacoche.

C'était un épais volume noir, relié artisanalement, sans nom ou titre sur la couverture. L'impression semblait aussi légèrement irrégulière. Les pages avaient les bords usés, et se détachaient aisément, comme si le livre était passé entre de nombreuses mains. L'inscription sur la page de titre disait :

THÉORIE ET PRATIQUE DU
COLLECTIVISME OLIGARCHIQUE
PAR
EMMANUEL GOLDSTEIN

Winston commença à lire :

CHAPITRE I.
L'ignorance, c'est la force.

À travers l'histoire, et probablement depuis la fin de l'âge néolithique, il y a eu trois catégories de personnes dans le monde : les Grands, les Moyens, et les Petits. Elles ont été subdivisées de manières diverses, elles ont porté un nombre incalculable de noms différents, et leurs tailles relatives, ainsi que leurs attitudes envers les autres, ont varié d'âge en âge : mais la structure essentielle de la société n'a jamais changé. Même après d'immenses

soulèvements et des bouleversements apparemment irrévocables, le même schéma s'est toujours réaffirmé, comme un gyroscope retournant toujours à l'équilibre, qu'importe dans quel sens il ait été poussé.

Les aspirations de ces trois groupes sont absolument irréconciliables... .

Winston s'arrêta de lire, avant tout pour apprécier le fait qu'il était *en train* de lire, dans le confort et la sécurité. Il était seul : pas de télécran, pas d'oreille collée au trou de la serrure, pas de besoin nerveux de regarder par-dessus son épaule ou de couvrir la page avec sa main. Le doux air estival caressait sa joue. De quelque part au loin s'élevaient les cris étouffés d'enfants : la pièce en elle-même était silencieuse, à part le bruit d'insecte de l'horloge. Il s'installa plus profondément dans le fauteuil et posa ses pieds sur le garde-feu. C'était l'extase, c'était l'éternité. Soudain, comme on le fait parfois avec un livre dont on sait que l'on lira et relira chacun des mots, il l'ouvrit à un endroit différent et se retrouva au troisième chapitre. Il poursuivit sa lecture :

CHAPITRE III. La guerre, c'est la paix.

La partition du monde en ces trois grands super-états était un événement qui pouvait être prévu, et l'avait en effet été avant le milieu du vingtième siècle. Avec l'absorption de l'Europe par la Russie et de l'Empire Britannique par les États-Unis, deux de ces pouvoirs actuels, Eurasia et Océania, existaient déjà de fait. Le troisième, Estasia, n'émergea distinctement qu'après une décennie de combats confus. Les frontières entre les trois super-états sont en certains endroits arbitraires, et en d'autres, elles fluctuent selon les fortunes de la guerre, mais elles suivent généralement les formations géographiques. Eurasia comprend toute la partie nord des territoires européens et asiatiques, du Portugal au détroit de Béring. Océania

comprend les Amériques, les îles atlantiques, y compris les îles britanniques, l'Asie australe et la partie sud de l'Afrique. Estasia, plus petit que les autres et à la frontière occidentale plus floue, comprend la Chine et les pays se trouvant au sud, les îles japonaises et une large mais fluctuante partie de la Mandchourie, de la Mongolie et du Tibet.

Dans une combinaison ou une autre, ces trois super-états sont constamment en guerre, et l'ont été pendant les vingt-cinq dernières années. La guerre, toutefois, n'est plus la lutte désespérée et destructrice des premières décennies du vingtième siècle. C'est une guerre aux objectifs dérisoires, entre des adversaires incapables de se vaincre, sans raison matérielle de s'affronter et sans aucune réelle division idéologique. Toutefois, on ne peut en conclure que la conduite de la guerre, ou l'attitude dominante ressentie à son égard, soit devenue moins sanglante ou plus chevaleresque. Au contraire, l'hystérie guerrière est permanente et universelle dans tous les pays, et des actes comme les viols, les pillages, les meurtres d'enfants, la réduction de populations entières en esclavage et les représailles contre les prisonniers qui vont bien au-delà de l'ébouillantage et de l'enterrement vivant, sont perçus comme normaux, et, quand ils sont commis par quelqu'un du même camp et non pas par un ennemi, comme méritoires. Mais dans un sens physique, la guerre ne concerne qu'un très petit nombre de personnes, surtout des spécialistes de pointe, et ne fait en comparaison que très peu de victimes. Les combats, quand il y en a, prennent place sur les vagues frontières dont la localisation ne peut être que devinée par le quidam lambda, ou autour des Forteresses Flottantes qui gardent des emplacements stratégiques sur les routes maritimes. Aux centres de la civilisation, la guerre ne signifie rien de plus qu'une pénurie permanente des biens de consommation, et la chute occasionnelle d'un

missile qui peut causer quelques morts. La guerre a en réalité changé de caractère. Plus exactement, les raisons de faire la guerre ont changé d'ordre d'importance. Les motivations qui étaient déjà un peu présentes pendant les grandes guerres du début du vingtième siècle sont maintenant devenues prédominantes et consciemment admises et mises en œuvre.

Pour comprendre la nature de la guerre actuelle — car malgré les recompositions qui surviennent toutes les quelques années, il s'agit toujours de la même guerre — on doit commencer par admettre qu'il est impossible qu'elle soit décisive. Aucun des trois super-états ne pourra être définitivement conquisi, même par l'alliance des deux autres. Ils sont trop également puissants, et leurs défenses naturelles sont trop redoutables. Eurasia est protégé par ses grands espaces ouverts, Océania par l'immensité de l'Atlantique et du Pacifique, Estasia par la fécondité et la détermination de ses habitants. De plus, il n'y a plus rien, au sens matériel, pour quoi se battre. Avec l'avènement des économies autosuffisantes, dans lesquelles la production et la consommation sont adaptées l'une à l'autre, les effondrements des marchés, qui étaient la cause principale des guerres précédentes, sont de l'histoire ancienne, et la compétition pour les matières premières n'est plus une question de vie ou de mort. Chacun des trois super-états est si vaste qu'il peut obtenir quasiment tous les matériaux dont il a besoin à l'intérieur de ses propres frontières. Si la guerre a un intérêt économique direct, c'est une guerre pour la main-d'œuvre. Entre les frontières des super-états, et jamais en permanence en possession de l'un d'eux, se trouve un quadrilatère grossier, avec Tanger, Brazzaville, Darwin et Hong-Kong à ses extrémités, contenant environ un cinquième de la population mondiale. C'est pour la possession de ces régions densément peuplées, et du pôle Nord, que se battent continuellement les trois pouvoirs.

En pratique, aucun pouvoir ne contrôle jamais la totalité du territoire disputé. Des parties changent constamment de mains, et c'est l'espoir de saisir tel ou tel morceau par un élan soudain de trahison qui dicte les changements incessants d'alliances.

Tous les territoires disputés contiennent des minéraux de valeur, et certains d'entre eux produisent des dérivés végétaux importants comme le caoutchouc, qu'il est nécessaire de synthétiser dans les climats plus froids par des méthodes bien plus onéreuses. Mais par-dessus tout, ils contiennent des réserves inépuisables de main-d'œuvre bon marché. Quiconque contrôle l'Afrique équatoriale, ou les pays du Moyen-Orient, ou l'Inde australe, ou l'archipel indonésien, dispose également des corps de plusieurs centaines de millions de nègres besogneux. Les habitants de ces régions, réduits plus ou moins ouvertement au statut d'esclaves, passent continuellement de conquérant en conquérant, et sont consommés comme du charbon ou du pétrole dans la course pour produire plus d'armement, pour capturer plus de territoires, pour contrôler plus de main-d'œuvre, pour produire plus d'armement, pour capturer plus de territoires, et ainsi de suite, indéfiniment. Il est à noter que les combats ne se déplacent jamais vraiment au-delà des frontières des territoires disputés. Les frontières d'Eurasia fluctuent entre le bassin du Congo et la rive nord de la Méditerranée ; les îles de l'océan Indien et du Pacifique sont constamment capturées et recapturées par Océania ou Estasia ; la ligne de division en Mongolie entre Eurasia et Estasia n'est jamais stable ; autour du pôle, les trois pouvoirs revendiquent d'énormes territoires qui en réalité sont largement déserts et inexplorés : mais la balance des pouvoirs reste globalement à l'équilibre, et les territoires qui forment le cœur de chaque super-état demeurent toujours inviolés. De plus, la main-d'œuvre des peuples exploités autour de l'équateur n'est pas vraiment

nécessaire à l'économie mondiale. Ils n'ajoutent rien à la richesse du monde, puisque quoi qu'ils produisent est consommé dans l'effort de guerre, et le but de mener une guerre est toujours d'être dans une meilleure position pour mener une autre guerre. Par leur labeur, les populations esclaves permettent l'accélération du tempo de la guerre permanente. Mais si elles n'existaient pas, la structure de la société mondiale, et le processus par lequel elle se maintient, ne serait pas essentiellement différent.

Le principal objectif de la guerre moderne (en accord avec le principe de doublepense, cet objectif est simultanément reconnu et nié par les cerveaux dirigeants du Parti Intérieur) est de consommer la production de la machine sans augmenter le niveau de vie général. Depuis la fin du dix-neuvième siècle, le problème de l'utilisation du surplus des biens de consommation était sous-jacent à la société industrielle. À l'heure actuelle, alors que peu d'êtres humains ont à peine assez à manger, ce problème n'est évidemment pas urgent, et il n'aurait pas pu le devenir, même si aucun processus de destruction artificielle n'avait été à l'œuvre. Le monde d'aujourd'hui est dépourillé, affamé, délabré comparé à celui qui existait avant 1914, et encore plus comparé à l'avenir imaginaire espéré par les peuples de cette époque. Au tout début du vingtième siècle, la vision d'une société future incroyablement riche, joyeuse, ordonnée et efficace — un scintillant monde aseptisé de verre, d'acier et de béton blanc comme la neige — était partie intégrante de l'imaginaire de presque toute personne éduquée. La science et la technologie se développaient à une vitesse prodigieuse, et il semblait naturel de considérer qu'elles continueraient à se développer. Cela n'est pas arrivé, en partie à cause de l'appauvrissement causé par une longue série de guerres et de révolutions, en partie parce que le progrès scientifique et technique dépend d'une habitude empirique de pensée, qui ne peut

pas survivre dans une société strictement enrégimentée. Globalement, le monde est plus primitif aujourd’hui qu’il ne l’a été cinquante ans plus tôt. Certains domaines rétrogrades ont progressé, et divers appareils, toujours d’une certaine façon en rapport avec la guerre et la surveillance policière, ont été développés, mais les expérimentations et les inventions ont largement cessé, et les ravages de la guerre atomique des années cinquante n’ont jamais été complètement réparés. Néanmoins, les dangers inhérents à la machine sont toujours présents. À partir du moment où la machine a fait son apparition, il a été clair à tous les esprits pensants que le besoin de l’exploitation humaine, et donc en conséquence de l’inégalité humaine, avait disparu. Si la machine était délibérément utilisée dans ce but, la faim, le labeur, la crasse, l’illettrisme et la maladie pourraient être éliminés d’ici quelques générations. Et en effet, même sans être utilisée dans un tel but, par une sorte de processus automatique — en produisant de la richesse qu’il était parfois impossible de ne pas redistribuer — la machine a fortement élevé le niveau de vie de l’être humain moyen sur une période d’environ cinquante ans, entre la fin du dix-neuvième et le début du vingtième siècle.

Mais il a également été clair qu’une augmentation générale de la richesse menaçait de destruction — et, en effet, dans une certaine mesure, détruisait — la hiérarchie de la société. Dans un monde où tout le monde travaillerait peu, aurait assez à manger, vivrait dans une maison avec une salle de bain et un réfrigérateur, et posséderait une automobile ou même un avion, la plus évidente et peut-être plus importante forme d’inégalité aurait déjà disparu. Si elle se généralisait, la richesse ne conférerait plus aucune distinction. Il aurait été possible, sans doute, d’imaginer une société dans laquelle la richesse, au sens des possessions personnelles et de la fortune, serait égale-

ment distribuée, tandis que le pouvoir resterait entre les mains d'une petite caste de privilégiés. Mais en pratique, une telle société ne pourrait pas rester stable très longtemps. Si le bonheur et la sécurité sont partagés par tous, la grande masse des êtres humains qui sont normalement pétrifiés par la pauvreté s'instruirait et apprendrait à penser par elle-même ; et, quand ça serait fait, elle réaliserait tôt ou tard que la minorité privilégiée est inutile, et elle la balayerait. Sur le long terme, une société hiérarchisée n'est seulement possible que sur le terreau de la pauvreté et de l'ignorance. Retourner au passé agricole, comme certains penseurs du début du vingtième siècle ont rêvé de le faire, n'était pas une solution réalisable. Elle entrait en conflit avec la tendance à la mécanisation qui était devenue quasiment innée à travers presque tout le globe, et, de plus, tout pays qui resterait industriellement arriéré serait impuissant militairement parlant, et serait destiné à être dominé, directement ou indirectement, par ses rivaux plus avancés.

Ce n'était pas non plus une solution satisfaisante de maintenir les masses dans la pauvreté en restreignant la production de biens. Cela est arrivé dans une large mesure durant la phase finale du capitalisme, approximativement entre 1920 et 1940. L'économie de beaucoup de pays a été autorisée à stagner, la terre n'a plus été cultivée, des équipements essentiels n'ont pas été installés, de grandes portions de la population ont été privées de travail et ont survécu en partie grâce la charité de l'État. Mais cela a également entraîné une faiblesse militaire, et puisque les privations infligées n'étaient clairement pas nécessaires, l'opposition est devenue inévitable. Le problème était de continuer à faire tourner l'industrie sans augmenter la richesse réelle du monde. Les biens devaient être produits, mais pas distribués. Et, en pratique, la seule façon d'accomplir cela était par la guerre permanente.

L'acte essentiel de la guerre est la destruction, pas forcément des vies humaines, mais du produit du labeur humain. La guerre est un moyen de réduire en pièces, de déverser dans la stratosphère, ou de couler au fond des mers des matériaux qui pourraient autrement être utilisés pour rendre les masses trop confortables, et donc, sur le long terme, trop intelligentes. Même quand les armes de guerre ne sont pas détruites, leur fabrication est toujours un moyen pratique d'utiliser de la main-d'œuvre sans produire quoi que ce soit qui puisse être consommé. Une Forteresse Flottante, par exemple, a absorbé le travail qui aurait pu construire plusieurs centaines de bateaux cargo. Pour finalement être considérée comme obsolète et mise à la casse, sans avoir pu apporter un quelconque bénéfice à qui que ce soit ; et, avec davantage encore de labeur, une autre Forteresse Flottante est construite. En principe, l'effort de guerre est toujours planifié pour avaler tout surplus qui pourrait exister après avoir satisfait les besoins vitaux des populations. En pratique, les besoins des populations sont toujours sous-estimés, avec comme résultat la pénurie chronique de la moitié des biens nécessaires ; mais c'est considéré comme un avantage. C'est une politique délibérée de maintenir également les groupes favorisés au bord de la pauvreté, parce qu'une pénurie généralisée accentue l'importance des petits priviléges et exacerbe les différences entre un groupe et un autre. Selon les standards du début du vingtième siècle, même un membre du Parti Intérieur mène une vie austère et laborieuse. Néanmoins, les petits luxes dont il profite — son grand appartement bien équipé, le meilleur tissu de ses vêtements, la meilleure qualité de sa nourriture, de sa boisson et de son tabac, ses deux ou trois domestiques, son automobile privée ou son hélicoptère — le placent dans un monde différent d'un membre du Parti Extérieur, et un membre du Parti Extérieur a des avantages similaires

en comparaison des masses indigentes que nous appelons « les prolos ». L'atmosphère sociale est celle d'une cité assiégée, où la possession d'un morceau de viande de cheval fait toute la différence entre la richesse et la pauvreté. Et en même temps, la conscience d'être en guerre, et donc en danger, rend l'abandon de tous les pouvoirs à une petite caste comme une condition naturelle et inévitable de survie.

La guerre, nous le verrons, accomplit non seulement la destruction nécessaire, mais l'accomplit d'une façon psychologiquement acceptable. En principe, il serait plutôt simple de gaspiller le labeur superflu du monde en construisant des temples et des pyramides, en creusant des trous et en les rebouchant, ou même en produisant de vastes quantités de biens et en les brûlant ensuite. Mais cela fournirait uniquement la base économique et non émotionnelle d'une société hiérarchisée. Ce qui nous préoccupe ici n'est pas le moral des masses, dont l'attitude est sans objet tant qu'elles sont maintenues au travail, mais le moral du Parti lui-même. On attend d'un membre du Parti, y compris le plus insignifiant, de la compétence, de la diligence, et même de l'intelligence dans une certaine limite, mais il est également nécessaire qu'il soit un fanatique crédule et ignorant, dont les émotions dominantes sont la peur, la haine, l'adulation et le triomphalisme obscène. En d'autres termes, il est nécessaire qu'il ait la mentalité propre à un état de guerre. Que la guerre ait lieu ou non est sans importance, et, puisqu'une victoire décisive est impossible, que la guerre se passe bien ou mal est sans importance. Tout ce qui importe, c'est que l'état de guerre existe. La disjonction de l'intelligence que le Parti demande de ses membres, et qui est plus facile à obtenir dans une atmosphère de guerre, est maintenant presque universelle, mais plus on monte dans la hiérarchie, plus elle devient prononcée. C'est précisément dans le Parti

Intérieur que l'hystérie guerrière et la haine de l'ennemi sont les plus fortes. En tant qu'administrateur, il est souvent essentiel qu'un membre du Parti Intérieur sache que telle ou telle nouvelle de la guerre est mensongère, et il peut souvent être conscient que la guerre en elle-même est factice, et qu'elle n'existe pas ou qu'elle est menée dans un but différent de celui annoncé : mais une telle connaissance est aisément neutralisée par la technique du doublepense. Car en même temps, jamais ne vacille chez tous les membres du Parti Intérieur la croyance mystique que la guerre existe, et qu'elle se terminera victorieusement, et qu'Océania dominera sans conteste le monde entier.

Tous les membres du Parti Intérieur croient en cette conquête proche comme un article de foi. Elle doit être accomplie soit par l'obtention progressive de plus en plus de territoire et donc l'érection d'un pouvoir incontestablement dominant, soit par la découverte d'une nouvelle arme invincible. La recherche d'une telle arme se poursuit sans cesse, et est l'une des dernières rares activités où les esprits inventifs et conceptuels peuvent s'épanouir. En Océania, à l'heure actuelle, la Science, au sens ancien, a presque cessé d'exister. En nouvelangue, il n'y a pas de mot pour « science ». La méthode empirique de pensée, sur laquelle toutes les découvertes scientifiques du passé reposent, est contraire aux principes les plus fondamentaux de l'Angsoc. Et même les progrès technologiques ne surviennent que si leurs produits peuvent d'une façon ou d'une autre servir à diminuer la liberté humaine. Dans tous les savoir-faire utiles, le monde est soit à l'arrêt, soit régresse. Les champs sont cultivés par des charrues tirées par des chevaux, tandis que les livres sont écrits par des machines. Mais dans les domaines d'une importance vitale — c'est à dire, en fait, la guerre et la surveillance policière — l'approche empirique est toujours encoura-

gée, ou du moins tolérée. Les deux objectifs du Parti sont de conquérir toute la surface du globe et de détruire une fois pour toute la possibilité de la pensée autonome. Il y a donc deux grands problèmes que le Parti s'attèle à résoudre. L'un est de découvrir, contre son gré, ce qu'un autre être humain pense, et l'autre est comment tuer plusieurs centaines de millions de personnes en quelques secondes sans donner d'avertissement. Dans la mesure où la recherche scientifique se poursuit, voilà son sujet d'étude. Le scientifique d'aujourd'hui est soit un mélange de psychologue et d'inquisiteur, étudiant avec une minutie extraordinaire la signification des expressions faciales, des gestes et des tons de la voix, et testant les effets révélateurs de vérité de drogues, de thérapies de choc, d'hypnoses et de tortures physiques ; soit un chimiste, un physicien ou un biologiste concerné uniquement par la branche de sa spécialité à même de retirer la vie. Dans les vastes laboratoires du ministère de la Paix, et dans les stations expérimentales cachées dans les forêts brésiliennes, ou dans le désert australien, ou sur des îles perdues de l'Antarctique, des équipes d'experts sont inlassablement à la tâche. Certains s'occupent simplement de planifier la logistique des guerres futures ; d'autres conçoivent des missiles de plus en plus grands, des explosifs de plus en plus puissants, des protections de plus en plus impénétrables ; d'autres recherchent des gaz nouveaux et mortels, ou des poisons solubles pouvant être produits dans des quantités capables de détruire la végétation de continents entiers, ou des germes de maladies immunisés contre tous les anticorps possibles ; d'autres tentent de produire un véhicule qui creuserait son chemin dans le sol comme un sous-marin dans l'eau, ou un avion aussi indépendant de sa base qu'un voilier ; d'autres explorent des possibilités encore plus ambitieuses, comme focaliser les rayons du soleil à travers des lentilles suspendues des centaines de

kilomètres dans l'espace, ou comme produire des tremblements de terre artificiels et des raz-de-marée en utilisant la chaleur au cœur de la Terre.

Mais aucun de ces projets n'approche jamais son aboutissement, et aucun des trois super-états ne gagne une avance significative sur les autres. Le plus remarquable est que les trois pouvoirs possèdent déjà, grâce à la bombe atomique, une arme bien plus puissante que tout ce que leurs recherches actuelles pourraient découvrir. Même si le Parti, fidèle à son habitude, s'approprie leur invention, les bombes atomiques sont d'abord apparues dans les années quarante, et ont été utilisées à grande échelle une dizaine d'années plus tard. À cette époque, des centaines de bombes ont été larguées sur des centres industriels, principalement en Russie européenne, en Europe occidentale et en Amérique du nord. Le but était de convaincre les groupes dirigeants de tous les pays que quelques bombes atomiques de plus signifiaient la fin de la société organisée, et donc de leur propre pouvoir. Par la suite, bien qu'aucun accord formel n'a été formulé ou même suggéré, plus aucune bombe n'a été larguée. Les trois pouvoirs continuent simplement à produire des bombes atomiques et à les réservier pour l'opportunité décisive qu'ils croient survenir tôt ou tard. Et, pendant ce temps-là, l'art de la guerre n'a quasiment pas évolué en trente ou quarante ans. Les hélicoptères sont plus utilisés qu'auparavant, les avions bombardiers ont été largement remplacés par des projectiles auto-propulsés, et les fragiles navires de guerre mobiles ont laissé la place aux Forteresses Flottantes in-submersibles ; mais, au-delà, il n'y a eu que peu d'avancées. Les tanks, les sous-marins, les torpilles, les mitrailleuses, même les fusils et les grenades sont toujours utilisés. Et malgré le flot infini de massacres rapportés par la presse et sur les télécrans, les batailles désespérées des premières guerres, dans lesquelles des centaines de milliers voire

même des millions d'hommes ont souvent été tués en quelques semaines, ne se sont jamais répétées.

Aucun des trois super-états ne tente jamais une manœuvre qui impliquerait le risque d'une défaite sérieuse. Quand une opération de grande envergure est menée, c'est généralement une attaque surprise contre un allié. La stratégie que les trois super-états suivent, ou prétendent suivre, est la même. Le plan consiste, par une combinaison de combats, de marchandages et d'opportunes trahisons, à acquérir un ensemble de bases encerclant complètement l'un ou l'autre des états rivaux, puis de signer un pacte d'amitié avec ce rival et de rester en termes pacifiques le nombre d'années suffisant pour endormir toute suspicion. Pendant ce temps, des missiles chargés de bombes atomiques peuvent être installés à tous les points stratégiques ; puis ils seront tous tirés simultanément, avec des effets dévastateurs rendant toute représaille impossible. Il sera alors temps de signer un pacte d'amitié avec le pouvoir restant, en préparation d'une autre attaque. Ce plan, il n'est pas vraiment nécessaire de le préciser, est une vulgaire chimère, impossible à réaliser. De plus, aucun combat n'a lieu sauf dans les zones disputées autour de l'équateur et du pôle : aucune invasion d'un territoire ennemi n'est jamais entreprise. Cela explique qu'en certains endroits, les frontières entre les super-états soient arbitraires. Eurasia, par exemple, pourrait aisément conquérir les îles britanniques, qui font géographiquement partie de l'Europe ; et, au contraire, il serait possible pour Océania de repousser ses frontières jusqu'au Rhin ou même jusqu'à la Vistule. Mais cela violerait le principe, respecté par tous les camps bien que jamais formulé, de l'intégrité culturelle. Si Océania devait conquérir les zones qui ont été connues sous les noms de France et d'Allemagne, il serait nécessaire soit d'en exterminer leurs habitants, une tâche d'une grande difficulté matérielle, ou d'assimiler

une population d'environ cent millions de personnes qui, sur le plan du développement technique, sont à peu près au même niveau qu'Océania. Le problème est le même pour chacun des trois super-états. Il est absolument nécessaire à leur structure qu'il n'y ait aucun contact avec des étrangers, sauf, dans une moindre mesure, avec des prisonniers de guerre ou des esclaves de couleur. Même les alliés officiels du moment sont toujours regardés avec la plus sombre suspicion. À part les prisonniers de guerre, le citoyen moyen d'Océania ne posera jamais les yeux sur un citoyen d'Eurasia ou d'Estasia, et il lui est interdit d'apprendre des langues étrangères. S'il pouvait entrer en contact avec des étrangers, il découvrirait qu'ils lui sont très similaires, et que ce qu'on lui en a dit sont pour la plupart des mensonges. Le monde confiné dans lequel il vit se briserait, et la peur, la haine et l'arrogance dont dépend sa morale pourraient s'évaporer. Il est donc admis dans tous les camps que peu importe combien de fois la Perse, l'Égypte, Java ou Ceylan changent de mains, les frontières principales ne doivent jamais être traversées par autre chose que des bombes.

Cela sous-tend un fait jamais mentionné à haute voix, mais tacitement compris et pris en compte : les conditions de vie dans les trois super-états sont les mêmes. En Océania, la philosophie dominante est appelée l'Angsoc, en Eurasia elle est appelée Néobolchévisme, et en Estasia elle est appelée par un nom chinois généralement traduit par Culte de la Mort, mais peut être mieux exprimé par « Oblitération du Soi ». Le citoyen d'Océania n'est pas autorisé à connaître quoi que ce soit des principes des deux autres philosophies, mais on lui apprend à les détester comme des outrages barbares contre la moralité et le sens commun. En réalité, ces trois philosophies sont presque indistinguables, et les systèmes sociétaux qu'elles servent le sont complètement. Partout, il y a la même structure

pyramidal, le même culte d'un dirigeant semi-divin, la même économie existant par et pour la guerre permanente. En conséquence, les trois super-états ne pourront non seulement jamais se conquérir les uns les autres, mais ils n'en tireraient en plus aucun bénéfice. Au contraire, tant qu'ils restent en conflit, ils se soutiennent les uns les autres, comme trois gerbes de blé. Et, comme d'habitude, les groupes dirigeants des trois pouvoirs sont simultanément conscients et inconscients de ce qu'ils font. Leurs vies sont dédiées à la conquête du monde, mais ils savent aussi qu'il est essentiel que la guerre se poursuive sans fin et sans victoire. Pendant ce temps, le fait qu'il n'y ait pas de danger de conquête rend possible ce déni de réalité qui est la particularité de l'Angsoc et de ses systèmes de pensée concurrents. Il est là nécessaire de répéter ce qui a été dit plus tôt : la guerre, en devenant permanente, a profondément changé de caractère.

Dans le passé, une guerre, presque par définition, se terminait tôt ou tard, habituellement par une victoire ou une défaite incontestable. Dans le passé, également, la guerre était un des principaux instruments qui maintenait les sociétés humaines en contact avec la réalité tangible. Tous les dirigeants de toutes les époques ont essayé d'imposer une vision fausse du monde à leurs sujets, mais ils ne pouvaient pas se permettre d'encourager une illusion qui affaiblirait l'efficacité militaire. Tant que la défaite signifiait une perte d'indépendance, ou tout autre résultat considéré comme indésirable, il était nécessaire de se pré-munir contre la défaite. Les faits concrets ne pouvaient pas être ignorés. En philosophie, en religion, en éthique, en politique, deux plus deux pouvaient faire cinq, mais en concevant un pistolet ou un avion, ils devaient faire quatre. Les nations inefficaces étaient toujours conquises tôt ou tard, et la bataille pour l'efficacité ne pouvait pas s'embarrasser d'illusions. De plus, pour être efficace, il

était nécessaire de pouvoir apprendre du passé, ce qui impliquait une connaissance suffisamment précise de ce passé. Les journaux et les livres d'histoire étaient, bien sûr, toujours orientés et biaisés, mais la falsification telle que pratiquée aujourd'hui aurait été impossible. La guerre était une saine protection de la raison, et en ce qui concernait les classes dirigeantes, c'était probablement la plus importante des protections. Tandis que les guerres pouvaient être gagnées ou perdues, aucune classe dirigeante ne pouvait être complètement exemptée de responsabilités.

Mais quand la guerre devient littéralement permanente, elle cesse aussi d'être dangereuse. Quand la guerre est permanente, la nécessité militaire n'existe pas. Le progrès technique peut s'arrêter et les faits les plus tangibles peuvent être niés ou ignorés. Comme nous l'avons vu, les recherches qui pourraient être appelées scientifiques ont toujours lieu au nom de la guerre, mais elles sont surtout une sorte de chimère, et leur échec à produire des résultats est sans importance. L'efficacité, même l'efficacité militaire, n'est plus nécessaire. Rien n'est efficace en Océania, sauf la Police des Pensées. Puisque chacun des trois super-états est imprenable, chacun est en fait un univers hermétique où presque toutes les perversions de la pensée peuvent être pratiquées sans risques. La réalité n'exerce sa pression qu'à travers les besoins de la vie courante — le besoin de manger et de boire, de s'abriter et de se vêtir, d'éviter d'avaler du poison ou de sauter par la fenêtre, et ainsi de suite. Entre la vie et la mort, et entre le plaisir physique et la douleur physique, il y a toujours une distinction, mais guère plus. Coupé de tout contact avec le monde extérieur et avec le passé, le citoyen d'Océania est comme un homme dans l'espace interstellaire, sans aucun moyen de savoir où est le haut et où est le bas. Les dirigeants d'un tel état sont absous, comme les Pharaons ou les Césars ne pouvaient l'être. Ils

sont obligés d'empêcher leurs sujets de mourir de faim en nombre trop important pour être gênant, et ils sont obligés de rester au même bas niveau de technique militaire que leurs rivaux ; mais quand ce minimum est atteint, ils peuvent tordre la réalité selon leurs désirs.

La guerre est donc, si nous la jugeons selon les standards des guerres précédentes, une vulgaire imposture. Elle est comme les batailles entre certains ruminants dont les cornes sont placées à un angle les empêchant de se blesser entre eux. Mais si elle est virtuelle, elle n'en est pas moins importante. Elle absorbe le surplus de biens de consommation, et elle contribue à préserver l'atmosphère mentale spécifique dont une société hiérarchisée a besoin. La guerre, nous le verrons, est maintenant une simple affaire intérieure. Dans le passé, les groupes dirigeants de tous les pays, bien que conscients de leurs intérêts communs et donc limitant les destructions par la guerre, se battaient les uns contre les autres, et le vainqueur pillait toujours le vaincu. De nos jours, ils ne se battent pas du tout les uns contre les autres. La guerre est menée par chaque groupe dirigeant contre ses propres sujets, et l'objet de la guerre n'est pas de conquérir ou d'empêcher l'annexion de territoires, mais de conserver la structure de la société intacte. Le mot même de « guerre » est donc devenu trompeur. Il serait probablement plus juste de dire qu'en devenant permanente, la guerre a cessé d'exister. La pression particulière qu'elle avait exercé sur les êtres humains entre le Néolithique et le début du vingtième siècle a disparu et a été remplacée par quelque chose de bien différent. L'effet serait quasiment le même si les trois super-états, au lieu de se battre entre eux, s'accordaient pour vivre dans une paix perpétuelle, chacun inviolé dans ses propres frontières. Car dans ce cas, chacun serait toujours un univers hermétique, libéré pour toujours de l'influence latente d'un danger extérieur. Une paix réelle-

ment permanente serait comme une guerre permanente. Voici — bien que la vaste majorité des membres du Parti ne la comprenne que dans un sens superficiel — la profonde signification de la devise du Parti : La guerre, c'est la paix.

Winston s'arrêta de lire un moment. Quelque part au loin, une bombe tonna. Le sentiment céleste d'être seul avec le livre interdit, dans une pièce sans télécran, ne s'était pas amoindri. La solitude et la sécurité étaient des sensations physiques, étrangement mélangées à la fatigue de son corps, à la douceur du fauteuil, à la caresse de la légère brise qui, de la fenêtre, effleurait sa joue. Le livre le fascinait, ou plus exactement, le rassurait. D'une certaine façon, il ne lui apprenait rien de nouveau, mais ça faisait partie de son intérêt. Il disait ce que Winston aurait dit s'il avait pu mettre ses idées dispersées en ordre. C'était le fruit d'un esprit similaire au sien, mais immensément plus puissant, plus systématique, moins terrifié. Les meilleurs livres, réalisa-t-il, sont ceux qui vous racontent ce que vous savez déjà. Il venait juste de retourner au premier chapitre quand il entendit les pas de Julia dans l'escalier et se leva du fauteuil pour l'accueillir. Elle abandonna son sac à outils marron au sol et se jeta dans ses bras. Cela faisait plus d'une semaine qu'ils ne s'étaient pas vus.

« J'ai *le livre*, dit-il quand ils s'écartèrent.

— Oh, tu l'as ? Bien. » répondit-elle sans grand intérêt ; et presque immédiatement elle s'agenouilla près du poêle à pétrole pour faire le café.

Ils n'en reparlèrent pas avant d'avoir passé une demi-heure au lit. La soirée était juste assez fraîche pour se donner la peine de tirer la couverture matelassée. D'en bas montait le son du chant et des bottes traînées sur les pavés. La vigoureuse femme aux bras rougeauds que Winston avait vue à sa première visite faisait presque partie de la cour. Il semblait n'y avoir aucune heure de la journée où elle ne faisait pas d'allers-retours entre la bassine et le fil à linge, alternant entre s'étouffer avec les pinces et pousser un chant puissant. Julia s'était installée sur le côté et semblait déjà sur le point de s'endormir. Il

récupéra le livre, qui était au sol, et s'assit contre la tête de lit.

« On doit le lire, dit-il. Toi aussi. Tous les membres de la Fraternité doivent le lire.

— Lis-le, toi, répondit-elle, les yeux fermés. Lis-le à voix haute. C'est la meilleure façon. Et tu pourras me l'expliquer au fur et à mesure. »

Les aiguilles de l'horloge pointaient le six, ce qui signifiait dix-huit heures. Ils avaient trois ou quatre heures devant eux. Il posa le livre contre ses genoux et commença à lire :

CHAPITRE I. L'ignorance, c'est la force.

À travers l'histoire, et probablement depuis la fin de l'âge néolithique, il y a eu trois catégories de personnes dans le monde : les Grands, les Moyens, et les Petits. Elles ont été subdivisées de manières diverses, elles ont porté un nombre incalculable de noms différents, et leurs tailles relatives, ainsi que leurs attitudes envers les autres, ont varié d'âge en âge : mais la structure essentielle de la société n'a jamais changé. Même après d'immenses soulèvements et des bouleversements apparemment irrévocables, le même schéma s'est toujours réaffirmé, comme un gyroscope retournant toujours à l'équilibre, qu'importe dans quel sens il ait été poussé.

« Julia, tu dors ? demanda Winston.

— Non, trésor, j'écoute. Continue. C'est merveilleux. »

Il continua à lire :

Les aspirations de ces trois groupes sont absolument irréconciliables. L'aspiration des Grands est de se maintenir à leur place. L'aspiration des Moyens est de changer de place avec les Grands. L'aspiration des Petits, quand ils ont une aspiration — car c'est une caractéristique constante des Petits d'être trop écrasés par le labeur pour être plus qu'épisodiquement conscient de quoi que ce soit

en dehors de leur ordinaire — est d'abolir toutes les distinctions et de créer une société où tous les hommes seraient égaux. Par conséquent se répète encore et encore à travers l'histoire une lutte aux contours similaires. Pendant de longues périodes, les Grands semblent assurer fermement leur pouvoir, mais tôt ou tard arrive toujours un moment où ils perdent soit leur foi en eux, soit leur capacité à gouverner efficacement, soit les deux. Ils sont alors renversés par les Moyens, qui enrôlent les Petits de leur côté en leur prétendant qu'ils se battent pour la Liberté et la Justice. Dès qu'ils ont atteint leur objectif, les Moyens renvoient les Petits dans leur ancienne position de servitude, et deviennent eux-mêmes les Grands. Puis de nouveaux Moyens se créent à partir d'un des autres groupes, ou des deux, et la lutte recommence. Des trois groupes, seuls les Petits n'atteignent jamais leur aspiration, même temporairement. Ce serait une exagération de dire qu'à travers l'histoire, il n'y a eu aucun progrès matériel. Même aujourd'hui, dans une période de déclin, l'être humain moyen est physiquement mieux portant qu'il ne l'a été quelques siècles plus tôt. Mais aucun accroissement de richesse, aucun adoucissement des mœurs, aucune réforme ou révolution n'a jamais rapproché l'humanité de l'égalité d'un millimètre. Du point de vue des Petits, aucun changement historique n'a jamais signifié plus qu'un changement de nom de leurs maîtres.

À la fin du dix-neuvième siècle, la répétition de ce motif est devenue évidente à de nombreux observateurs. Ont donc émergé des écoles de penseurs qui ont interprété l'histoire comme un processus cyclique et ont prétendu montrer que l'inégalité était la loi inaltérable de la condition humaine. Cette doctrine, bien sûr, a toujours eu ses adeptes, mais la manière dont elle a désormais été mise en avant a été un changement significatif. Dans le passé, le besoin pour une forme hiérarchisée de société avait été

la doctrine spécifique aux Grands. Elle avait été prêchée par les rois et les aristocrates, et par les prêtres, les magistrats et tous les autres vivant à leur crochet, et elle avait généralement été atténuée par la promesse d'une compensation dans un monde imaginaire dans l'au-delà. Les Moyens, tant qu'ils luttaient pour le pouvoir, avaient toujours utilisé des mots comme Liberté, Justice et Fraternité. Désormais, toutefois, le concept de fraternité humaine a commencé à être assailli par des personnes qui n'étaient pas encore en position de pouvoir, mais espéraient simplement l'être dans un avenir immédiat. Dans le passé, les Moyens avaient mené des révolutions sous la bannière de l'Égalité, puis avaient établi une nouvelle tyrannie dès que l'ancienne avait été détrônée. Les nouveaux groupes de Moyens ont en effet proclamé leur tyrannie à l'avance. Le socialisme, une théorie qui était apparue au début du dix-neuvième siècle et était le dernier maillon d'une chaîne de pensée remontant aux rébellions d'esclaves durant l'antiquité, était toujours profondément infecté par l'utopisme des âges passés. Mais dans chaque variante du socialisme apparue depuis environ 1900, l'aspiration d'instaurer la Liberté et l'Égalité a de plus en plus été abandonnée. Les nouveaux mouvements qui sont apparus au milieu du siècle, l'Angsoc en Océanie, le Néobolchévisme en Eurasia, le Culte de la Mort, comme on l'appelle communément, en Estasia, avaient l'aspiration consciente de perpétuer la non-liberté et la non-égalité. Ces nouveaux mouvements, bien sûr, sont nés des anciens et ont eu tendance à conserver leurs noms et à travestir leurs idéologies. Mais leur but à tous était d'arrêter le progrès et de figer l'histoire à un moment voulu. Le balancement familier du pendule aurait encore lieu une fois, puis s'arrêterait. Comme d'habitude, les Grands seraient remplacés par les Moyens, qui deviendraient alors les Grands ; mais cette fois, par une stratégie consciente, les Grands seraient en mesure de

conserver leur position indéfiniment.

Les nouvelles doctrines ont en partie émergé à cause de l'accumulation de connaissances historiques, et l'accroissement du sens de l'histoire, qui avait rarement existé avant le dix-neuvième siècle. Le mouvement cyclique de l'histoire est maintenant devenu intelligible, ou a semblé l'être ; et s'il est intelligible, il peut être altéré. Mais la raison principale et intrinsèque a été que, dès le début du vingtième siècle, l'égalité humaine était devenue techniquement possible. Il était toujours vrai que les hommes n'étaient pas égaux dans leurs talents innés et que les fonctions devaient être spécialisées de façon à favoriser certains individus plutôt que d'autres ; mais il n'y a plus eu de réel besoin pour des distinctions de classe ou de grandes différences de richesse. Aux âges précédents, les distinctions de classe avaient non seulement été inévitables, mais aussi désirables. L'inégalité avait été le prix de la civilisation. Avec le développement de la production mécanisée, néanmoins, la donne avait changé. Même s'il était toujours nécessaire aux êtres humains d'effectuer certains travaux, il ne leur était plus nécessaire de vivre à des niveaux sociaux ou économiques différents. En conséquence, du point de vue des nouveaux groupes sur le point de prendre le pouvoir, l'égalité humaine n'a plus été un idéal à poursuivre, mais un danger à prévenir. Dans des âges plus primitifs, quand une société juste et pacifique n'avait pas été matériellement possible, il avait été assez aisé d'y croire. L'idée d'un paradis terrestre où les hommes vivraient ensemble dans une totale fraternité, sans lois et sans labeur avilissant, a hanté l'imagination humaine pendant des millénaires. Et cette vision avait eu une certaine emprise même sur les groupes qui avaient réellement profité de chaque changement historique. Les héritiers des révolutions française, anglaise et américaine avaient en partie cru en leurs propres phrases au sujet

des droits de l'homme, de la liberté de parole, de l'égalité devant la loi, et tout le reste, et les avaient même laissées dans une certaine mesure influencer leur conduite. Mais à la quatrième décennie du vingtième siècle, tous les principaux courants de pensée politique sont devenus autoritaires. Le paradis terrestre a été discrédiété au moment même où il est devenu réalisable. Chaque nouvelle théorie politique, peu importe comment elle s'est nommée, a de nouveau mené à la hiérarchie et à l'enrégimentement. Et avec l'assombrissement général des espoirs qui s'est installé aux environs de 1930, des pratiques qui avaient depuis longtemps été abandonnées, dans certains cas depuis des siècles — emprisonnement sans procès, utilisation des prisonniers de guerre comme esclaves, exécutions publiques, torture pour obtenir des confessions, utilisation d'otages et déportation de populations entières — sont devenues non seulement à nouveau banales, mais sont tolérées et même défendues par des personnes se considérant comme éclairées et progressistes.

Ce n'est qu'après une décennie de conflits entre nations, de guerres civiles, de révolutions et de contre-révolutions sur toute la surface du globe que l'Angsoc et ses rivaux ont émergé en tant que théories politiques pleinement élaborées. Mais elles avaient été préfigurées par les divers systèmes, généralement nommés totalitaires, qui étaient apparus plus tôt dans le siècle, et les lignes directrices du monde qui émergerait après le chaos général avaient été depuis longtemps évidentes. Et le genre de personnes qui contrôlerait ce monde avait été tout aussi évident. La nouvelle aristocratie est composée pour la plupart de bureaucrates, de scientifiques, de techniciens, de dirigeants syndicaux, d'experts en communication, de sociologues, d'enseignants, de journalistes et de politiciens professionnels. Ces personnes, qui trouvent leurs origines dans la classe moyenne salariée et dans les strates su-

périeures de la classe ouvrière, ont été modelées et rassemblées par le monde désolé du monopole industriel et du gouvernement centralisé. Comparées à leurs homologues des périodes antérieures, elles sont moins cupides, moins tentées par le luxe, plus avides de pur pouvoir, et, par-dessus tout, plus conscientes de ce qu'elles veulent et plus décidées à écraser toute opposition. Cette dernière différence a été primordiale. En comparaison avec celle existant aujourd'hui, toutes les tyrannies du passé étaient sans conviction et inefficaces. Les groupes dirigeants étaient toujours en partie infectés par des idées libérales, et se satisfaisaient d'être laxistes en tous les domaines, ne considérant que les actes assumés et ne s'intéressant pas aux pensées de leurs sujets. Même l'Église catholique du Moyen Âge était tolérante selon les standards modernes. La raison est en partie qu'aucun gouvernement n'avait eu le pouvoir de garder ses citoyens sous constante surveillance. L'invention de l'imprimerie, toutefois, a rendu plus aisée la manipulation de l'opinion publique, et le cinéma et la radio ont poussé les choses encore plus loin. Avec le développement de la télévision, et les avancées technologiques qui ont rendu possible de recevoir et transmettre simultanément avec le même appareil, la vie privée s'est éteinte. Chaque citoyen, ou du moins chaque citoyen assez important pour être surveillé, peut être scruté vingt-quatre heures sur vingt-quatre par les yeux de la police et abreuvé de la propagande officielle, tous les autres canaux de communication étant bannis. La possibilité d'imposer non seulement une obéissance complète à la volonté de l'État, mais également une complète uniformité d'opinions sur tous les sujets, est maintenant concrétisée pour la première fois.

Après la période révolutionnaire des années cinquante et soixante, la société s'est recomposée, comme toujours, en Grands, Moyens et Petits. Mais le nouveau groupe des

Grands, contrairement à ses prédécesseurs, n'avait pas agi par instinct : il a su ce qui serait nécessaire pour assurer sa position. Il avait depuis longtemps été réalisé que la seule assise stable pour l'oligarchie est le collectivisme. La richesse et les priviléges sont plus facilement défendus quand ils sont possédés conjointement. La soi-disant « abolition de la propriété privée » qui avait pris place au milieu du siècle avait signifié, en réalité, la concentration de la propriété en de bien plus rares mains qu'avant, mais avec cette différence : les nouveaux propriétaires sont un groupe au lieu d'une masse d'individus. Individuellement, aucun membre du Parti ne possède quoi que ce soit, à part des effets personnels sans valeur. Collectivement, le Parti possède tout en Océania, parce qu'il contrôle tout, et dispose des productions comme bon lui semble. Dans les années précédant la Révolution, il est parvenu à se hisser à cette position dominante presque sans opposition, parce que le processus lui-même a été présenté comme un acte de collectivisation. Il avait toujours été considéré que si la classe capitaliste était expropriée, le socialisme s'en suivrait : et, indubitablement, les capitalistes avaient été expropriés. Les usines, les mines, les terres, les maisons, les transports — tout leur avait été retiré : et puisque ces choses n'étaient plus des propriétés privées, il en a découlé qu'elles devaient être des propriétés publiques. L'Angsoc, qui descend du mouvement socialiste antérieur et a hérité de sa phraséologie, avait en effet réalisé l'élément principal du programme socialiste ; avec le résultat, envisagé et prévu à l'avance, que l'inégalité économique a été rendue permanente.

Mais les obstacles à la perpétuation d'une société hiérarchisée vont plus loin que ça. Un groupe dirigeant ne peut perdre le pouvoir que de quatre façons. Soit il est conquis de l'extérieur, soit il gouverne si mal que les masses sont poussées à se révolter, soit il permet à un

puissant groupe de Moyens mécontents de se former, soit il perd sa confiance en soi et sa volonté de gouverner. Ces causes ne sont pas exclusives, et généralement elles sont toutes les quatre à l'œuvre à des degrés divers. Une classe dirigeante qui se prémunirait de toutes resterait au pouvoir indéfiniment. Le facteur déterminant, au final, est l'attitude mentale de la classe dirigeante elle-même.

Depuis le milieu du siècle présent, le premier danger a en réalité disparu. Chacun des trois pouvoirs qui divisent maintenant le monde est en effet invincible, et ne pourrait cesser de l'être que par de lents changements démographiques qu'un gouvernement tout-puissant peut facilement empêcher. Le second danger est également théorique. Les masses ne se révoltent jamais d'elles-mêmes, et elles ne se révoltent jamais uniquement parce qu'elles sont opprassées. En effet, tant qu'il ne leur est pas permis d'avoir des points de comparaison, elles ne prennent même pas conscience de leur oppression. Les crises économiques récurrentes du passé ont été totalement inutiles et ne peuvent maintenant plus se reproduire, mais d'autres bouleversements tout aussi importants peuvent survenir et surviennent sans aucunes conséquences politiques, parce que le mécontentement ne peut pas s'articuler clairement. Quant au problème de surproduction, qui a été intrinsèque à notre société depuis le développement de la technique mécanique, il est résolu par le truchement de la guerre permanente (voir le chapitre III), qui est aussi utile pour accorder le moral public au ton nécessaire. Du point de vue de nos dirigeants actuels, donc, les seuls dangers réels sont la formation d'un nouveau groupe de personnes compétentes, sous-employées et avides de pouvoir, et la diffusion du libéralisme et du scepticisme dans ses rangs. Le problème, en conséquence, est éducationnel. C'est un problème demandant un formatage continu de la conscience à la fois du groupe dirigeant et du groupe

plus grand d'exécutants qui se trouve juste en-dessous. Il suffit d'influencer la conscience des masses de manière négative.

Étant donné cette description, on pourrait en déduire, si on ne la connaissait pas déjà, la structure générale de la société d'Océania. Au sommet de la pyramide se trouve Tonton. Tonton est infaillible et tout-puissant. Chaque succès, chaque réalisation, chaque victoire, chaque découverte scientifique, chaque connaissance, chaque sagesse, chaque joie, chaque mérite sont attribués directement à sa direction et à son inspiration. Personne n'a jamais vu Tonton. Il est le visage sur les affiches, la voix dans le télécran. Nous pouvons être raisonnablement certain qu'il ne mourra jamais, et il y a déjà une incertitude considérable sur sa date de naissance. Tonton est l'habit dans lequel se glisse le Parti pour se présenter au monde. Sa fonction est d'agir comme le point focal de l'amour, de la peur et de la vénération, des émotions qu'il est plus aisé de ressentir pour une personne que pour une organisation. En-dessous de Tonton vient le Parti Intérieur, dont le nombre est limité à six millions, soit un peu moins de deux pourcents de la population d'Océania. Sous le Parti Intérieur vient le Parti Extérieur, que l'on pourrait considérer, si le Parti Intérieur est le cerveau, comme les mains. En-dessous vient la masse imbécile que l'on appelle habituellement « les prolos », regroupant peut-être quatre-vingt-cinq pourcents de la population. Selon les termes de notre précédente classification, les prolos sont les Petits ; les populations esclaves des territoires équatoriaux, qui passent constamment de conquérant en conquérant, ne sont pas une partie permanente ou nécessaire de la structure.

En principe, l'appartenance à chacun de ces trois groupes n'est pas héréditaire. Un enfant de parents membres du Parti Intérieur n'est en théorie pas né dans

le Parti Intérieur. L'intégration dans l'une ou l'autre des branches du Parti se fait par un examen, passé à l'âge de seize ans. Il n'y a non plus aucune discrimination raciale, ou aucune domination prononcée d'une province sur une autre. On trouve des Juifs, des Noirs, des Sud-Américains de pure lignée indienne aux plus hauts rangs du Parti, et les administrateurs d'une région sont toujours nommés parmi ses habitants. Les habitants n'ont nulle part en Océania l'impression d'être une population colonisée gouvernée depuis une capitale lointaine. Océania n'a pas de capitale, et sa figure tutélaire est une personne dont la localisation est inconnue. À part que l'anglais est sa lingua franca principale et que la nouvelangue est sa langue officielle, il est complètement décentralisé. Ses dirigeants ne sont pas unis par des lignes de sang mais par l'adhésion à une doctrine commune. Il est vrai que notre société est stratifiée, très rigidement stratifiée, selon ce qui ressemble à première vue à des lignes héréditaires. Il y a bien moins de va-et-vient entre les différents groupes que pendant le capitalisme ou même à l'âge préindustriel. Il y a entre les deux branches du Parti un certain nombre d'alternances, mais uniquement pour exclure les faibles du Parti Intérieur et pour neutraliser les membres ambitieux du Parti Extérieur en leur permettant de s'élever. Les prolétaires, en pratique, ne sont pas autorisés à postuler dans le Parti. Les plus doués parmi eux, qui pourraient possiblement devenir des noyaux de mécontentement, sont simplement ciblés par la Police des Pensées et éliminés. Mais cet état des choses n'est pas nécessairement permanent, et n'est pas non plus une question de principes. Le Parti n'est pas une classe à l'ancien sens du mot. Il ne vise pas à transmettre le pouvoir à ses propres enfants, en tant que tel ; et s'il n'y avait aucun autre moyen de conserver les personnes les plus compétentes au sommet, il serait parfaitement préparé à recruter une nouvelle génération entière

dans les rangs du prolétariat. Aux années cruciales, le fait que le Parti n'était pas un corps héréditaire a fait beaucoup pour neutraliser l'opposition. Les anciens socialistes, qui avaient été entraînés à lutter contre quelque chose appelé « privilège de classe », avaient supposé que ce qui n'était pas héréditaire ne pouvait pas être permanent. Ils n'avaient pas vu que la continuité d'une oligarchie n'avait pas besoin d'être physique, et ils n'avaient pas pris le temps de réaliser que les aristocraties héréditaires avaient toujours été de courte durée, alors que les organisations ouvertes, comme l'Église catholique, avaient parfois duré pendant des centaines, voire des milliers d'années. L'essence du règne oligarchique n'est pas l'héritage de père en fils, mais la persistance d'une certaine vision du monde et d'un certain mode de vie, imposés par les morts sur les vivants. Un groupe dirigeant ne l'est que tant qu'il peut nommer ses successeurs. Le Parti ne veut pas perpétuer son sang, le Parti veut se perpétuer lui-même. Qui exerce le pouvoir n'est pas important, tant que la structure hiérarchique reste toujours la même.

Toutes les croyances, habitudes, préférences, émotions, attitudes mentales qui caractérisent notre temps sont généralement conçues pour maintenir la mystique du Parti et empêcher la vraie nature de la société actuelle d'être perçue. La rébellion physique, ou tout mouvement préliminaire vers la rébellion, est à présent impossible. Il n'y a rien à craindre des prolétaires. Abandonnés à eux-mêmes, ils se maintiendront de génération en génération et de siècle en siècle, travaillant, se reproduisant et mourant, non seulement sans aucune envie de se rebeller, mais également sans pouvoir comprendre que le monde pourrait être différent. Ils ne pourraient devenir dangereux que si les avancées techniques de l'industrie rendaient nécessaire de plus les éduquer ; mais, puisque la compétition militaire et commerciale n'est plus importante, le niveau d'éduca-

tion populaire est en réalité en baisse. Quelles opinions tiennent, ou ne tiennent pas, les masses, est considéré avec indifférence. On peut leur donner la liberté intellectuelle puisqu'ils n'ont aucun intellect. Chez un membre du Parti, au contraire, la moindre déviance d'opinion sur le sujet le plus insignifiant ne peut être tolérée.

Un membre du Parti vit de la naissance à la mort sous l'œil de la Police des Pensées. Même quand il est seul, il ne peut pas être certain qu'il est seul. Où qu'il soit, endormi ou éveillé, travaillant ou se reposant, dans son bain ou dans son lit, il peut être inspecté sans avertissement et sans savoir qu'il est inspecté. Rien de ce qu'il fait n'est insignifiant. Ses amitiés, ses loisirs, son comportement envers sa femme et ses enfants, l'expression sur son visage quand il est seul, les mots qu'il murmure dans son sommeil, même les mouvements inconscients de son corps, sont tous jalousement scrutés. Non seulement toute incartade, mais aussi toute excentricité, aussi petite soit-elle, tout changement d'habitude, tout tic nerveux, qui pourrait être le symptôme d'un conflit intérieur, seront avec certitude détectés. Il n'a aucune liberté de choix dans quelque direction que ce soit. En même temps, ses actions ne sont dictées par aucune loi, aucun code de conduite clairement formulé. En Océania, il n'y a pas de loi. Les pensées et les actions qui, si détectées, mènent à une mort certaine, ne sont pas formellement prohibées ; et les purges sans fin, les arrestations, les tortures, les emprisonnements et les vaporisations ne sont pas infligés en punition de crimes qui ont vraiment été commis, mais sont simplement l'annihilation de personnes qui pourraient peut-être commettre un crime dans le futur. Un membre du Parti doit non seulement avoir les bonnes opinions, mais aussi les bons instincts. Beaucoup des croyances et des comportements attendus de lui ne sont jamais clairement énoncés, et ne pourraient pas être

énoncés sans mettre à nu les contradictions inhérentes à l’Angsoc. S’il est une personne naturellement orthodoxe (en nouvelangue, un bonpenseur), il saura, en toute circonstance, sans y réfléchir, quelle est la croyance véritable ou l’émotion désirable. Mais de toute façon, un entraînement mental complexe, subi pendant l’enfance et regroupé autour des mots de nouvelangue stopcrime, noirblanc et doublepense, le rend réticent et incapable de réfléchir trop profondément à n’importe quel sujet.

Un membre du Parti est supposé n’avoir aucune émotion privée et aucune pénurie d’enthousiasme. Il est supposé vivre dans une frénésie permanente de haine des ennemis étrangers et des traîtres de l’intérieur, de triomphalisme lors des victoires, et d’humilité devant le pouvoir et la sagesse du Parti. Les mécontentements produits par son existence rude et frustrante sont délibérément extériorisés et dissipés par des mécanismes comme les Deux Minutes de Haine, et les questionnements qui pourraient faire naître un comportement sceptique ou rebelle sont tués par avance par une discipline intérieure acquise très tôt. La première et la plus simple étape de cette discipline, qui peut être apprise même au plus jeunes enfants, s’appelle, en nouvelangue, stopcrime. Stopcrime désigne la faculté de couper court, comme par instinct, à tout commencement de pensée dangereuse. Cela inclut le pouvoir de ne pas saisir les analogies, d’échouer à percevoir les erreurs de logique, de mal comprendre les arguments les plus simples s’ils sont hostiles à l’Angsoc, et d’être ennuyé ou repoussé par tout cheminement de pensée qui mènerait dans une direction hérétique. Stopcrime désigne, en deux mots, une stupidité protectrice. Mais la stupidité n’est pas suffisante. Au contraire, l’orthodoxie dans son sens entier demande un contrôle sur ses propres processus mentaux aussi complet que celui d’un contorsioniste sur son corps. La société d’Océania repose entièrement sur la croyance

que Tonton est omnipotent et que le Parti est infaillible. Mais puisqu'en réalité Tonton n'est pas omnipotent et que le Parti n'est pas infaillible, il y a besoin d'une flexibilité infatigable et permanente dans le traitement des faits. Le mot-clé ici est noirblanc. Comme beaucoup de mots de nouvelangue, ce mot a deux significations mutuellement contradictoires. Appliqué à un opposant, il désigne l'habitude de prétendre sans honte que noir est blanc, en contradiction avec les faits. Appliqué à un membre du Parti, il désigne une volonté loyale de dire que noir est blanc quand la discipline du Parti le requiert. Mais il désigne aussi la faculté de croire que noir est blanc, et, plus encore, de savoir que noir est blanc, et d'oublier que l'on a un jour pensé le contraire. Cela demande une altération continue du passé, rendue possible par le système de pensée qui inclut réellement tout le reste, et qui est connu en nouvelangue en tant que doublepense.

Cette altération du passé est nécessaire pour deux raisons, dont l'une est subsidiaire, et, pourrait-on dire, préventive. La raison subsidiaire est qu'un membre du Parti, comme un prolétaire, tolère les conditions du présent en partie parce qu'il n'a aucun point de comparaison. Il doit être coupé du passé, comme il doit être coupé des pays étrangers, parce qu'il lui est essentiel de croire qu'il vit mieux que ses ancêtres et que le niveau moyen de confort matériel est en constante augmentation. Mais la raison de loin la plus importante pour ce réajustement du passé est le besoin de garantir l'infaillibilité du Parti. Les discours, les statistiques et les archives de toutes sortes ne doivent pas simplement être constamment mises à jour pour montrer que les prédictions du Parti étaient justes. Aucun changement de doctrine ou d'alignement politique ne peut non plus jamais être admis. Changer d'avis, ou même de politique, est un aveu de faiblesse. Si, par exemple, Eurasia ou Estasia (peu importe qui) est

l'ennemi aujourd'hui, alors ce pays doit avoir toujours été l'ennemi. Et si les faits disent le contraire, alors les faits doivent être altérés. L'histoire est donc continuellement réécrite. Cette falsification permanente du passé, réalisée par le ministère de la Vérité, est aussi nécessaire à la stabilité du régime que le travail de répression et d'espionnage réalisé par le ministère de l'Amour.

Cette malléabilité du passé est le principe central de l'Angsoc. Les événements passés, est-il soutenu, n'ont aucune existence objective, mais survivent uniquement dans les archives écrites et les mémoires humaines. Le passé n'est que ce sur quoi les archives et les mémoires s'accordent. Et puisque le Parti contrôle pleinement les archives, et contrôle tout aussi pleinement les esprits de ses membres, il en découle que le passé est ce que le Parti choisit d'en faire. Il en découle également que si le passé est altérable, il ne l'a jamais été. Puisque quand il a été recréé sous la forme nécessaire à un instant donné, cette nouvelle version est devenue le passé, et aucun passé différent ne peut avoir jamais existé. Cela reste vrai même quand, comme souvent, le même événement doit être modifié au-delà de toute vraisemblance plusieurs fois dans la même année. À chaque instant, le Parti est en possession de la vérité absolue, et, assurément, l'absolu ne peut pas avoir été différent de ce qu'il est maintenant. Nous verrons que ce contrôle du passé dépend par-dessus tout de l'entraînement de la mémoire. S'assurer que toutes les archives écrites s'accordent à l'orthodoxie du moment est un simple acte mécanique. Mais il est aussi nécessaire de se souvenir que les événements se sont déroulés de la façon demandée. Et s'il est nécessaire de réarranger les mémoires ou de falsifier des archives écrites, il est donc nécessaire d'oublier qu'on l'a fait. L'astuce pour y parvenir peut être apprise comme n'importe quelle autre technique mentale. Elle est apprise par la majorité des

membres du Parti, et certainement par tous ceux qui sont à la fois intelligents et orthodoxes. En vieulangue, on l'appelle, avec franchise, « contrôle de la réalité ». En nouvelangue, on l'appelle doublepense, bien que doublepense signifie bien plus en soi.

Doublepense désigne le pouvoir de croire simultanément en deux opinions contradictoires, et de les accepter toutes les deux. Un intellectuel du Parti sait dans quelle direction sa mémoire doit être altérée ; il sait donc qu'il s'arrange avec la réalité ; mais par l'exercice du doublepense, il se satisfait aussi que la réalité n'est pas violée. Le processus doit être conscient, ou il ne serait pas réalisé avec suffisamment de précision, mais il doit aussi être inconscient, ou il produirait un sentiment de fausseté, et donc de culpabilité. Le doublepense repose au cœur de l'Angsoc, puisque l'acte essentiel du Parti est d'utiliser la tromperie consciente tout en conservant la solidité des objectifs qui vont avec une honnêteté totale. Énoncer délibérément des mensonges tout en les croyant sincèrement, oublier tout fait devenu gênant, puis, quand il devient à nouveau essentiel, le ramener de l'oubli le temps nécessaire, nier l'existence de la réalité objective tout en prenant en compte la réalité que l'on nie — tout ça est d'une nécessité indispensable. Même en utilisant le mot doublepense, il est nécessaire de faire appel au doublepense. Car en utilisant ce mot, on admet que l'on falsifie la réalité ; on efface ce savoir par un nouvel acte de doublepense ; et ainsi de suite indéfiniment, le mensonge toujours un pas devant la réalité. En définitive, c'est grâce au doublepense que le Parti est parvenu — et, en toute hypothèse, pourrait continuer pendant des millénaires — à arrêter le cours de l'histoire.

Toutes les oligarchies du passé ont perdu le pouvoir soit parce qu'elles se sont ossifiées, soit parce qu'elles se sont ramollies. Soit elles sont devenues stupides et

arrogantes et ont échoué à s'adapter aux circonstances changeantes, et ont été renversées ; soit elles sont devenues libérales et couardes, ont fait des concessions où elles auraient dû utiliser la force, et, à nouveau, ont été renversées. Elles sont tombées, plus exactement, soit par conscience, soit par inconscience. C'est l'exploit du Parti d'avoir produit un système de pensée où les deux conditions peuvent exister simultanément. Et la domination du Parti ne pourrait être rendue permanente sur aucune autre base intellectuelle. Si l'on veut diriger, et continuer à diriger, on doit être capable de disloquer le sens de la réalité. Le secret de l'autorité est de combiner une croyance en sa propre infaillibilité avec le pouvoir d'apprendre des erreurs passées.

Il va sans dire que les praticiens les plus subtils du doublepense sont ceux qui ont inventé le doublepense et savent que c'est un vaste système de tromperie mentale. Dans notre société, ceux qui ont la plus grande connaissance de ce qu'il se passe sont aussi ceux qui sont le plus loin de voir le monde tel qu'il est. En général, l'illusion est proportionnelle à la compréhension : plus d'intelligence signifie plus de folie. Une illustration claire de ceci est le fait que l'hystérie guerrière augmente en intensité à mesure que l'on gravit l'échelle sociale. Ceux dont l'attitude envers la guerre est la plus proche de la raison sont les peuples assujettis des territoires disputés. À ces peuples, la guerre est simplement une calamité continue qui va et vient sur leurs corps comme la marée. Quel camp gagne leur importe peu. Ils sont conscients qu'un changement de suzerain signifie simplement qu'ils feront le même travail qu'avant pour de nouveaux maîtres qui les traiteront de la même manière que les précédents. Les travailleurs légèrement favorisés que nous appelons « les prolos » ne sont que par intermittence conscients de la guerre. Quand c'est nécessaire, ils peuvent être exhortés à une frénésie de

guerre et de haine, mais, laissés à eux-mêmes, ils sont capables d'oublier pendant de longues périodes que la guerre a lieu. C'est dans les rangs du Parti, et par-dessus tout du Parti Intérieur, que l'on trouve le réel engouement guerrier. La conquête du monde est le plus fermement crue par ceux qui savent que c'est impossible. Cette association particulière des opposés — connaissance avec ignorance, cynisme avec fanatisme — est une des principales marques de distinction de la société d'Océania. L'idéologie officielle déborde de contradictions, même sans aucune raison pratique. Ainsi, le Parti rejette et vilipende chaque principe soutenu à l'origine par le mouvement socialiste, et il choisit de le faire au nom du socialisme. Il prêche un mépris pour la classe ouvrière sans pareil dans les siècles passés, et il habille ses membres d'un uniforme qui était autrefois distinctif des travailleurs manuels, et a été adopté pour cette raison. Il détruit systématiquement la solidarité familiale, et il affuble son dirigeant d'un nom qui en appelle directement au sentiment de solidarité familiale. Même les noms des quatre Ministères qui nous gouvernent exhibent une sorte d'impudeur dans leur inversion délibérée des faits. Le ministère de la Paix s'occupe de la guerre, le ministère de la Vérité, des mensonges, le ministère de l'Amour, de la torture et le ministère de l'Abondance, de la famine. Ces contradictions ne sont pas accidentnelles, et ne résultent pas non plus d'une hypocrisie ordinaire : elles sont des exercices délibérés de doublepense. Car ce n'est qu'en réconciliant les contradictions que le pouvoir peut être conservé indéfiniment. L'ancien cycle ne peut être brisé d'aucune autre façon. Si l'égalité humaine doit être empêchée à jamais — si les Grands, comme nous les avons appelés, doivent garder leur place perpétuellement — alors la condition mentale prédominante doit être une folie contrôlée.

Mais il y a une question que nous avons jusqu'ici

presque ignorée : pourquoi l'égalité humaine devrait-elle être empêchée ? En supposant que les mécanismes du processus ont été justement décrits, quel est le motif de cet effort énorme et minutieusement préparé pour figer l'histoire à un certain moment dans le temps ?

Nous touchons ici au secret central. Comme nous l'avons vu, la mystique du Parti, et par-dessus tout celle du Parti Intérieur, repose sur le doublepense. Mais plus profondément se trouve le mobile originel, l'instinct jamais questionné qui a amené tout d'abord à la prise du pouvoir et a produit le doublepense, la Police des Pensées, la guerre permanente et tout l'attirail nécessaire qui a émergé par la suite. Ce mobile consiste en réalité... .

Winston prit conscience du silence, comme on prend conscience d'un nouveau son. Il lui sembla que Julia avait été très immobile depuis un certain temps. Elle était allongée sur le côté, le torse nu, sa joue reposant sur sa main et une mèche noire traversant ses yeux. Sa respiration était lente et régulière.

« Julia ? »

Pas de réponse.

« Julia, tu dors ? »

Pas de réponse. Elle dormait. Il ferma le livre, le posa délicatement au sol, s'allongea et tira la couverture sur eux deux.

Il n'avait toujours pas, songea-t-il, appris le secret ultime. Il comprenait *comment* ; il ne comprenait pas *pourquoi*. Le chapitre I, comme le chapitre III, ne lui avait rien appris qu'il ne connût déjà, il avait simplement systématisé la connaissance qu'il possédait déjà. Mais après sa lecture, il savait mieux que jamais qu'il n'était pas fou. Être en minorité, même une minorité de un, ne faisait pas de vous un fou. Il y avait la vérité et la non-vérité, et si vous vous accrochiez à la vérité même contre le monde entier, vous n'étiez pas fou. Un rayon orangé du soleil couchant entrait depuis la fenêtre et traversait l'oreiller. Il ferma ses yeux. Le soleil sur son visage et le doux corps de la fille touchant le sien lui donna un sentiment puissant, ensom-

meillé, confiant. Il était en sécurité, tout allait bien. Il s'endormit en murmurant « La raison n'est pas statistique », avec le sentiment que cette remarque contenait une sagesse profonde.

CHAPITRE X

Il se réveilla avec la sensation d'avoir dormi longtemps, mais un coup d'œil à l'antique horloge lui apprit qu'il n'était que vingt heures trente. Il somnola encore un instant, puis l'habituel chant époumoné s'éleva de la cour en contrebas :

*C'était un amourrr impossibleuh,
Courrrt comme un jourrr d'avril-euh,
Juste un mot, juste un regarrrd-euh, et le rrrêve s'évanouit
Avec mon cœurrr il s'est enfui !*

L'imbécile chanson semblait avoir conservé sa popularité. Vous l'entendiez encore partout. Elle avait survécu au Chant de Haine. Julia, réveillée par le bruit, s'étira voluptueusement et sortit du lit.

« J'ai faim, dit-elle. Faisons plus de café. Merde ! Le poêle s'est éteint et l'eau est froide. » Elle souleva le poêle et le secoua. « Il n'y a plus de pétrole dedans.

— On peut demander au vieux Charrington, j'imagine.
— Ce qui est bizarre, c'est que j'avais bien fait attention à le remplir. Je vais m'habiller, ajouta-t-elle. Ça s'est rafraîchi on dirait. »

Winston se leva également et s'habilla. L'infatigable voix chantait encore :

*Ils disent-euh qu'avec le temps tout guerrrit,
Ils disent-euh qu'avec le temps on oublie ;
Mais les joies et les larrmes du passé
Me torrrdent le cœurrr-euh pour des années !*

En serrant la ceinture de sa combinaison, il se dirigea vers la fenêtre. Le soleil avait dû se coucher derrière les maisons, il n'éclairait

plus la cour. Les pavés étaient humides comme s'ils venaient d'être lavés, et il eut l'impression que le ciel avait été lavé aussi, le bleu était si pâle et si frais entre les conduits de cheminée. La femme allait et venait lourdement sans relâche, se bouchant et se débouchant la bouche avec les pinces, chantant et redevenant silencieuse, et étendant plus de couches, toujours et encore plus. Il se demanda si c'était son métier de laver le linge, ou si elle était juste l'esclave d'une vingtaine ou une trentaine de petits-enfants. Julia l'avait rejoint à ses côtés ; ensemble ils contemplèrent avec une sorte de fascination l'imposante silhouette en contrebas. Alors qu'il regardait la femme dans ses gestes habituels, son épais bras attrapant le fil, ses puissantes fesses de jument en arrière, il réalisa pour la première fois qu'elle était magnifique. Il ne lui était jamais arrivé avant de penser que le corps d'une femme de cinquante ans, gonflé dans des proportions monstrueuses par la maternité, puis endurci, abîmé par le travail jusqu'à ce que la peau devienne rugueuse, comme un navet trop mûr, pût être magnifique. Mais il en était ainsi, et après tout, pensa-t-il, pourquoi pas ? Le corps massif, informe, comme un bloc de granit, et la peau rouge et râpeuse, avaient le même lien avec le corps d'une jeune fille qu'une baie avec une rose. Pourquoi le fruit serait-il inférieur à la fleur ?

« Elle est magnifique, murmura-t-il.

– Elle fait facilement un mètre de large, dit Julia.

– C'est sa beauté à elle, répondit Winston. »

Il prit Julia par sa taille souple, facilement enlacée par son bras. Du bassin au genou, son flanc était contre le sien. Leurs corps ne produiraient jamais d'enfant. C'était une chose qu'ils ne pourraient jamais faire. Ils ne pourraient transmettre le secret que de bouche à oreille, d'esprit en esprit. La femme en bas n'avait pas d'esprit, seulement des bras puissants, un cœur chaleureux et un ventre fertile. Il se demanda à combien d'enfants elle avait pu donner naissance. Aisément une quinzaine. Elle avait eu son bourgeonnement momentané, une année, peut-être, de beauté de rose sauvage, puis elle avait soudain enflé comme un fruit fertilisé et avait mûri dure, rouge et rugueuse, puis sa vie était devenue le lessivage, le ménage, le reprisage,

le potage, le récurage, le polissage, le bricolage, le ménage, le lessivage, d'abord pour ses enfants, puis pour ses petits-enfants, pendant plus de trente ans ininterrompus. Et après tout ça elle chantait encore. L'admiration mystique qu'il ressentait pour elle était étrangement mélangée à l'aspect du ciel pâle et sans nuages, s'étirant derrière les cheminées sur des distances infinies. Il était curieux de penser que le ciel était le même pour tout le monde, en Eurasia, en Estasia et ici-même. Et les personnes sous ce ciel étaient aussi largement les mêmes — partout, sur toute la surface du globe, des centaines de milliers de millions de personnes, ignorantes de l'existence des autres, séparées par des murs de haine et de mensonges, et pourtant presque identiques — des personnes qui n'avaient jamais appris à penser mais qui emmagasinaient dans leur cœur et dans leur ventre et dans leurs muscles le pouvoir qui pourrait un jour renverser le monde. S'il y avait de l'espoir, c'était chez les prolos ! Sans avoir lu la fin du *livre*, il savait que ça devait être le message final de Goldstein. Le futur appartenait aux prolos. Et pourrait-il être certain que quand leur temps viendrait, le monde qu'ils bâtiraient lui serait tout aussi étrange qu'à lui, Winston Smith, que le monde du Parti ? Oui, parce qu'au moins ce serait un monde de raison. Où il y a de l'égalité, il y a de la raison. Tôt où tard cela arriverait, la force se transformerait en conscience. Les prolos étaient immortels, vous ne pouviez pas en douter en regardant cette vaillante silhouette dans la cour. À la fin, leur réveil surviendrait. Et, en attendant, même si ça prendrait un millénaire, ils resteraient vivants malgré tout, comme les oiseaux, passant de corps en corps la vitalité que le Parti ne pouvait ni partager ni détruire.

« Est-ce que tu te souviens, demanda-t-il, de la grive qui avait chanté pour nous, le premier jour, à l'orée de la forêt ?

— Elle chantait pas pour nous, répondit Julia. Elle chantait pour se faire plaisir. Et encore. Elle chantait, c'est tout. »

Les oiseaux chantaient, les prolos chantaient, le Parti ne chantait pas. À travers le monde, à Londres et New York, en Afrique et au Brésil, dans les contrées mystérieuses et interdites au-delà des frontières, dans les rues de Paris et Berlin, dans les villages des

plaines infinies de Russie, dans les bazars de Chine et du Japon — partout se tenait la même silhouette, solide et invincible, rendue monstrueuse par le travail et la maternité, besognant de la naissance à la mort, et chantant encore. De ces puissantes hanches, une race d'êtres conscients apparaîtrait un jour. Mais vous pouviez participer à ce futur si vous gardiez vivant l'esprit comme ils gardaient vivant le corps, et transmettiez la doctrine secrète que deux plus deux font quatre.

« Nous sommes les morts, dit-il.

— Nous sommes les morts, répéta consciencieusement Julia.

— Vous êtes les morts », dit une voix métallique derrière eux.

Ils se séparèrent d'un bond. Les entrailles de Winston semblaient s'être transformées en glace. Il pouvait voir le blanc tout autour de l'iris des yeux de Julia. Son visage était devenu d'un jaune laiteux. La trace de rouge qui était toujours sur ses deux pommettes ressortait nettement, comme si elle s'était séparée de la peau en-dessous.

« Vous êtes les morts, répéta la voix métallique.

— Ça vient de derrière le tableau, souffla Julia.

— Ça vient de derrière le tableau, dit la voix. Restez exactement où vous êtes. Ne bougez pas avant d'y être ordonné. »

Ça arrivait, ça arrivait enfin ! Ils ne pouvaient rien faire d'autre que de se regarder dans les yeux. S'enfuir, quitter la maison avant qu'il ne fût trop tard — une telle pensée ne les traversa pas. Il était impensable de désobéir à la voix métallique venant du mur. Il y eut un claquement, comme si un verrou avait été relâché, et un bruit de verre brisé. Le tableau était tombé au sol, révélant le télécran derrière.

« Ils peuvent nous voir maintenant, dit Julia.

— Nous pouvons vous voir maintenant, dit la voix. Placez-vous au centre de la pièce. Tenez-vous dos-à-dos. Mettez vos mains derrière votre tête. Ne vous touchez pas. »

Ils ne se touchaient pas, mais il lui semblait pouvoir sentir le corps de Julia trembler. Ou peut-être était-ce simplement son propre corps qui tremblait. Il pouvait empêcher ses dents de claquer, mais ses genoux étaient hors de contrôle. Il y eut un bruit de bottes en-

dessous, à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de la maison. La cour semblait pleine d'hommes. Quelque chose était traîné sur les pavés. Le chant de la femme s'était brutalement interrompu. Il y eut un long fracas, comme si la bassine avait été jetée et roulait à travers la cour, puis un tumulte de cris de colère qui se termina par un hurlement de douleur.

« La maison est encerclée, dit Winston.

– La maison est encerclée », dit la voix.

Il entendit Julia claquer sa mâchoire.

« Je suppose qu'on peut se dire se dire au revoir, dit elle.

– Vous pouvez vous dire au revoir », dit la voix. Puis une autre voix, différente, fluette, cultivée, que Winston eut l'impression d'avoir déjà entendue, intervint : « Au fait, puisque c'est le sujet : "Voici une bougie pour éclairer ton lit, voici une machette pour te couper la tête!" »

Quelque chose éclata au-dessus du lit dans le dos de Winston. Le sommet d'une échelle avait été projeté sur la vitre et avait pénétré l'encadrement. Quelqu'un grimpait à travers la fenêtre. Il y eut une cavalcade de bottes dans l'escalier. La pièce se remplit de solides hommes en uniforme noir, chaussés de bottes ferrées et matraque à la main.

Winston ne tremblait plus. Même ses yeux bougeaient à peine. Une seule chose importait : rester immobile, rester immobile pour ne pas leur donner une raison de vous frapper ! Un homme à la mâchoire de lutteur où la bouche n'était plus qu'une fente s'arrêta face à lui, balançant pensivement sa matraque entre son pouce et son index. Winston croisa son regard. Le sentiment de nudité, avec les mains derrière la tête et le visage et le corps entièrement exposés était presque insoutenable. L'homme sortit le bout d'une langue blanche, lécha l'endroit où aurait dû se trouver ses lèvres, et continua son chemin. Il y eut un autre fracas. Quelqu'un avait pris le presse-papier en verre sur la table et l'avait éclaté en mille morceaux dans le foyer de la cheminée.

Le fragment de corail, petit morceau de dentelle de la couleur d'un bouton de rose en sucre sur un gâteau, roula à travers le matelas.

Qu'il était petit, songea Winston, comme il avait toujours été petit ! Il y eut un cri étouffé et un bruit de coup derrière lui, et il reçut un violent choc à la cheville qui faillit lui faire perdre l'équilibre. Un des hommes avait envoyé son poing dans le plexus solaire de Julia, la pliant en deux comme un mètre de charpentier. Elle se démenait au sol, luttant pour retrouver son souffle. Winston n'osa pas tourner sa tête ne serait-ce que d'un millimètre, mais son visage livide et suffoquant apparaissait de temps en temps dans son champ de vision. Même dans sa terreur, c'était comme s'il pouvait ressentir la douleur dans son propre corps, la douleur mortelle qui était cependant moins pressante que la lutte pour retrouver son souffle. Il savait ce que c'était : une douleur terrible, agonisante, qui vous traversait mais qui ne pouvait pas encore être endurée, puisque avant tout vous deviez pouvoir respirer. Puis deux des hommes la saisirent par les genoux et les épaules et la transportèrent hors de la pièce comme un sac. Winston aperçut son visage, à l'envers, jaune et déformé, les yeux clos, et toujours avec une trace de rouge sur les deux joues ; et ce fut la dernière vision qu'il eut d'elle.

Il se tenait parfaitement immobile. Personne ne l'avait encore frappé. Des pensées lui vinrent spontanément à l'esprit mais semblaient totalement sans intérêt. Il se demanda s'ils avaient eu M. Charrington. Il se demanda ce qu'ils avaient fait à la femme dans la cour. Il réalisa qu'il avait terriblement envie d'uriner, et ressentit une légère surprise, car il l'avait fait seulement deux ou trois heures plus tôt. Il vit que l'horloge sur la cheminée indiquait le neuf, signifiant vingt-et-une heures. Mais la lumière semblait trop forte. La lumière ne devrait-elle pas s'estomper à vingt-et-une heures un soir d'août ? Il se demanda si, après tout, lui et Julia ne s'étaient pas trompé d'heure — s'ils n'avaient pas dormi toute la nuit et avaient pensé qu'il était vingt heures trente alors qu'il était en réalité huit heures trente du matin suivant. Mais il ne prolongea pas cette réflexion. C'était sans intérêt.

Il y eut un autre bruit de pas dans le couloir, plus léger. M. Charrington entra dans la pièce. Le comportement des hommes en uniforme noir devint soudain plus modéré. Quelque chose avait aussi

changé dans l'apparence de M. Charrington. Ses yeux se posèrent sur les fragments de verre du presse-papier.

« Ramassez ces morceaux », dit-il sèchement.

Un homme se pencha pour obéir. L'accent rustre avait disparu ; Winston comprit soudain à qui appartenait la voix qu'il avait entendue quelques instants plus tôt dans le télécran. M. Charrington portait toujours sa vieille veste en velours, mais ses cheveux, qui avaient été presque blancs, étaient devenus noirs. Il ne portait pas non plus son lorgnon. Il lança un seul bref regard à Winston, comme pour vérifier son identité, et ne lui porta plus attention. Il était toujours reconnaissable, mais il n'était plus la même personne. Son corps s'était redressé, et semblait avoir grossi. Son visage n'avait subi que de légers changements mais qui rendaient néanmoins la transformation totale. Les sourcils noirs étaient moins broussailleux, les rides avaient disparu, la forme même du visage semblait avoir changé ; même le nez paraissait plus court. C'était le visage alerte et froid d'un homme d'environ trente-cinq ans. Winston réalisa que, pour la première fois de sa vie, il regardait, avec certitude, un membre de la Police des Pensées.

PARTIE 3

CHAPITRE I

Il ne savait pas où il était. Probablement au ministère de l'Amour ; mais il était impossible d'en être certain.

Il se trouvait dans une cellule sans fenêtres, au plafond haut, aux murs carrelés de porcelaine d'un blanc étincelant. Des lampes dissimulées l'inondaient d'une lumière froide, et il y avait un bourdonnement constant qu'il supposait avoir un rapport avec l'aération. Un banc, ou plutôt une planche, juste assez profond pour s'y asseoir, courait le long du mur, interrompu uniquement par la porte et, en face de la porte, par une cuvette de toilettes sans lunette. Il y avait quatre télécrans, un sur chaque mur.

Une douleur sourde grondait dans son ventre. Elle était là depuis qu'ils l'avaient ballotté dans le fourgon et l'avaient emporté. Mais il avait aussi faim, une faim dévorante et malsaine. Cela pouvait faire vingt-quatre heures qu'il n'avait pas mangé, ou peut-être trente-six. Il ne savait toujours pas, et ne saurait probablement jamais, s'ils l'avaient arrêté le matin ou le soir. Depuis qu'il avait été arrêté, il n'avait pas été nourri.

Il se tenait aussi immobile qu'il le pouvait sur le banc étroit, ses mains croisées sur ses genoux. Il avait déjà appris à se tenir immobile. Si vous faisiez des mouvements impromptus, ils vous hurlaient dessus à travers le télécran. Mais le besoin de nourriture grandissait en lui. Il désirait par-dessus tout un morceau de pain. Il se figura qu'il y avait quelques miettes de pain dans la poche de sa combinaison. Il était même possible — il y pensait car quelque chose semblait de temps en temps gratter sa cuisse — qu'il y eût un morceau conséquent de croûte. Finalement, la tentation de s'en assurer surpassa sa peur ; il

glissa une main dans sa poche.

« Smith ! hurla une voix depuis le télécran. 6079 Smith W ! Les mains hors des poches dans les cellules ! »

Il s'immobilisa à nouveau, les mains croisées sur ses genoux. Avant d'être amené ici, il avait été emmené à un endroit qui avait dû être une prison ordinaire ou un dépôt provisoire utilisé par les patrouilles. Il ne savait pas combien de temps il y était resté, plusieurs heures, sans doute ; sans horloge et sans lumière du jour, il était difficile d'estimer le temps. C'était un endroit bruyant et puant. Ils l'avaient mis dans une cellule similaire à celle qu'il occupait maintenant, mais absolument dégoûtante et toujours remplie par dix ou quinze personnes. La majorité était des criminels ordinaires, mais il y avait quelques prisonniers politiques parmi eux. Il était resté assis contre le mur, silencieux, bousculé par des corps sales, trop préoccupé par la peur et la douleur dans son ventre pour prêter une grande attention à son environnement, mais remarquant néanmoins la différence saisissante de comportement entre les prisonniers du Parti et les autres. Les prisonniers du Parti étaient toujours silencieux et terrifiés, mais les criminels ordinaires semblaient ne se soucier de personne. Ils criaient des insultes aux gardes, se révoltaient violemment quand leurs biens étaient confisqués, écrivaient des obscénités au sol, mangeaient de la nourriture de contrebande qu'ils sortaient de cachettes mystérieuses dans leurs vêtements, et huaiient même le télécran quand il essayait de restaurer l'ordre. D'autres, au contraire, semblaient en bons termes avec les gardes, les appelaient par des surnoms et essayaient d'obtenir des cigarettes en les amadouant à travers le judas. Les gardes, eux aussi, faisaient preuve d'une certaine magnanimité envers les criminels ordinaires, même quand ils devaient les traiter avec rudesse. Il y avait beaucoup de discussions sur les camps de travaux forcés où la plupart des prisonniers s'attendaient à être envoyés. C'était « correct » dans les camps, apprit-il, tant que vous aviez de bons contacts et connaissiez les ficelles. Il y avait toutes sortes de corruption, de favoritisme et de chantage, il y avait de l'homosexualité et de la prostitution, il y avait même de l'alcool illicite distillé à partir de pommes de terre. Les places de confiance étaient confiées

seulement aux criminels ordinaires, particulièrement aux mafieux et aux meurtriers, qui formaient une sorte d'aristocratie. Toute la sale besogne était effectuée par les prisonniers politiques.

Il y avait une rotation permanente de toutes sortes de prisonniers : trafiquants de drogues, voleurs, bandits, receleurs, alcooliques, prostituées. Certains alcooliques étaient si violents que les autres prisonniers devaient s'unir pour en venir à bout. Une énorme épave féminine, d'environ soixante ans, aux gros seins tombants et aux épaisse boucles de cheveux qui s'étaient défaits dans la bagarre, fut amenée à l'intérieur, frappant et hurlant, par quatre gardes qui la tenaient de tous côtés. Ils lui arrachèrent les bottes avec lesquelles elle essayait de les frapper, et la jetèrent sur les genoux de Winston, lui brisant presque les os des cuisses. La femme se redressa et leur lança un « J'veus enc... bâtards ! » rugissant. Puis, se rendant compte qu'elle était assise sur quelque chose de bosselé, elle glissa des genoux de Winston jusque sur le banc.

« J'te d'mande pardon, chéri, dit-elle. J'me s'rais pas permise d'm'asseoir sur toi, c'est ces chiens qui m'ont j'tée là. Y savent pas comment on traite une femme, hein ? » Elle s'arrêta, se frappa la poitrine et rota. « Pardon, dit-elle, j'suis pas vraiment moi-même. »

Elle se pencha en avant et vomit copieusement sur le sol.

« Ah bah ça va mieux », dit-elle, s'appuyant dos au mur, les yeux clos. « Faut jamais l'garder en d'dans, v'là c'que j'dis. Faut l'sortir tant qu'c'est encore frais sur l'estomac. »

Elle revint à elle, se tourna pour regarder à nouveau Winston, et sembla immédiatement se prendre de passion pour lui. Elle mit son vaste bras autour de sa taille et l'approcha d'elle, refoulant une odeur de bière et de vomé sur son visage.

« Comment tu t'appelles, chéri ? demanda-t-elle.

– Smith, répondit Winston.

– Smith ? répéta la femme. C'est marrant. J'm'appelle Smith aussi. Eh, ajouta-t-elle sentimentalement, j'pourrais être ta mère ! »

Elle pourrait, en effet, être sa mère, songea Winston. Elle avait à peu près le même âge et la même physique, et il était probable que les gens changeassent quelque peu après vingt ans de camp de

travaux forcés.

Personne d'autre ne lui avait parlé. Étonnamment, les prisonniers ordinaires semblaient ignorer les prisonniers du Parti. Ils les appelaient « les politicards », avec une sorte d'indifférence dédaigneuse. Les prisonniers du Parti semblaient effrayés de parler à quiconque, et par-dessus tout de se parler entre eux. Une seule fois, quand deux membres du Parti, deux femmes, s'étaient retrouvées coincées l'une contre l'autre sur le banc, surprit-il au milieu du vacarme ambiant quelques mots hâtivement murmurés ; et en particulier une référence à quelque chose appelé « salle cent-un », qu'il ne comprit pas.

Ils avaient dû l'amener ici deux ou trois heures plus tôt. La douleur sourde dans son ventre ne passait jamais, mais elle devenait parfois plus supportable, parfois moins, et sa propension à réfléchir allait de même. Quand elle empirait, il ne pensait qu'à la douleur elle-même, et à son désir de nourriture. Quand elle s'améliorait, il était pris de panique. À certains moments, il pressentait ce qui allait lui arriver avec une telle substantialité que son cœur tressaillait et son souffle se coupait. Il ressentait les coups des matraques sur ses épaules et des bottes ferrées sur ses tibias ; il se voyait rampant au sol, demandant pitié à travers des dents brisées. Il pensait à peine à Julia. Il ne pouvait pas concentrer son esprit sur elle. Il l'aimait et ne voulait pas la trahir ; mais c'était seulement un fait, connu comme il connaissait les règles de l'arithmétique. Il ne ressentait aucun amour pour elle, et il se demandait à peine ce qu'il lui était arrivé. Il pensait plus souvent à O'Brien, avec une lueur d'espoir. O'Brien devait savoir qu'il avait été arrêté. La Fraternité, avait-il dit, n'essayait jamais de sauver ses membres. Mais il y avait la lame de rasoir ; ils enverraient la lame de rasoir s'ils le pouvaient. Il y aurait peut-être cinq secondes avant que les gardes ne se précipitassent dans la cellule. La lame le mordrait avec une sorte de chaleur froide, et même les doigts qui la tiendrait seraient coupés jusqu'à l'os. Tout dépendait de son corps malade, qui tremblait misérablement à la moindre douleur. Il n'était pas certain d'utiliser la lame de rasoir même s'il en avait l'opportunité. Il était plus naturel d'exister dans l'instant, acceptant encore dix minutes de vie même avec la certitude que la torture se trouvait au bout.

Il essayait parfois de calculer le nombre de carreaux de porcelaine sur les murs de la cellule. Cela aurait dû être facile, mais il perdait toujours le compte à un moment ou à un autre. Plus souvent, il se demandait où il était, et quelle heure il était. À un instant, il était certain qu'il faisait grand jour dehors, et l'instant d'après, il était tout aussi certain qu'il faisait nuit noire. Il savait instinctivement qu'en cet endroit, les lumières ne s'éteindraient jamais. C'était l'endroit où l'obscurité n'existant pas : il comprenait maintenant pourquoi O'Brien avait semblé reconnaître l'allusion. Il n'y avait pas de fenêtres au ministère de l'Amour. Sa cellule pouvait être au cœur du bâtiment ou contre son mur extérieur ; elle pouvait être dix étages sous terre, ou trente au-dessus. Il se déplaçait mentalement d'un emplacement à un autre, et essayait de déterminer par les sensations de son corps s'il était haut dans les airs ou profondément enterré.

Il y eut un bruit de bottes à l'extérieur. La porte en métal s'ouvrit avec fracas. Un jeune officier, portant un impeccable uniforme noir, resplendissant de cuir lustré, au visage pâle et émacié comme un masque de cire, passa prestement la porte. D'un geste, il ordonna aux gardes à l'extérieur de faire entrer le prisonnier qu'ils accompagnaient. Le poète Ampleforth se traîna dans la cellule. La porte se referma à nouveau.

Ampleforth fit un ou deux mouvements incertains d'un côté et de l'autre, semblant penser qu'il y avait une autre porte pour sortir, puis déambula dans la cellule. Il n'avait pas encore remarqué la présence de Winston. Ses yeux vitreux se perdaient sur le mur, un mètre au-dessus de la tête de Winston. Il n'avait plus de chaussures ; de grands orteils sales dépassaient des trous de ses chaussettes. Il ne s'était pas rasé depuis plusieurs jours. Une barbe broussailleuse couvrait son visage jusqu'aux pommettes, lui donnant un air brutal qui seyait étrangement avec sa silhouette large et affaiblie et ses mouvements nerveux.

Winston sortit légèrement de sa léthargie. Il devait parler à Ampleforth, au risque de faire hurler le télécran. Il était même possible qu'Ampleforth apportât la lame de rasoir.

« Ampleforth », dit-il.

Le télécran ne hurla pas. Ampleforth s'arrêta, légèrement surpris. Ses yeux se posèrent lentement sur Winston.

« Ah, Smith ! dit-il. Toi aussi !

– Tu es là pour quoi ?

– Pour te dire la vérité... » Il s'assit maladroitement sur le banc en face de Winston. « Il n'y a qu'un seul crime, n'est-ce pas ? répondit-il.

– Et tu l'as commis ?

– Oui, apparemment. »

Il posa une main sur son front et pressa ses tempes pendant un moment, comme s'il essayait de se souvenir de quelque chose.

« Ce genre de choses arrive, commença-t-il vaguement. J'ai réussi à me souvenir d'une fois — une fois potentielle. On produisait une édition finale des poèmes de Kipling. J'ai laissé le mot "God" à la fin d'un vers. Je ne pouvais pas faire autrement ! » ajouta-t-il presque indigné, levant son visage pour regarder Winston. « Il était impossible de changer le vers. La rime était "rod". Tu réalises qu'il n'y a que douze mots rimant avec "rod" dans tout le langage ? Pendant des jours je me suis retourné le cerveau. Il n'y avait *pas* d'autres rimes. »

L'expression sur son visage changea. La contrariété s'évanouit et pendant un instant, il sembla même presque satisfait. Une sorte de chaleur intellectuelle, la joie du pédant qui a découvert un fait inutile, irradia à travers la saleté et la barbe broussailleuse.

« Est-ce que tu as déjà remarqué, dit-il, que toute l'histoire de la poésie anglaise a été façonnée par le manque de rimes dans la langue anglaise ? »

Non, Winston ne l'avait jamais particulièrement remarqué. Et, étant donné les circonstances, cela ne lui parut ni très important, ni intéressant.

« Sais-tu quelle heure il est ? » demanda-t-il.

Ampleforth sembla à nouveau surpris. « Je n'y ai pas vraiment pensé. Ils m'ont arrêté... il y a deux jours, peut-être trois. » Ses yeux parcoururent les murs, comme s'il espérait à moitié y trouver une fenêtre. « Il n'y a pas de différence entre le jour et la nuit ici. Je ne vois pas comment on pourrait calculer le temps. »

Ils parlèrent de manière décousue pendant quelques minutes, puis, sans raison apparente, un cri du télécran leur ordonna de rester silencieux. Winston restait calmement assis, les mains croisées. Ampleforth, trop gros pour être assis confortablement sur le banc étroit, se balançait d'un côté à l'autre, serrant ses mains frêles d'abord autour d'un genou, puis autour de l'autre. Le télécran lui aboya de rester immobile. Le temps passa. Vingt minutes, une heure — difficile à dire. Une fois de plus, il y eut un bruit de bottes dehors. Les entrailles de Winston se serrèrent. Bientôt, très bientôt, le bruit des bottes signifierait que son tour arrivait.

La porte s'ouvrit. Le jeune officier au visage froid entra dans la cellule. D'un bref mouvement de la main, il désigna Ampleforth.

« Salle 101 », dit-il.

Ampleforth se traîna maladroitement entre les gardes, le visage vaguement perturbé, mais complètement déboussolé.

Ce qui sembla être un très long moment passa. La douleur dans le ventre de Winston s'était réveillée. Son esprit divaguait encore et encore sur le même chemin, comme une balle tombant encore et encore dans la même série de trous. Il n'avait que six pensées. La douleur dans son ventre ; un morceau de pain ; le sang et les cris ; O'Brien ; Julia ; la lame de rasoir. Il y eut un autre tressaillement dans ses entrailles ; les lourdes bottes approchaient. Quand la porte s'ouvrit, le courant d'air créé apporta une puissante odeur de transpiration froide. Parsons entra dans la cellule. Il portait un bermuda kaki et une chemise de sport.

Cette fois, de surprise, Winston s'oublia complètement.

« *Toi, ici !* » s'exclama-t-il.

Parsons jeta à Winston un regard qui ne contenait ni de l'intérêt ni de la surprise, mais juste de la détresse. Il commença à aller et venir nerveusement, manifestement incapable de rester immobile. À chaque fois qu'il tendait ses genoux rondelets, il était apparent qu'ils tremblaient. Ses yeux étaient grands ouverts et fixes, comme s'il ne pouvait pas s'empêcher de contempler quelque chose au loin.

« Tu es là pour quoi ? demanda Winston.

— Crimepense ! » répondit Parsons, bégayant presque. Le ton de

sa voix connotait à la fois une totale reconnaissance de sa culpabilité et une sorte d'horreur incrédule à l'idée qu'un tel mot pût le désigner. Il s'arrêta en face de Winston et commença vivement à l'interroger : « Tu penses pas qu'ils vont me buter, hein, mon vieux ? Ils te butent pas si t'as rien fait — juste des pensées, que tu peux pas empêcher ? Je sais qu'ils te laissent une défense équitable. Je leur fais confiance pour ça ! Ils auront mon dossier, hein ? *Toi*, tu sais quel genre de type je suis. Pas un mauvais type, à ma façon. Pas futé, c'est sûr, mais enthousiaste. J'ai essayé de faire de mon mieux pour le Parti, pas vrai ? Je vais m'en sortir avec cinq ans, tu crois pas ? Ou même dix ans ? Un type comme moi peut vraiment se rendre utile dans un camp de travail. Ils me buteront pas pour avoir déraillé juste une fois ?

— Tu es coupable ? demanda Winston.

— Bien sûr que je suis coupable ! brailla Parsons avec un regard servile vers le télécran. Tu crois pas que le Parti arrêterait un innocent, hein ? » Son visage de crapaud se calma, et prit même une expression légèrement moralisatrice. « Le crime pense est une chose horrible, mon vieux, dit-il sentencieusement. C'est insidieux. Il peut t'envahir sans même que tu t'en rendes compte. Tu sais comment il m'a envahi ? Pendant mon sommeil ! Eh oui, c'est vrai. J'étais là, à travailler, essayant de faire ma part — sans jamais savoir que j'avais de mauvaises idées dans ma tête. Et puis j'ai commencé à parler dans mon sommeil. Tu sais ce qu'ils m'ont entendu dire ? »

Il baissa la voix, comme quelqu'un obligé de dire une obscénité pour des raisons médicales.

« “Mort à Tonton !” Oui, j'ai dit ça ! Je l'ai répété encore et encore, apparemment. Entre toi et moi, mon vieux, je suis content qu'ils m'aient eu avant que ça aille plus loin. Tu sais ce que je vais leur dire devant le tribunal ? “Merci”, je vais leur dire, “merci de m'avoir sauvé avant qu'il ne soit trop tard.”

— Qui t'a dénoncé ? demanda Winston.

— Ma petite fille, répondit Parsons avec une sorte de fierté chagrine. Elle a écouté par la serrure. Elle a écouté ce que j'ai dit, et alerté les patrouilles le lendemain. Pas si mal pour une gosse de sept ans,

hein ? Je lui en veux pas. Je suis même fier d'elle. Ça montre que je l'ai élevée comme il faut, en tout cas. »

Il fit plusieurs autres allers-retours maladroits, regardant parfois longuement la cuvette des toilettes. Puis il baissa soudain son bermuda.

« Excuse-moi, mon vieux, dit-il. Je peux pas me retenir. C'est l'attente. »

Il posa son large postérieur sur la cuvette. Winston couvrit son visage de ses mains.

« Smith ! hurla la voix du télécran. 6079 Smith W ! Montre ton visage. Pas de visage caché dans les cellules. »

Winston retira ses mains. Parsons utilisa les toilettes, bruyamment et abondamment. La chasse d'eau se révéla hors d'usage, et la cellule pua abominablement pendant des heures.

Parsons fut emmené. Plus de prisonniers allèrent et vinrent, mystérieusement. Une femme fut expédiée à la « Salle 101 », et, remarqua Winston, elle sembla se rabougrir et changer de couleur quand elle entendit ces mots. Le temps vint où, s'il avait été amené le matin, ce serait l'après-midi ; ou s'il avait été amené l'après-midi, ce serait minuit. Il y avait six prisonniers dans la cellule, hommes et femmes. Tous se tenaient immobiles. En face de Winston était assis un homme au visage sans menton et aux dents saillantes, comme celle d'un énorme rongeur inoffensif. Ses joues grasses et tachetées étaient si enflées vers le bas qu'il était difficile de ne pas croire qu'il avait là de petites réserves de nourriture. Ses yeux gris pâle sautaient craintivement d'un visage à un autre, et se détournaient rapidement quand ils croisaient un regard.

La porte s'ouvrit, et un autre prisonnier fut introduit. Son apparence glaça momentanément Winston. C'était un homme banal, l'air mauvais, qui avait dû être ingénieur ou technicien. Mais ce qui était le plus saisissant, c'était son visage extrêmement creusé. Il était comme un crâne. À cause de sa maigreur, la bouche et les yeux paraissaient exagérément grands, et son regard semblait rempli d'une haine meurtrière, insatiable, pour quelqu'un ou quelque chose.

L'homme s'assit sur le banc, proche de Winston. Winston ne le

regarda pas à nouveau, mais le visage tourmenté et squelettique était aussi vif dans son esprit que s'il s'était trouvé devant ses yeux. Il réalisa soudain : l'homme mourait de faim. La même pensée sembla frapper tout le monde dans la cellule au même moment. Il y eut un léger frémissement tout autour du banc. Les yeux de l'homme sans menton ne cessaient de se poser sur l'homme au visage squelettique, puis se détournaient avec culpabilité, et y revenaient, irrésistiblement attirés. Il commença à remuer à sa place. Il finit par se lever, se dandina maladroitement à travers la cellule, fouilla dans la poche de sa combinaison, et, d'un air confus, tendit un vieux morceau de pain à l'homme au visage squelettique.

Il y eut un hurlement furieux et assourdissant dans le télécran. L'homme sans menton sursauta. L'homme au visage squelettique avait vivement mis ses mains dans son dos, comme pour prouver à tout le monde qu'il refusait le cadeau.

« Bumstead ! gronda la voix. 2713 Bumstead J ! Laisse tomber ce morceau de pain. »

L'homme sans menton laissa tomber le morceau de pain au sol.

« Reste où tu es, continua la voix. Tourne-toi vers la porte. Ne fais aucun mouvement. »

L'homme sans menton obéit. Ses grandes bajoues tremblaient frénétiquement. La porte s'ouvrit avec fracas. Alors que le jeune officier entrait et se mettait sur le côté, de derrière lui surgit un petit garde trapu aux bras et aux épaules énormes. Il se plaça face à l'homme sans menton, et, sur un signal de l'officier, envoya un coup terrifiant, de toute la force de son corps, dans la bouche de l'homme. La force du coup sembla presque le soulever du sol. Son corps fut projeté à travers la cellule et atterrit au pied de la cuvette des toilettes. Pendant un instant, il resta comme assommé, du sang noir suintant de sa bouche et de son nez. Un très léger gémississement, ou couinement, qui semblait inconscient, s'échappa de lui. Puis il roula sur lui-même et se releva difficilement sur ses mains et ses genoux. Dans un torrent de sang et de salive, les deux moitiés d'un dentier tombèrent de sa bouche.

Les prisonniers restèrent très immobiles, les mains croisées sur

leurs genoux. L'homme sans menton se hissa jusqu'à sa place. La peau en bas d'un côté de son visage s'assombrissait. Sa bouche avait enflé en une masse informe rouge vif, avec un trou noir au milieu. De temps en temps, une petite goutte de sang tombait sur la poitrine de sa combinaison. Ses yeux gris sautaient toujours de visage en visage, plus coupables que jamais, comme s'il essayait de découvrir combien les autres le méprisaient pour son humiliation.

La porte s'ouvrit. L'officier indiqua d'un geste bref l'homme au visage squelettique.

« Salle 101 », dit-il.

Il y eut un hoquet et on s'agita à côté de Winston. L'homme s'était jeté à genoux sur le sol, les mains jointes.

« Camarade ! Officier ! glapit-il. T'as pas à m'emmener là-bas ! Est-ce que je vous ai pas déjà tout dit ? Qu'est-ce que vous voulez savoir de plus ? Je peux tout confesser, tout ! Dites-moi juste ce que c'est et je le confesserai immédiatement. Écrivez-le et je signerai — tout ! Mais pas la salle 101 !

— Salle 101 », répéta l'officier.

Le visage de l'homme, déjà très pâle, prit une couleur que Winston ne pensait pas possible. C'était assurément, indubitablement, un ton de vert.

« Faîtes ce que vous voulez de moi ! hurla-t-il. Vous m'affamez depuis des semaines. Terminez-en et laissez-moi mourir. Fusillez-moi. Pendez-moi. Condamnez-moi à vingt-cinq ans. Il y a quelqu'un d'autre que vous voulez que je dénonce ? Dites-moi juste qui c'est et je vous dirai tout ce que vous voulez. Je m'en fous de qui c'est ou de ce que vous lui ferez. J'ai une femme et trois enfants. Le plus grand n'a même pas six ans. Vous pouvez tous les prendre et leur couper la gorge devant moi, et je regarderai. Mais pas la salle 101 !

— Salle 101 », répéta l'officier.

L'homme regarda frénétiquement les autres prisonniers, comme si par miracle il pouvait mettre une autre victime à sa place. Ses yeux se posèrent sur le visage détruit de l'homme sans menton. Il tendit un maigre bras.

« C'est lui que vous devriez emmener, pas moi ! hurla-t-il. Vous

n'avez pas entendu ce qu'il a dit après qu'ils aient frappé son visage. Laissez-moi une chance et je vous dirai chacun de ses mots. C'est *lui* qui est contre le Parti, pas moi. » Les gardes s'avancèrent. La voix de l'homme devint stridente. « Vous l'avez pas entendu ! répéta-t-il. Le télécran ne marchait pas. C'est *lui* que vous voulez. Emmenez-le, pas moi ! »

Les deux robustes gardes s'étaient arrêtés pour le prendre par les bras. Mais juste à ce moment, il se jeta à travers le sol et agrippa un des pieds en fer qui supportait le banc. Il poussa un hululement, comme un animal. Les gardes le saisirent pour l'extirper, mais il s'accrocha avec une force incroyable. Ils le tirèrent pendant peut-être vingt secondes. Les prisonniers restaient silencieux, les mains croisées sur les genoux, regardant droit devant eux. Le hululement s'arrêta ; l'homme n'avait plus assez de souffle pour autre chose que s'agripper. Puis il y eut un cri différent. Un coup de botte d'un des gardes lui avait brisé les doigts d'une main. Ils le trainèrent sur ses pieds.

« Salle 101 », dit l'officier.

L'homme fut emmené à l'extérieur, titubant, la tête chancelante, se tenant sa main broyée, toute résistance envolée.

Un long moment passa. S'il avait été minuit quand l'homme au visage squelettique avait été emmené, ce serait le matin : si ça avait été le matin, ce serait l'après-midi. Winston était seul, et l'avait été depuis plusieurs heures. La douleur de rester assis sur le banc étroit était telle que souvent il se levait pour marcher un peu, sans réprimande du télécran. Le morceau de pain se trouvait encore où l'homme sans menton l'avait laissé tomber. Au début, ça avait demandé un énorme effort pour ne pas le regarder, mais désormais la faim avait laissé place à la soif. Sa bouche était desséchée et avait un goût infernal. Le bourdonnement et la lumière blanche constante provoquaient une sorte de malaise, un sentiment de vide dans sa tête. Il se levait parce que la douleur dans ses os devenait insupportable, et il se rasseyaient presque aussitôt parce qu'il était trop pris de vertige pour parvenir à rester debout. Dès que ses sensations physiques étaient un peu sous contrôle, la terreur revenait. Parfois, avec un espoir faiblissant, il pensait à O'Brien et à la lame de rasoir. Il était envisageable que la

lame de rasoir arrivât dissimulée dans sa nourriture, s'il était nourri. Il pensait plus rarement à Julia. Quelque part, elle souffrait aussi, peut-être plus encore que lui. Elle criait peut-être de douleur en ce moment même. Il songea : « Si je pouvais sauver Julia en doublant ma propre douleur, est-ce que je le ferais ? Oui, je le ferais. » Mais c'était juste une décision intellectuelle, prise parce qu'il savait qu'il devait la prendre. Il ne la ressentait pas. En cet endroit, vous ne pouviez pas ressentir quoi que ce fût, sauf la douleur et l'appréhension de la douleur. D'autre part, était-il possible, quand vous étiez en train de souffrir, de souhaiter, pour quelque raison que ce fût, que votre propre douleur dût augmenter ? Mais cette question n'avait pas encore de réponse.

Les bottes s'approchèrent à nouveau. La porte s'ouvrit. O'Brien entra.

Winston sauta sur ses pieds. Le choc de la vision l'avait privé de toute précaution. Pour la première fois depuis plusieurs années, il oublia la présence du télécran.

« Ils t'ont eu aussi ! cria-t-il.

— Ils m'ont eu depuis bien longtemps », dit O'Brien avec une légère ironie, presque teintée de regrets.

Il se mit sur le côté. De derrière lui surgit un garde au large torse, une longue matraque noire à la main.

« Tu le savais, Winston, dit O'Brien. Ne te le cache pas. Tu le savais — tu l'as toujours su. »

Oui, il comprenait maintenant, il l'avait toujours su. Mais il n'avait pas le temps d'y réfléchir. Il n'avait d'yeux que pour la matraque dans la main du garde. Elle pouvait frapper n'importe où : sur le crâne, au coin de l'oreille, sur le haut du bras, sur l'épaule...

L'épaule ! Il s'affaissa sur ses genoux, presque paralysé, tenant l'épaule touchée avec son autre main. Tout avait explosé dans une lumière jaune. Il était inconcevable, inconcevable, qu'un seul coup pût causer autant de douleur ! La lumière s'éclaircit et il put voir les deux autres le regardant. Le garde riait de ses contorsions. En tout cas, une question avait une réponse. Jamais, pour aucune raison, vous ne pouviez souhaiter une augmentation de douleur. Vous ne

pouviez souhaiter qu'une seule chose pour la douleur : qu'elle cessât. Rien dans le monde n'était pire que la douleur physique. Face à la douleur, il n'y avait pas de héros, pas de héros, pensa-t-il encore et encore alors qu'il se tordait au sol, s'agrippant inutilement à son bras gauche inerte.

CHAPITRE II

Il était étendu sur quelque chose qui ressemblait à un lit de camp, sauf qu'il était plus élevé au-dessus du sol, et qu'il y était attaché de façon à empêcher tout mouvement. Une lumière qui semblait plus forte qu'à l'accoutumée lui éclairait le visage. O'Brien se tenait d'un côté, le regardant intensément. De l'autre se tenait un homme en blouse blanche, une seringue hypodermique à la main.

Même après que ses yeux se furent ouverts, il ne prit que gradalement conscience de son environnement. Il avait l'impression de remonter à la surface de cette pièce depuis un monde différent, une sorte de monde sous-marin très profond. Il ne savait pas depuis combien de temps il était là. Depuis qu'ils l'avaient arrêté, il n'avait vu ni obscurité, ni lumière du jour. De plus, ses souvenirs n'étaient pas continus. Il y avait eu des moments où sa conscience, même l'espèce de conscience que l'on a dans son sommeil, s'était stoppée net et avait repris après un intervalle de néant. Mais il n'y avait aucun moyen de savoir si ces intervalles avaient duré des jours, des semaines ou de simples secondes.

Le cauchemar avait commencé avec ce premier coup à l'épaule. Il réalisa plus tard que tout ce qui était alors arrivé n'avait été qu'un simple préliminaire, un interrogatoire de routine auquel quasiment tous les prisonniers étaient assujettis. Il y avait une longue liste de crimes — espionnage, sabotage, et ainsi de suite — que tout le monde devait bien sûr confesser avoir commis. La confession était une formalité, même si la torture était réelle. Il ne pouvait pas se souvenir combien de fois il avait été battu, et combien de temps les coups avaient continué. Il y avait toujours cinq ou six hommes

en uniforme noir sur lui en même temps. Parfois c'était des poings, parfois c'était des matraques, parfois c'était des barres de fer, parfois c'était des bottes. Certaines fois, il se roulait au sol, comme un animal, tordant son corps dans tous les sens, à l'infini, tentant désespérément d'éviter les coups, mais en les invitant encore davantage, dans ses côtes, dans son ventre, sur ses épaules, sur ses tibias, dans son aine, dans ses testicules, sur son coccyx. Certaines fois, cela durait encore et encore, jusqu'à ce que le plus cruel, inique, impardonnable ne lui semblât plus être les gardes qui continuaient à le frapper, mais qu'il ne pouvait pas se forcer à perdre conscience. Certaines fois, ses nerfs l'abandonnaient tellement qu'il commençait à crier pitié avant même que les coups ne commençassent, quand la simple vue d'un poing prêt à frapper était suffisante pour lui arracher une confession de crimes réels et imaginaires. Certaines fois, il commençait avec la volonté de ne rien confesser, et chaque mot devait être forcé hors de lui entre deux hoquets de douleur, et certaines fois, il tentait un faible compromis, en se disant à lui-même : « Je vais confesser, mais pas maintenant. Je dois tenir jusqu'à ce que la douleur devienne insupportable. Encore trois coups, deux coups, et je leur dirai ce qu'ils veulent. » Parfois, il était battu jusqu'à ce qu'il pût à peine tenir debout, puis balancé comme un sac à patates sur le sol en pierre d'une cellule, pour récupérer pendant quelques heures, puis cherché et frappé à nouveau. Il y avait aussi de longues périodes de rétablissement. Il ne s'en souvenait que faiblement, puisqu'il les passait principalement à dormir, ou en pleine stupeur. Il se souvenait d'une cellule avec un lit en bois, une sorte d'étagère sortant du mur, et un lavabo en étain, et des repas faits de soupe chaude, de pain et parfois de café. Il se souvenait d'un barbier bourru venant raser son menton et couper ses cheveux, et d'hommes antipathiques et pointilleux en blouses blanches prenant son pouls, testant ses réflexes, retournant ses paupières, parcourant son corps de doigts rudes à la recherche d'os brisés, et lui vidant des seringues dans le bras pour le faire dormir.

Les coups furent de moins en moins fréquents, et devenaient principalement une menace, une horreur à laquelle il pourrait être

renvoyé à tout moment si ses réponses n'étaient pas satisfaisantes. Ses interrogateurs n'étaient plus des brutes en uniforme noir mais des intellectuels du Parti, des petits hommes replets aux mouvements vifs et aux lunettes brillantes, qui se relayaient pour travailler sur lui sur des périodes qui duraient — pensait-il, il ne pouvait pas en être sûr — dix ou douze heures d'affilée. Ces nouveaux interrogateurs s'assuraient qu'il fût dans une légère douleur constante, mais ils ne s'appuyaient pas principalement sur la douleur. Ils claquaien son visage, tordaient ses oreilles, tiraient ses cheveux, le faisaient tenir sur une jambe, lui refusaient d'aller uriner, l'aveuglaient de vives lumières jusqu'à ce que ses yeux se remplissent de larmes ; mais l'objectif de tout ça était simplement de l'humilier et de détruire ses capacités à argumenter et raisonner. Leur arme réelle était l'interrogatoire impitoyable qui durait encore et encore, heure après heure, le désarçonnant, lui tendant des pièges, déformant tout ce qu'il disait, l'accusant à chaque pas de mensonge et de contradiction, jusqu'à ce qu'il commençât à pleurer autant de honte que de fatigue nerveuse. Il pleurait parfois une demie-douzaine de fois en une seule session. La plupart du temps, ils lui hurlaient des insultes et le menaçaient à chaque hésitation de le renvoyer chez les gardes ; mais parfois ils changeaient soudain de ton, l'appelaient camarade, en appelaient à lui au nom de l'Angsoc et de Tonton, et lui demandaient chagrinés si, même maintenant, il n'avait pas assez de loyauté pour le Parti pour qu'il souhaitât défaire le mal qu'il avait fait. Quand ses nerfs étaient détruits après des heures d'interrogatoire, même cet appel pouvait le réduire en larmes. Au final, les voix insistantes le détruisirent plus complètement que les bottes et les poings des gardes. Il devenait une simple bouche qui avouait, une main qui signait tout ce qu'on lui demandait. Sa seule préoccupation était de trouver ce qu'ils voulaient qu'il confessât, puis de le confesser rapidement, avant que le harcèlement ne recommençât. Il confessa l'assassinat de membres éminents du Parti, la distribution de dépliants séditieux, le détournement de fonds publics, la vente de secrets militaires, des sabotages en tous genres. Il confessa qu'il était un espion à la solde du gouvernement d'Estasia depuis 1968. Il confessa qu'il était un croyant religieux, un

admirateur du capitalisme et un pervers sexuel. Il confessa qu'il avait assassiné sa femme, même s'il savait, et ses interrogateurs devaient le savoir, que sa femme était toujours vivante. Il confessa que pendant des années, il avait été en contact direct avec Goldstein et avait été membre d'une organisation souterraine qui comprenait presque tout être humain qu'il eût jamais connu. Il était plus facile de tout confesser et d'impliquer tout le monde. D'autre part, en un sens, tout était vrai. C'était vrai qu'il avait été un ennemi du Parti, et aux yeux du Parti, il n'y avait aucune distinction entre la pensée et l'acte.

Il y avait aussi des souvenirs d'un autre genre. Ils se tenaient dans son esprit, déconnectés, comme des tableaux entourés d'obscurité.

Il était dans une cellule qui devait être sombre ou lumineuse, puisqu'il ne pouvait rien voir d'autre qu'une paire d'yeux. Près de lui, une sorte d'instrument ticataquait lentement et régulièrement. Les yeux grossirent et s'illuminèrent. Soudain il flotta au-dessus de son siège, plongea dans les yeux et fut avalé.

Il était attaché à une chaise entourée de cadrans, sous des lumières éblouissantes. Un homme en blouse blanche lisait les cadrans. Il y eut un lourd bruit de bottes à l'extérieur. La porte s'ouvrit avec fracas. L'officier au visage de cire entra, suivi par deux gardes.

« Salle 101 », dit l'officier.

L'homme en blouse blanche ne se retourna pas. Il ne regarda pas non plus Winston ; il regardait uniquement les cadrans.

Il roulait le long d'un immense couloir, large d'un kilomètre, rempli d'une glorieuse lumière dorée, éclatant de rire et hurlant des confessions. Il confessait tout, même ce qu'il avait réussi à retenir sous la torture. Il relatait toute son histoire à un auditoire qui la connaissait déjà. À ses côtés se trouvaient les gardes, les autres interrogateurs, les hommes en blouse blanche, O'Brien, Julia, M. Charrington, tous roulant ensemble le long du couloir et hurlant de rire. Une chose horrible qui avait été promise à l'avenir avait d'une façon ou d'une autre été évitée et n'avait pas eu lieu. Tout allait bien, il n'y avait plus de douleur, le moindre détail de sa vie avait été mis à nu, compris, pardonné.

Il se releva du lit en bois avec la semi-certitude d'avoir entendu la

voix d’O’Brien. Durant tout son interrogatoire, même s’il ne l’avait jamais vu, il avait eu la sensation qu’O’Brien avait été derrière son épaule, juste hors de vue. C’était O’Brien qui dirigeait tout ça. C’était lui qui lançait les gardes sur Winston, et lui qui les empêchait de le tuer. C’était lui qui décidait quand Winston devait crier de douleur, et quand il devait se reposer, quand il devait être nourri, quand il devait dormir, quand les drogues devaient être introduites dans son bras. C’était lui qui posait les questions et suggérait les réponses. Il était le bourreau, il était le protecteur, il était l’inquisiteur, il était l’ami. Et une fois — Winston ne pouvait pas se souvenir si c’était pendant un sommeil drogué, un sommeil normal ou même éveillé — une voix murmura à son oreille : « Ne t’inquiète pas, Winston ; tu es entre mes mains. Pendant sept ans, j’ai veillé sur toi. Le moment décisif est maintenant arrivé. Je te sauverai, je te rendrai parfait. » Il n’était pas sûr que ce fût la voix d’O’Brien ; mais c’était la même voix qui lui avait dit « Nous devrions nous rencontrer là où l’obscurité n’existe pas » dans cet autre rêve, sept ans plus tôt.

Il ne se souvenait pas d’une fin à son interrogatoire. Il y avait eu une période d’obscurité, puis la cellule, ou la pièce, dans laquelle il se trouvait maintenant s’était graduellement matérialisée autour de lui. Il était presque à plat sur le dos, et incapable de bouger. Son corps était attaché à tous les points essentiels. Même l’arrière de sa tête était accroché d’une façon ou d’une autre. O’Brien le regardait gravement et assez tristement. Son visage, vu d’en-dessous, semblait rude et usé, avec des poches sous les yeux et des rides du nez au menton. Il était plus vieux que Winston l’avait pensé ; il avait peut-être quarante-huit ou cinquante ans. Sous sa main se trouvait un cadran surmonté d’un levier et cerclé de chiffres.

« Je t’avais promis, dit O’Brien, que si nous nous rencontrions à nouveau, ce serait ici.

— Oui », répondit Winston.

Sans autre avertissement qu’un léger mouvement de la main d’O’Brien, une vague de douleur envahit son corps. C’était une douleur effrayante, car il ne pouvait pas voir ce qui arrivait, et il avait la sensation qu’une blessure mortelle lui était infligée. Il ne savait pas ci

ça arrivait réellement, ou si les effets étaient électriquement produits ; mais son corps était complètement tordu, ses articulations étaient lentement déchirées. Même si la douleur faisait transpirer son front, le pire était la peur que sa colonne vertébrale ne fût sur le point de rompre. Il serra les dents et respira fortement par le nez, essayant de garder le silence aussi longtemps que possible.

« Tu as peur, dit O'Brien en regardant son visage, que dans très peu de temps, quelque chose ne se brise. Tu as particulièrement peur que ce soit ta colonne vertébrale. Tu as une vive image mentale des vertèbres se disloquant et du liquide cérébrospinal s'en échappant. C'est à ça que tu penses, n'est-ce pas, Winston ? »

Winston ne répondit pas. O'Brien relâcha le levier sur le cadran. La vague de douleur disparut presque aussi rapidement qu'elle était venue.

« C'était quarante, dit O'Brien. Tu peux voir que les nombres sur ce cadran vont jusqu'à cent. Souviens-toi que, pendant toute notre conversation, j'ai le pouvoir de t'infliger une douleur à n'importe quel moment et au degré que je souhaite. Si tu me mens, ou si tu tentes de tergiverser de quelque façon que ce soit, ou même si tu tombes en-dessous de ton niveau habituel d'intelligence, tu crieras de douleur, instantanément. As-tu compris ?

— Oui », répondit Winston.

Le comportement d'O'Brien devint moins sévère. Il réajusta ses lunettes pensivement, et fit un ou deux allers-retours. Quand il reprit la parole, sa voix fut douce et patiente. Il avait l'air d'un docteur, d'un professeur, d'un prêtre même, préférant expliquer et persuader plutôt que punir.

« Je me donne beaucoup de peine pour toi, Winston, dit-il, parce que tu en vaux la peine. Tu sais très bien quel est le problème chez toi. Tu le sais depuis des années, bien que tu te sois battu contre ce savoir. Tu es mentalement perturbé. Tu souffres d'une mémoire défaillante. Tu es incapable de te souvenir d'événements réels, et tu te persuades de te souvenir d'autres événements qui ne sont jamais arrivés. Heureusement, on peut en guérir. Tu ne t'en es jamais guéri, parce que tu ne l'as pas choisi. Il y avait un petit effort de volonté

que tu n'étais pas prêt à faire. Encore maintenant, je le sais très bien, tu t'accroches à ta maladie en croyant que c'est une vertu. Prenons un exemple. En ce moment, quelle puissance est en guerre contre Océania ?

— Quand j'ai été arrêté, Océania était en guerre contre Estasia.
— Contre Estasia. Bien. Et Océania a toujours été en guerre contre Estasia, n'est-ce pas ? »

Winston inspira profondément. Il ouvrit la bouche pour parler, et ne parla pas. Il ne pouvait pas dévier son regard du cadran.

« La vérité, s'il te plaît, Winston. *Ta* vérité. Dis-moi ce dont tu penses te souvenir.

— Je me souviens qu'une semaine seulement avant d'être arrêté, nous n'étions pas du tout en guerre contre Estasia. Nous étions leurs alliés. La guerre était contre Eurasia. Elle avait duré quatre ans. Avant ça... »

O'Brien le coupa d'un mouvement de la main.

« Un autre exemple, dit-il. Quelques années plus tôt, tu as été victime d'un mirage assez sévère. Tu as cru que trois hommes, trois anciens membres du Parti nommés Jones, Aaronson et Rutherford — des hommes qui furent exécutés pour trahison et sabotage après des confessions les plus complètes possibles — n'étaient pas coupables des crimes dont ils étaient accusés. Tu as cru avoir vu une preuve documentaire irréfutable démontrant que leurs confessions étaient fausses. Il y a eu une certaine photographie à propos de laquelle tu as eu une hallucination. Tu as cru que tu l'avais réellement eue entre les mains. C'était une photographie comme celle-ci. »

Un long morceau de journal était apparu entre les doigts d'O'Brien. Pendant peut-être cinq secondes, il fut dans le champ de vision de Winston. C'était une photographie, et son identité ne faisait aucun doute. C'était *la* photographie. C'était une autre copie de la photographie de Jones, Aaronson et Rutherford au congrès du Parti à New York, qu'il avait eue par hasard onze ans plus tôt et prestement détruite. Elle ne fut qu'un instant devant ses yeux avant de disparaître à nouveau. Mais il l'avait vue, assurément, il l'avait vue ! Il tenta désespérément et douloureusement de tourner le haut

de son corps. Il était impossible de bouger de plus d'un centimètre dans toutes les directions. À présent il avait même oublié le cadran. Tout ce qu'il voulait, c'était tenir à nouveau la photographie entre ses doigts, ou au moins la voir.

« Elle existe ! cria-t-il.

— Non », dit O'Brien.

Il traversa la pièce. Il y avait un trou de mémoire dans le mur opposé. O'Brien leva la grille. Invisible, le frêle morceau de papier fut emporté dans le courant d'air chaud ; il disparut dans un éclair de flamme. O'Brien se détourna du mur.

« Des cendres, dit-il. Même pas des cendres identifiables. De la poussière. Elle n'existe pas. Elle n'a jamais existé.

— Mais elle a existé ! Elle existe ! Elle existe en souvenir. Je m'en souviens. Tu t'en souviens.

— Je ne m'en souviens pas, dit O'Brien. »

Le cœur de Winston se brisa. C'était du doublepense. Il eut une lugubre sensation d'impuissance. S'il avait pu être certain qu'O'Brien mentait, ça n'aurait pas eu d'importance. Mais il était tout à fait possible qu'O'Brien eût réellement oublié la photographie. Et si c'était le cas, il aurait déjà oublié le déni de son souvenir, et oublié le fait d'oublier. Comment pouvait-on être sûr que c'était une simple tromperie ? Peut-être que cette dislocation démente de l'esprit pouvait vraiment se produire : voilà la pensée qui l'abattait.

O'Brien le regardait, songeur. Plus que jamais, il avait l'air d'un professeur se donnant du mal pour un enfant rebelle mais prometteur.

« Il y a une devise du Parti à propos du contrôle du passé, dit-il. Répète-la, s'il te plaît.

— “Qui contrôle le passé, contrôle le futur : qui contrôle le présent, contrôle le passé”, répéta Winston, obéissant.

— “Qui contrôle le présent, contrôle le passé”, dit O'Brien en hochant lentement la tête d'approbation. Est-ce ton opinion, Winston, que le passé a une existence réelle ? »

À nouveau, le sentiment d'impuissance envahit Winston. Ses yeux se posèrent sur le cadran. Non seulement il ne savait pas si « oui »

ou « non » était la réponse qui le protégerait de la douleur ; mais il ne savait même pas quelle réponse il croyait être la vraie.

O'Brien sourit légèrement.

« Tu n'es pas un métaphysicien, Winston, dit-il. Jusqu'à maintenant tu ne t'es jamais demandé ce que signifie l'existence. Je vais préciser. Est-ce que le passé existe concrètement, dans l'espace ? Y a-t-il quelque part ou ailleurs un endroit, un monde d'objets solides, où le passé se produit encore ?

— Non.

— Alors où le passé existe-t-il, si jamais il existe ?

— Dans les archives. Il est écrit.

— Dans les archives. Et ?

— Dans les esprits. Dans les mémoires humaines.

— Dans les mémoires. Très bien, donc. Nous, le Parti, contrôlons toutes les archives, et nous contrôlons toutes les mémoires. Alors nous contrôlons le passé, n'est-ce pas ?

— Mais comment pouvez-vous empêcher les gens de se souvenir ? cria Winston, oubliant à nouveau momentanément le cadran. C'est involontaire. C'est en-dehors de nous. Comment pouvez-vous contrôler les mémoires ? Vous n'avez pas contrôlé la mienne ! »

L'attitude d'O'Brien devint à nouveau sévère. Il posa sa main sur le cadran.

« Au contraire, dit-il, *tu* ne l'as pas contrôlée. C'est ce qui t'a amené ici. Tu es là parce que tu as manqué d'humilité, de discipline. Tu n'as pas voulu accomplir l'acte de soumission qui est le prix de la raison. Tu as préféré être un fou, une minorité de un. Seul l'esprit discipliné peut voir la réalité, Winston. Tu crois que la réalité est une chose objective, externe, existant par elle-même. Tu crois aussi que la nature de la réalité va d'elle-même. Quand tu t'illusionnes à penser que tu vois quelque chose, tu crois que tout le monde voit la même chose que toi. Mais je te le dis, Winston, la réalité n'est pas externe. La réalité n'existe que dans l'esprit humain, et nulle part ailleurs. Pas dans l'esprit individuel, qui peut faire des erreurs, et qui dans tous les cas périra bientôt : seulement dans l'esprit du Parti, qui est collectif et immortel. Ce que le Parti tient pour vérité *est*

vrai. Il est impossible de voir la réalité sans la regarder à travers les yeux du Parti. Voici le fait que tu dois réapprendre, Winston. Cela demande un acte d'autodestruction, un effort de la volonté. Tu dois devenir humble avant de devenir raisonnable. »

Il s'arrêta quelques instants, comme pour laisser infuser ce qu'il venait de dire.

« Te souviens-tu, poursuivit-il, avoir écrit dans ton journal : "La liberté, c'est de pouvoir dire que deux plus deux font quatre" ?

— Oui », répondit Winston.

O'Brien leva sa main gauche, son dos face à Winston, le pouce caché et les quatre autres doigts tendus.

« Combien ai-je de doigts, Winston ?

— Quatre.

— Et si le Parti dit que ce n'est non pas quatre, mais cinq — combien, alors ?

— Quatre. »

Le mot se termina dans un hoquet de douleur. L'aiguille du cadran avait atteint les cinquante-cinq. La transpiration avait recouvert le corps de Winston. L'air se tordait dans ses poumons et s'en échappait en grognements profonds qu'il ne pouvait empêcher même en serrant des dents. O'Brien le regardait, les quatre doigts toujours tendus. Il ramena le levier. Cette fois la douleur fut seulement légèrement réduite.

« Combien de doigts, Winston ?

— Quatre. »

L'aiguille monta jusqu'à soixante.

« Combien de doigts, Winston ?

— Quatre ! Quatre ! Qu'est-ce que je peux dire d'autre ? Quatre ! »

L'aiguille avait dû à nouveau monter, mais il ne la regarda pas. Le lourd visage sévère et les quatre doigts emplissaient son champ de vision. Les doigts se tenaient devant ses yeux comme des piliers, énormes, flous, et semblant vibrer, mais, indiscutablement, au nombre de quatre.

« Combien de doigts, Winston ?

— Quatre ! Assez, assez ! Comment pouvez-vous continuer ?
Quatre ! Quatre !

— Combien de doigts, Winston ?
— Cinq ! Cinq ! Cinq !
— Non, Winston, c'est inutile. Tu mens. Tu penses toujours qu'il y en a quatre. Combien de doigts, s'il te plaît ?
— Quatre ! Cinq ! Quatre ! Tout ce que vous voulez. Mais assez, assez ! Arrêtez la douleur ! »

Soudain, il fut assis, les bras d'O'Brien entourant ses épaules. Il avait peut-être perdu connaissance quelques secondes. Les entraves qui retenaient son corps étaient desserrées. Il avait très froid, il tremblait nerveusement, ses dents claquaient, des larmes coulaient sur ses joues. Pendant un instant il s'agrippa à O'Brien comme un bébé, curieusement réconforté par les bras puissants autour de ses épaules. Il avait l'impression qu'O'Brien était son protecteur, que la douleur était quelque chose venant de l'extérieur, d'une autre source, et qu'O'Brien l'en protégerait.

« Tu apprends lentement, Winston, dit doucement O'Brien.
— Comment l'empêcher ? bégaya-t-il. Comment m'empêcher de voir ce qui est devant mes yeux ? Deux plus deux font quatre.
— Parfois, Winston. Parfois ils font cinq. Parfois ils font trois. Parfois ils font tout à la fois. Tu dois essayer plus fort. Ce n'est pas facile de devenir raisonnable. »

Il allongea Winston sur le lit. Les accroches se resserrèrent à nouveau sur ses membres, mais la douleur avait reflué et les tremblements avaient cessé, le laissant simplement faible et froid. O'Brien fit un signe de tête en direction de l'homme en blouse blanche qui était resté immobile tout du long. L'homme en blouse blanche se pencha et regarda Winston droit dans les yeux, tâta son pouls, posa une oreille sur sa poitrine, tapa ici et là ; puis hocha la tête vers O'Brien.

« Encore », dit O'Brien.
La douleur envahit le corps de Winston. L'aiguille devait être à soixante-dix, soixante-quinze. Il avait fermé les yeux cette fois. Il savait que les doigts étaient toujours là, et toujours au nombre de quatre. Tout ce qui semblait compter était de rester en vie jusqu'à

la fin du spasme. Il avait cessé de se rendre compte de s'il pleurait ou pas. La douleur diminua à nouveau. Il ouvrit les yeux. O'Brien avait baissé le levier.

« Combien de doigts, Winston ?

— Quatre. Je suppose qu'il y en a quatre. J'en verrais cinq si je pouvais. J'essaye d'en voir cinq.

— Qu'est-ce que tu souhaites : me persuader que tu en vois cinq, ou vraiment les voir ?

— Vraiment les voir.

— Encore », dit O'Brien.

L'aiguille devait être à quatre-vingt — quatre-vingt-dix. Winston ne pouvait que par intermittence se souvenir de la raison de la douleur. Derrière ses paupières déformées, une forêt de doigts semblaient accomplir une sorte de danse, ondulant et disparaissant les uns derrière les autres avant de réapparaître. Il essayait de les compter, il ne se souvenait pas pourquoi. Il savait juste qu'il était impossible de les compter, et que cela semblait être à cause de la mystérieuse identité entre cinq et quatre. La douleur s'évanouit à nouveau. Quand il ouvrit les yeux, ce fut pour réaliser qu'il voyait encore la même chose. Des doigts innombrables, comme des arbres mouvants, passaient dans toutes les directions, se croisant et se recroisant. Il referma les yeux.

« Combien ai-je de doigts, Winston ?

— Je sais pas. Je sais pas. Vous me tuerez si vous faites encore ça. Quatre, cinq, six — honnêtement, je sais pas.

— Mieux », dit O'Brien.

Une seringue piqua le bras de Winston. Presque instantanément, une chaleur céleste et vivifiante se répandit dans tout son corps. La douleur était déjà à moitié oubliée. Il ouvrit les yeux et regarda O'Brien avec gratitude. À la vue du visage lourd et marqué, si laid et si intelligent, son cœur sembla chavirer. S'il avait pu bouger, il aurait tendu une main pour la poser sur le bras d'O'Brien. Il ne l'avait jamais aussi profondément aimé qu'en cet instant, et pas seulement parce qu'il avait arrêté la douleur. L'ancien sentiment, qu'au fond, il était sans importance qu'O'Brien fût un ami ou un ennemi, était revenu. O'Brien était une personne à qui l'on pouvait parler. Peut-

être ne voulait-on pas tant être aimé que compris. O'Brien l'avait torturé jusqu'aux limites de la folie, et sous peu, il en était certain, il l'enverrait à sa mort. Ça ne faisait aucune différence. En un sens, ça allait plus loin que de l'amitié, ils étaient intimes : quelque part ou ailleurs, même si les mots ne seraient jamais vraiment prononcés, il y avait un endroit où ils pourraient se rencontrer et parler. O'Brien le regardait avec une expression qui semblait suggérer qu'il pensait la même chose. Quand il prit la parole, ce fut d'un ton léger, anodin :

- « Sais-tu où tu es, Winston ? demanda-t-il.
- Je ne sais pas. Au ministère de l'Amour, je suppose.
- Sais-tu depuis combien de temps tu es là ?
- Je ne sais pas. Des jours, des semaines, des mois — depuis des mois, je pense.
- Et pourquoi imagines-tu que l'on amène des personnes ici ?
- Pour les faire confesser.
- Non, ce n'est pas la raison. Essaye encore.
- Pour les punir.
- Non ! » s'exclama O'Brien. Sa voix avait extraordinairement changé, et son visage était soudain devenu à la fois sévère et vif.
« Non ! Pas seulement pour extraire ta confession, ou pour te punir. Dois-je te dire pourquoi nous t'avons amené ici ? Pour te guérir ! Pour te rendre raisonnable ! Comprendras-tu, Winston, que personne que nous amenons ici ne quitte nos mains malade ? Nous ne nous intéressons pas à ces stupides crimes que tu as commis. Le Parti ne s'intéresse pas aux actes visibles : nous ne nous intéressons qu'à la pensée. Nous ne détruisons pas simplement nos ennemis, nous les transformons. Comprends-tu ce que j'entends par là ? »

Il se penchait au-dessus de Winston. Son visage semblait énorme à cause de sa proximité, et hideusement laid parce qu'il était vu d'en-dessous. De plus, il était rempli d'une sorte d'exaltation, d'une intensité fanatique. À nouveau le cœur de Winston se serra. Si ça avait été possible, il se serait recroqueillé plus profondément dans le lit. Il était certain qu'O'Brien allait tourner le levier par pure perversion. O'Brien, toutefois, se détourna. Il fit un ou deux allers-retours. Puis il poursuivit, moins vêtement :

« La première chose que tu dois comprendre, c'est qu'en cet endroit, il n'y a pas de martyrs. Tu as lu à propos des persécutions religieuses du passé. Au Moyen Âge, il y avait l'Inquisition. Ce fut un échec. Elle voulait éradiquer l'hérésie, et finit par la perpétuer. Pour chaque hérétique qu'elle brûlait au bûcher, des milliers d'autres naissaient. Pourquoi ? Parce que l'Inquisition tuait ostensiblement ses ennemis, et les tuait alors qu'ils n'étaient pas encore repentants : en réalité, elle les tuait parce qu'ils n'étaient pas repentants. Des hommes mouraient parce qu'ils ne voulaient pas abandonner leurs vraies croyances. Naturellement, toute la gloire allait aux victimes, et toute la honte à l'Inquisiteur qui la brûlait. Plus tard, au vingtième siècle, il y eut les totalitaires, comme on les appelait. Il y avait les Nazis allemands et les Communistes russes. Les Russes persécutaient l'hérésie plus cruellement que l'Inquisition ne l'avait fait. Et ils imaginaient avoir appris des erreurs du passé ; ils savaient, en tout cas, que l'on ne devait pas faire de martyrs. Avant d'exposer leurs victimes à un procès public, ils s'ingéniaient à détruire délibérément leur dignité. Ils les usaient par la torture et la solitude jusqu'à ce qu'elles ne fussent plus que des corps tordus, serviles, méprisables, confessant tout ce qu'on leur soufflait, s'insultant elles-mêmes, accusant et se protégeant derrière les autres, gémissant de pitié. Et pourtant, seulement quelques années plus tard, tout recommençait. Les morts étaient devenus des martyrs et leur humiliation était oubliée. Encore une fois, pourquoi ? En premier lieu, parce que les confessions qu'ils avaient formulées étaient évidemment extorquées et fausses. Nous ne faisons pas ce genre d'erreurs. Toutes les confessions formulées ici sont vraies. Nous les rendons vraies. Et, par-dessus tout, nous ne laissons pas les morts se lever contre nous. Tu dois cesser d'imaginer que la postérité te blanchira, Winston. La postérité n'entendra jamais parler de toi. Tu seras proprement retiré du cours de l'histoire. Nous te transformerons en gaz et te déverserons dans la stratosphère. Il ne restera rien de toi ; pas un nom dans un registre, pas un souvenir dans un cerveau. Tu seras annihilé à la fois dans le passé et le futur. Tu n'auras jamais existé. »

Alors pourquoi me torturer ? pensa Winston avec une amertume

momentanée. O'Brien s'arrêta de marcher, comme si Winston avait pensé à voix haute. Son visage hideux se rapprocha, les yeux un peu plissés.

« Tu penses, dit-il, que puisque nous voulons te détruire complètement, pour que rien de ce que tu dises ou accomplisses ne fasse la moindre différence — que dans ce cas, pourquoi prenons-nous la peine de t'interroger d'abord ? C'est à ça que tu pensais, n'est-ce pas ?

— Oui », dit Winston.

O'Brien sourit légèrement.

« Tu es une faille dans le plan, Winston. Tu es une tache qui doit être nettoyée. Ne viens-tu pas de me dire que nous sommes différents des persécuteurs du passé ? Nous ne nous contentons pas de l'obéissance négative, pas même de la plus abjecte soumission. Quand finalement tu te rendras, ça devra être de ton plein gré. Nous ne détruisons pas un hérétique parce qu'il nous résiste : tant qu'il nous résiste, nous ne le détruirons jamais. Nous le convertissons, nous capturons son esprit intime, nous le refaçonnons. Nous brûlons tout le mal et les illusions en lui ; nous l'amènons de notre côté, pas seulement en apparence, mais sincèrement, du fond du cœur et de l'esprit. Nous en faisons un des nôtres avant de le tuer. Il nous est intolérable qu'une pensée erronée existe quelque part dans le monde, aussi secrète et impuissante soit-elle. Même au moment de la mort, nous ne pouvons permettre aucune déviance. Dans l'ancien temps, les hérétiques allaient au bûcher toujours hérétiques, proclamant leur hérésie, l'exultant. Même une victime des purges russes pouvait transporter la rébellion enfermée dans ses os quand elle marchait dans le couloir, attendant la balle. Mais nous rendons le cerveau parfait avant de l'éclater. Le commandement des anciens despotismes était "Tu ne devras pas". Le commandement des totalitaires était "Tu devras". Notre commandement est "*Tu es*". Personne que nous amenons ici ne nous résiste. Tout le monde est nettoyé. Même ces trois misérables traîtres que tu croyais alors innocents — Jones, Aaronson et Rutherford — à la fin, nous les avons brisés. J'ai moi-même pris part à leur interrogatoire. Je les ai vus graduellement

s'user, gémissant, rampant, pleurant — et à la fin ce n'était pas de douleur ou de peine, seulement de pénitence. Quand nous en avons fini avec eux, ils n'étaient plus que des coquilles d'hommes. Il n'y avait plus rien en eux que de la peine pour ce qu'ils avaient fait, et de l'amour pour Tonton. C'était touchant de voir comme ils l'aimaient. Ils suppliaient d'être rapidement abattus, pour pouvoir mourir tant que leurs âmes étaient encore propres. »

Sa voix était presque devenue rêveuse. L'exaltation, l'enthousiasme fanatique étaient toujours sur son visage. Il ne fait pas semblant, pensa Winston ; il n'est pas hypocrite ; il croit chacun des mots qu'il prononce. Ce qui l'oppressait le plus, c'était la conscience de sa propre infériorité intellectuelle. Il regarda la lourde et pourtant gracieuse silhouette aller et venir, entrant et sortant de son champ de vision. O'Brien était un être plus grand que lui, dans tous les sens. Il n'y avait aucune idée qu'il avait eue, ou pourrait avoir, qu'O'Brien n'avait pas déjà depuis longtemps envisagée, examinée et rejetée. Son esprit *contenait* celui de Winston. Mais dans ce cas, comment pourrait-il être vrai qu'O'Brien était fou ? Ça devait être lui, Winston, qui était fou. O'Brien s'arrêta et le regarda. Sa voix était redevenue sévère.

« Ne t'imagine pas que tu te sauveras, Winston, même si tu te rends complètement. Personne qui s'est égaré n'est jamais épargné. Et même si nous choisissons de te laisser vivre jusqu'à ta mort naturelle, tu ne nous échapperas jamais. Ce qui t'arrive ici est pour toujours. Assimile-le par avance. Nous te détruirons jusqu'au point de non-retour. Des choses t'arriveront desquelles tu ne pourras pas te remettre, même si tu vivais un millier d'années. Jamais plus tu ne seras capable de sentiments humains ordinaires. Tout sera mort en toi. Jamais plus tu ne seras capable d'amour, d'amitié, de joie de vivre, de rire, de curiosité, de courage ou d'intégrité. Tu seras vide. Nous te viderons, et nous te remplirons de nous-mêmes. »

Il s'arrêta et fit un signe à l'homme en blouse blanche. Winston sentit qu'on mettait en place un lourd appareil derrière sa tête. O'Brien s'était assis auprès du lit, pour que son visage fût presque au niveau de celui de Winston.

« Trois-cents », dit-il, parlant au-dessus de la tête de Winston à l'homme en blouse blanche.

Deux tampons, qui semblaient légèrement humides, s'accrochèrent aux tempes de Winston. Il tressaillit. Une douleur arrivait, une nouvelle sorte de douleur. O'Brien posa une main rassurante, presque gentiment, sur la sienne.

« Cette fois, ça ne fera pas mal, dit-il. Garde tes yeux fixés aux miens. »

Il y eut une explosion dévastatrice, ou ce qui sembla être une explosion, même s'il n'était pas certain qu'il y eût du bruit. Il y eut néanmoins un éclair éblouissant de lumière. Winston n'était pas blessé, juste prostré. Même s'il était déjà allongé sur le dos quand ça avait eu lieu, il avait l'étrange sensation d'avoir été assommé dans cette position. Un souffle terrifiant mais indolore l'avait aplati. Quelque chose s'était aussi produit dans sa tête. Alors que ses yeux retrouvaient leurs facultés, il se souvint de qui il était, où il était, et reconnut le visage qui regardait le sien ; ici ou là se trouvait un grand espace vide, comme si une partie de son cerveau avait été enlevée.

« Ça ne durera pas, dit O'Brien. Regarde-moi dans les yeux. Quel pays est en guerre contre Océania ? »

Winston réfléchit. Il savait ce que voulait dire Océania, et que lui-même était un citoyen d'Océania. Il se souvenait aussi d'Eurasia et d'Estasia ; mais il ne savait pas qui était en guerre contre qui. En fait, il n'avait pas connaissance d'une quelconque guerre.

« Je ne me souviens pas.

– Océania est en guerre contre Estasia. T'en souviens-tu maintenant ?

– Oui.

– Océania a toujours été en guerre contre Estasia. Depuis le début de ta vie, depuis le début du Parti, depuis le début de l'histoire, la guerre a continué sans interruption, toujours la même guerre. T'en souviens-tu ?

– Oui.

– Il y a onze ans, tu as créé une fable à propos de trois hommes condamnés à mort pour trahison. Tu as prétendu avoir vu un morceau

de papier qui les innocentait. Un tel morceau de papier n'a jamais existé. Tu l'as inventé, et plus tard tu as cru qu'il était vrai. Tu te souviens maintenant du moment où tu l'as inventé. T'en souviens-tu ?

— Oui.

— À l'instant je tendais les doigts de ma main devant toi. Tu as vu cinq doigts. T'en souviens-tu ?

— Oui. »

O'Brien tendit les doigts de sa main gauche, le pouce dissimulé.

« Il y a là cinq doigts. Vois-tu cinq doigts ?

— Oui. »

Et il les vit en effet, pendant un bref instant, avant que son paysage mental ne changeât. Il vit cinq doigts, et il n'y avait pas de déformation. Puis tout redévoit normal, et l'ancienne peur, la haine et la confusion se pressèrent à nouveau. Mais il y avait eu un moment — il ne savait pas combien de temps, trente secondes peut-être — d'une certitude lumineuse, pendant lequel chaque nouvelle suggestion d'O'Brien avait rempli l'espace vide et était devenue une vérité absolue, et pendant lequel deux plus deux auraient pu tout aussi facilement faire trois ou cinq, si ça avait été nécessaire. Le moment s'était évanoui avant qu'O'Brien n'eût baissé sa main ; mais s'il ne pouvait pas le retrouver, il s'en souvenait, comme on se souvient d'une expérience marquante d'une période lointaine de sa vie, quand on était alors une personne différente.

« Maintenant tu vois, dit O'Brien, que c'est en tout cas possible.

— Oui », dit Winston.

O'Brien se leva, l'air satisfait. Sur sa gauche, Winston vit l'homme en blouse blanche casser une ampoule et tirer le piston d'une seringue. O'Brien se tourna vers Winston dans un sourire. De presque l'ancienne manière, il réajusta ses lunettes sur son nez.

« Te souviens-tu écrire dans ton journal, dit-il, que ça n'avait pas d'importance que je sois un ami ou un ennemi, puisqu'au moins j'étais quelqu'un qui te comprenait et à qui l'on pouvait parler ? Tu avais raison. J'apprécie te parler. Ton esprit m'attire. Il ressemble au mien, sauf que tu es fou. Avant que nous ne terminions la session, tu peux me poser quelques questions, si tu veux.

- N’importe quelles questions ?
 - Oui. » Il vit que les yeux de Winston regardaient le cadran. « Il est débranché. Quelle est ta première question ?
 - Qu’avez-vous fait de Julia ? » demanda Winston.
- O’Brien sourit à nouveau.
- « Elle t’a trahi, Winston. Immédiatement — totalement. J’ai rarement vu quelqu’un se rendre aussi rapidement. Tu la reconnaîtrais à peine si tu la voyais. Toute sa révolte, sa duplicité, sa folie, sa licence — tout a été purgé hors d’elle. Une conversion parfaite, un cas d’école.
- Vous l’avez torturée ? »
 - O’Brien ne répondit pas.
 - « Question suivante, dit-il.
 - Est-ce que Tonton existe ?
 - Bien sûr qu’il existe. Le Parti existe. Tonton est l’incarnation du Parti.
 - Existe-t-il de la même façon que j’existe ?
 - Tu n’existes pas », répondit O’Brien.
- Une fois de plus, la sensation d’impuissance l’assaillit. Il connaîtait, ou pouvait imaginer, les arguments qui prouvaient sa non-existence ; mais ils étaient du non-sens, ils jouaient juste sur les mots. L’affirmation « Tu n’existes pas » ne contenait-elle pas une absurdité logique ? Mais quelle utilité de le dire ? Son esprit se serra en pensant aux arguments imparables et tordus avec lesquels O’Brien le détruirait.
- « Je pense que j’existe, dit-il avec lassitude. Je suis conscient de ma propre identité. Je suis né, je mourrai. J’ai des bras et des jambes. J’occupe un point particulier dans l’espace. Aucun autre objet solide ne peut occuper le même point simultanément. Dans ce sens, est-ce que Tonton existe ?
- Ça n’a pas d’importance. Il existe.
 - Est-ce que Tonton mourra un jour ?
 - Bien sûr que non. Comment le pourrait-il ? Question suivante.
 - Est-ce que la Fraternité existe ?
 - Ça, Winston, tu ne le sauras jamais. Si nous choisissons de te libérer après en avoir fini avec toi, et si tu vis jusqu’à quatre-vingt-dix

ans, tu ne sauras jamais si la réponse à cette question est oui ou non. Tant que tu vivras, ce sera une énigme irrésolue dans ton esprit. »

Winston demeura silencieux. Sa poitrine se levait et s'abaissait un peu plus rapidement. Il n'avait toujours pas posé la question qui lui était venue à l'esprit en premier. Il devait la poser, et pourtant c'était comme si sa langue ne voulait pas la prononcer. Il y avait un semblant d'amusement sur le visage d'O'Brien. Même ses lunettes semblaient luire d'ironie. Il sait, songea soudain Winston, il sait ce que je vais demander ! À cette pensée, les mots jaillirent hors de lui :

« Qu'est-ce qu'il y a dans la Salle 101 ? »

Le visage d'O'Brien ne changea pas d'expression. Il répondit plattement :

« Tu sais ce qu'il y a dans la Salle 101, Winston. Tout le monde sait ce qu'il y a dans la Salle 101. »

Il leva un doigt à destination de l'homme en blouse blanche. La session était apparemment terminée. Une aiguille s'enfonça dans le bras de Winston. Il sombra presque immédiatement dans un sommeil profond.

CHAPITRE III

« Il y a trois phases à ta réintégration, dit O'Brien. Il y a l'apprentissage, la compréhension, et l'acceptation. Il est temps pour toi de t'engager dans la deuxième phase. »

Comme d'habitude, Winston était allongé sur le dos. Ces derniers temps, cependant, ses entraves étaient plus lâches. Elles l'attachaient toujours au lit, mais il pouvait légèrement bouger ses genoux, tourner sa tête d'un côté à l'autre et soulever ses épaules. Le cadran, aussi, était devenu une moindre source de terreur. Il pouvait éviter ses attaques s'il était assez vif d'esprit : O'Brien n'actionnait principalement plus le levier que quand il faisait preuve de stupidité. Parfois, ils traversaient une session entière sans y avoir recours. Il ne se souvenait pas combien de sessions il y avait eu. Tout le processus semblait s'étirer sur un temps long et indéfini — des semaines, possiblement — et les intervalles entre chaque session pouvaient parfois avoir été de quelques jours, parfois de seulement une heure ou deux.

« Allongé ici, dit O'Brien, tu t'es souvent demandé — tu m'as même questionné à ce sujet — pourquoi le ministère de l'Amour devrait dépenser autant de temps et d'énergie pour toi. Et quand tu étais libre, ce qui était essentiellement la même question te rendait perplexe. Tu pouvais comprendre les mécanismes de la société dans laquelle tu vivais, mais pas ses motivations sous-jacentes. Te souviens-tu écrire dans ton journal : “Je comprends *comment* : je ne comprends pas *pourquoi*” ? C'est quand tu t'es demandé *pourquoi* que tu as douté de ta propre raison. Tu as lu *le livre*, le livre de Goldstein, au moins en partie. T'a-t-il appris quelque chose que tu ne savais pas déjà ?

— Tu l'as lu ? demanda Winston.

— Je l'ai écrit. Du moins, j'ai collaboré à son écriture. Aucun livre n'est produit individuellement, comme tu le sais.

— C'est vrai, ce qu'il dit ?

— En tant que description, oui. Le programme qu'il avance est un non-sens. L'accumulation secrète de la connaissance ; une diffusion progressive de la lucidité ; pour finir par une rébellion prolétarienne ; et le renversement du Parti. Tu avais toi-même prédit ce qu'il dirait. C'est un non-sens total. Les prolétariens ne se révolteront jamais, ni dans mille ans, ni dans un million. Ils ne peuvent pas. Je n'ai pas besoin de te donner la raison : tu la connais déjà. Si tu avais caressé l'espoir d'une insurrection violente, abandonne-le. Le Parti ne pourra jamais être renversé. La domination du Parti est éternelle. Fais de ceci le point de départ de tes pensées. »

Il s'approcha du lit.

« Éternelle ! répéta-t-il. Et maintenant revenons à la question de "comment" et "pourquoi". Tu comprends assez bien *comment* le Parti se maintient au pouvoir. Maintenant, dis-moi *pourquoi* nous nous accrochons au pouvoir. Quelle est notre motivation ? Pourquoi voudrions-nous du pouvoir ? Vas-y, parle », ajouta-t-il alors que Winston demeurait silencieux.

Néanmoins, Winston ne parla pas pendant quelques instants. Un sentiment de lassitude l'avait envahi. La légère lueur d'enthousiasme fanatique était revenue sur le visage d'O'Brien. Il savait d'avance ce que Winston dirait. Que le Parti ne cherchait pas le pouvoir pour ses propres fins, mais uniquement pour le bien de la majorité. Que le Parti cherchait le pouvoir parce que la masse des humains n'était que de frêles et lâches créatures qui ne pouvaient pas supporter la liberté ou affronter la vérité, et devaient être dirigées et systématiquement trompées par d'autres plus fortes qu'elles. Que le choix pour l'humanité était entre la liberté et le bonheur, et que, pour la grande majorité de l'humanité, le bonheur était mieux. Que le Parti était le gardien éternel des faibles, une secte dévouée qui faisait le mal pour que le bien vînt, sacrifiant son propre bonheur pour celui des autres. Le plus terrible, pensa Winston, le plus terrible était que quand O'Brien dirait cela, il le croirait. Vous pouviez le voir sur son

visage. O'Brien savait tout. Mille fois mieux que Winston, il savait comment était réellement le monde, dans quel avilissement vivait la masse des humains et grâce à quels mensonges et atrocités le Parti les y maintenait. Il avait tout compris, tout pesé, et ça ne faisait aucune différence : tout était justifié par l'objectif ultime. Que pouviez-vous faire, songea Winston, contre le fou qui est plus intelligent que vous, qui écoute attentivement vos arguments pour seulement persister dans sa folie ?

« Vous nous dominez pour notre propre bien, dit-il faiblement. Vous croyez que les êtres humains ne sont pas capables de se gouverner eux-mêmes, alors... »

Il s'arrêta et poussa presque un cri. Une explosion de douleur avait traversé son corps. O'Brien avait poussé le levier à trente-cinq.

« C'était stupide, Winston, stupide ! Ne t'abaisse pas à dire ce genre de choses. »

Il tira le levier et poursuivit :

« Je vais te donner la réponse à ma question : le Parti cherche le pouvoir entièrement pour lui-même. Nous ne nous intéressons pas au bien des autres ; nous nous intéressons uniquement au pouvoir. Pas le luxe ou la richesse, la vie longue ou le bonheur : juste le pouvoir, le pouvoir pur. Tu vas maintenant comprendre ce que signifie le pouvoir pur. Nous sommes différents de toutes les oligarchies du passé, en cela que nous savons ce que nous faisons. Toutes les autres, même celles qui nous ressemblaient, étaient lâches et hypocrites. Les Nazis allemands et les Communistes russes étaient très proches de nous dans leurs méthodes, mais ils n'ont jamais eu le courage d'admettre leurs propres motivations. Ils prétendaient, peut-être même avec sincérité, qu'ils avaient pris le pouvoir à contrecœur et pour un temps limité, et qu'au coin de la rue se trouverait un paradis où les êtres humains seraient libres et égaux. Nous ne sommes pas comme ça. Nous savons que personne ne prend le pouvoir avec l'intention de le rendre. Le pouvoir n'est pas un moyen, c'est une fin. On n'instaure pas une dictature pour sauvegarder une révolution ; on fait une révolution pour instaurer une dictature. Le but de la persécution est la persécution. Le but de la torture est la torture. Le but du pouvoir est le pouvoir. Commences-tu

à me comprendre maintenant ? »

Winston était frappé, comme il l'avait déjà été auparavant, par la fatigue sur le visage d'O'Brien. Il était puissant, charnu et brutal, il était plein d'intelligence et d'une sorte de passion contrôlée face à laquelle il se sentait impuissant ; mais il était fatigué. Il avait des poches sous les yeux, la peau pendait depuis les pommettes. O'Brien se pencha sur lui, approchant délibérément son visage usé.

« Tu penses, dit-il, que mon visage est vieux et fatigué. Tu penses que je parle de pouvoir, et que pourtant je ne suis même pas capable d'empêcher mon propre corps de vieillir. Ne peux-tu pas comprendre, Winston, que l'individu est une simple cellule ? L'usure d'une cellule est la vigueur de l'organisme. Meurs-tu quand tu te coupes les ongles ? »

Il se détourna du lit et recommença à aller et venir, une main dans sa poche.

« Nous sommes les prêtres du pouvoir, dit-il. Dieu est le pouvoir. Mais pour l'instant, le pouvoir n'est qu'un mot en ce qui te concerne. Il est temps pour toi de te faire une idée de ce que signifie le pouvoir. La première chose que tu dois réaliser, c'est que le pouvoir est collectif. L'individu n'a du pouvoir qu'en cessant d'être un individu. Tu connais la devise du Parti : "La liberté c'est l'esclavage". As-tu déjà remarqué qu'elle est réversible ? L'esclavage c'est la liberté. Seul — libre — l'être humain est toujours vaincu. Il doit en être ainsi, puisque tout être humain est voué à la mort, qui est le plus grand des échecs. Mais s'il peut se soumettre totalement, absolument, s'il peut échapper à sa propre identité, s'il peut se fondre dans le Parti pour *être* le Parti, alors il est tout-puissant et immortel. La deuxième chose que tu dois réaliser est que le pouvoir est le pouvoir sur les êtres humains. Sur le corps — et, par-dessus tout, sur l'esprit. Le pouvoir sur la matière — la réalité extérieure, comme tu l'appelles — n'est pas important. Notre contrôle sur la matière est déjà absolu. »

L'espace d'un instant, Winston ignora le cadran. Il fit un effort violent pour s'asseoir mais ne parvint qu'à tordre douloureusement son corps.

« Mais comment pouvez-vous contrôler la matière ? éclata-t-il.

Vous ne contrôlez même pas le climat ou la loi de la gravité. Et il y a les maladies, la souffrance, la mort... »

O'Brien le coupa d'un geste de la main.

« Nous contrôlons la matière parce que nous contrôlons l'esprit. La réalité est dans le crâne. Tu apprendras progressivement, Winston. Il n'y a rien que nous ne puissions faire. Invisibilité, lévitation — tout. Je pourrais flotter au-dessus du sol comme une bulle de savon si je le voulais. Je ne le veux pas, parce que le Parti ne le veut pas. Tu dois te débarrasser de ces idées du dix-neuvième siècle sur les lois de la Nature. Nous faisons les lois de la Nature.

— Mais pas du tout ! Vous n'êtes même pas les maîtres de cette planète. Qu'en est-il d'Eurasia et d'Estasia ? Vous ne les avez pas encore conquis.

— Sans importance. Nous les conquerrons quand cela nous plaira. Et si nous ne les conquérons pas, quelle différence cela fait-il ? Nous pouvons les bannir de l'existence. Océania est le monde.

— Mais le monde lui-même n'est qu'une poussière d'existence. Et l'homme est minuscule — impuissant ! Depuis combien de temps existe-t-il ? La Terre est restée inhabitée pendant des millions d'années.

— Non-sens. La Terre est aussi vieille que nous, pas plus. Comment pourrait-elle être plus vieille ? Rien n'existe sauf à travers la conscience humaine.

— Mais les rochers sont remplis des os d'animaux éteints — des mammouths, des mastodontes, des reptiles énormes qui vivaient bien avant que l'on entende parler de l'homme.

— As-tu déjà vu ces os, Winston ? Bien sûr que non. Les biologistes du dix-neuvième siècle les ont inventés. Il n'y avait rien avant l'homme. Après l'homme, s'il s'éteint un jour, il n'y aura rien. Il n'y a rien en-dehors de l'homme.

— Mais l'univers entier est en-dehors de nous. Regarde les étoiles ! Certaines sont distantes de millions d'années-lumière. Elles sont pour toujours hors de portée.

— Que sont les étoiles ? demanda O'Brien, indifférent. Des boules de feu à quelques kilomètres de distance. Nous pourrions les atteindre

si nous le voulions. Ou nous pourrions les effacer. La Terre est le centre de l'univers. Le Soleil et les étoiles tournent autour. »

Winston fit un autre mouvement compulsif. Cette fois il ne dit rien. O'Brien continua, comme s'il répondait à une objection formulée :

« Pour certaines applications, bien sûr, ce n'est pas vrai. Quand nous naviguons les océans, ou quand nous prédisons une éclipse, nous trouvons souvent plus pratique de considérer que la Terre tourne autour du Soleil et que les étoiles sont à des millions de millions d'années-lumière. Et alors ? Crois-tu que nous sommes incapables de produire un système d'astronomie binaire ? Les étoiles peuvent être proches ou lointaines, selon nos besoins. Crois-tu que nos mathématiciens sont incompétents ? As-tu oublié le doublepense ? »

Winston se recroquevilla sur le lit. Quoi qu'il dît, la réplique le frappait comme une matraque. Pourtant, il savait, il *savait*, qu'il avait raison. La croyance que rien n'existe en-dehors de votre propre esprit — il y avait sûrement un moyen de démontrer qu'elle était fausse ? Ne s'était-elle pas depuis longtemps révélée fallacieuse ? Il y avait même un nom pour ça, qu'il avait oublié. Un léger sourire tordit les commissures des lèvres d'O'Brien alors qu'il le regardait.

« Je t'ai dit, Winston, dit-il, que la métaphysique n'est pas ton point fort. Le mot que tu cherches est "solipsisme". Mais tu as tort. Ce n'est pas du solipsisme. Du solipsisme collectif, si tu veux. Mais c'est différent : en réalité, l'exact opposé. Tout ça n'est qu'une digression, ajouta-t-il sur un ton différent. Le vrai pouvoir, celui pour lequel nous nous battons jour et nuit, n'est pas le pouvoir sur les choses, mais sur les hommes. » Il s'arrêta, et reprit pour un instant son air d'instituteur interrogeant un élève prometteur : « Comment un homme affirme-t-il son pouvoir sur un autre, Winston ? »

Winston réfléchit.

« En le faisant souffrir, répondit-il.

— Exactement. En le faisant souffrir. L'obéissance n'est pas suffisante. Tant qu'il ne souffre pas, comment pourrais-tu être sûr qu'il obéit à ta volonté et pas à la sienne ? Le pouvoir c'est infliger la douleur et l'humiliation. Le pouvoir c'est déchirer l'esprit humain en morceaux et les recoller en de nouvelles formes selon tes besoins.

Commences-tu à voir, maintenant, quel genre de monde nous créons ? C'est l'exact opposé des stupides Utopies hédonistes que les anciens réformateurs imaginaient. Un monde de peur, de trahison et de tourment, un monde piétinant et où l'on est piétiné, un monde qui deviendra non pas moins mais *plus* impitoyable à mesure qu'il se perfectionne. Le progrès dans notre monde sera le progrès vers plus de douleur. Les anciennes civilisations proclamaient être fondées sur l'amour et la justice. La nôtre est fondée sur la haine. Dans notre monde, il n'y aura plus d'émotions sauf la peur, la rage, le triomphe et le dénigrement de soi. Nous détruirons tout le reste — tout. Nous brisons déjà les habitudes de pensée qui avaient survécu d'avant la Révolution. Nous avons coupé les liens entre les enfants et les parents, entre les hommes, et entre les hommes et les femmes. Personne n'oseraient encore avoir confiance en sa femme, son enfant ou son ami. Mais à l'avenir, il n'y aura plus de femmes et plus d'amis. Les enfants seront pris à leurs mères à la naissance, comme on prend les œufs d'une poule. L'instinct sexuel sera éradiqué. La procréation sera une formalité annuelle, comme le renouvellement d'une carte de rationnement. Nous abolirons l'orgasme. Nos neurologues y travaillent en ce moment-même. Il n'y aura plus de loyauté, excepté la loyauté envers le Parti. Il n'y aura plus d'amour, excepté l'amour pour Tonton. Il n'y aura plus de rires, sauf le rire de triomphe sur un ennemi vaincu. Il n'y aura plus d'art, plus de littérature, plus de science. Quand nous serons tout-puissants, nous n'aurons plus besoin de science. Il n'y aura plus de distinction entre la beauté et la laideur. Il n'y aura plus de curiosité, plus de goût de la vie. Tous les plaisirs concurrents seront détruits. Mais il y aura toujours — n'oublie pas cela, Winston — l'ivresse du pouvoir, augmentant constamment, et devenant constamment plus subtile. Il y aura toujours, à chaque instant, le frisson de la victoire, la sensation de piétiner un ennemi impuissant. Si tu veux une image du futur, imagine une botte piétinant un visage humain — pour toujours. »

Il s'arrêta, comme s'il s'attendait à ce que Winston parlât. Winston avait à nouveau essayé de se recroqueviller dans le lit. Il ne pouvait rien dire. Son cœur semblait s'être figé. O'Brien poursuivit :

« Et souviens-toi que c'est pour toujours. Le visage sera toujours là pour être piétiné. L'hérétique, l'ennemi de la société, sera toujours là pour être vaincu et humilié, encore et encore. Tout ce que tu as subi depuis que tu es entre nos mains — tout ça continuera, en pire. L'espionnage, les trahisons, les arrestations, les tortures, les exécutions, les disparitions ne cesseront jamais. Ce sera autant un monde de terreur que de triomphe. Plus le Parti sera puissant, moins il sera tolérant : plus faible sera l'opposition, plus étouffant sera le despotisme. Goldstein et ses hérésies vivront pour toujours. Chaque jour, à chaque instant, ils seront vaincus, discrédités, décrédibilisés, insultés — et pourtant ils survivront toujours. La pièce de théâtre que j'ai jouée avec toi pendant sept ans sera jouée encore et encore, génération après génération, dans des formes toujours plus subtiles. Nous aurons toujours l'hérétique à notre merci, hurlant de douleur, brisé, méprisable — et à la fin complètement pénitent, sauvé de lui-même, rampant à nos pieds de sa propre volonté. Voilà le monde que nous préparons, Winston. Un monde de victoire après victoire, de triomphe après triomphe après triomphe : une excitation infinie, infinie, infinie du nerf du pouvoir. Tu commences à réaliser, je le vois, comment sera le monde. Mais au final tu feras plus que le comprendre. Tu l'accepteras, tu l'accueilleras, tu en feras partie. »

Winston avait retrouvé juste assez de force pour parler.

« Vous ne pouvez pas ! dit-il faiblement.

— Qu'entends-tu par là, Winston ?

— Vous ne pourrez pas créer un monde comme celui que tu as décrit. C'est un rêve. C'est impossible.

— Pourquoi ?

— C'est impossible de fonder une civilisation sur la peur, la haine et la cruauté. Ça ne tiendra jamais.

— Pourquoi pas ?

— Ça n'aura aucune vitalité. Ça se désintégrera. Ça se tuera.

— Non-sens. Tu es convaincu que la haine est plus épuisante que l'amour. Pourquoi en serait-il ainsi ? Et si c'était le cas, quelle différence cela ferait-il ? Suppose que nous choisissions de nous user plus vite. Suppose que nous accélérions le rythme de la vie humaine

jusqu'à ce que les hommes soient séniles à trente ans. Quelle différence cela ferait-il ? Ne peux-tu pas comprendre que la mort de l'individu n'est pas la mort ? Le Parti est immortel. »

Comme d'habitude, la voix avait frappé Winston d'impuissance. De plus, il était effrayé que s'il persistait dans son désaccord, O'Brien actionnerait à nouveau le cadran. Et pourtant, il ne pouvait rester silencieux. Faiblement, sans arguments, sans rien d'autre pour l'appuyer que son horreur profonde pour ce qu'O'Brien avait dit, il retourna à l'attaque.

« Je ne sais pas — je m'en fous. Vous échouerez, d'une façon ou d'une autre. Quelque chose vous vaincra. La vie vous vaincra.

— Nous contrôlons la vie, Winston, à tous les niveaux. Tu imagines qu'il y a quelque chose appelé la nature humaine qui sera offensée par ce que nous faisons et qui se retournera contre nous. Mais nous créons la nature humaine. Les hommes sont infiniment malléables. Ou peut-être es-tu revenu à ta vieille idée que les prolétariens ou les esclaves se soulèveront et nous renverseront. Oublie ça. Ils sont impuissants, comme des animaux. L'Humanité, c'est le Parti. Ceux qui sont à l'extérieur sont insignifiants.

— Je m'en fous. Ils finiront par vous battre. Tôt ou tard ils vous verront pour ce que vous êtes, et ils vous mettront en pièces.

— Vois-tu quelque part où ça a lieu ? Ou y a-t-il une raison pour que ce soit le cas ?

— Non. J'y crois. Je *sais* que vous échouerez. Il y a quelque chose dans l'univers — je ne sais pas quoi, un esprit, un principe — que vous ne dominerez jamais.

— Crois-tu en Dieu, Winston ?

— Non.

— Quel est-il, alors, ce principe qui nous vaincra ?

— Je ne sais pas. L'esprit humain.

— Et te considères-tu comme un homme ?

— Oui.

— Si tu es un homme, Winston, tu es le dernier. Ton espèce est éteinte ; nous sommes les héritiers. Comprends-tu que tu es *seul* ? Tu es hors de l'histoire, tu es non-existant. » Son comportement changea,

et il dit plus durement : « Et te considères-tu moralement supérieur à nous, avec tes mensonges et ta cruauté ?

— Oui, je me considère supérieur. »

O'Brien ne dit rien. Deux autres voix parlaient. Au bout d'un moment, Winston réalisa que l'une des deux était la sienne. C'était un enregistrement de la conversation qu'il avait eue avec O'Brien, la nuit où il avait rejoint la Fraternité. Il s'entendit promettre de mentir, de voler, de falsifier, d'assassiner, d'encourager la prise de drogues et la prostitution, de disséminer des maladies vénériennes, de jeter du vitriol dans le visage d'un enfant. O'Brien fit un bref geste impatient, comme pour signifier que la démonstration était amplement suffisante. Puis il tourna un bouton et les voix se turent.

« Lève-toi de ce lit », dit-il.

Les entraves s'étaient relâchées d'elles-mêmes. Winston mit pied à terre et se tint difficilement debout.

« Tu es le dernier homme, dit O'Brien. Tu es le gardien de l'esprit humain. Tu devrais te voir tel que tu es. Retire tes vêtements. »

Winston défit le bout de ficelle qui tenait sa combinaison. La fermeture éclair en avait depuis bien longtemps été arrachée. Il ne parvenait pas à se souvenir si depuis son arrestation il avait déjà retiré tous ses vêtements. Sous sa combinaison, son corps était entouré de haillons jaunâtres, à peine reconnaissables comme les vestiges de sous-vêtements. Alors qu'il les glissait au sol, il vit qu'il y avait un miroir à trois faces à l'autre bout de la pièce. Il s'en approcha, et s'arrêta net. Il poussa un cri involontaire.

« Continue, dit O'Brien. Tiens-toi au centre du miroir. Tu te verras aussi de côté. »

Il s'était arrêté parce qu'il était terrifié. Une créature voûtée, grisâtre, squelettique s'approchait de lui. Son apparence l'avait effrayé, et pas simplement le fait qu'il savait que c'était lui. Il s'approcha du miroir. Le visage de la créature semblait saillant, à cause de sa posture difforme. Un visage désespéré de bagnard, au front cabossé montant jusqu'à un crâne dégarni, au nez tordu et aux pommettes abîmées au-dessus desquelles jaillissaient des yeux féroces et méfiants. Les joues étaient creusées, la bouche avait un aspect indéfini. C'était

sûrement son visage, mais il lui semblait avoir plus changé qu'il n'avait changé à l'intérieur. Les émotions qu'il affichait étaient différentes de celles qu'il ressentait. Il était devenu à moitié chauve. Il pensa d'abord que ses cheveux avaient blanchi, mais c'était juste le crâne qui était gris. À part ses mains et son visage, son corps était gris, incrusté de saleté ancienne. Ici et là se trouvaient sous la saleté des cicatrices rouges de blessures, et près de la cheville, son ulcère variqueux était une masse enflammée de laquelle des morceaux de peau se détachaient. Mais le plus effrayant était la maigreur de son corps. Les côtes étaient aussi visibles que celles d'un squelette ; les jambes avaient tant rétréci que les genoux étaient plus épais que les cuisses. Il comprit maintenant ce qu'O'Brien entendait par la vue de côté. La courbure de sa colonne vertébrale était impressionnante. Les fines épaules plongeaient en avant, creusant la poitrine, le cou décharné semblait se tordre doublement sous le poids du crâne. S'il avait dû deviner, il aurait dit que c'était le corps d'un homme de soixante ans, souffrant d'une maladie morbide.

« Tu as parfois pensé, dit O'Brien, que mon visage — le visage d'un membre du Parti Intérieur — était vieux et usé. Que penses-tu de ton propre visage ? »

Il prit l'épaule de Winston et le retourna pour qu'il lui fit face.

« Regarde dans quel état tu es ! dit-il. Regarde toute cette saleté écoeurante sur ton corps. Regarde la crasse entre tes orteils. Regarde cette plaie suintante et dégoûtante sur ta jambe. Sais-tu que tu pues comme une chèvre ? Tu ne t'en rends probablement plus compte. Regarde ta maigreur. Vois-tu ? Je peux entourer ton biceps avec mon index et mon pouce. Je pourrais briser ton cou comme une carotte. Sais-tu que tu as perdu vingt-cinq kilogrammes depuis que tu es entre nos mains ? Même tes cheveux tombent par poignées. Regarde ! » Il prit une touffe de cheveux sur le crâne de Winston. « Ouvre la bouche. Plus que neuf, dix, onze dents. Combien en avais-tu en arrivant ici ? Et les rares qu'il te reste tombent de ta tête. Regarde ! »

Il prit une des dernières dents de devant de Winston entre ses puissants doigts. Un éclair de douleur jaillit dans la mâchoire de Winston. O'Brien lui avait arraché la dent par la racine. Il la jeta à

travers la cellule.

« Tu pourris, dit-il ; tu tombes en morceaux. Qu'es-tu ? Un tas d'immondices. Maintenant retourne-toi et regarde encore dans le miroir. Vois-tu ce qui te fait face ? Voici le dernier homme. Si tu es humain, voici l'humanité. Maintenant rhabille-toi. »

Winston commença à se rhabiller dans de lents et raides mouvements. Jusqu'à présent, il n'avait pas semblé remarquer comme il était maigre et faible. Une seule pensée traversait son esprit : il avait dû être à cet endroit bien plus longtemps qu'il ne l'avait imaginé. Puis, soudain, alors qu'il arrangeait les misérables haillons autour de sa taille, un sentiment de pitié pour son corps détruit l'envahit. Avant qu'il ne se fût rendu compte de ce qu'il faisait, il s'était effondré sur un petit tabouret à côté du lit et avait fondu en larmes. Il avait conscience de sa laideur, de sa difformité, un tas d'os dans des sous-vêtements crasseux, assis pleurnichant sous une vive lumière blanche : mais il ne pouvait pas se retenir. O'Brien posa une main sur son épaule, presque gentiment.

« Ça n'est pas pour toujours, dit-il. Tu peux t'en échapper quand tu le choisis. Tout ne dépend que de toi.

— C'est vous qui avez fait ça ! sanglota Winston. Vous m'avez réduit à ça.

— Non, Winston, tu t'es réduit toi-même à ça. C'est ce que tu as accepté en te rangeant contre le Parti. Tout était contenu dans ce premier geste. Rien n'est arrivé que tu n'avais pas prévu. »

Il s'arrêta, puis continua :

« Nous t'avons battu, Winston. Nous t'avons brisé. Tu as vu à quoi ton corps ressemble. Ton esprit est dans le même état. Je ne pense pas qu'il puisse rester beaucoup de fierté en toi. Tu as été frappé, fouetté, insulté, tu as hurlé de douleur, tu t'es roulé au sol dans ton propre sang et ton propre vomi. Tu as gémi de pitié, tu as trahi tout et tout le monde. Peux-tu songer à une seule humiliation que tu n'aies pas subie ? »

Winston avait cessé de pleurer, même si les larmes coulaient encore de ses yeux. Il regarda O'Brien.

« Je n'ai pas trahi Julia », dit-il.

O'Brien le regarda pensivement.

« En effet, dit-il, en effet ; c'est parfaitement vrai. Tu n'as pas trahi Julia. »

L'admiration particulière pour O'Brien, que rien ne semblait capable de détruire, envahit à nouveau le cœur de Winston. Quelle intelligence, pensa-t-il, quelle intelligence ! Jamais O'Brien n'échouait à comprendre ce qu'on lui disait. N'importe qui sur Terre aurait rapidement répondu qu'il *avait* trahi Julia. Car que restait-il qu'ils ne lui avaient pas extirpé sous la torture ? Il leur avait raconté tout ce qu'il savait d'elle, ses habitudes, son attitude, son passé ; il avait confessé les détails les plus triviaux de leurs rencontres, tout ce qu'il lui avait dit et ce qu'elle lui avait dit, leurs repas au marché noir, leur adultère, leurs vagues machinations contre le Parti — tout. Et pourtant, au sens qu'il donnait au mot, il ne l'avait pas trahie. Il n'avait pas cessé de l'aimer ; ses sentiments envers elle étaient restés les mêmes. O'Brien avait compris ce qu'il voulait dire sans besoin d'explications.

« Dis-moi, demanda-t-il, combien de temps encore avant qu'ils m'abattent ?

— Peut-être pas avant longtemps, répondit O'Brien. Tu es un cas difficile. Mais ne perds pas espoir. Tout le monde guérira tôt ou tard. Nous finirons par t'abattre. »

CHAPITRE IV

Il était beaucoup mieux. Il regagnait du poids et de la force de jour en jour, si l'on pouvait parler de jours.

La lumière blanche et le bourdonnement étaient toujours les mêmes, mais la cellule était un peu plus confortable que les précédentes. Il y avait un oreiller et un matelas sur le lit en bois, et un tabouret pour s'asseoir. Ils lui avaient donné un bain, et ils l'autorisaient à se laver assez régulièrement à un lavabo en étain. Ils lui donnaient même de l'eau chaude pour se nettoyer. Ils lui avaient donné de nouveaux sous-vêtements et une nouvelle combinaison propre. Ils avaient recouvert son ulcère variqueux de pommade apaisante. Ils avaient retiré les restes de ses dents et lui avaient donné une nouvelle dentition.

Des semaines ou des mois avaient dû passer. Il aurait été possible de mesurer le passage du temps, s'il en avait eu le moindre intérêt, puisqu'il était nourri à ce qui semblait être des intervalles réguliers. Il obtenait, jugeait-il, trois repas par vingt-quatre heures ; parfois il se demandait faiblement s'il les recevait le jour ou la nuit. La nourriture était étonnamment bonne, avec de la viande tous les trois repas. Une fois, il y avait même eu un paquet de cigarettes. Il n'avait pas d'allumettes, mais le garde silencieux qui lui apportait sa nourriture lui donnait du feu. La première fois qu'il essaya de fumer, il se rendit malade, mais il persévéra, et garda le paquet pendant longtemps, fumant une demi-cigarette après chaque repas.

Ils lui avaient donné une ardoise blanche avec un bout de crayon attaché à un coin. Au début il ne s'en servit pas. Même quand il était éveillé, il était complètement abruti. Il restait souvent allongé d'un

repas à l'autre presque sans bouger, parfois endormi, parfois éveillé en de vagues rêveries pendant lesquelles ouvrir les yeux représentait un effort trop important. Il s'était depuis longtemps habitué à dormir avec une lumière vive dans les yeux. Ça ne semblait faire aucune différence, sinon que les rêves étaient plus cohérents. Il rêva beaucoup pendant cette période, et c'était toujours des rêves heureux. Il était dans la Contrée Dorée, ou il était assis sur des ruines énormes, majestueuses, baignées de soleil, avec sa mère, avec Julia, avec O'Brien — sans rien faire, juste assis au soleil, parlant de choses paisibles. Les pensées qu'il avait éveillé étaient surtout à propos de ses rêves. Il semblait avoir perdu le pouvoir de l'effort intellectuel, maintenant que le stimulus de la douleur avait disparu. Il ne s'ennuyait pas, il n'avait aucun désir de conversation ou de distraction. Simplement être seul, ni battu ni questionné, avec assez à manger, en étant complètement propre, était absolument satisfaisant.

Petit à petit, il passa moins de temps à dormir, mais il ne ressentait toujours aucun besoin de se lever du lit. Tout ce qui lui importait était de rester allongé silencieusement et de ressentir la force s'accumuler dans son corps. Il se tâtant ici et là, essayant de s'assurer que ce n'était pas une illusion que ses muscles s'épaississaient et que sa peau se tendait. Il considéra finalement avec certitude qu'il grossissait ; ses cuisses étaient maintenant plus larges que ses genoux. Après ça, à contrecoeur au début, il commença à faire régulièrement de l'exercice. Peu après il put marcher trois kilomètres, mesurés à la taille de la cellule, et ses épaules voûtées se redressèrent. Il tenta des exercices plus compliqués, et fut surpris et humilié par tout ce qu'il ne parvenait pas à faire. Il ne pouvait pas aller plus vite qu'un rythme de marche, il ne pouvait pas saisir son tabouret à bout de bras, il ne pouvait pas se tenir sur une jambe sans tomber. Il s'accroupissait sur ses talons pour remarquer qu'il ne pouvait se relever qu'au prix d'une douleur frénétique dans les cuisses et les mollets. Il s'allongeait sur le ventre et essayait de lever son corps avec ses mains. C'était inutile, il ne pouvait pas se soulever d'un centimètre. Mais après quelques jours — quelques repas — même cet exploit fut accompli. Il pouvait parfois le faire six fois d'affilée. Il commença à devenir vraiment fier

de son corps, et chérissait l'espoir intermittent que son visage fût également revenu à la normale. Une seule fois, quand il posa sa main sur son crâne chauve, il se remémora le visage ruiné et tordu qui l'avait regardé dans le miroir.

Son esprit devint plus actif. Il s'asseyait sur le lit, son dos contre le mur et l'ardoise sur les genoux, et s'attelait volontairement à la tâche de se rééduquer lui-même.

Il avait capitulé, c'était admis. En réalité, comme il le comprenait maintenant, il avait été prêt à capituler bien avant qu'il en ait pris la décision. Du moment où il était entré au ministère de l'Amour — et oui, même durant ces quelques minutes où lui et Julia s'étaient tenus impuissants pendant que la voix métallique du télécran leur disait quoi faire — il avait compris la légèreté, la superficialité de sa tentative de se lever contre le pouvoir du Parti. Il savait maintenant que pendant sept ans, la Police des Pensées l'avait surveillé comme un scarabée sous une loupe. Il n'y avait aucun acte physique, aucun mot prononcé à voix haute qu'ils n'avaient pas capté, aucun cheminement de pensée qu'ils n'avaient pas déduit. Même le grain de poussière blanc sur la couverture de son journal, ils l'avaient précautionneusement remis en place. Ils lui avaient passé des enregistrements, montré des photographies. Certaines le montraient Julia et lui. Oui, même pendant... Il ne pouvait plus se battre contre le Parti. De plus, le Parti avait raison. Il devait en être ainsi : comment le cerveau immortel et collectif pourrait-il se tromper ? À quels standards objectifs pourriez-vous vérifier ses jugements ? La raison était statistique. C'était simplement une question d'apprendre à penser comme ils pensaient. Seulement... !

Le crayon paraissait épais et inconfortable entre ses doigts. Il commença à écrire les pensées qui lui venaient en tête. Il écrivit d'abord, en larges majuscules maladroites :

LA LIBERTÉ C'EST L'ESCLAVAGE.

Puis presque sans s'arrêter, il écrivit en-dessous :

DEUX PLUS DEUX FONT CINQ.

Mais il s'interrompit. Son esprit, comme fuyant quelque chose, semblait incapable de se concentrer. Il savait qu'il savait ce qui venait ensuite, mais pour l'instant il ne pouvait pas s'en souvenir. Quand il s'en souvint, ce fut seulement par une réflexion consciente de ce que ça devait être : ça ne vint pas naturellement. Il écrivit :

DIEU EST LE POUVOIR.

Il acceptait tout. Le passé était altérable. Le passé n'avait jamais été altéré. Océania était en guerre contre Estasia. Océania avait toujours été en guerre contre Estasia. Jones, Aaronson et Rutherford étaient coupables des crimes dont ils étaient accusés. Il n'avait jamais vu la photographie qui les disculpait. Elle n'avait jamais existé, il l'avait inventée. Il se souvenait se souvenir de choses contradictoires, mais c'était de fausses mémoires, fruits de son propre aveuglement. Comme tout était facile ! Simplement se rendre, et tout le reste suivait. C'était comme nager contre un courant qui vous poussait en arrière malgré tous vos efforts, et décider soudain de se tourner et de suivre le courant au lieu de s'y opposer. Rien n'avait changé, sauf votre propre attitude : l'inévitable se produisait dans tous les cas. Il comprenait à peine pourquoi il s'était rebellé. Tout était si simple, sauf... !

Tout pouvait être vrai. Les soi-disant lois de la Nature étaient un non-sens. La loi de la gravité était un non-sens. « Si je le voulais, avait dit O'Brien, je pourrais flotter au-dessus du sol comme une bulle de savon. » Winston comprenait. « S'il *pense* qu'il flotte, et si simultanément je *pense* que je le vois flotter, alors il flotte. » Soudain, comme le morceau d'un naufrage remontant à la surface de l'eau, la pensée éclata dans son esprit : « Ça n'arrive pas vraiment. Nous l'imaginons. C'est une hallucination. » Il repoussa immédiatement cette pensée. L'erreur était évidente. C'était présupposer que quelque part, à l'extérieur de soi-même, il y avait un monde « réel » où des choses « réelles » arrivaient. Mais comment pourrait-il y avoir un tel monde ? Quelle connaissance avons-nous des choses, sinon à travers notre propre esprit ? Tout arrive dans l'esprit. Ce qui arrive dans l'esprit arrive vraiment.

Il n'eut aucune difficulté à écarter l'erreur, et il ne risquait pas d'y

succomber. Il réalisa, néanmoins, qu'il n'aurait jamais dû l'envisager. L'esprit devait développer un angle mort dès qu'une pensée dangereuse se présentait. L'opération devait être automatique, instinctive. En nouvelangue, ils l'appelaient *stopcrime*.

Il commença à s'exercer au stopcrime. Il envisageait des propositions — « le Parti dit que la Terre est plate », « le Parti dit que la glace est plus lourde que l'eau liquide » — et s'entraînait à ne pas voir ou ne pas comprendre les arguments qui les contredisaient. Ce n'était pas simple. Il fallait de grands pouvoirs de raisonnement et d'improvisation. Les problèmes arithmétiques soulevés, par exemple, par des affirmations comme « deux plus deux font cinq » étaient au-delà de ses capacités intellectuelles. Cela nécessitait une sorte de gymnastique de l'esprit, la faculté à un instant d'utiliser la logique la plus délicate, et l'instant d'après d'être inconscient des plus grossières erreurs logiques. La stupidité était aussi nécessaire que l'intelligence, et aussi difficile à atteindre.

Pendant ce temps, dans un coin de son esprit, il se demandait s'ils l'abattaient bientôt. « Tout ne dépend que de toi », avait dit O'Brien ; mais il savait qu'il ne pourrait pas rapprocher ce moment par un acte conscient. Ça pouvait être dans dix minutes, ou dix ans. Ils pouvaient le garder pendant des années en confinement solitaire, ils pouvaient l'envoyer en camp de travail, ils pouvaient le relâcher pour quelque temps, comme ils le faisaient parfois. Il était parfaitement possible qu'avant d'être fusillé, toute la scène de son arrestation et de son interrogatoire fût jouée à nouveau. La seule chose sûre était que la mort ne venait jamais quand on l'attendait. La tradition — la tradition non-dite : vous la connaissiez, même si vous ne l'aviez jamais écoutée — était qu'ils vous tiraient dans le dos : toujours dans l'arrière de la tête, sans avertissement, alors que vous marchiez dans un couloir, d'une cellule à une autre.

Un jour — mais « un jour » n'était pas la bonne expression ; cela pouvait tout aussi bien être le milieu de la nuit : une fois — il sombra dans une rêverie étrange, béate. Il marchait dans le couloir, attendant la balle. Il savait qu'elle arriverait bientôt. Tout était entendu, arrangé, réconcilié. Il n'y avait plus de doutes, d'opposition,

de douleur, de peur. Son corps était vigoureux et fort. Il marchait aisément, joyeusement, avec l'impression de marcher au soleil. Il n'était plus dans les étroits couloirs blancs du ministère de l'Amour, il était dans l'immense tranchée d'un kilomètre de large, baignée de soleil, dans laquelle il avait semblé marcher dans le délire produit par les drogues. Il était dans la Contrée Dorée, suivant le sentier au milieu de l'ancien pâturage rongé par les lapins. Il pouvait sentir la courte pelouse moelleuse sous ses pieds et la douceur des rayons du soleil sur son visage. Au bord du champ se trouvaient les ormes, se balançant lentement, et quelque part au-delà se trouvait le ruisseau où les fins poissons argentés nageaient sous les saules.

Il se réveilla soudain avec un choc d'horreur. La sueur coula dans son dos. Il s'était entendu crier :

« Julia ! Julia ! Julia, mon amour ! Julia ! »

Pendant un instant, il avait eu une hallucination envahissante de sa présence. Elle avait semblé être non seulement avec lui, mais en lui. C'était comme si elle s'était glissée dans la texture de sa peau. À cet instant, il l'avait aimée bien plus qu'il ne l'avait jamais aimée quand ils étaient ensemble et libres. Il savait aussi que quelque part elle était toujours vivante et avait besoin de son aide.

Il se rallongea sur le lit et essaya de se ressaisir. Qu'avait-il fait ? Combien d'années avait-il ajouté à sa servitude par ce moment de faiblesse ?

Dans un instant, il entendrait les bottes à l'extérieur. Ils ne pouvaient pas laisser une telle éruption impunie. Ils savaient maintenant, s'ils ne l'avaient pas su avant, qu'il brisait l'accord qu'il avait passé avec eux. Il obéissait au Parti, mais il détestait toujours le Parti. Auparavant, il avait caché un esprit hérétique sous une apparence de conformité. Maintenant, il avait battu un peu plus en retraite : l'esprit s'était rendu, mais il avait espéré conserver le cœur intérieur inviolé. Il savait qu'il avait tort, mais il préférait avoir tort. Ils le comprendraient — O'Brien le comprendrait. Tout était confessé dans ce simple cri ridicule.

Tout devrait recommencer. Ça prendrait des années. Il passa une main sur son visage, essayant de se familiariser avec sa nouvelle

forme. Il y avait de profonds sillons dans les joues, les pommettes semblaient saillantes, le nez aplati. D'autre part, depuis qu'il s'était vu dans le miroir, il avait reçu une nouvelle dentition. Ce n'était pas simple de rester impénétrable quand vous ne saviez pas à quoi ressemblait votre visage. Dans tous les cas, un simple contrôle des expressions n'était pas suffisant. Pour la première fois, il perçut que si vous vouliez garder un secret, il fallait aussi vous le cacher à vous-même. Vous deviez savoir qu'il était là, mais tant que vous n'en aviez pas besoin vous ne deviez jamais le laisser émerger dans votre conscience sous une forme qui pût avoir un nom. Désormais, non seulement il devrait penser correctement ; mais il devrait aussi ressentir correctement, rêver correctement. Et tout à la fois il devrait garder sa haine enfermée en lui comme une boule de matière qui ferait partie de lui tout en étant parfaitement déconnectée, une sorte de kyste.

Un jour, ils décideraient de l'abattre. Vous ne pouviez pas savoir quand ça arriverait, mais il serait possible de le deviner quelques secondes avant. C'était toujours de dos, dans un couloir. Dix secondes seraient suffisantes. Pendant cet intervalle, le monde en lui pourrait se retourner. Et soudain, sans dire un mot, sans s'arrêter de marcher, sans changer d'expression sur son visage — soudain le camouflage tomberait, et pan ! exploseraient les cartouches de sa haine. La haine l'envahirait comme une énorme flamme rugissante. Et presque au même moment, pan ! ferait la balle, trop tard, ou trop tôt. Ils auraient réduit son cerveau en morceaux avant d'avoir pu se l'accaparer. La pensée hérétique ne serait pas punie, pas repentie, à jamais hors de leur portée. Ils auraient fait un trou dans leur propre perfection. Mourir en les détestant, voilà la liberté.

Il ferma ses yeux. C'était plus difficile que d'accepter une discipline intellectuelle. C'était une question de s'humilier, de se mutiler soi-même. Il devait plonger dans le dégoût le plus dégoûtant. Qu'était la plus horrible, la plus écoeurante chose parmi toutes ? Il pensa à Tonton. L'énorme visage (comme il le voyait toujours sur les affiches, il pensait qu'il faisait un mètre de large), avec son épaisse moustache noire et ses yeux qui vous suivaient partout, sembla venir de lui-

même dans son esprit. Quels étaient ses vrais sentiments à l'égard de Tonton ?

Il y eut un violent bruit de bottes dans le couloir. La porte en métal s'ouvrit avec fracas. O'Brien entra dans la cellule. Derrière lui se trouvaient l'officier au visage de cire et les gardes en uniforme noir.

« Lève-toi, dit O'Brien. Viens là. »

Winston se tint face à lui. O'Brien prit les épaules de Winston entre ses mains puissantes et le regarda profondément.

« Tu as songé à me tromper, dit-il. C'était stupide. Tiens-toi droit. Regarde-moi dans les yeux. »

Il s'arrêta, et poursuivit sur un ton plus doux :

« Tu t'améliores. Intellectuellement, il n'y a que très peu de mauvais en toi. C'est uniquement émotionnellement que tu as échoué à progresser. Dis-moi, Winston — et souviens-toi, pas de mensonges : tu sais que je peux toujours détecter un mensonge — dis-moi, quel est ton vrai sentiment à l'égard de Tonton ?

— Je le déteste.

— Tu le détestes. Bien. Alors il est temps pour toi de passer à la dernière étape. Tu dois aimer Tonton. Ce n'est pas suffisant de lui obéir : tu dois l'aimer. »

Il lâcha Winston en le poussant légèrement vers les gardes.

« Salle 101 », dit-il.

CHAPITRE V

À chaque étape de son emprisonnement, il avait su, ou semblé savoir, où il était dans le bâtiment sans fenêtres. Il y avait possiblement de légères différences de pression. Les cellules où les gardes l'avaient battu étaient en sous-sol. La pièce où il avait été interrogé par O'Brien était en hauteur, près du toit. Cet endroit était plusieurs mètres sous terre, aussi profondément qu'il était possible d'aller.

C'était plus grand que la plupart des cellules dans lesquelles il s'était trouvé. Mais il remarqua à peine son environnement. Tout ce qu'il remarquait, c'était qu'il y avait deux petites tables juste en face de lui, chacune recouverte d'un drap vert. L'une était à seulement un ou deux mètres de lui, l'autre était plus loin, près de la porte. Il était attaché à une chaise, si fermement qu'il ne pouvait rien bouger, pas même sa tête. Une sorte de tampon accrochait sa tête par derrière, le forçant à regarder droit devant lui.

Pendant un instant il fut seul, puis la porte s'ouvrit et O'Brien entra.

« Une fois, dit O'Brien, tu m'as demandé ce qu'il y avait dans la Salle 101. Je t'ai répondu que tu connaissais déjà la réponse. Tout le monde la connaît. La chose dans la Salle 101 est la pire au monde. »

La porte s'ouvrit à nouveau. Un garde entra, transportant une chose faite de grillage, une espèce de boîte ou de panier. Il la posa sur la table la plus éloignée. À cause de là où se tenait O'Brien, Winston ne pouvait pas voir ce que c'était.

« La pire chose au monde, dit O'Brien, varie d'un individu à l'autre. Ça peut être enterré vivant, ou la mort par le feu, ou par noyade, ou par empalement, ou cinquante autres morts. Dans

certains cas, c'est une chose assez triviale, même pas fatale. »

Il s'était légèrement déplacé sur le côté, pour que Winston pût mieux voir la chose sur la table. C'était une longue cage en métal avec une poignée au-dessus pour la transporter. Fixé à l'avant se trouvait quelque chose ressemblant à un masque d'escrime, avec la partie concave à l'extérieur. Même si elle était à trois ou quatre mètres de lui, il pouvait distinguer que la cage était séparée dans sa longueur en deux compartiments, et qu'il y avait une créature dans chacun. C'était des rats.

« Dans ton cas, dit O'Brien, la pire chose au monde est un rat. »

Une sorte de frisson prémonitoire, une peur indicible avait traversé Winston dès qu'il avait vu la cage. Maintenant, la signification de l'espèce de masque lui apparut soudain clairement. Ses entrailles semblèrent se liquéfier.

« Vous pouvez pas faire ça ! cria-t-il d'une voix stridente. Vous pourrez pas, vous pourrez pas ! C'est impossible.

— Te souviens-tu, dit O'Brien, ce moment de panique qui se produisait dans tes rêves ? Il y avait un mur de ténèbres en face de toi, et un rugissement dans tes oreilles. Il y avait quelque chose de terrible de l'autre côté du mur. Tu savais que tu savais ce que c'était, mais tu n'osais pas le révéler au grand jour. C'était les rats qui étaient de l'autre côté du mur.

— O'Brien ! dit Winston, tentant de contrôler sa voix. Tu sais que c'est pas nécessaire. Qu'est-ce que tu veux de moi ? »

O'Brien ne répondit pas directement. Quand il prit la parole, ce fut de cette manière d'instituteur qu'il prenait parfois. Il regarda pensivement au loin, comme s'il s'adressait à un public quelque part derrière Winston.

« En elle-même, la douleur n'est pas toujours suffisante. Parfois, un être humain résistera à la douleur, même au prix de la mort. Mais pour tout le monde, il existe une chose insurmontable — une chose qui ne peut pas être envisagée. Le courage et la lâcheté n'entrent pas en jeu. Si tu tombes dans le vide, ce n'est pas lâche de t'agripper à une corde. Si tu reviens du fond des mers, ce n'est pas lâche de remplir tes poumons d'air. C'est simplement un instinct auquel on ne peut

s'opposer. C'est pareil pour les rats. Pour toi, ils sont insurmontables. Ils sont une forme de pression que tu ne peux pas supporter, même si tu le souhaitais. Tu feras ce qu'on attend de toi.

— Mais qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est ? Comment je peux le faire si je sais pas ce que c'est ? »

O'Brien saisit la cage et l'apporta à la table la plus proche. Il la posa délicatement sur le drap. Winston pouvait entendre le sang pulser dans ses oreilles. Il avait la sensation d'être assis dans une solitude absolue. Il était au milieu d'une grande plaine vide, un désert plat baigné de lumière, au travers duquel tous les sons lui parvenaient depuis d'immenses distances. Et pourtant la cage avec les rats n'était qu'à deux mètres de lui. C'était des rats énormes. Ils étaient à l'âge où leur museau devient pointu et féroce, et leur fourrure passe du gris au marron.

« Les rats, dit O'Brien, s'adressant toujours à son public invisible, bien que rongeurs, sont carnivores. Tu le sais. Tu as entendu ce qui arrive dans les quartiers pauvres de la ville. Dans certaines rues, les femmes n'osent pas laisser leur bébé seul dans la maison, même pour cinq minutes. Les rats l'attaqueraient. En très peu de temps, ils le déchiquetteraient jusqu'aux os. Ils attaquent aussi les personnes malades ou mourantes. Ils font preuve d'une intelligence remarquable en discernant quand un être humain est sans défense. »

Il y eut une explosion de couinements dans la cage. Elle sembla atteindre Winston de très loin. Les rats se battaient ; ils essayaient de s'atteindre à travers la séparation. Il entendit aussi un profond grognement de désespoir, qui sembla lui aussi venir d'en-dehors de lui.

O'Brien prit la cage, et, ce faisant, appuya sur quelque chose à l'intérieur. Il y eut un déclic sec. Winston tenta frénétiquement de se libérer de la chaise. C'était sans espoir, chaque partie de lui, même sa tête, était maintenue immobile. O'Brien approcha la cage. Elle était à moins d'un mètre du visage de Winston.

« J'ai actionné le premier levier, dit O'Brien. Tu comprends la construction de cette cage. Le masque se fixera à ton visage, ne laissant aucune issue. Quand j'actionnerai cet autre levier, la porte de

la cage se lèvera. Ces brutes affamées bondiront comme des projectiles. As-tu déjà vu un rat sauter dans les airs ? Ils bondiront sur ton visage et creuseront en plein dedans. Parfois ils commencent par attaquer les yeux. Parfois ils se frayent un chemin à travers les joues et dévorent la langue. »

La cage était plus près ; elle s'approchait. Winston entendit une succession de cris perçants qui semblaient provenir d'au-dessus de sa tête. Mais il luttait furieusement contre sa panique. Réfléchir, réfléchir, même dans la dernière demie-seconde — réfléchir était le seul espoir. Soudain, l'horrible odeur de moisissure des bestioles atteignit ses narines. Il y eut une violente convulsion de nausée en lui, et il perdit presque connaissance. Tout était devenu noir. Pendant un instant il fut fou, un animal hurlant. Pourtant il sortit des ténèbres caressant une idée. Il n'y avait qu'une seule et unique façon de se sauver. Il devait interposer un autre être humain, le *corps* d'un autre être humain, entre lui et les rats.

Le périmètre du masque était maintenant assez grand pour occulter la vision de tout le reste. La porte grillagée était à quelques poignées de son visage. Les rats savaient ce qui allait arriver. L'un des deux bondissait de haut en bas, l'autre, un vieux vétéran écailleux des égouts, se tenait droit, ses mains roses contre les barreaux, et reniflait férocelement l'air. Winston pouvait voir les moustaches et les dents jaunâtres. La panique le saisit à nouveau. Il était aveugle, impuissant, absent.

« C'était une punition courante dans la Chine Impériale », dit O'Brien, toujours aussi didactique.

Le masque englobait son visage. Le grillage caressait ses joues. Et puis — non, ce n'était pas du soulagement, juste de l'espoir, un petit fragment d'espoir. Trop tard, peut-être, trop tard. Mais il avait soudain compris que dans le monde entier, il n'y avait qu'*une seule* personne à qui il pourrait transférer sa punition — *un seul* corps qu'il pourrait balancer entre lui et les rats. Et il criait frénétiquement, encore et encore :

« Faîtes-le à Julia ! Faîtes-le à Julia ! Pas à moi ! À Julia ! Je me fous de ce que vous lui ferez. Déchirez-lui le visage, dépecez-la

jusqu'aux os. Pas à moi ! À Julia ! Pas à moi ! »

Il tombait en arrière, dans des profondeurs insondables, loin des rats. Il était toujours attaché à la chaise, mais il était tombé à travers le sol, à travers les murs du bâtiment, à travers la terre, à travers les océans, à travers l'atmosphère, dans l'espace infini, dans les abîmes entre les étoiles — toujours loin, loin, loin des rats. Il était à des années-lumière, mais O'Brien se tenait toujours à côté de lui. Il y avait toujours la froideur du grillage contre sa joue. Mais à travers les ténèbres qui l'enveloppaient, il entendit un autre déclic métallique, et sut que la porte de la cage s'était fermée et non ouverte.

CHAPITRE VI

Le Châtaignier était presque vide. Un rayon de soleil traversant une fenêtre éclairait d'orange les tables poussiéreuses. C'était le moment creux de quinze heures. Une musique métallique jaillissait du télécran.

Winston était assis à son coin habituel, le regard perdu dans un verre vide. De temps à autre il jetait un œil à un vaste visage qui le regardait du mur opposé. TONTON TE SURVEILLE, indiquait l'inscription. Spontanément, un serveur s'approcha et remplit son verre de Gin de la Victoire, et y mélangea quelques gouttes d'une autre bouteille avec un bouchon verseur. C'était de la saccharine parfumée aux clous de girofle, la spécialité du café.

Winston écoutait le télécran. Pour l'instant, il ne s'en échappait que de la musique, mais il était possible qu'à tout moment il y eût un bulletin spécial en provenance du ministère de la Paix. Les nouvelles du front africain étaient extrêmement préoccupantes. Elles l'avaient tracassé plus ou moins toute la journée. Une armée eurasienne (Océania était en guerre contre Eurasia : Océania avait toujours été en guerre contre Eurasia) avançait vers le sud à une vitesse terrifiante. Le bulletin de midi n'avait pas mentionné de zone précise, mais il était probable que l'embouchure du Congo fût un champ de bataille. Brazzaville et Léopoldville étaient en danger. On n'avait pas besoin de regarder une carte pour comprendre ce que ça signifiait. Ce n'était pas seulement une question de perdre l'Afrique centrale : pour la première fois dans toute la guerre, le territoire d'Océania était directement menacé.

Une émotion violente, pas exactement de la peur mais une sorte

d'excitation diffuse, s'embrasa en lui, et s'éteignit. Il arrêta de réfléchir à la guerre. Ces derniers temps, il n'arrivait plus à concentrer son esprit sur un sujet plus de quelques instants. Il prit son verre et le vida d'un trait. Comme toujours, il le fit frissonner et même légèrement régurgiter. C'était infâme. Les clous de girofle et la saccharine, déjà dégoûtants en eux-mêmes, ne parvenaient pas à camoufler l'odeur huileuse ; et le pire était que l'odeur du gin, qui le hantait nuit et jour, était inextricablement liée dans son esprit à l'odeur de ces...

Il ne les nommait jamais, même dans ses pensées, et, autant que possible, il ne les visualisait jamais. Ils étaient quelque chose dont il était à moitié conscient, flottant tout près de son visage, une odeur s'accrochant à ses narines. Le gin remonta en lui, il rota à travers des lèvres violettes. Il avait repris du poids depuis qu'ils l'avaient libéré, et retrouvé des couleurs — en effet, plus que retrouvé. Ses traits s'étaient épaissis, la peau du nez et des pommettes étaient d'un rouge rugueux, même le crâne chauve était d'un rose trop profond. Un serveur, toujours spontanément, apporta un plateau d'échecs et l'édition du jour du *Times*, avec la page ouverte au problème d'échecs. Puis, voyant que le verre de Winston était vide, il apporta la bouteille de gin et le remplit. Il n'y avait pas besoin de passer commande. Ils connaissaient ses habitudes. Le plateau d'échecs l'attendait toujours, sa table était toujours réservée ; même quand la salle était bondée, il l'avait pour lui tout seul, puisque personne n'osait s'asseoir trop près de lui. Il ne prenait jamais la peine de compter ses verres. Parfois, ils lui présentaient un vieux bout de papier qu'ils disaient être l'addition, mais il avait toujours l'impression qu'ils la sous-estimaient. Le contraire n'aurait fait aucune différence. Il avait toujours beaucoup d'argent ces temps-ci. Il avait même un travail, une sinécure, bien mieux payé que son ancien travail.

La musique du télécran s'arrêta et une voix prit la parole. Winston leva la tête pour écouter. Pas de bulletin du front, néanmoins. C'était juste une brève annonce du ministère de l'Abondance. Au précédent trimestre, apparemment, les quotas de lacets du Dixième Plan Triennal avaient été dépassés de quatre-vingt-dix-huit pourcents.

Il examina le problème d'échecs et mit les pièces en place. C'était

une fin complexe, impliquant plusieurs cavaliers. « Trait aux blancs et mat en deux coups. » Winston leva les yeux vers le portrait de Tonton. Les blancs gagnent toujours, songea-t-il dans une sorte de mysticisme brumeux. Toujours, sans exception, il en est ainsi. Dans aucun problème d'échecs depuis le début du monde les noirs n'avaient gagné. Cela ne symbolisait-il pas le triomphe éternel et constant du Bien sur le Mal ? L'immense visage le regarda en retour, plein d'une force tranquille. Les blancs gagnent toujours.

La voix dans le télécran fit une pause, et ajouta d'un ton différent et bien plus grave : « Nous vous demandons d'être attentifs à une importante annonce à quinze heures trente. Quinze heures trente ! Ce sont des nouvelles de la plus haute importance. Prenez soin de ne pas les rater. Quinze heures trente ! » La musique métallique reprit à nouveau.

Le cœur de Winston se noua. C'était le bulletin du front ; son instinct lui disait que de mauvaises nouvelles arrivaient. Toute la journée, dans de petits sursauts d'excitation, la pensée d'une défaite cuisante en Afrique était allée et venue dans son esprit. Il lui semblait même voir l'armée eurasienne se ruer à travers la frontière jusqu'alors inviolée et se répandre dans toute la pointe de l'Afrique comme une colonne de fourmis. Pourquoi n'avait-il pas été possible de les déborder d'une façon ou d'une autre ? Le contour de la côte ouest-africaine ressortait nettement dans son esprit. Il prit le cavalier blanc et le déplaça à travers le plateau. *Voilà* la bonne place. Même en voyant la horde noire fonçant au sud, il voyait une autre force, mystérieusement assemblée, soudain plantée dans leur dos, coupant leurs communications terrestres et maritimes. Il sentit qu'en la désirant, il créait cette autre force. Mais il était nécessaire d'agir vite. S'ils prenaient le contrôle de toute l'Afrique, s'ils avaient les bases aériennes et sous-marines du Cap, cela couperait Océania en deux. Cela pouvait tout signifier : la défaite, la débandade, le redécoupage du monde, la destruction du Parti ! Il inspira profondément. Une extraordinaire mêlée de sentiments — mais ce n'était pas exactement une mêlée ; plutôt des couches successives de sentiments, où l'on ne pouvait pas dire quelle couche était en-dessous — lutta en lui.

Le spasme passa. Il reposa le cavalier blanc à sa place d'origine, mais pour le moment il ne pouvait pas se calmer pour étudier sérieusement le problème d'échecs. Ses pensées divaguèrent à nouveau. Presque inconsciemment, il traça avec son doigt dans la poussière sur la table :

$$2 + 2 = 5$$

« Ils ne peuvent pas entrer en toi », avait-elle dit. Mais ils pouvaient entrer en toi. « Ce qui t'arrive ici est *pour toujours* », avait dit O'Brien. C'était une parole vraie. Il y avait des choses, vos propres actes, dont vous ne pouviez pas vous remettre. Quelque chose était mort dans votre poitrine : brûlé, cautérisé.

Il l'avait vue ; il lui avait même parlé. Il n'y avait aucun danger à cela. Il savait comme instinctivement qu'ils ne s'intéressaient presque plus à ses actions. Il aurait même pu s'arranger pour la rencontrer une deuxième fois si l'un d'entre eux l'avait voulu. En réalité, c'était par hasard qu'ils s'étaient rencontrés. C'était dans le parc, une journée mordante de mars, quand la terre était comme du métal, quand toute l'herbe semblait morte et quand il n'y avait aucun bourgeon sauf quelques crocus qui avaient poussé, pour se faire démembrer par le vent. Il se dépêchait, les mains gelées et les yeux pleurant, quand il la vit à peine dix mètres devant lui. Il fut frappé par son étrange changement d'apparence. Ils se croisèrent presque sans un signe, puis il fit demi-tour et la suivit, sans grand enthousiasme. Il savait que c'était sans danger, personne ne s'intéresserait à eux. Elle ne parla pas. Elle coupa à travers l'herbe, comme essayant de se débarrasser de lui, puis sembla se résigner à l'avoir à ses côtés. À présent, ils se trouvaient au milieu d'un massif de buissons dégarnis, inutiles comme cachette ou comme protection contre le vent. Ils s'arrêtèrent. Le froid était féroce. Le vent sifflait entre les brindilles et pliait les rares misérables crocus. Il passa son bras autour de sa taille.

Il n'y avait aucun télécran, mais il devait y avoir des microphones cachés : en plus, ils étaient à découvert. Ça n'avait pas d'importance, rien n'avait d'importance. Ils auraient pu s'allonger sur le sol et *le faire* s'ils avaient voulu. Sa chair se gela d'horreur à cette pensée. Elle

n'eut aucune réaction à l'étreinte de son bras ; elle n'essaya même pas de se dégager. Il savait maintenant ce qui avait changé en elle. Son visage était plus cireux, et il y avait une longue cicatrice, en partie couverte par les cheveux, qui courait à travers son front et ses tempes ; mais ce n'était pas ça qui avait changé. Sa taille s'était épaissie, et, étonnamment, s'était raidie. Il se souvint comment, une fois, après l'explosion d'un missile, il avait aidé à tirer un cadavre des décombres, et avait été stupéfait non seulement par le poids incroyable de la chose, mais aussi par sa rigidité et la difficulté à le manipuler, qui le faisait plus ressembler à de la pierre qu'à de la chair. Son corps ressemblait à ça. Il réalisa que la texture de sa peau serait très différente de ce qu'elle avait un jour été.

Il ne tenta pas de l'embrasser, pas plus qu'ils ne parlèrent. Alors qu'ils marchaient à nouveau sur l'herbe, elle le regarda directement pour la première fois. Ce fut juste un rapide regard, plein de mépris et de dégoût. Il se demanda si c'était un dégoût provenant purement du passé ou s'il était aussi inspiré par son visage bouffi et les larmes que lui tiraient toujours le vent des yeux. Ils s'assirent sur deux chaises en métal, côté à côté mais pas trop proches l'un de l'autre. Il vit qu'elle allait parler. Elle déplaça maladroitement sa chaussure de quelques centimètres et écrasa délibérément une brindille. Ses pieds semblaient avoir élargi, remarqua-t-il.

« Je t'ai trahi, dit-elle abruptement.

— Je t'ai trahie aussi », dit-il.

Elle lui lança un autre regard de dégoût.

« Parfois, dit-elle, ils te menacent avec quelque chose — quelque chose à quoi tu peux pas résister, à quoi tu peux même pas penser. Et puis tu dis, "Le faîtes pas à moi, faîtes-le à quelqu'un d'autre, faîtes-le à tel ou tel." Et peut-être tu peux prétendre, après, que c'était juste une ruse et que tu l'as dit juste pour qu'ils arrêtent et que tu le pensais pas vraiment. Mais c'est pas vrai. Quand ça arrive, tu le penses vraiment. Tu crois qu'il n'y a pas d'autre façon de te sauver, et tu es prêt à te sauver de cette façon. Tu *veux* que ça arrive à l'autre personne. Tu te fous qu'elle souffre. Tu ne penses qu'à toi.

— Tu ne penses qu'à toi, répéta-t-il.

— Et après ça, tu ressens plus la même chose envers l'autre personne.

— Non, dit-il, tu ressens plus la même chose. »

Il ne semblait plus rien y avoir à dire de plus. Le vent collait leur fine combinaison contre leur corps. Il devint soudain embarrassant de rester assis en silence : de plus, il faisait trop froid pour rester immobile. Elle dit quelque chose à propos de prendre son métro et se leva pour partir.

« Nous devons nous revoir, dit-il.

— Oui, dit-elle, nous devons nous revoir. »

Il la suivit sans but sur une petite distance, un demi-pas derrière elle. Ils ne repartirent pas. Elle n'essayait pas vraiment de se débarrasser de lui, mais marchait à une vitesse juste suffisante pour l'empêcher de la rattraper. Il avait décidé qu'il l'accompagnerait jusqu'à la station de métro, mais soudain cette perspective de poursuite dans le froid lui sembla futile et insupportable. Il était envahi par un désir, pas tellement de s'éloigner de Julia que de retourner au Café du Châtaignier, qui n'avait jamais semblé aussi attirant qu'en cet instant. Il eut une vision nostalgique de son coin de table, avec le journal, le plateau d'échecs et le gin coulant à l'infini. Et par-dessus tout, il ferait chaud là-bas. L'instant d'après, pas complètement par accident, il laissa un petit groupe de personnes le séparer d'elle. Il tenta sans conviction de la rattraper, puis ralentit, fit demi-tour et partit dans la direction opposée. Quand il eut fait cinquante mètres, il regarda derrière lui. La rue n'était pas peuplée, mais il ne pouvait déjà plus la distinguer. Chacune des silhouettes pressées aurait pu être la sienne. Peut-être que son corps épaisse et raidi n'était plus reconnaissable de dos.

« Quand ça arrive, avait-elle dit, tu le penses vraiment. » Il l'avait pensé. Il ne l'avait pas simplement dit, il l'avait souhaité. Il avait souhaité que ce fût elle et non lui qui fût livré aux... .

Quelque chose changea dans la musique qui sonnait dans le télécran. Une note désaccordée, moqueuse, une note jaune, se mêlangea. Et — peut-être que ça n'arrivait pas, peut-être était-ce seulement un souvenir prenant la forme d'un son — une voix chanta :

*À l'ombre du grand châtaignier
Je t'ai trahi, et tu m'as trahi...*

Les larmes montèrent à ses yeux. Un serveur qui passait remarqua que son verre était vide et revint avec une bouteille de gin.

Il prit le verre et le renifla. Le liquide devenait non pas moins mais plus horrible à chaque gorgée. Mais c'était devenu l'élément dans lequel il baignait. C'était sa vie, sa mort, et sa résurrection. C'était le gin qui l'assoupissait tous les soirs, c'était le gin qui le ravivait tous les matins. Quand il se levait, rarement avant onze heures, avec les paupières collées, la bouche enflammée et le dos qui semblait cassé, il aurait été impossible même de se lever de l'horizontale si ça n'avait pas été pour la bouteille et la tasse placées à côté du lit pendant la nuit. En milieu de journée, il restait assis, le visage vitreux, une bouteille à portée de main, écoutant le télécran. De quinze heures à la fermeture, il était installé au Châtaignier. Personne ne se souciait plus de ce qu'il faisait, aucun sifflement ne le réveillait, aucun télécran ne le rappelait à l'ordre. Occasionnellement, peut-être deux fois par semaine, il se rendait à un bureau poussiéreux et oublié du ministère de la Vérité et faisait un peu de travail, ou ce qu'on appelait travail. Il avait été nommé à un sous-comité d'un sous-comité qui avait émergé d'un des innombrables comités chargés de régler les problèmes mineurs qui survenaient dans la compilation de la onzième édition du Dictionnaire de Nouvelangue. Ils étaient engagés dans la production de quelque chose appelé un Rapport Intermédiaire, mais il n'avait jamais vraiment compris ce sur quoi ils devaient rapporter. Cela avait à voir avec la question de savoir si les virgules devaient être placées dans les parenthèses, ou en-dehors. Il y avait quatre autres membres dans le comité, toutes des personnes similaires à lui. Certains jours, ils se rassemblaient et repartaient rapidement, s'admettant honnêtement les uns aux autres qu'il n'y avait pas vraiment quelque chose à faire. Mais d'autres jours, ils se mettaient au travail presque volontiers, faisant un spectacle formidable de leurs comptes-rendus, et écrivant de longs mémorandums qui n'étaient jamais finis — quand les arguments sur lesquels ils étaient supposés trancher devenaient

extraordinairement complexes et abscons, avec de subtiles négociations sur des définitions, d'énormes digressions, des querelles — des menaces, même, d'en appeler à de plus hautes autorités. Et soudain la vie les abandonnait et ils restaient autour de la table, se regardant les yeux éteints, comme des fantômes s'évanouissant au chant du coq.

Le télécran resta silencieux quelques instants. Winston leva à nouveau la tête. Le bulletin ! Mais non, ils changeaient simplement de musique. Il avait la carte de l'Afrique dans les paupières. Les mouvement des armées était un diagramme : une flèche noire s'étirant verticalement vers le sud, et une flèche blanche pointant horizontalement vers l'est, à travers la queue de la première. Comme pour se rassurer, il regarda l'imperturbable visage sur le portrait. Était-il même concevable que la deuxième flèche existât ?

Son intérêt faiblit à nouveau. Il but une nouvelle gorgée de gin, prit le cavalier blanc et tenta un coup. Échec. Mais ça n'était évidemment pas le bon coup, puisque...

Involontairement, une pensée flotta dans son esprit. Il vit une pièce éclairée à la bougie, un grand lit recouvert de blanc, et lui-même, un garçon de neuf ou dix ans, assis sur le sol, secouant une boîte à dés et riant avec enthousiasme. Sa mère était assise en face de lui et riait aussi.

Ça avait dû avoir lieu environ un mois avant qu'elle ne disparût. C'était un moment de réconciliation, quand la faim pressante dans son ventre était oubliée et sa précédente affection pour elle temporairement ravivée. Il se souvenait très bien de cette journée, une journée pluvieuse, torrentielle, l'eau coulant le long de la fenêtre et les lumières trop faibles pour lire. L'ennui des deux enfants dans la chambre étroite et sombre devenait insupportable. Winston geignait et pleurnichait, demandait futilement de la nourriture, errait dans la pièce en mettant tout en désordre et en tapant sur le lambris jusqu'à ce que les voisins frappassent au mur, tandis que la petite enfant pleurait de temps en temps. Finalement, sa mère avait dit : « Maintenant sois sage, et je t'achèterai un jouet. Un beau jouet — tu vas adorer » ; et elle était sortie sous la pluie, jusqu'à une petite épicerie qui était encore sporadiquement ouverte à proximité, et était revenue

avec une boîte en carton contenant un jeu de l'échelle. Il se souvenait toujours de l'odeur du carton humide. C'était un jeu misérable. Le plateau était abîmé et les petits dés en bois étaient si mal taillés qu'ils tenaient à peine droit. Winston le regarda boudeur, sans grand intérêt. Mais sa mère alluma une bougie et ils s'assirent au sol pour jouer. Il fut rapidement extrêmement enjoué, crient de rire alors que les petits pions gravissaient plein d'espoir les échelles avant de glisser à nouveau le long des serpents, presque jusqu'au point de départ. Ils jouèrent huit parties, en gagnant quatre chacun. Sa petite sœur, trop petite pour comprendre le jeu, s'était assise appuyée contre un traversin, riant parce que les autres riaient. Pendant une après-midi entière, ils avaient tous été heureux ensemble, comme dans sa petite enfance.

Il repoussa l'image hors de son esprit. C'était un faux souvenir. Il était occasionnellement perturbé par de faux souvenirs. Ils ne comptaient pas tant que l'on savait ce qu'ils étaient. Certaines choses étaient arrivées, d'autres non. Il se replongea sur le plateau d'échecs et saisit à nouveau le cavalier blanc. Presque au même moment il l'échappa avec fracas sur le plateau. Il s'était figé comme si une aiguille l'avait traversé.

Un coup de trompette strident avait percé l'air. C'était le bulletin ! Victoire ! C'était toujours la victoire quand un coup de trompette précédait la nouvelle. Une sorte de frisson électrique parcourut le café. Même les serveurs s'étaient arrêtés et tendaient leurs oreilles.

Le coup de trompette avait libéré un énorme tumulte. Une voix excitée déblatérait déjà dans le télécran, mais même quand elle eut commencé, elle fut presque noyée par un rugissement de joie à l'extérieur. La nouvelle s'était répandue dans les rues comme par magie. Il pouvait juste entendre suffisamment de ce qui était dit dans le télécran pour réaliser que tout s'était produit comme il l'avait prédit : une vaste armada maritime secrètement assemblée, une attaque soudaine contre l'arrière de l'ennemi, la flèche blanche traversant la queue de la noire. Des fragments de phrases triomphantes émergeaient à travers le tumulte : « Vaste manœuvre stratégique — coordination parfaite — débâcle absolue — un demi-million de prisonniers — totale démo-

ralisation — contrôle de l'Afrique entière — rapproche la guerre à une distance mesurable de sa fin — victoire — plus grande victoire dans l'histoire humaine — victoire, victoire, victoire ! »

Sous la table, les pieds de Winston trépignaient convulsivement. Il n'avait pas bougé de sa chaise, mais, dans son esprit, il courait, il courait rapidement, il était avec les foules à l'extérieur, hurlant de joie jusqu'à se rendre sourd. Il regarda à nouveau le portrait de Tonton. Le colosse enfourchait le monde ! Le roc contre lequel les hordes d'Asie se fracassaient en vain ! Il songea comment dix minutes plus tôt — oui, seulement dix minutes — il tergiversait encore en se demandant si les nouvelles du front seraient la victoire ou la défaite. Ah, c'était plus qu'une armée eurasienne qui avait péri ! Beaucoup avait changé en lui depuis ce premier jour au ministère de l'Amour, mais le changement final, indispensable, rédempteur n'avait jamais eu lieu, jusqu'à présent.

La voix du télécran déversait toujours ses fables de prisonniers, de butins et de massacres, mais les cris à l'extérieur s'étaient un peu calmés. Les serveurs retournaient à leur travail. L'un d'eux s'approcha avec la bouteille de gin. Winston, assis dans un rêve bâtit, ne réagit pas alors que son verre se remplissait. Il ne courait plus, il ne criait plus. Il était de retour au ministère de l'Amour, tout étant pardonné, son esprit blanc comme la neige. Il était sur le banc des accusés, confessant tout, impliquant tout le monde. Il marchait le long du couloir au carrelage blanc, avec la sensation de marcher au soleil, un garde armé dans son dos. La balle longtemps espérée pénétrait son cerveau.

Il contempla l'énorme visage. Il lui avait fallu quarante ans pour comprendre quel sourire se cachait derrière la moustache sombre. Ô cruelle et inutile incompréhension ! Ô tête et volontaire exil de la poitrine aimante ! Deux larmes de gin coururent le long de son nez. Mais ça allait bien, tout allait bien, la lutte était terminée. Il avait vaincu contre lui-même. Il aimait Tonton.

APPENDICE

LES PRINCIPES DE LA NOUVELANGUE

La nouvelangue était la langue officielle d’Océania et avait été conçue pour répondre aux besoins idéologiques de l’Angsoc, ou Socialisme Anglais. En 1984, personne encore n’utilisait la nouvelangue comme unique moyen de communication, que ce fut à l’oral ou à l’écrit. Les articles à la une du *Times* étaient écrits en nouvelangue, mais c’était un tour de force que seul un spécialiste pouvait accomplir. Il était prévu que la nouvelangue eût complètement remplacé la vieulangue (ou l’anglais standard, comme nous devrions l’appeler) aux alentours de l’an 2050. En attendant, sa popularité augmentait constamment, tous les membres du Parti utilisant de plus en plus de mots et de constructions grammaticales en nouvelangue au quotidien. La version utilisée en 1984, et concrétisée par les neuvième et dixième éditions du *Dictionnaire de Nouvelangue*, était provisoire, et contenait de nombreux mots superflus et des formules archaïques qui seraient supprimées ultérieurement. C’est la version finale, parfaite, concrétisée par la onzième édition du *Dictionnaire*, que nous étudierons ici.

La nouvelangue existait non seulement pour fournir un moyen d’expression à la vision du monde et aux habitudes mentales propres aux partisans de l’Angsoc, mais aussi pour rendre tous les autres modes de pensée impossibles. Il était prévu que quand la nouvelangue serait adoptée une fois pour toute et toute la vieulangue oubliée, une pensée hérétique — c’est à dire, une pensée divergeant des principes de l’Angsoc — serait littéralement impossible à avoir, du moins tant

que la pensée dépendait des mots. Son vocabulaire était construit de façon à donner une expression exacte et souvent très subtile à chaque idée qu'un membre du Parti voudrait normalement exprimer, tout en excluant tous les autres sens, ainsi que la possibilité de les atteindre par des moyens détournés. Ce but était atteint en partie en inventant de nouveaux mots et en retirant aux mots restants toute signification hétérodoxe, et, dans la mesure du possible, toute signification secondaire. Pour donner un exemple : le mot *libre* existait toujours en nouvelangue, mais il ne pouvait être utilisé que dans des phrases comme « La voie est libre » ou « L'entrée est libre ». Il ne pouvait pas être utilisé dans son ancien sens de « politiquement libre » ou « intellectuellement libre », puisque la liberté politique ou intellectuelle n'existe plus, même pas comme concept, et était donc nécessairement innommée. Au-delà de la suppression de mots absolument hérétiques, la réduction du vocabulaire était considérée comme une fin en soi, et aucun mot dont on pouvait se dispenser n'était autorisé à survivre. La nouvelangue était conçue non pour étendre mais pour *restreindre* le champ de la pensée, et ce but était indirectement atteint en réduisant le choix de mots à un strict minimum.

La nouvelangue était basée sur le langage tel que nous le connaissons actuellement, bien que de nombreuses phrases en nouvelangue, même ne comprenant aucun mot nouvellement créé, seraient difficilement intelligibles à un locuteur d'aujourd'hui. Les mots de nouvelangue étaient divisés en trois catégories distinctes, connues comme le vocabulaire A, le vocabulaire B (aussi nommé mots composites) et le vocabulaire C. Il sera plus simple de discuter de chaque catégorie séparément, mais les particularités grammaticales du langage seront traitées dans la section dévolue au vocabulaire A, puisque les mêmes règles gouvernaient les trois catégories.

Vocabulaire A. Le vocabulaire A comportait les mots de la vie de tous les jours — comme manger, boire, dormir, travailler, s'habiller, monter et descendre des escaliers, conduire, jardiner, cuisiner, et ainsi de suite. Il était composé presque entièrement de mots que nous possédions déjà — des mots comme « frapper », « courir », « chien », « arbre », « maison », « champ » — mais leur nombre,

comparé au vocabulaire actuel, était extrêmement réduit, tandis que leur sens était très rigoureusement défini. Toutes les ambiguïtés ou zones d'ombre en avaient été purgées. Autant que possible, un mot de nouvelangue de cette catégorie était simplement un staccato exprimant *un seul* concept clairement compris. Il aurait été quasiment impossible d'utiliser le vocabulaire A pour de la littérature ou pour des discussions politiques ou philosophiques. Il était conçu pour exprimer des idées simples et claires, impliquant généralement des objets concrets ou des actions physiques.

La grammaire de la nouvelangue avait deux particularités prédominantes. La première était une presque complète interchangeabilité entre les différents éléments du discours. N'importe quel mot du langage (en principe cela s'appliquait même aux mots très abstraits comme « si » ou « quand ») pouvait être utilisé comme verbe, nom, adjetif ou adverbe. Entre le verbe et la forme nominale, quand ils partageaient la même racine, il n'y avait jamais aucune variation, cette règle impliquant d'elle-même la destruction de nombreuses formes archaïques. Le mot *pensée*, par exemple, n'existant pas en nouvelangue. Il était remplacé par *pense*, qui servait à la fois de nom et de verbe. Aucun principe étymologique n'était suivi ici : dans certains cas c'était le nom original qui était retenu, dans d'autres le verbe. Même quand un nom et un verbe de sens proche n'étaient pas connectés étymologiquement, l'un ou l'autre était fréquemment supprimé. Il n'y avait par exemple pas de mot comme *couteau*, son sens étant suffisamment couvert par le mot-verbe *coupe*. Les adjetifs étaient formés en ajoutant le suffixe *-ant* au nom-verbe, et les adverbes en ajoutant *-ment*. Donc, par exemple, *vitant* signifiait « rapide » et *vitement* signifiait « rapidement ». Certains de nos adjetifs actuels, comme *bon*, *fort*, *gros*, *noir*, *doux*, avaient été retenus, mais leur nombre était très faible. Ils n'avaient que peu d'utilité, puisque tout sens adjectival pouvait être obtenu en ajoutant *-ant* à un nom-verbe. Aucun des adverbes existants n'avait été retenu, sauf ceux se terminant déjà par *-ment* : la terminaison *-ment* était invariable. Le mot « bien », par exemple, était remplacé par *bonment*.

De plus, tout mot — et cela s'appliquait à nouveau en principe à

tous les mots du langage — pouvait être rendu négatif en ajoutant le préfixe *non-*, ou être renforcé par le préfixe *plus-*, ou, pour encore plus d'emphase, *doubleplus-*. Donc, par exemple, *nonfroid* signifiait « chaud », tandis que *plusfroid* et *doubleplusfroid* signifiaient, respectivement, « très froid » et « extrêmement froid ». Il était également possible, comme dans le langage actuel, de modifier le sens de quasiment tous les mots en leur apposant des préfixes comme *pré-*, *post-*, *sur-*, *sous-*, etc. Avec de telles méthodes, il fut possible de réduire drastiquement le vocabulaire. En prenant, par exemple, le mot *bon*, il n'y avait pas besoin du mot « mauvais », puisque le sens voulu était aussi bien — même mieux — exprimé par *nonbon*. Tout ce qui était nécessaire, dans tous les cas où deux mots formaient une paire naturelle d'opposés, était de décider lequel des deux supprimer. « Sombre », par exemple, pouvait être remplacé par *nonclair*, ou « clair » par *nonsombre*, selon les préférences.

La seconde marque distinctive de la grammaire en nouvelangue était sa régularité. À part de rares exceptions mentionnées ci-dessous, toutes les flexions suivaient les mêmes règles. Donc, tous les verbes au passé étaient les mêmes et se terminaient par *-é*. Le passé de « voler » était *volé*, le passé de « penser » était *pensé*, et ainsi de suite dans tout le langage, toutes les formes comme « *nageait* », « *mangeâmes* », « *vinrent* », « *parla* », « *prîtes* », etc., étaient abolies. Tous les pluriels étaient construits en ajoutant *-s*. Les pluriels de « cheval », « caillou » et « œil » étaient *chevals*, *caillous* et *œils*. La comparaison des adjectifs était invariablement obtenue en ajoutant *-que* (*bon*, *bonque*), les formes irrégulières comme « mieux » ou « meilleur » étaient supprimées.

Les seules catégories de mots dont la flexion irrégulière était toujours autorisée étaient les pronoms personnels, les pronoms relatifs, les adjectifs démonstratifs et les verbes auxiliaires. Ils suivaient tous leurs anciens usages, sauf « que » qui avait été jugé redondant avec « quoi » et donc supprimé. Il y avait aussi certaines irrégularités dans la formation des mots, émergeant de la nécessité d'un parler rapide et fluide. Un mot difficile à articuler, ou susceptible d'être mal compris, était *ipso facto* considéré comme un mauvais mot : occasionnellement

donc, au nom de l'euphonie, quelques lettres supplémentaires étaient insérées dans un mot, ou une forme archaïque était conservée. Ce besoin se fit surtout ressentir pour le vocabulaire B. *Pourquoi* une si grande importance était accordée à la facilité de prononciation sera explicité ultérieurement dans cet essai.

Vocabulaire B. Le vocabulaire B était composé de mots délibérément construits dans un but politique : des mots qui, non seulement, avaient dans tous les cas une connotation politique, mais également devaient imposer une attitude mentale voulue à la personne les utilisant. Sans une compréhension complète de l'Angsoc, il était difficile d'utiliser ces mots correctement. Dans certains cas, ils pouvaient être traduits en vieulangue, voire même en mots du vocabulaire A, mais cela impliquait généralement de longues paraphrases et toujours la perte de certaines subtilités. Les mots B étaient des sortes de rac-courcis verbaux, compressant une large palette d'idées en quelques syllabes, et en même temps plus précis et efficaces que le langage ordinaire.

Les mots B étaient dans tous les cas des mots composites³. Ils consistaient en au moins deux mots ou portions de mots, soudés ensemble en une forme aisément prononçable. Pour prendre un seul exemple : le mot *bonpense* signifiait, très approximativement, « orthodoxie », ou, en le considérant comme un verbe, « penser de manière orthodoxe ». Les flexions étaient les suivantes : nom-verbe, *bonpense* ; passé, *bonpensé* ; adjectif, *bonpensant* ; adverbe, *bonpensement* ; verbe substantivé, *bonpenseur*.

Les mots B n'étaient pas construits selon un plan étymologique. Les mots qui les composaient pouvaient provenir de n'importe quelle partie du discours, et pouvaient être placés dans n'importe quel ordre et mutilés de toutes les façons permettant de les rendre faciles à prononcer tout en indiquant leur dérivation. Dans le mot *crimepense* (crime de pensée), par exemple, le *pense* vient en second, alors que dans *pensepol* (Police des Pensées), il vient en premier, et le second

3. Les mots composites, tels *parlécrit*, pouvaient bien sûr être présents dans le vocabulaire A, mais ces mots étaient simplement des abréviations pratiques et n'avaient aucune teinte idéologique.

mot « police » a perdu sa deuxième syllabe. À cause de la difficulté accrue pour garantir l'euphonie, les formes irrégulières sont plus courantes dans le vocabulaire B que dans le vocabulaire A. Par exemple, la forme adjetivale de *Minipaix* était *Minipaisible*, simplement parce que *-paisible* était moins étrange à prononcer que *-paixant*. En principe, néanmoins, tous les mots B avaient les mêmes flexions.

Quelques mots B avaient des significations extrêmement subtiles, à peine intelligibles pour qui n'avait pas maîtrisé l'entièreté de la langue. Prenons, par exemple, une phrase typique des articles phares du *Times* : « Vieupenseurs nonventresent Angsoc ». La traduction la plus courte possible en vieulangue serait : « Ceux dont les idées se sont formées avant la Révolution ne peuvent pas avoir une compréhension émotionnelle complète du Socialisme Anglais ». Mais ce n'était pas une traduction idéale. Pour commencer, pour comprendre le sens entier de la phrase en nouvelangue citée précédemment, il faudrait avoir une idée claire de ce qui est signifié par *Angsoc*. De plus, seule une personne parfaitement ancrée dans l'Angsoc pourrait apprécier la puissance du mot *ventresent*, qui impliquait une acceptation aveugle et enthousiaste difficile à imaginer aujourd'hui ; ou du mot *vieupense*, qui associait inexorablement les idées de faiblesse et de décadence. Mais la fonction spéciale de certains mots de nouvelangue, dont *vieupense* faisait partie, était moins d'exprimer du sens que d'en détruire. Ces mots, nécessairement peu nombreux, avaient vu leur signification étendue jusqu'à ce qu'ils contiennent des ensembles de mots qui, maintenant qu'ils étaient inclus dans un seul mot, pouvaient désormais être supprimés et oubliés. La plus grande difficulté des auteurs du *Dictionnaire de Nouvelangue* n'était pas d'inventer de nouveaux mots, mais, les ayant inventés, de s'assurer de leur sens : c'est à dire, de vérifier quels ensembles de mots ils effaçaient par leur existence.

Comme nous l'avons déjà vu dans le cas du mot *libre*, les mots ayant eu un héritage hérétique étaient parfois conservés au nom de la commodité, mais uniquement purgés de leurs sens indésirables. D'innombrables autres mots, comme « honneur », « justice », « morale », « internationalisme », « démocratie », « science » et « religion »,

avaient tout simplement cessé d'exister. Quelques mots-écrans les recouvriraient, et, ainsi, les abolissaient. Tous les mots décrivant des concepts de liberté et d'égalité, par exemple, étaient contenus dans le seul mot *crimepense*, tandis que tous les mots décrivant des concepts d'objectivité et de rationalisme étaient contenus dans le seul mot *vieupense*. Une plus grande précision aurait été dangereuse. Il était demandé aux membres du Parti une vision similaire à celle des anciens Hébreux, qui savaient, sans en savoir beaucoup plus, que toutes les autres nations vénéraient des « faux dieux ». Ils n'avaient pas besoin de savoir que ces dieux s'appelaient Baal, Osiris, Moloch ou Ashtaroth : moins ils en savaient, probablement mieux leur orthodoxie s'en portait. Ils connaissaient Jehovah et ses commandements : ils savaient donc que tous les dieux avec d'autres noms ou d'autres attributs étaient de faux dieux. De la même manière, les membres du Parti savaient ce qui constituait une bonne conduite, et, dans des termes extrêmement vagues et généraux, comment il était possible de s'en écarter. Leur vie sexuelle, par exemple, était entièrement régulée par les deux mots de nouvelangue *crimesexe* (immoralité sexuelle) et *bонсексе* (chasteté). *Crimesexe* incluait tous les méfaits sexuels possibles. Il recouvrait la fornication, l'adultère, l'homosexualité et d'autres perversions, ainsi que la pratique de la relation sexuelle pour elle-même. Il n'était pas nécessaire de les énumérer séparément, puisqu'ils étaient tous également coupables, et, en principe, tous condamnés par la mort. Dans le vocabulaire C, qui comprenait les mots scientifiques et techniques, il pouvait être nécessaire de nommer spécifiquement certaines aberrations sexuelles, mais le citoyen ordinaire n'en avait pas besoin. Il savait ce que signifiait *bonсексе* — c'est à dire, une relation sexuelle entre un homme et sa femme, dans le seul but d'obtenir un enfant, et sans plaisir physique de la part de la femme : tout le reste était *crimesexe*. En nouvelangue, il était rarement possible de suivre un raisonnement hérétique plus loin que la perception qu'il était hérétique : au-delà, les mots nécessaires n'existaient pas.

Aucun mot du vocabulaire B n'était idéologiquement neutre. Beaucoup étaient des euphémismes. Des mots comme, par exemple,

campjoie (camp de travaux forcés) ou *Minipaix* (ministère de la Paix, c'est à dire ministère de la Guerre) signifiaient quasiment l'exact opposé de ce qu'ils semblaient être. D'autres mots, au contraire, affichaient une franche et méprisante compréhension de la vraie nature de la société Océanienne. Un exemple était *prologave*, désignant le divertissement lamentable et fallacieux que le Parti distribuait aux masses. D'autres mots, à nouveau, étaient ambivalents, ayant une connotation positive quand ils s'appliquaient aux membres du Parti, et une connotation négative quand ils concernaient des ennemis. Mais il y avait aussi de nombreux mots qui semblaient être des abréviations et qui tiraient leur teinte idéologique non de leur sens mais de leur structure.

Autant que faire se peut, tout ce qui avait ou pouvait avoir une quelconque importance politique se retrouvait intégré au vocabulaire B. Le nom de chaque organisation, groupe de personnes, doctrine, pays, institution, lieu public, était invariablement réduit à une forme familière ; c'est à dire, un seul mot aisément prononçable ayant le moins de syllabes possible tout en préservant la dérivation originale. Au ministère de la Vérité, par exemple, le département des Archives, où travaillait Winston Smith, était appelé *Archidep*, le département des Fictions était appelé *Ficdep*, le département des Téléprogrammes était appelé *Télédep*, et ainsi de suite. Le but n'était pas uniquement de gagner du temps. Même aux premières décennies du vingtième siècle, les mots-valise étaient une des caractéristiques notables du langage politique ; et il avait été remarqué que la tendance à l'utilisation d'abréviations de ce genre était particulièrement prononcée dans les pays et organisations totalitaires. En exemple, les mots « Nazi », « Gestapo », « Komintern », « Inprecor », « Agitprop ». Au début, la pratique avait été adoptée instinctivement, mais en nouvelangue elle était utilisée pour un objectif conscient. Il avait été compris qu'en abrégeant ainsi un nom, on en réduisait et altérait subtilement son sens, en lui retirant la plupart des associations qui pourraient autrement subsister. Les mots « Communisme International », par exemple, convoquent un imaginaire composite de solidarité humaine universelle, de drapeaux rouges, de barricades, de Karl Marx et de la

Commune de Paris. Le mot « Komintern », au contraire, suggère simplement une organisation corsetée ainsi qu'un ensemble bien défini de doctrines. Il se réfère à une chose aussi aisément reconnaissable, et aussi limitée en utilité, qu'une chaise ou une table. « Komintern » est un mot que l'on peut prononcer presque sans y réfléchir, tandis que « Communisme International » est une expression sur laquelle on est obligé de s'attarder, au moins temporairement. De la même manière, les associations invoquées par un mot comme *Minivrai* étaient moins nombreuses et plus maîtrisable que celles invoquées par « ministère de la Vérité ». Cela expliquait non seulement l'habitude d'abréger dès que cela était possible, mais aussi le soin presque exagéré porté à l'aisance de la prononciation de chaque mot.

En nouvelangue, l'euphonie surplombait toutes les considérations autres que l'exactitude du sens. La régularité de la grammaire était toujours sacrifiée quand cela semblait nécessaire. Et à raison, puisque ce qui était requis, avant tout pour des raisons politiques, c'était de courts mots qui pouvaient être prononcés rapidement et qui feraienr le moins d'écho possible dans l'esprit du locuteur. Les mots du vocabulaire B gagnaient même de la force dans leur ressemblance. Presque invariablement, ces mots — *bienpense*, *Minipaix*, *prologave*, *crimesexe*, *campjoie*, *Angsoc*, *ventresent*, *pensepol* et tant d'autres — étaient des mots de deux ou trois syllabes, avec l'accent également distribué entre la première et la dernière. Leur utilisation encourageait un style de discours sommaire, à la fois staccato et monotone. Et c'était exactement le but recherché. L'intention était de rendre le discours, et particulièrement le discours sur des sujets idéologiquement non-neutres, aussi indépendant que possible de la conscience. Pour les besoins de la vie de tous les jours, il était évidemment nécessaire, ou parfois nécessaire, de réfléchir avant de parler, mais un membre du Parti appelé à porter un jugement politique ou éthique devait être capable de projeter une salve d'opinions correctes aussi automatiquement qu'une mitraillette. Son entraînement le conditionnait à agir ainsi, le langage lui donnait une arme quasiment à toute épreuve, et la texture des mots, avec leurs sons rugueux et une certaine laideur volontaire qui était en accord avec l'esprit de l'Angsoc, l'assistait

encore un peu plus dans ce processus.

Idem pour le peu de choix dans les mots. Comparé au nôtre, le vocabulaire de la nouvelangue était ridicule, et de nouvelles façons de le réduire encore étaient régulièrement discutées. La nouvelangue, en effet, se distinguait de la plupart des autres langues par le fait que son vocabulaire se réduisait chaque année au lieu d'augmenter. Chaque réduction était un gain, puisque moins il y avait de choix, moins il y avait de tentations de réfléchir. L'ultime espoir était d'émettre un discours articulé directement depuis le larynx, sans passer par les centres nerveux plus évolués. Ce but était clairement admis dans le mot de nouvelangue *oiparle*, qui signifiait « cacarder comme une oie ». Comme divers mots du vocabulaire B, *oiparle* avait un sens ambivalent. Si les opinions émises étaient orthodoxes, il n'était que laudatif, et quand le *Times* désignait un orateur du Parti comme un *doubleplusbon oiparleur*, c'était un compliment d'une extraordinaire valeur.

Vocabulaire C. Le vocabulaire C s'ajoutait aux autres et était entièrement constitué de termes scientifiques et techniques. Ils ressemblaient aux termes scientifiques en usage aujourd'hui, et avaient les mêmes racines, mais le soin habituel les avait strictement définis et purgés de leurs sens indésirables. Ils suivaient les mêmes règles grammaticales que les mots des deux autres vocabulaires. Très peu de mots du vocabulaire C pouvaient être utilisés dans la langue de tous les jours ou dans le discours politique. Tout scientifique ou technicien pouvait trouver tous les mots dont il avait besoin dans la liste dédiée à sa spécialité, mais il avait rarement plus qu'une connaissance vague des mots présents dans les autres listes. Seuls de très rares mots étaient communs à toutes les listes, et il n'y avait aucun vocabulaire exprimant la fonction de la science comme mode de pensée, quelle que fût sa branche. Il n'existaient, en effet, aucun mot pour « science », toute signification qu'il aurait pu avoir étant déjà avantageusement recouverte par le mot *Angsoc*.

De l'exposé précédent, nous voyons qu'en nouvelangue, l'expression d'opinions hétérodoxes, au-delà d'un palier très bas, était quasiment impossible. Il était bien évidemment possible de prononcer

des hérésies d'un genre primaire, une espèce de blasphème. Il aurait été possible, par exemple, de dire « Tonton est nonbon ». Mais cette affirmation, qui à une oreille orthodoxe est une absurdité évidente, ne pouvait pas être défendue par une argumentation raisonnée, puisque les mots nécessaires étaient absents. Les idées hostiles à l'Angsoc ne pouvaient subsister que dans de vagues formes dénuées de mots, et ne pouvaient être nommées qu'en de larges termes qui s'aggloméraient et condamnaient des groupes d'hérésies sans toutefois les définir. Il était possible, en effet, d'utiliser uniquement la nouvelangue pour des buts hétérodoxes en traduisant illégitimement certains mots en vieulangue. Par exemple, « Tous les hommes sont égals » était une phrase valide en nouvelangue, mais seulement dans le même sens que la phrase « Tous les hommes sont roux » en vieulangue. Elle ne contenait aucune erreur grammaticale, mais elle exprimait une contre-vérité tangible : que tous les hommes sont égaux en taille, poids ou force. Le concept d'égalité politique n'existait plus, et ce sens secondaire avait donc été purgé du mot *égal*. En 1984, quand la vieulangue était encore le moyen normal de communication, le danger existait théoriquement qu'en utilisant des mots de nouvelangue, on eût pu se souvenir de leur sens original. En pratique, il n'était pas difficile pour quiconque rompu à l'exercice du *doublepense* de l'éviter ; et dans quelques générations, la simple possibilité d'une telle erreur aurait disparu. Une personne ayant grandi avec la nouvelangue comme seule langage ne saurait pas plus que *égal* avait un jour eu comme sens « politiquement égal », ou que *libre* avait un jour signifié « intellectuellement libre », que, par exemple, une personne qui n'avait jamais entendu parler des échecs connaîtrait les sens secondaires des mots « reine » ou « fou ». Il y aurait de nombreux crimes et erreurs qu'elle ne pourrait pas commettre, tout simplement parce qu'ils n'avaient pas de nom et étaient donc inimaginables. Et l'on pouvait supposer qu'avec le temps, les caractéristiques de la nouvelangue seraient de plus en plus prononcées — ses mots se réduisant de plus en plus, leurs significations devenant de plus en plus strictes, et les chances de mal les utiliser disparaissant progressivement.

Quand la vieulangue serait une fois pour toute remplacée, le der-

nier lien avec le passé serait rompu. L’Histoire avait déjà été réécrite, mais des fragments de la littérature subsistaient ici ou là, imparfaitement censurés, et tant que quelqu’un conservait la connaissance de la vieulangue, il était possible de les lire. À l’avenir, de tels fragments, si par chance ils survivaient, seraient inintelligibles et intraduisibles. Il était impossible de traduire un passage en vieulangue en nouvelangue, à moins qu’il ne se référât à un processus technique ou à de simples actions de la vie de tous les jours, ou qu’il fût déjà de nature orthodoxe (*bonpensant* serait l’expression en nouvelangue). En pratique, cela signifiait qu’aucun livre écrit avant les environs de 1960 ne pouvait être entièrement traduit. La littérature prérévolutionnaire ne pouvait subir qu’une traduction idéologique — c’est à dire, une altération du sens comme de la langue. Prenons par exemple ce passage connu de la Déclaration d’indépendance des États-Unis :

Nous tenons pour évidentes pour elles-mêmes les vérités suivantes : tous les hommes sont créés égaux ; ils sont doués par leur Créateur de certains droits inaliénables ; parmi ces droits se trouvent la vie, la liberté et la recherche du bonheur. Les gouvernements sont établis parmi les hommes pour garantir ces droits, et leur juste pouvoir émane du consentement des gouvernés. Toutes les fois qu’une forme de gouvernement devient destructive de ce but, le peuple a le droit de la changer ou de l’abolir et d’établir un nouveau gouvernement...

Il aurait été impossible de traduire cela en nouvelangue tout en conservant le sens de l’original. Le plus approchant serait de condenser tout le passage en un seul mot : *crimepense*. Une traduction complète ne pouvait être qu’une traduction idéologique, où les mots de Jefferson auraient été transformés en un panégyrique du gouvernement absolu.

De fait, une large part de la littérature du passé était déjà en train d’être transformée de cette façon. Des considérations de prestige ont rendu désirable la préservation de certaines figures historiques, tout en alignant leurs œuvres sur la philosophie de l’Angsoc. Divers auteurs comme Shakespeare, Milton, Swift, Byron, Dickens et d’autres

étaient en cours de traduction : quand la tâche serait accomplie, leurs écrits originaux, et tout ce qui survivait de la littérature du passé, serait détruit. Ces traductions étaient lentes et laborieuses, et il n'était pas prévu qu'elles fussent achevées avant la première ou deuxième décennie du vingt-et-unième siècle. Il y avait également une grande quantité de littérature purement utilitaire — des manuels techniques indispensables entre autres — qui devaient être traités de la même manière. C'est principalement pour laisser le temps à ce travail préliminaire de traduction que la date d'adoption finale de la nouvelangue avait été fixée à la lointaine date de 2050.